

L'ART ISLAMIQUE EN MÉDITERRANÉE | ALGÉRIE

Une architecture de lumière

Les arts de l'Islam en Algérie

Couverture :
Rue du M'Zab

Les guides thématiques Museum With No Frontiers (MWNF)

L'ART ISLAMIQUE EN MÉDITERRANÉE | ALGÉRIE

Une architecture de lumière

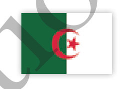
Les arts de l'Islam en Algérie







La réalisation de ce guide thématique
UNE ARCHITECTURE DE LUMIÈRE. Les arts de l'Islam en Algérie
a été cofinancée par l'**Union européenne**
dans le cadre du **programme Euromed Héritage**
et a bénéficié du soutien des institutions algériennes suivantes:



Ministère de la culture de la République algérienne, démocratique et populaire
Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger

Information: **www.museumwnf.org**

Première édition
(version provisoire et incomplète)

ISBN
978-3-902782-22-9 (livre de poche)
978-3-902782-23-6 (eBook)

Museum With No Frontiers
Idée et conception générale
Eva Schubert

Coordinateur pour l'Algérie
Boussad Ouadi

Comité scientifique
Farida Benouis
Houria Chérid
Lakhdar Drias †
Amine Semar

Les auteurs

Introduction
Farida Benouis

Présentation des circuits
Comité scientifique
Voir aussi Sommaire page 10

Avec des contributions de
Farida Bakouri
Nedjma Serradj-Remili

Textes techniques
Farida Benouis
Boussad Ouadi

Photographies
Musée national des antiquités
et des arts islamiques
Kamreddine Nasser Medjkane

Carte générale
Musée national des antiquités
et des arts islamiques

Tracés des circuits
Sergio Viguera
Sakina Missoum (coordination)

Introduction générale
"L'Art islamique en Méditerranée"

Texte
Jamila Binous
Mahmoud Hawari
Manuel Marin
Gönül Öney

Plans des monuments
Şakir Çakmak
Ertan Daş
Yekta Demiralp

Équipe de rédaction

Coordination éditoriale
Farida Benouis

Conseiller éditorial
Sakina Missoum
Coordinatrice éditoriale de la collection
L'Art islamique en Méditerranée

Edition
Boussad Ouadi
Farida Benouis
Saïda Benchikh-Boulanouar

Edition et révision
Anne-Marie Lapillonne

Maquette et mise en page
Christian Eckart
Sur la base d'un projet de Agustina Fernández

Vérification maquette
et Identification images manquantes
Maria-Francesca Carvelli

Recherche images Archive Archnet
Doha Moharram

Remerciements

Pour leur précieuse contribution à la réalisation de ce projet, nous tenons à adresser nos remerciements les plus chaleureux aux autorités, institutions et fondations officielles ou privées, ainsi qu'aux particuliers ci-dessous mentionnés :

Ministère algérien de la Culture, Direction du patrimoine culturel
Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger
Musée des arts et traditions populaires, Alger
Musée national de Sétif
Musée national de Constantine
Musée national de Tlemcen
Musée du site de la Qalaa des Beni Hammad
Mostafa Hassan, Tlemcen

Voir aussi Note préliminaire, page 7.

Références photographiques
Voir Sommaire, page 10

Ann & Peter Jousiffe (Londres), Citadelle d'Alep, page 20
Archives Oronoz photographes (Madrid), Alhambra, Grenade, page 23

Note préliminaire

Ce livre fait partie de notre collection de guides thématiques consacrés à *L'Art islamique en Méditerranée*. Il a été conçu et rédigé entre 2005 et 2007, dans le cadre d'une action cofinancée par l'Union européenne. Pour différentes raisons, il n'a pas été possible d'en porter la publication à son terme et le projet est donc resté plusieurs années en *stand by*.

Actuellement (juillet 2017), l'édition de cet ouvrage, dont le titre demeure lui aussi provisoire, se heurte toujours à certaines difficultés. Toutefois, afin de ne pas dilapider les efforts considérables consentis à ce jour, nous avons finalement opté pour un compromis permettant l'accès à la version actuelle, mais seulement à partir de notre portail. S'agissant d'un ouvrage incomplet, toutes les pages présentent un filigrane soulignant la nature provisoire de cette "prépublication".

Nous saisissons cette occasion pour remercier toutes celles et tous ceux, trop nombreux pour être intégralement mentionnés ici*, qui nous ont soutenus dans cette entreprise et dont le concours aura permis que, au moins en matière de contenu, le projet puisse être mené à son terme. C'est grâce à leur persévérance et à leur dévouement que les publics intéressés — étudiants, chercheurs, voyageurs curieux de découvrir le Maghreb central à travers le regard de ceux qui ont consacré tout ou partie de leur vie à étudier et faire connaître leur pays — peuvent désormais accéder à la substance de ce guide. Certes, le résultat formel n'est pas encore à la hauteur de nos espérances, mais nous continuons à rechercher les moyens permettant de doter cette publication de l'édition normalisée réservée aux autres titres de la collection.

Pour toute question, suggestion ou demande d'autorisation, veuillez contacter editing@museumwnf.net.

Eva Schubert
Présidente
Museum Ohne Grenzen / Museum With No Frontiers
www.museumwnf.org

* *A l'exception de Michael Toler, leurs noms sont tous rappelés en page 5 avec leurs interventions spécifiques ; certains d'entre eux, qui se reconnaîtront, nous ont constamment accordé, à un titre ou à un autre, une aide débordant largement le périmètre de leurs attributions. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre profonde et amicale reconnaissance.*
Notre gratitude s'adresse également à Michael Toler, content manager à Archnet | Aga Khan Documentation Center at MIT, pour sa généreuse participation à la recherche de solutions de remplacement pour les images manquantes. Même si, pour cause d'anachronisme par rapport à la période étudiée ici, nombre de documents offerts par Archnet n'ont pu être retenus, le soutien ainsi témoigné nous fut d'un réconfort inestimable.
Qu'il nous soit enfin permis d'avoir une pensée toute particulière pour notre ami Lakhdar Drias. Sa précieuse contribution scientifique n'eut d'égale que sa constante disponibilité. Hélas, ce guide n'aura pu être achevé de son vivant : Lakhdar Drias nous a quittés au mois de juin de cette année, mais notre gratitude reste vive.

Avertissement

Translittération de l’arabe

Nous avons conservé l’orthographe usuelle des mots arabes passés dans l’usage et introduits dans le dictionnaire tels que fondouk, oued, souk, beylik, diwan, hammam… Les mots (arabes ou berbères) qui apparaissent en italique, comme *mihrab, qibla, timchent, sabbat, wast al-dar, balata, ahellil, taguerrabt* … sont soit accompagnés de leur traduction immédiate (entre parenthèses ou dans le corps du texte), soit repris dans le glossaire où ils sont définis. Pour tous les autres mots, nous avons utilisé un système de transcription simplifié pour lequel nous avons choisi de ne pas transcrire la *hamza* initiale et de ne pas faire de différence entre les voyelles brèves et longues qui sont transcrites en *a*, *i*, *ou/u*.
Nous avons décidé de ne pas respecter la règle pour certains noms de lieu, comme el-Ateuf, el-Biar, el-Kantara, el-Khemis… et de lui préférer la transcription en usage en Algérie.

ء	*’*	ح	*h*	ز	*z*	ط	*t*	ق	*q*	ه	*h*
ب	*b*	خ	*kh*	س	*s*	ظ	*z*	ك	*k*	و	*u/w*
ت	*t*	د	*d*	ش	*sh*	ع	*‘*	ل	*l*	ي	*y/i*
ث	*th*	ذ	*dh*	ص	*s*	غ	*gh*	م	*m*		
ج	*j*	ر	*r*	ض	*d*	ف	*f*	ن	*n*		

Les mots qui apparaissent en italique dans le texte, sauf s’ils sont accompagnés de leur traduction entre parenthèses, sont repris dans le glossaire et suivis d’une brève définition.

Ère musulmane

Les dates antérieures à l’ère musulmane (Préhistoire, Antiquité et Antiquité tardive) ne sont données que selon le calendrier chrétien, de même que celles qui sont postérieures à l’établissement du colonialisme en 1830.

Cette émigration est fixée au 1er jour du mois de *Muharram* de l´an 1 de l’Hégire qui correspond au 16 juillet 622 de l’ère chrétienne. L’année musulmane est composée de douze mois lunaires, chaque mois de 29 ou 30 jours. Trente années constituent un cycle dans lequel les 2e, 5e, 7e, 10e, 13e, 16e, 18e, 21e, 24e, 26e, et 29e années sont des années bissextiles de 355 jours; les autres sont des années communes de 354 jours. L’année lunaire musulmane est de dix ou onze jours plus courte que l’année solaire chrétienne. Chaque jour commence, non pas juste après minuit, mais immédiatement après le coucher du soleil, au crépuscule. La majorité des pays musulmans utilisent le calendrier hégirien (qui marque toutes les fêtes religieuses) en parallèle avec le calendrier chrétien.

Mention des dates

Les dates antérieures à l’ère musulmane (Préhistoire, Antiquité et Antiquité tardive) ne sont données que selon le calendrier chrétien, de même que celles qui sont postérieures à l’établissement de la colonisation en 1830.

Abréviations:
début = d.; moitié = m.; première moitié = p. m.; deuxième moitié = d. m.; fin = f.

Indications pratiques

L'Itinéraire-Exposition "Une architecture de lumière. Les arts de l'Islam en Algérie" comporte cinq circuits (chiffres romains) s'effectuant chacun en trois jours (chiffres arabes) et se composant de plusieurs étapes ou visites (lettres).
Les circuits comprennent des visites principales et des visites optionnelles (Achir, site de Djemila, Musée des Beaux-Arts à Alger…) ; les différentes étapes sont précédées d'indications pratiques en italiques (comment arriver sur site, horaires, etc.) valables au moment de la rédaction du catalogue. Les notules en italiques sur tramé gris renvoient à des données environnementales en rapport avec le circuit.
Chaque journée se termine par une ou deux fenêtres (titre sur tramé jaune) traitant de sujets présentant un intérêt particulier (la tariqa Tidjaniya, Tahert, les monnaies almohades, la céramique ottomane, la musique gnawi, la poésie de l'ahellil …).
Les parties grisées correspondent à des descriptions de paysages naturels ou de vues panoramiques valant le détour et choisies en raison de leur intérêt spécifique associé aux lieux sélectionnés.

Actuellement, le ministère de la Culture met en place un programme de réhabilitation et de restauration du patrimoine archéologique dont les travaux procèdent par étapes. Il se peut donc que le visiteur se trouve empêché ou gêné face à ces travaux imprévus lors de la rédaction de ce catalogue. Nous le remercions de sa compréhension pour ces désagréments éventuels.

Nous rappelons que la visite des mosquées et lieux de culte ne peut se faire que pendant la matinée, avant la prière de la mi-journée. Les visiteurs devront veiller à avoir une tenue correcte et éviteront le port du short. Les femmes sont priées de se couvrir la tête. Il est obligatoire de se déchausser avant de pénétrer dans les mosquées.

Les monuments et musées se visitent généralement de 9 h à 12 h et de 13 h à 16 h, et sont fermés le vendredi et le samedi. Les droits d'entrée sont à régler en monnaie locale.

Les changements d'horaire de dernière minute ne sont pas imputables à Musée Sans Frontières, qui décline toute responsabilité quant aux incidents qui pourraient survenir au cours de la visite.

Boussad Ouadi

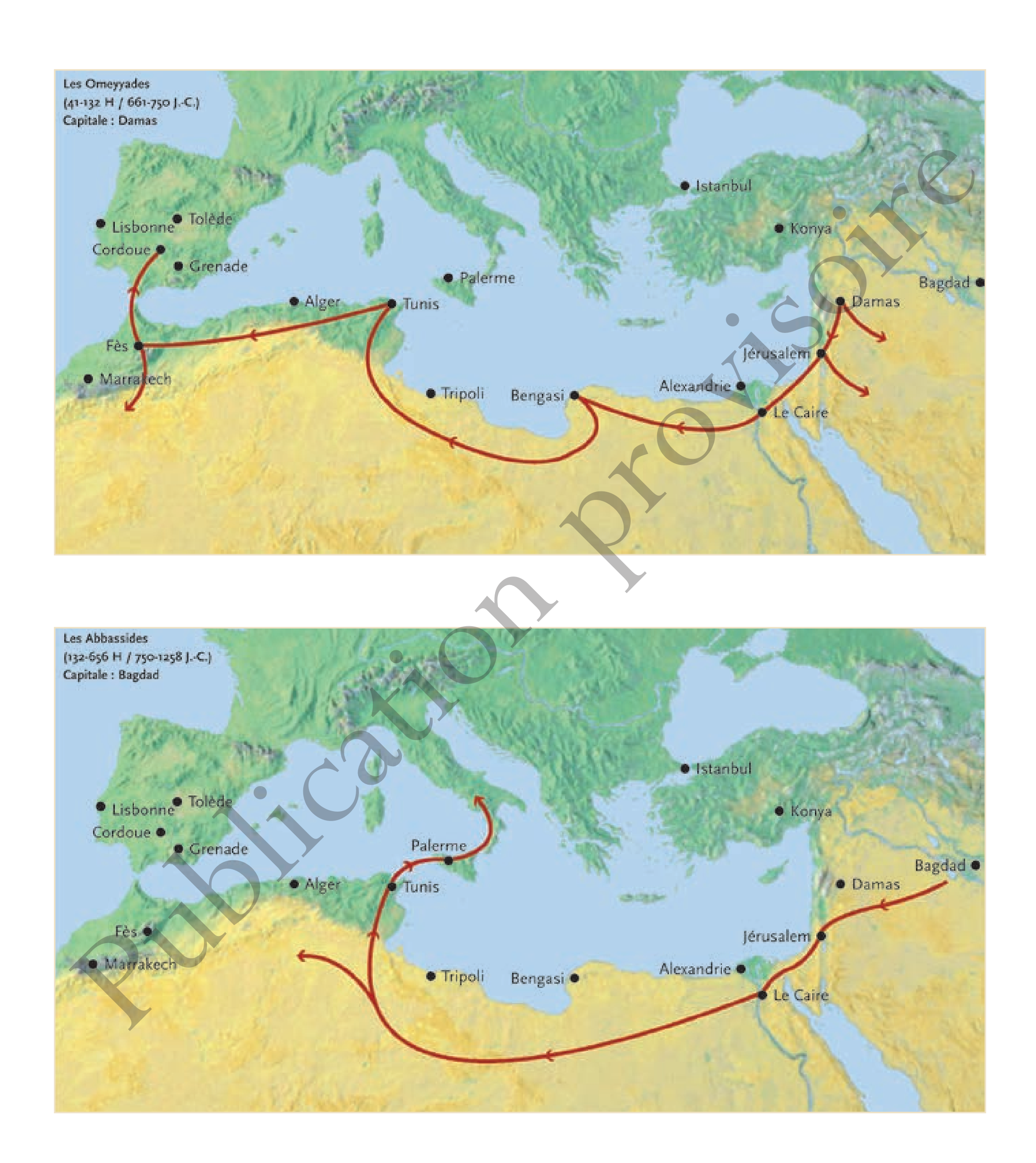
Farida Benouis

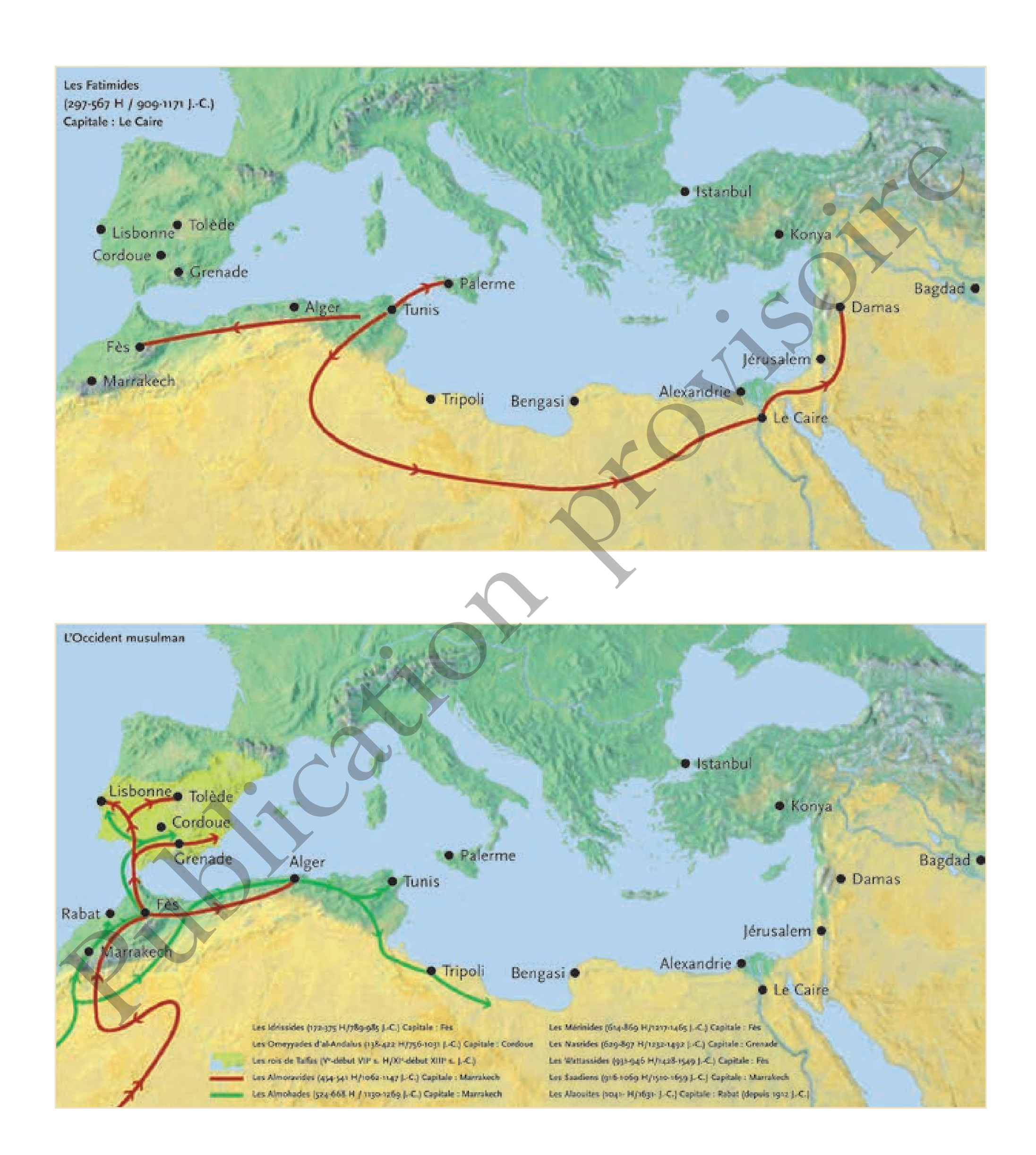
Sommaire

Binous, Jamila, Mahmoud Hawari, Manuela Marín, and Gönül Öney."Le Dynasties Islamiques en Méditerranée" et "L'art Islamique en Méditerranée". in *Un architecture de Lumière. Les arts de l'Islam en Algérie.* (version provisoire et incomplète). L'Art Islamique en Méditerranée. Vienna: Museum Ohne Grenzen/Museum With No Frontiers (MWNF), 2017. pp. 12-34. https://archnet.org/publications/12036

LES DYNASTIES ISLAMIQUES EN MÉDITERRANÉE

Les Omeyyades | Les Abbassides

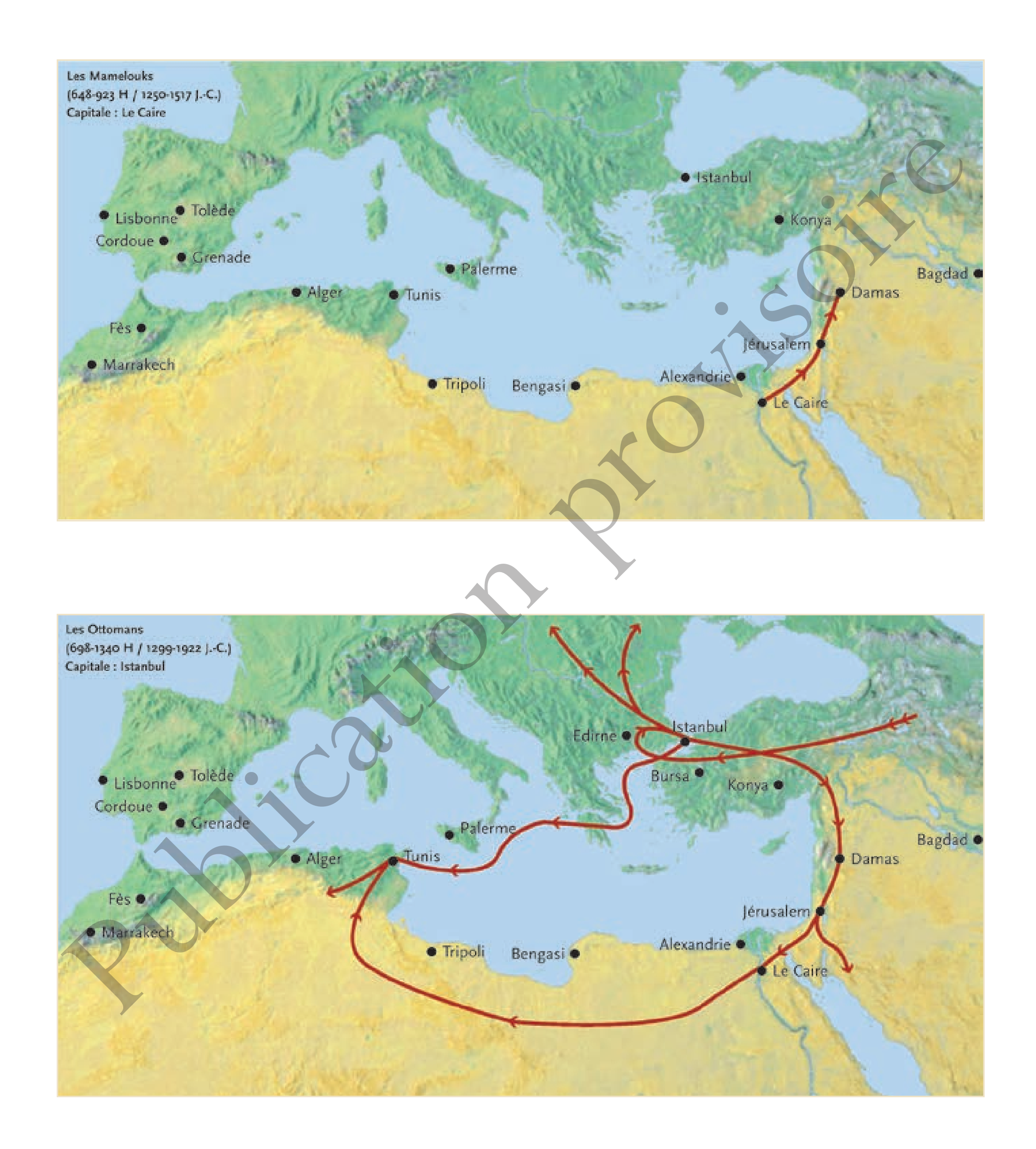


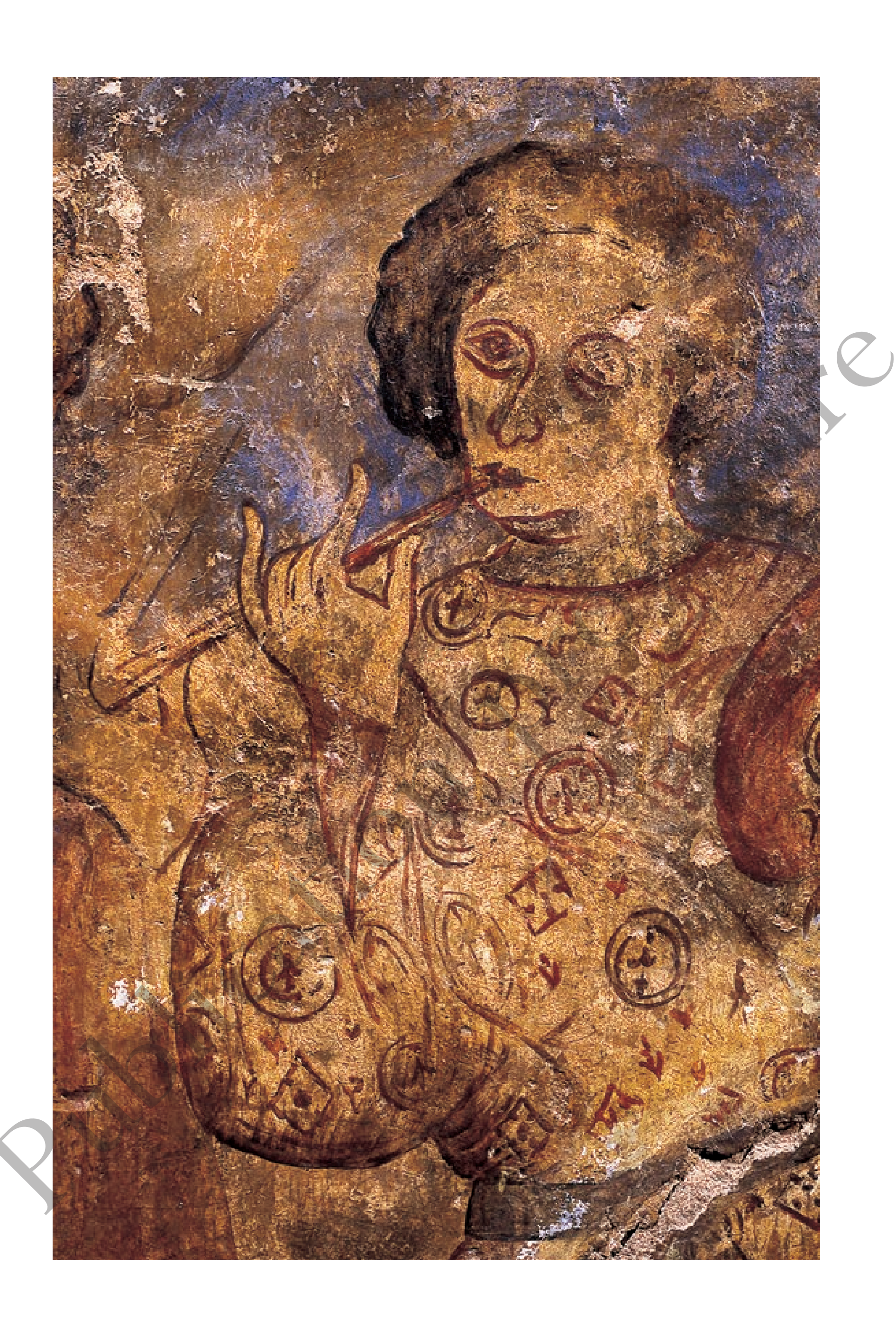

Les Fatimides
(297-567 H / 909-1171 J.-C.)
Capitale : Le Caire
Istanbul
Lisbonne
Tolède
Konya
Cordoue
Grenade
Palerme
Bagdad
Alger
Tunis
Damas
Fès
Jérusalem
Marrakech
Alexandrie
Tripoli
Bengasi
Le Caire
L'Occident musulman
Istanbul
Konya
Lisbonne
Tolède
Cordoue
Grenade
Alger
Palerme
Bagdad
Tunis
Damas
Rabat
Fès
Jérusalem
Marrakech
Alexandrie
Tripoli
Bengasi
Le Caire
Les Idrissides (172-375 H/789-985 J.-C.) Capitale : Fès
Les Omeyyades d'al-Andalus (138-422 H/756-1031 J.-C.) Capitale : Cordoue
Les rois de Taïfas (V[e]-début VII[e] s. H/XI[e]-début XIII[e] s. J.-C.)
Les Almoravides (454-541 H/1062-1147 J.-C.) Capitale : Marrakech
Les Almohades (524-668 H / 1130-1269 J.-C.) Capitale : Marrakech
Les Mérinides (614-869 H/1217-1465 J.-C.) Capitale : Fès
Les Nasrides (629-897 H/1232-1492 J.-C.) Capitale : Grenade
Les Wattassides (831-946 H/1428-1549 J.-C.) Capitale : Fès
Les Saadiens (916-1069 H/1510-1659 J.-C.) Capitale : Marrakech
Les Alaouites (1041- H/1631- J.-C.) Capitale : Rabat (depuis 1912 J.-C.)

LES DYNASTIES ISLAMIQUES EN MÉDITERRANÉE

Le Maghreb central | L'ere ayyoubide




Les Mamelouks
(648-923 H / 1250-1517 J.-C.)
Capitale : Le Caire
Istanbul
Konya
Lisbonne
Tolède
Cordoue
Grenade
Palerme
Bagdad
Alger
Tunis
Damas
Fès
Jérusalem
Marrakech
Tripoli
Bengasi
Alexandrie
Le Caire
Les Ottomans
(698-1340 H / 1299-1922 J.-C.)
Capitale : Istanbul
Edirne
Istanbul
Bursa
Konya
Lisbonne
Tolède
Cordoue
Grenade
Palerme
Bagdad
Alger
Tunis
Damas
Fès
Jérusalem
Marrakech
Tripoli
Bengasi
Alexandrie
Le Caire



Qusayr 'Amra,
peinture murale de la
salle d'audiences,
Badiya de Jordanie.

L'ART ISLAMIQUE EN MÉDITERRANÉE

Jamila Binous
Mahmoud Hawari
Manuela Marín
Gönül Öney

Le patrimoine islamique en Méditerranée

Depuis la première moitié du Ier/VIIe siècle, l'histoire du bassin méditerranéen se partage, de façon étonnamment équitable, entre deux cultures, la culture islamique d'une part et la culture chrétienne occidentale d'autre part. Cette très longue histoire de conflits et de contacts a contribué à créer un mythe largement répandu dans l'imaginaire collectif, fondé sur l'image de l'autre comme étant l'ennemi irréductible, étranger et inconnu et, par là même, incompréhensible. Il est vrai que ces siècles sont ponctués de batailles, depuis les temps où les musulmans s'étendent à partir de la péninsule Arabique et prennent possession du Croissant Fertile, de l'Égypte et, plus tard, de l'Afrique du Nord, de la Sicile et de la péninsule Ibérique – et pénètrent en Europe occidentale jusqu'au sud de la France. Au début du IIe/VIIIe siècle, la Méditerranée est sous contrôle islamique.

Cette énergie à se déployer, d'une intensité rarement égalée dans l'histoire de l'humanité, ne peut se développer qu'au nom d'une religion qui se considère comme l'héritière des deux religions qui la précèdent, le judaïsme et le christianisme. Mais ce serait extrêmement réducteur d'expliquer le développement de l'islam en termes de religion uniquement. L'une des images très répandues en Occident présente l'islam comme une religion de simples dogmes, adaptée aux besoins du petit peuple, disséminée par de vulgaires guerriers sortis du désert, le Coran gravé sur la lame de leurs épées. Cette image grossière est très éloignée de la complexité intellectuelle d'un message religieux qui transforme le monde dès son commencement. Elle identifie ce message à une menace militaire et justifie par conséquent une réaction dans les mêmes termes. En fait, elle réduit l'ensemble d'une culture à l'une de ses composantes uniquement – la religion – et la dépossède ainsi de son potentiel à évoluer et à changer.

Les pays méditerranéens qui sont progressivement intégrés dans le monde musulman commencent leur parcours à des points de départ très différents. Les formes de vie islamique qui commencent à se développer dans chacun de ces pays sont par conséquent distinctes malgré l'unité qui résulte de leur adhésion commune au nouveau dogme religieux. La capacité à assimiler les éléments de cultures antérieures (hellénistique, romaine, etc.) constitue précisément l'une des caractéristiques qui définissent les sociétés islamiques. Lorsque les observations se limitent à la zone géographique de la Méditerranée, qui est extrêmement diversifiée au plan culturel à l'époque de l'émergence de l'islam, on remarque rapidement que ce moment initial ne présente aucune rupture avec le passé et on en vient à réaliser qu'il n'est pas concevable

d'imaginer un monde islamique monolithique et immuable, suivant aveuglément un message religieux inaltérable.

S'il convient de choisir un *leitmotiv* définissant tout le bassin méditerranéen, c'est bien la diversité d'expression mêlée à l'harmonie de sentiment, sentiment plus culturel que religieux. Dans la péninsule Ibérique – pour commencer par le périmètre occidental de la Méditerranée –, la présence de l'islam, imposée initialement par les conquêtes militaires, génère une société qui se différencie clairement de la société chrétienne, tout en étant continuellement en contact avec elle. L'importance de l'expression culturelle de cette société islamique se ressent encore même après qu'elle a cessé d'exister en tant que telle et donne naissance à ce qui constitue probablement l'un des éléments les plus originaux de la culture hispanique, l'art mudéjar. Au Maroc et en Tunisie, l'héritage d'al-Andalus (l'Espagne musulmane) est assimilé dans les formes artistiques locales et continue d'exister de nos jours. La Méditerranée occidentale produit des formes d'expression originales qui reflètent son évolution historique conflictuelle et plurielle.

Insérée entre l'Orient et l'Occident, la mer Méditerranée est dotée d'enclaves terrestres, lieux historiques majeurs témoins des siècles passés, notamment la Sicile. Conquise par les Arabes établis en Tunisie, la Sicile continue de perpétuer la mémoire culturelle et historique de l'islam, longtemps après que la présence politique des musulmans sur l'île eut disparu. La présence de formes esthétiques siculo-normandes que révèlent les monuments architecturaux démontre clairement que l'histoire de ces régions ne peut s'expliquer sans la compréhension de la diversité des expériences sociales, économiques et culturelles qui s'épanouissent sur ces terres.

Tout à fait à l'opposé, donc, de l'image immuable et constante à laquelle il est fait allusion plus haut, l'histoire de l'islam en Méditerranée se caractérise par une surprenante diversité, née de la fusion entre peuples et ethnies, déserts et terres fertiles. S'il apparaît clairement que la religion adoptée par la majorité est l'islam depuis le Moyen Âge, il est également vrai que les minorités religieuses maintiennent historiquement leur présence. La langue du Coran, l'arabe classique, coexiste avec d'autres langues de même qu'avec d'autres dialectes arabes. Dans ce cadre d'indéniable unité (religion musulmane, langue et culture arabes), chaque société évolue et relève les défis de l'histoire à sa façon propre.

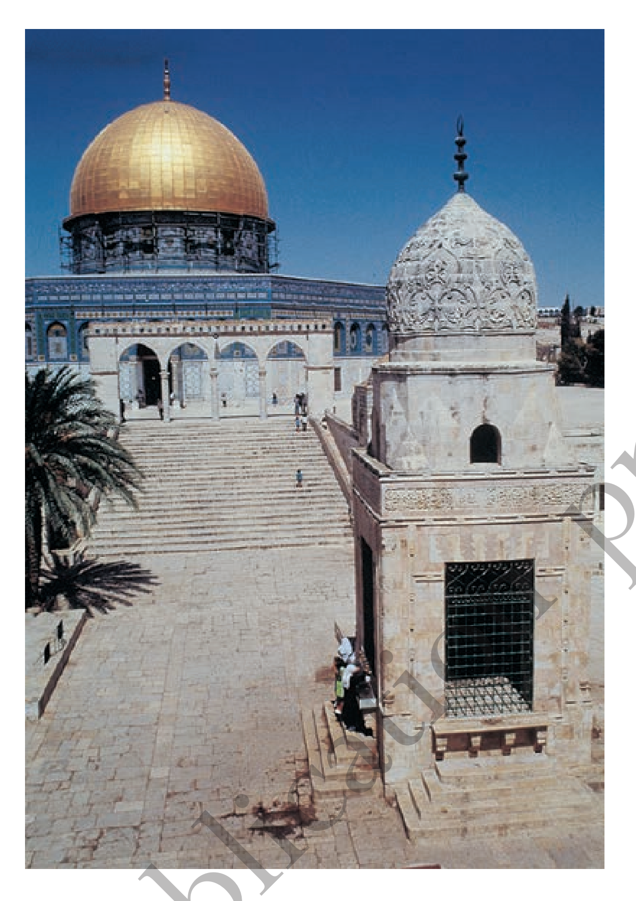
L'émergence et le développement de l'art islamique

Sur l'ensemble des territoires de civilisations aussi anciennes que diverses, un nouvel art apparaît, mêlé aux images de la foi islamique qui émerge à la fin du

IIe/VIIIe siècle et qui, en moins d'un siècle, s'impose avec succès. À sa façon, cet art donne naissance à des créations et à des innovations qui reposent sur des formules et des procédés architecturaux et décoratifs d'unification régionale. Il s'inspire simultanément des traditions artistiques qui le précèdent : traditions gréco-romaine et byzantine, sassanide, wisigothique, berbère ou encore d'Asie centrale.

L'objectif initial de l'art islamique consiste à répondre aux besoins de la religion et aux divers aspects de la vie socio-économique. De nouveaux édifices religieux voient le jour, notamment les mosquées et les sanctuaires. L'architecture joue ainsi un rôle central dans l'art islamique, puisque de nombreux arts s'y rattachent. Cependant, hormis l'architecture, un ensemble d'arts mineurs apparaît et trouve son expression artistique dans une variété de matériaux, notamment le bois, la poterie, les métaux, le verre, etc. En poterie, une grande variété de techniques de vernissage est employée, notamment, parmi les groupes les plus utilisés, les céramiques peintes polychromes. Du verre d'une grande beauté est produit, atteignant le sommet de l'art avec le verre orné de couleurs dorées et vives vernissées. Le bronze incrusté d'argent ou de cuivre constitue la méthode la plus sophistiquée du travail du métal. Des textiles et des tapis d'excellente qualité, à motifs géométriques, animaliers ou humains, sont confectionnés. Des manuscrits enluminés de miniatures représentent l'aboutissement spectaculaire de l'art du livre. Ces différentes formes d'art mineur témoignent de l'éclat remarquable de l'art islamique.

Toutefois, l'art figuratif est exclu du domaine liturgique islamique, ce qui signifie qu'il est banni du cœur de la civilisation islamique et qu'il n'est toléré qu'à sa périphérie. Les reliefs sont rares dans la décoration des monuments et les sculptures sont pratiquement planes. Mais l'extrême richesse des ornementations des panneaux de stuc somptueusement ciselés, des panneaux de bois sculptés, des faïences murales et des mosaïques vernissées de même que des frises à stalactites, ou *mouqarnas*, compensent cette absence. Les éléments décoratifs empruntés à la nature – feuilles, fleurs, branches – sont généralement stylisés à l'extrême et sont si complexes qu'ils font rarement penser à leur source d'origine. L'entrelacement et la combinaison de motifs géométriques, notamment les losanges et les polygones étoilés, forment des réseaux entrelacés qui recouvrent entièrement les surfaces, créant des formes qui prennent souvent le nom d'arabesques. L'introduction d'éléments épigraphiques dans l'ornementation des monuments, des meubles et de divers objets représente une innovation du répertoire décoratif. Les artisans musulmans savent utiliser la beauté de la calligraphie arabe, la langue du Livre sacré, le Coran, non seulement pour transcrire des versets coraniques mais dans toutes ses variantes, comme simple motif de décoration de l'ornementation des panneaux de stuc et des encadrements de panneaux.



Dôme du Rocher, Jérusalem.

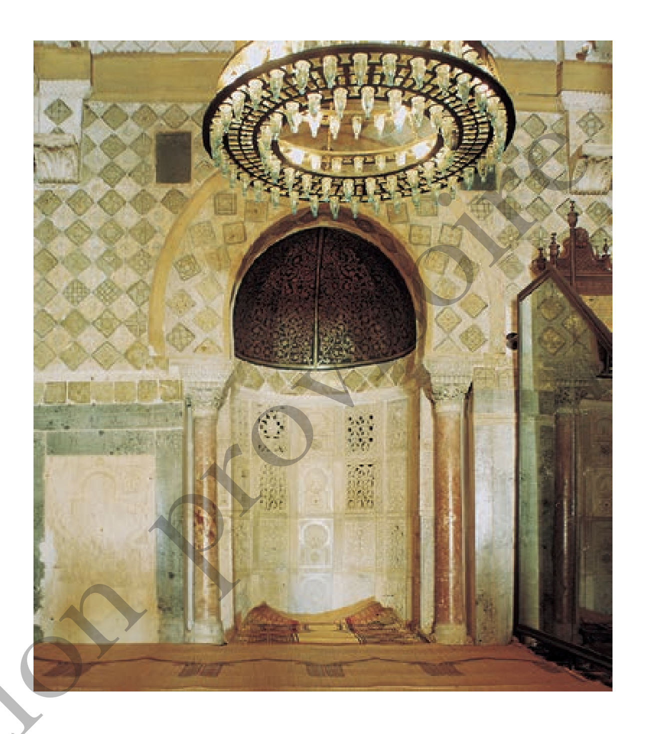
L'art se met également au service des souverains. Les architectes construisent, pour leurs mécènes, des palais, des mosquées, des écoles, des hôpitaux, des bains publics, des caravansérails et des mausolées qui portent parfois leur nom. L'art islamique est, avant tout, un art dynastique. Chaque tendance y contribue en apportant un renouvellement partiel ou complet des formes artistiques, en fonction du cadre historique, de la prospérité dont jouissent les États et des traditions de chaque peuple. L'art islamique, malgré son unité relative, permet la diversité, donnant naissance à différents styles, chacun étant assimilé à une dynastie.

La dynastie omeyyade (41/661-132/750), qui transfère la capitale du califat à Damas, représente un aboutissement singulier de l'histoire de l'islam. Elle absorbe et intègre l'héritage hellénistique et byzantin de façon à refondre la tradition classique méditerranéenne en un nouveau moule innovateur. L'art islamique naît donc en Syrie et l'architecture, nettement islamique du fait de la personnalité de ses fondateurs, continue également à offrir cette relation à l'art hellénistique et byzantin. Le Dôme du Rocher à Jérusalem, premier sanctuaire islamique monumental, la Grande Mosquée de Damas, qui sert de modèle aux mosquées ultérieures, et les palais du désert de Syrie, de Jordanie et de Palestine en constituent les monuments les plus importants.

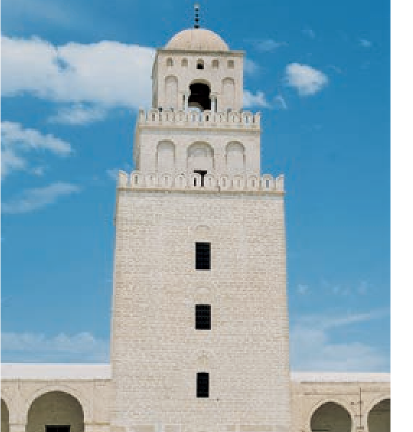
Lorsque le califat abbasside (132/750-656/1258) succède à la dynastie omeyyade, le centre politique de l'islam se déplace de la Méditerranée vers Bagdad, en Mésopotamie. Ce facteur contribue à influencer le développement de la civilisation islamique et tous les aspects culturels et artistiques portent les stigmates de ce changement. L'art et l'architecture abbassides subissent l'influence de trois traditions majeures : sassanide, asiatique et seldjoukide.

L'influence de l'Asie centrale est déjà présente dans l'architecture sassanide, mais à Samarra, cette influence se retrouve dans le style du stuc avec ses ornementations en arabesques qui se répandent rapidement dans le monde islamique. L'influence des monuments abbassides se ressent dans les édifices construits au cours de cette période dans les autres provinces de l'Empire, tout particulièrement en Égypte et en Ifriqiya. Au Caire, la mosquée Ibn Touloun (262/876-265/879) est un véritable chef-d'œuvre, admirable pour son plan et son unité de conception. La Grande Mosquée abbasside de Samarra lui sert de modèle, tout particulièrement son minaret hélicoïdal. À Kairouan, capitale de l'Ifriqiya, les vassaux des califes abbassides, les Aghlabides (184/800-296/909), embellissent la Grande Mosquée, l'une des plus exemplaires du Maghreb dont le *mihrab* est recouvert de faïences de Mésopotamie.

Les Fatimides (296/909-567/1171) règnent sur une période remarquable de l'histoire des pays méditerranéens islamiques, l'Afrique du Nord, la Sicile, l'Égypte et la Syrie. Seuls restent quelques exemples de ces constructions architecturales, témoins de leur gloire passée : dans le Maghreb central, la Qal'a des Beni Hammad et la mosquée de Mahdia ; en Sicile, la Cuba (*Koubba*) et la Zisa (*al-'Aziza*) à Palerme, construites par les artistes fatimides sous le règne du roi normand Guillaume II ; au Caire, la mos-



Mosquée de Kairouan, mihrab, Tunisie.

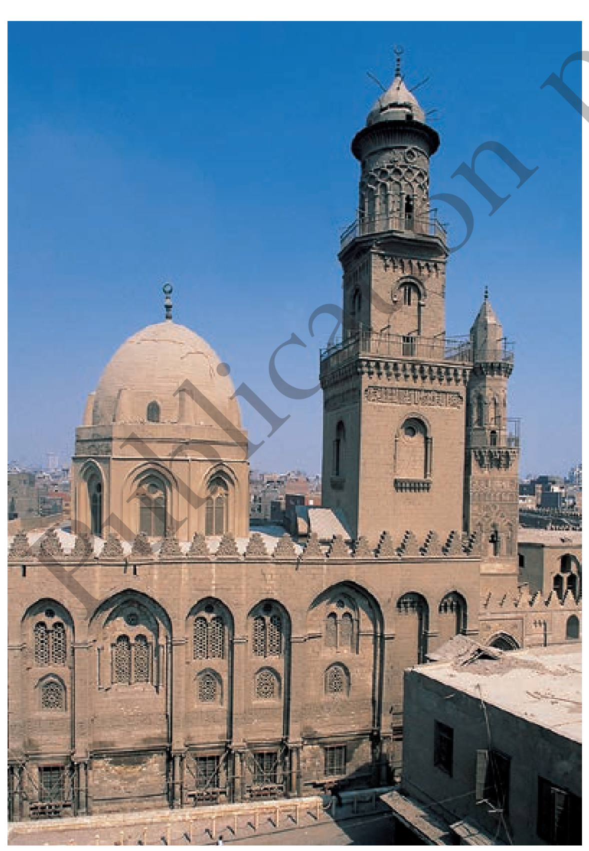


Mosquée de Kairouan, minaret, Tunisie.

Citadelle d'Alep, vue de l'entrée, Syrie.

Complexe Qalawun, Le Caire, Égypte.





quée al-Azhar constitue l'exemple le plus remarquable de l'architecture fatimide en Égypte.

Les Ayyoubides (567/1171-648/1250), qui renversent la dynastie fatimide au Caire, sont des mécènes importants dans le domaine de l'architecture. Ils fondent des institutions religieuses (*madrasa*s, *khanqa*s) afin de propager l'islam sunnite, des mausolées et des établissements de bienfaisance sociale, de même que des fortifications imposantes en vue de faire front aux conflits militaires avec les Croisés. La Citadelle d'Alep en Syrie constitue un magnifique exemple de leur architecture militaire.

Les Mamelouks (648/1250-922/1517), successeurs des Ayyoubides, résistent vaillamment aux Croisés et aux Mongols, parviennent à obtenir l'unité de la Syrie et de l'Égypte et fondent un puissant empire. La richesse et le luxe de la cour du sultan mamelouk au Caire poussent les artistes et les architectes à atteindre un style d'architecture extraordinairement élégant. Pour le monde islamique, la période mamelouke marque un essor et une renaissance. L'enthousiasme à créer des édifices religieux et à reconstruire les édifices existants place les Mamelouks parmi les plus grands mécènes dans les domaines de l'art et de l'architecture dans l'histoire de l'islam. La mosquée de Hassan (757/1356), mosquée funéraire construite selon un plan cruciforme, les branches de la croix étant formées de quatre *iwan*s autour d'une cour centrale, est typique de cette époque.



Mosquée Selimiye, vue générale, Edirne, Turquie.

L'Anatolie est le berceau de deux grandes dynasties islamiques : les Seldjoukides (571/1075-718/1318), qui introduisent l'islam dans la région, et les Ottomans (699/1299-1340/1922), qui entraînent la fin de l'Empire byzantin avec la prise de Constantinople et assoient leur hégémonie dans la région.
Un style distinctif de l'art et de l'architecture seldjoukides s'épanouit avec des influences d'Asie centrale, d'Iran, de Mésopotamie et de Syrie qui s'entremêlent à des éléments du patrimoine de l'Anatolie chrétienne et de l'Antiquité. Konya, la nouvelle capitale de l'Anatolie centrale, ainsi que d'autres villes, s'enrichissent d'édifices dans le nouveau style seldjoukide. De nombreuses mosquées, *madrasas*, *turbés* et *caravansérails*, richement décorés de stuc et de faïence aux diverses représentations figuratives, survivent encore.
Avec la désintégration des Émirats seldjoukides et le déclin de Byzance, les Ottomans peuvent étendre leur territoire et transfèrent rapidement leur capitale d'Iznik à Bursa puis à Edirne. La conquête de Constantinople en 858/1453 par le sultan Mehmet II donne l'élan nécessaire à la transition entre un État émergeant et un grand empire. Une superpuissance qui étend ses frontières jusqu'à Vienne, y compris les Balkans à l'ouest et l'Iran à l'est, de même qu'en Afrique du Nord, de l'Égypte à l'Algérie, transformant la Méditerranée orientale en mer ottomane. La course en vue de surpasser la grandeur des églises byzantines héritées, dont la Sainte-Sophie constitue l'exemple le plus frappant, culmine avec la construction de grandes mosquées à Istanbul. La mosquée Süleymaniye, construite au Xe/XVIe siècle par le célèbre architecte ottoman Sinan, en est l'exemple le plus significatif et incarne le point culminant de l'harmonie architecturale des édifices à coupoles. La plupart des grandes mosquées ottomanes font



Céramique du palais Kubadabad, Musée Karatay, Konya, Turquie.



Grande Mosquée de Cordoue, mihrab, Espagne.



Dar al-Jund, Madinat al-Zahra', Espagne.

partie d'un grand ensemble d'édifices, *külliye,* comprenant des *madrasas*, une école coranique, une bibliothèque, un hôpital (*darüssifa*), une auberge (*tabkhane*), une cuisine publique, un *caravansérail* et des mausolées (*turbés*). À partir du début du XIIe/XVIIIe siècle, au cours de la "Période des Tulipes", l'architecture et le style décoratif ottomans reflètent l'influence du style baroque et rococo français, annonçant la période d'occidentalisation de l'art et de l'architecture.

Al-Andalus, dans la partie occidentale du monde islamique, devient le berceau d'une expression artistique et culturelle brillante. Abd al-Rahman Ier y fonde un califat ommeyade indépendant (138/750-422/1031) avec Cordoue pour capitale. La Grande Mosquée de cette ville ouvre la voie aux tendances artistiques innovatrices, notamment avec les doubles arcs bicolores superposés et les panneaux à ornementation végétale, qui sont passées dans le répertoire des formes artistiques andalousiennes.

Au cours du Ve/XIe siècle, le califat de Cordoue se divise en de multiples principautés qui ne sont pas en mesure d'éviter l'avancée progressive de la reconquête initiée par les États chrétiens au nord-ouest de la péninsule Ibérique. Ces roitelets ou rois de Taïfa font appel aux Almoravides en 479/1086 et aux Almohades en 540/1145 en vue de repousser l'arrivée des chrétiens et de rétablir l'unité partielle d'al-Andalus.

Par leur intervention dans la péninsule Ibérique, les Almoravides (427/1036-541/1147) entrent en contact avec une nouvelle civilisation et tombent rapidement sous le charme du raffinement de l'art andalousien, comme le reflète leur capitale, Marrakech, où ils construisent une grande mosquée et des palais. L'influence de l'architecture de Cordoue et d'autres capitales, notamment Séville, se ressent dans tous les monuments almoravides de Tlemcen, Alger ou Fès.

Mosquée de Tinmel, vue aérienne, Maroc.

L'art islamique occidental atteint son apogée sous le règne des Almohades (515/1121-667/1269), qui étendent leur hégémonie jusqu'en Tunisie. Au cours de cette période, la créativité artistique favorisée par les souverains almoravides se renouvelle et des chefs-d'œuvre de l'art islamique font leur apparition. La Grande Mosquée de Séville avec son minaret la Giralda, la Koutoubiya à Marrakech, la mosquée Hassan à Rabat et la mosquée de Tinmal érigée au sommet des montagnes de l'Atlas au Maroc en sont les exemples les plus remarquables.

Avec la dissolution de l'Empire almohade, la dynastie nasride (629/1232-897/1492) s'installe à Grenade et vit une période de splendeur au cours du VIIIe/XIVe siècle. La civilisation de Grenade devient un modèle culturel pour les siècles à venir en Espagne (l'art mudéjar) et, particulièrement, au Maroc, où cette tradition artistique a bénéficié d'une grande popularité et est préservée jusqu'à nos jours dans les domaines de l'architecture, de la décoration, de la musique et de la gastronomie. Les célèbres palais et forts de *al-Hamra'* (l'Alhambra) à Grenade marquent l'aboutissement suprême de l'art andalousien, avec toutes les caractéristiques de son répertoire artistique.

Parallèlement, au Maroc, les Mérinides (641/1243-876/1471) succèdent aux Almohades, alors qu'en Algérie règnent les Abd al-Wadids (633/1235-922/1516) et en Tunisie



Tour des Dames et jardins, l'Alhambra, Grenade, Espagne.



Mértola, vue générale, Portugal.

les Hafsides (625/1228-941/1534). Les Mérinides perpétuent l'art andalousien, l'enrichissant de nouveaux éléments. Ils embellissent leur capitale Fès par une abondance de mosquées, palais et *madrasa*s, considérés comme étant, avec leurs mosaïques de céramique et leurs revêtements de *zellige* dans les décorations murales, les œuvres les plus parfaites de l'art islamique. Les dynasties marocaines suivantes, les Saadiens (933/1527-1070/1659) et les Alaouites (1070/1659 à nos jours), perpétuent la tradition artistique des Andalous exilés de leur terre natale en 897/1492. Ils continuent de construire et de décorer leurs monuments en utilisant les mêmes formules et les mêmes thèmes décoratifs que les dynasties précédentes, ajoutant des touches innovatrices caractéristiques de leur génie créatif. Au début du XIe/XVIIe siècle, les immigrés d'al-Andalus (les Morisques), qui s'établissent dans les villes du nord du Maroc, introduisent de nombreuses



Frise épigraphique en caractères cursifs sur carreaux de faïence, Madrasa Bouinaniya, Meknès, Maroc.





Qal'a des Beni Hammad, minaret, Algérie.

Tombeau des Saadiens, Marrakech, Maroc.

caractéristiques de l'art andalousien. Aujourd'hui, le Maroc est l'un des rares pays à perpétuer les traditions andalousiennes dans son architecture et son ameublement, modernisées par l'introduction de techniques et de styles architecturaux du XXe siècle.

L'ARCHITECTURE ISLAMIQUE

De façon générale, l'architecture islamique peut être classée en deux catégories : religieuse, avec notamment les mosquées, les *madrasa*s, les mausolées, et séculaire, tout particulièrement avec les palais, les *caravansérails*, les fortifications, etc.

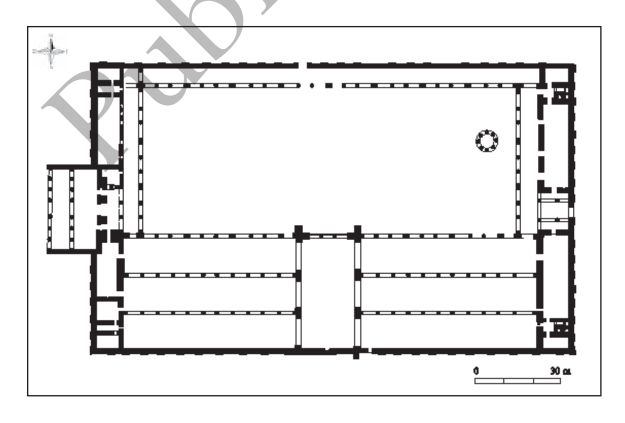
Architecture religieuse

Les mosquées

Pour des raisons évidentes, la mosquée se trouve au cœur de l'architecture islamique. Elle représente le clair symbole de la foi qu'elle sert. Très tôt, les musulmans comprennent ce rôle symbolique qui constitue un facteur important dans la création d'indices visuels appropriés dans le domaine de la construction : les minarets, coupoles, *mihrab*s, *minbar*s, etc.

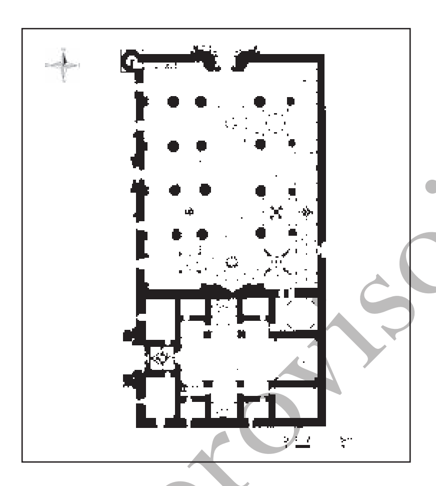
La cour de la maison du Prophète à Médine représente la première mosquée de l'islam, sans raffinements architecturaux. Les premières mosquées construites par les musulmans au fur et à mesure de l'expansion de leur empire sont simples. À partir de ces édifices se développe la mosquée du vendredi (*jami'*), dont les traits essentiels n'ont pas changé depuis 1400 ans. Son plan général consiste en une grande cour entourée d'arcades, avec un nombre de rangées plus élevé sur le côté orienté vers La Mecque (*qibla*) que sur les autres côtés. La Grande Mosquée omeyyade de Damas, dont le plan s'inspire de celui de la mosquée du Prophète, sert de modèle aux nombreuses mosquées construites dans les différentes provinces du monde islamique.

Mosquée omeyyade de Damas, Syrie.



Deux autres types de mosquées se développent en Anatolie et, plus tard, sur les territoires ottomans : les mosquées basilicales et les mosquées à coupoles. Le premier type consiste en une simple salle à piliers ou basilique, style influencé par la tradition romaine tardive et par la tradition byzantine de Syrie, introduite avec quelques modifications au Ve/XIe siècle.

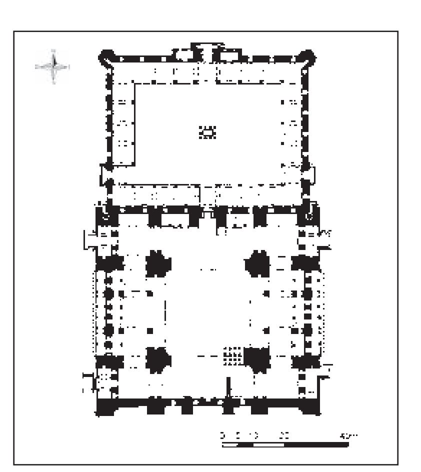
Le deuxième type de mosquées, qui se développe au cours de la période ottomane, organise l'espace intérieur



Grande Mosquée de Divriği, Turquie.

sous un dôme unique. Les architectes ottomans créent dans les grandes mosquées impériales un nouveau style de construction à coupoles qui réunit la tradition de la mosquée islamique et la construction des édifices à coupoles en Anatolie. Le dôme principal repose sur une structure hexagonale et les baies latérales sont couronnées de coupoles plus petites. L'importance d'un espace intérieur dominé par un dôme unique devient le point de départ d'un style diffusé au Xe/XVIe siècle. Au cours de cette période, les mosquées deviennent des complexes multifonctionnels à caractère social, composés d'une *zaouïa*, d'une *madrasa*, d'une cuisine publique, de bains, d'un *caravansérail* et du mausolée du fondateur. La mosquée Süleymaniye à Istanbul, construite en 965/1557 par le grand architecte Sinan, constitue l'exemple suprême de ce style.

Le minaret du haut duquel le *muezzin* appelle les fidèles à la prière constitue l'indice le plus saillant de la mosquée. En Syrie, le minaret traditionnel consiste en une tour carrée construite en pierre. Dans l'Égypte mamelouke, les minarets sont divisés en trois zones distinctes : une section carrée à la base, une section médiane octogonale et une section cylindrique au sommet, surplombée d'une petite coupole. Les fûts sont richement décorés et la transition entre deux sections se fait au moyen d'un bandeau de *mouqarnas*. Les minarets d'Afrique du Nord et d'Espagne, qui partagent leur tour carrée avec la Syrie, sont décorés de panneaux à motifs autour de fenêtres jumelées. Pendant l'époque ottomane, les minarets octogonaux ou cylindriques remplacent la tour carrée. Il s'agit souvent de hauts minarets effilés, et bien que les mosquées ne possèdent généralement qu'un seul minaret, dans les grandes villes, elles peuvent avoir deux, quatre, voire six minarets.



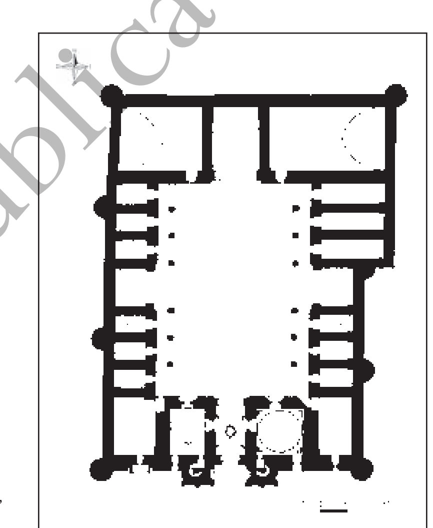
Mosquée Süleymaniye, Istanbul, Turquie.


Typologie de minarets.

Les madrasas

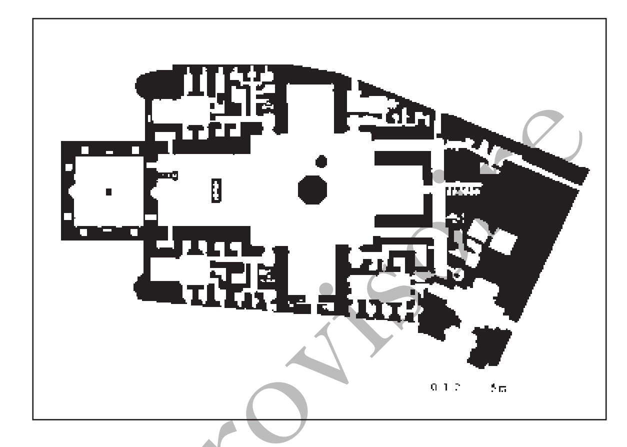
Il est probable que les Seldjoukides ont construit leurs premières *madrasas* en Perse au début du Ve/XIe siècle. Il ne s'agit encore que de petites structures dotées d'une cour surmontée d'un dôme et de deux *iwans* latéraux. Un autre type de *madrasas* se développe ultérieurement avec une cour ouverte et un *iwan* central entouré d'arcades. Au cours du VIe/XIIe siècle en Anatolie, la *madrasa* devient multifonctionnelle et sert d'école de médecine, d'hôpital psychiatrique, d'hospice équipé d'une cuisine publique (*imaret*) et d'un mausolée.

Le développement de l'islam sunnite orthodoxe atteint un nouvel apogée en Syrie et en Égypte avec les Zengides et les Ayyoubides (VIe/XIIe-début VIIe/XIIIe siècles). Cette époque voit l'introduction de la *madrasa* fondée par un dirigeant civique ou politique, dans le but de développer la jurisprudence islamique. Ce type d'établissement est financé par des biens de mainmorte (*waqf*), généralement les revenus de terres ou de propriétés, comme les vergers, les échoppes dans un marché (*souk*) ou les bains publics (*hammam*). La *madrasa* suit généralement un plan cruciforme avec une cour centrale entourée de quatre *iwans*. Très vite, la *madrasa* devient une forme architecturale dominante avec des mosquées adoptant leur plan à quatre *iwans*. La *madrasa* perd progressivement son seul rôle religieux et de fonction politique comme instrument de propagande et tend à avoir une fonction civique plus large, servant de mosquée du prêche et de mausolée pour le bienfaiteur.


Madrasa de Sivas Gök, Turquie.

La construction de *madrasas* en Égypte, et tout particulièrement au Caire, apporte un nouveau souffle avec l'arrivée des Mamelouks. La

madrasa cairote typique de cette époque est une structure multifonctionnelle à quatre *iwan*s avec un portail à stalactites (*mouqarnas*) et de splendides façades. Avec l'arrivée des Ottomans au début du Xe/XVIe siècle, la double fondation – généralement une mosquée-*madrasa* – devient un grand centre très répandu qui jouit de la protection impériale. L'*iwan* disparaît progressivement, remplacé par une salle à coupole dominante. L'augmentation considérable du nombre de cellules pour étudiants surmontées de coupoles constitue l'un des éléments qui caractérisent les *madrasa*s ottomanes.



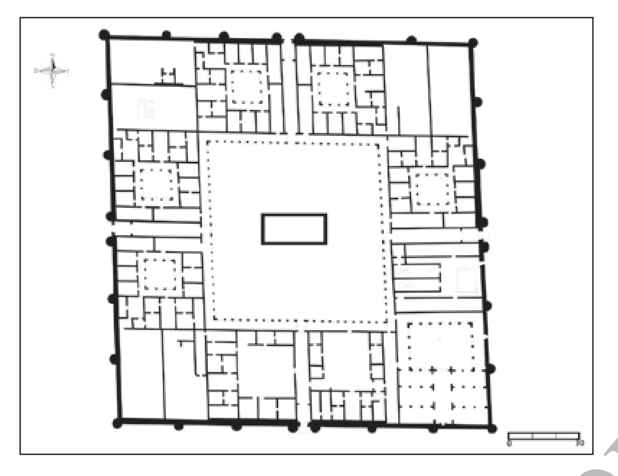
Mosquée et Madrasa Sultan Hassan, Le Caire, Égypte.

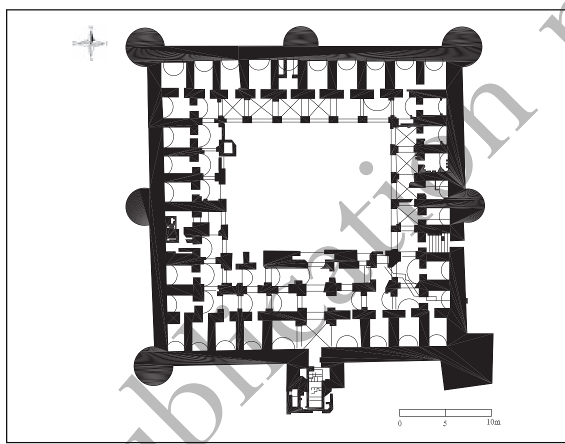
La *khanqa* constitue l'un des types d'édifices qui, du fait de sa fonction et de sa forme, peut être associé à la *madrasa*. Ce terme indique une institution plutôt qu'un type particulier d'édifice, qui abrite les membres d'un ordre mystique musulman. Il existe de nombreux autres termes synonymes de *khanqa*, utilisés par les historiens musulmans : au Maghreb, *zaouïa* ; dans les territoires ottomans, *tekke* et, le terme le plus généralement utilisé, *ribat*. Le soufisme domine constamment la *khanqa*, en provenance de Perse orientale au cours du IVe/Xe siècle. Dans sa forme la plus simple, une *khanqa* est une maison rassemblant un groupe d'étudiants autour d'un maître (*cheikh*). Celle-ci est dotée de salles de réunion, de prière et communautaires. La création de *khanqa*s se développe sous les Seldjoukides au cours des Ve/XIe et VIe/XIIe siècles et bénéficie de l'étroite association entre le soufisme et le *madhhab* (doctrine) shafiite favorisés par l'élite au pouvoir.

Les mausolées

Dans les sources islamiques, la terminologie servant à désigner le type de construction des mausolées est très riche. Le terme descriptif usuel *turbé* se réfère à la fonction d'inhumation de l'édifice. Un autre terme, la *koubba*, se réfère à son élément le plus identifiable, la coupole, et s'applique souvent à une construction qui commémore les prophètes bibliques, les compagnons du Prophète Muhammad et des notables religieux ou militaires. La fonction des mausolées ne se limite pas simplement à un lieu d'inhumation et de commé-

Qasr al-Khayr oriental, Syrie.





Ribat de Sousse, Tunisie.

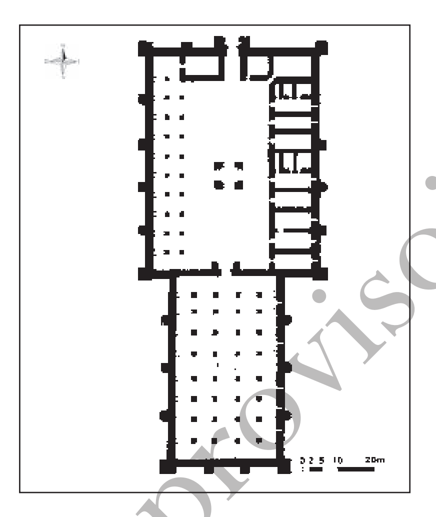
moration, mais joue également un rôle important dans la religion "populaire". Ils sont vénérés comme des tombeaux de saints locaux et sont devenus des lieux de pèlerinage. Très souvent, la structure du mausolée est embellie par des citations du Coran et est dotée d'un *mihrab*, afin d'en faire un lieu propice à la prière. Dans certains cas, le mausolée fait partie d'une institution commune. Les formes des mausolées islamiques de l'époque médiévale sont variées mais la forme traditionnelle consiste en un quadrilatère recouvert d'une coupole.

Architecture séculaire

Les palais

La période omeyyade se caractérise par des palais et des bains publics somptueux dans les lointaines régions désertiques. Leur plan de base découle des modèles de campements militaires romains. Malgré leur décoration éclectique, ils constituent les meilleurs exemples du style décoratif islamique naissant. Les mosaïques, les peintures murales, les sculptures en stuc ou en pierre sont les moyens utilisés pour cette remarquable variété de décorations et de thèmes. Les palais abbassides en Irak, notamment ceux de Samarra et d'Ukhaidir, suivent le même plan que leurs prédécesseurs omeyyades mais se caractérisent par des dimensions plus imposantes, par l'utilisation de grands *iwan*s, de coupoles et de cours, et par l'utilisation intensive de décorations en stuc. Les palais de la fin de la période islamique élaborent un nouveau style distinctif, plus décoratif et moins monumental. L'Alhambra constitue probablement l'exemple le plus remarquable de palais royaux ou princiers. La grande superficie du palais est fragmentée en une série d'unités indépendantes : jardins, pavillons et cours.

Cependant, l'élément le plus singulier de l'Alhambra est la décoration qui produit un effet extraordinaire à l'intérieur de l'édifice.



Han Sultan Aksaray, Turquie.

Les caravansérails

Un *caravansérail* se réfère généralement à une grande structure qui offre le gîte aux voyageurs et aux commerçants. Il s'agit normalement d'un espace carré ou rectangulaire, avec une entrée monumentale en saillie et des tours qui flanquent l'enceinte extérieure. Une cour centrale est entourée de portiques et de pièces réservées à l'hébergement des voyageurs et au stockage des marchandises, et qui abritent également des écuries pour les animaux.
Cette typologie d'édifice répond à une grande variété de fonctions, comme le démontrent ses différentes dénominations : *khan, han, fondouk, ribat*. Ces termes ne sont que le reflet de différences linguistiques régionales et ne désignent pas véritablement des fonctions ou des types distinctifs. Les sources architecturales des différents types de *caravansérails* ne sont pas aisément identifiables. Certaines découlent probablement du *castrum* ou campement militaire romain, dont les palais omeyyades du désert se rapprochent. D'autres types d'édifices qui existent en Mésopotamie et en Perse sont associés à l'architecture domestique.

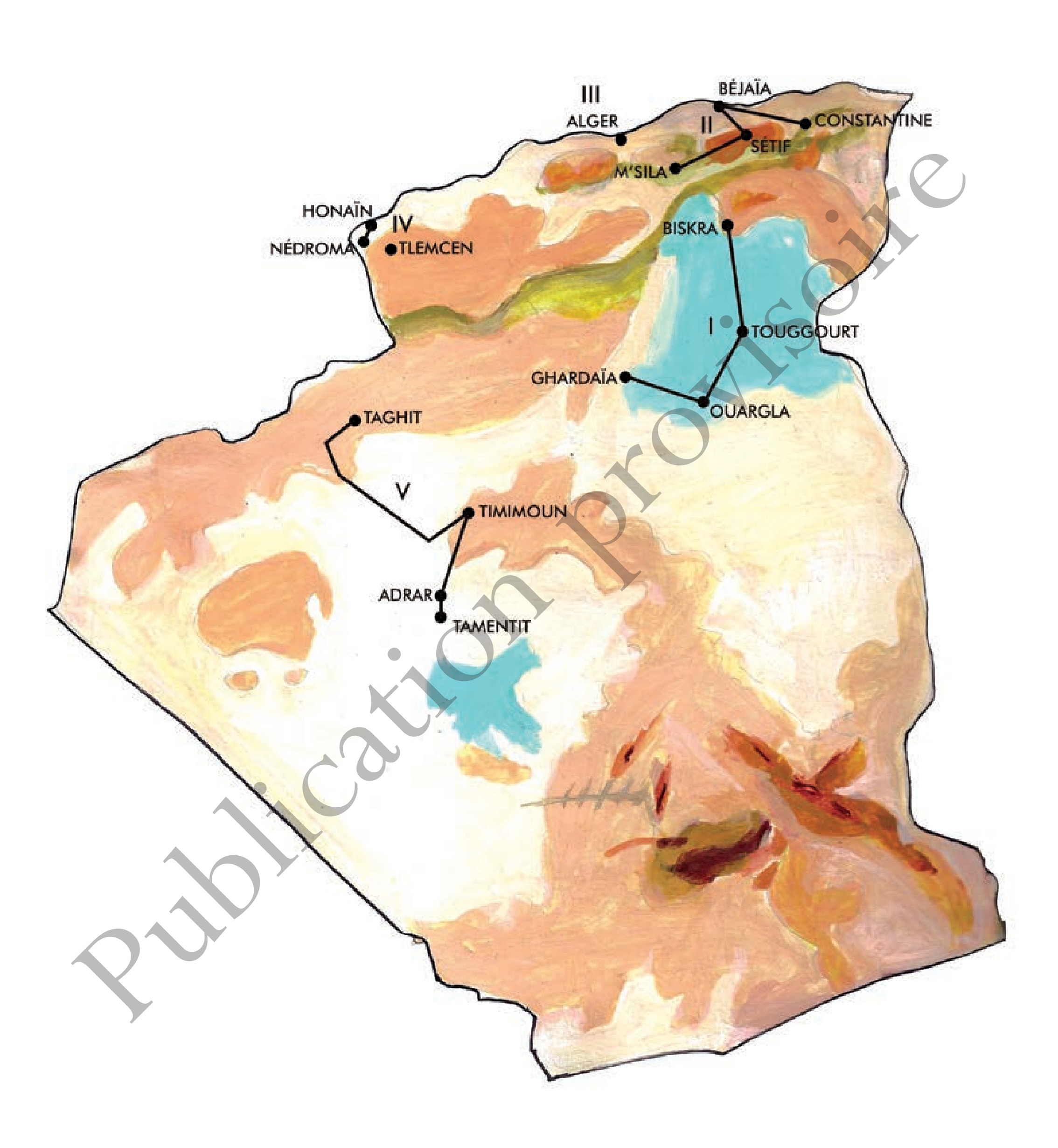
Organisation urbaine

À partir du IIIe/Xe siècle, chaque ville, quelle que soit son importance, se dote d'enceintes fortifiées et de tours, de grandes portes élaborées et d'une puissante citadelle (*qal'a* ou *casbah*), symbole du pouvoir établi. Celles-ci sont des constructions massives réalisées avec des matériaux typiques de la région où elles sont édifiées : pierre de taille en Syrie, Palestine et Égypte ou brique, pierre de taille et terre battue dans la péninsule Ibérique et en Afrique du Nord. Le *ribat* constitue un exemple unique d'architecture militaire. Techniquement, il s'agit d'un palais fortifié conçu pour les guerriers de l'islam engagés, temporairement ou de façon permanente, à défendre les fron-

tières. Le *ribat* de Sousse en Tunisie comporte des similitudes avec les premiers palais islamiques, mais présente des différences dans l'organisation intérieure pour ce qui est de la grande salle, de la mosquée et du minaret.

La division de la plupart des villes islamiques en quartiers est basée sur l'affinité ethnique et religieuse et constitue, par ailleurs, un système d'organisation urbaine qui facilite l'administration de la population. La mosquée est toujours présente dans le quartier. Un bain public, une fontaine, un four et un ensemble de magasins se trouvent soit à l'intérieur du périmètre du quartier, soit à proximité. Sa structure se compose d'un réseau de rues et d'impasses, et d'un ensemble de maisons. En fonction de la région et de l'époque, les maisons présentent différentes caractéristiques régies par les traditions historiques et culturelles, le climat et les matériaux de construction disponibles.

Le marché (*souk*), qui fonctionne comme le centre névralgique du commerce local, constitue l'élément le plus caractéristique des villes islamiques. Sa distance par rapport à la mosquée détermine l'organisation spatiale par corps de métiers. Par exemple, les professions considérées comme propres et honorables (libraires, parfumeurs, tailleurs) se trouvent à proximité immédiate de la mosquée, tandis que les métiers bruyants et nauséabonds (forgerons, tanneurs, teinturiers) s'en éloignent progressivement. Cette distribution géographique répond à des impératifs qui s'appuient sur des critères purement techniques.


III
ALGER
BÉJAÏA
II
CONSTANTINE
SÉTIF
M'SILA
HONAÏN
IV
NÉDROMA
TLEMCEN
BISKRA
I
TOUGGOURT
GHARDAÏA
OUARGLA
TAGHIT
V
TIMIMOUN
ADRAR
TAMENTIT



INTRODUCTION HISTORIQUE

Farida Benouis

L'Algérie, partie centrale du Maghreb ou "île du Couchant" (al-Djazirat al-Maghrib des auteurs arabes), est une terre de vieille civilisation africaine. Son peuplement remonte à près de deux millions d'années. Les Ibéromaurusiens (–22000 à –12000) et les Capsiens (–14000 à –7000) fournirent le noyau de populations que les préhistoriens considèrent comme les ancêtres des populations berbères actuelles.

Au néolithique, c'est au Sahara, au Tassili N'Ajjer, que l'on trouve, grâce aux nombreuses peintures et gravures rupestres, les témoignages les plus remarquables de l'activité de ces groupes humains que l'on qualifie de protoberbères, le Sahara connaissant encore un climat humide et favorable. Leurs incursions sont attestées dans les hiéroglyphes égyptiens vers –3300. En –950, le roi Sheshonq Ier, venu du Maghreb, crée la XXIIe dynastie, qui régnera sur l'Égypte. Cette date est célébrée encore aujourd'hui, lors de la fête de Yennayer, le Nouvel An berbère de rite agraire.

Mais la désertification progressive du Sahara va donner la prééminence à la partie septentrionale du Maghreb, laquelle, tournée vers la Méditerranée, entrera en contact avec les Grecs puis les Phéniciens. Les auteurs grecs de l'Antiquité donnent le nom de Libye à cette partie de l'Afrique, mot qui dériverait du terme "Lebou" des chroniques égyptiennes. Les populations avec lesquelles les Phéniciens commerçaient sont alors appelées Berbères, du terme grec *barbaros*, repris par les Romains. Les habitants du Maghreb se désignaient, eux, du nom d'Imazighen, "Hommes libres".

Le Maghreb central punique

C'est au XIIe siècle av. J.-C. que les navigateurs phéniciens, partis de la côte syro-libanaise, installent leurs premiers



Délégation des rois berbères figurée dans la tombe du roi Sethi Ier, vallée des Rois, Egypte

Minaret de la mosquée Sidi Haloui, Tlemcen

établissements sur les côtes du Maghreb. Après avoir fondé Carthage, en 814 av. J.-C., ces navigateurs commerçants créent des comptoirs ou “échelles” puniques jusqu’aux côtes atlantiques. Au Maghreb central, leurs fondations sont nombreuses. Ils privilégient les caps comme à Rusguniae (cap Matifou), ou les îles bordières comme à Ikosim (Alger).

À l’intérieur du pays, l’autorité phénicienne ne s’exerçant que sur une petite bande côtière, les populations locales berbères forment, dès le IIIe siècle av. J-C, les royaumes numides (nom attribué par les Romains d’après un terme local) formés de grandes confédérations de tribus, les Masaesyles à l’ouest et des Massyles à l’est.

Les Numides et Rome

Au IIIe siècle av. J.-C., ces royaumes sont partie prenante des guerres puniques entre Rome et Carthage. Le royaume massyle, avec à sa tête le grand *aguellid* Massinissa, allié de Rome, en sort vainqueur et se retrouve à la tête de toute la Numidie et de la Cyrénaïque, formant ainsi le premier grand royaume de l’histoire du Maghreb. Massinissa, au cours d’un très long règne, de 202 à 148 av. J.-C., accomplit une œuvre novatrice et civilisatrice en sédentarisant les Berbères et en en faisant des cultivateurs. Il urbanise son royaume et embellit sa capitale, Cirta, actuelle Constantine.

Après lui, son petit-fils, Jugurtha, incarnera la résistance à Rome qui en viendra finalement à bout après la trahison de son beau-père, le roi Bocchus. Avec la mort de Jugurtha en 104 av. J.-C. disparaît l’espoir d’indépendance du Maghreb.

Au Ier siècle av. J.-C., la Numidie est encore mêlée aux luttes internes de Rome, en particulier à celles qui opposent Césariens et Pompéiens. Après sa victoire à Thapsus, César supprime le dernier royaume numide de Juba Ier, qui avait soutenu les Pompéiens.

Rome tient la région sous sa domination et, malgré les troubles incessants provoqués par les nombreuses révoltes indigènes, la Numidie s’organise, se latinisant peu à peu ; il est demeuré dans la littérature de grands noms tels que Apulée de Madaure, Tertullien, Arnobe, dont les œuvres portent témoignage de la vivacité de la culture romano-africaine. Les cultes des dieux païens libyco-puniques de Baal Hamon et de Tanit gardent leurs fidèles, même si l’aristocratie berbère adopte les divinités romaines.

Le christianisme africain, divisé par le schisme donatiste, aggrave le déclin de la puissance romaine. Les mouvements insurrectionnels se multiplient, comme celui du chef berbère Firmus, qui met à sac, entre autres villes, Icosium, l’actuelle Alger, en 371 ap. J.-C.

C’est dans ce contexte d’effritement progressif que se situe l’invasion des Vandales en Afrique. En 432 ap. J.-C, ils sont les maîtres des territoires anciennement romains.

Les Vandales

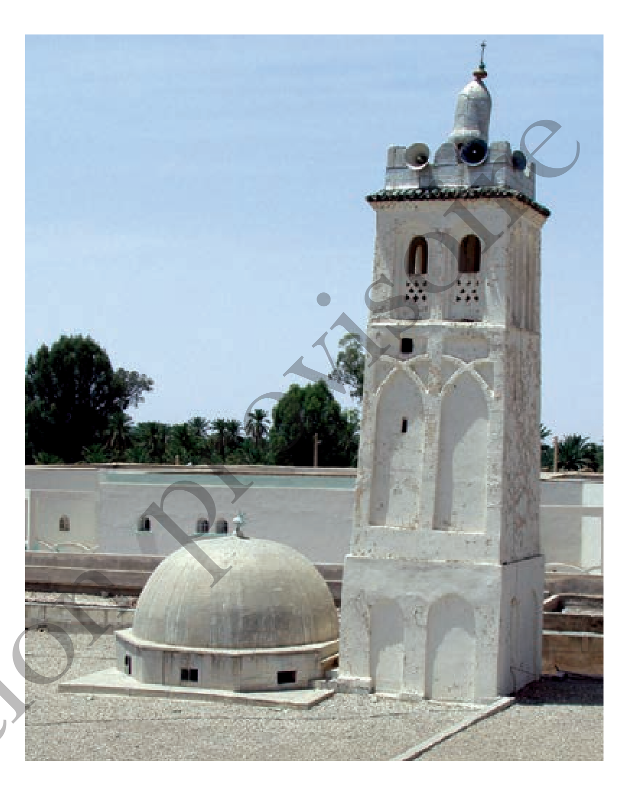
La transition vandale ne semble pas avoir marqué profondément la société

The Berbers of the Aurès massif, in eastern Algeria, led by Koceïla, from the Awraba tribe, crushed, in 63/683, the army of Uqba ibn Nafi, military leader of the Arab armies and conqueror of the Maghreb, who is killed. The mausoleum where his body rests is in the mosque that bears his name at the small oasis near Biskra.

maghrébine. Cependant, en un siècle, elle a favorisé la résurgence de l'ancienne organisation tribale, donnant naissance à des royaumes indépendants, comme celui des Djeddars. L'architecture funéraire mégalithique composée de treize mausolées érigés à un kilomètre de distance les uns des autres, entre les villes de Frenda et de Tiaret, au centre de l'Algérie actuelle, témoigne de l'importance de ce royaume.
Avec l'arrivée des Byzantins, de 533 ap. J.-C. à 26/647, l'empereur Justinien rétablit le christianisme mais son successeur Héraclius n'empêchera pas le pays de tomber sous les coups des conquérants arabes.

La Conquête arabe

Dans leurs conquêtes moyen-orientales, les armées musulmanes n'avaient pas rencontré de réelles difficultés. Au Maghreb, ils se heurteront à une résistance beaucoup plus dure, notamment face aux Berbères du massif de l'Aurès, dans l'est de l'Algérie.
Ces derniers, avec à leur tête Koceïla, de la tribu des Awraba, écrasent, en 63/683, l'armée d'Okba ben Nafi, chef militaire des armées arabes et conquérant du Maghreb, qui est tué. Le mausolée où repose son corps se trouve dans la mosquée de la petite oasis qui porte son nom, près de Biskra.
En 66/686, après la mort de Koceïla, la résistance est reprise par la Kahéna, la "Devineresse", de son prénom Damya ou Dihya. Cette femme d'exception combattra la seconde offensive conduite par Hassan ibn Numan, gouverneur d'Égypte. Elle lui inflige une première défaite à Meskiana, mais le général arabe, aidé de nouveaux contingents, finit par l'emporter en 87/706.
La mort de la Kahéna signe la fin de l'ère de la résistance. Il aura fallu plus de cinquante ans pour faire du Maghreb une province arabe.
Les Berbères se convertiront massivement à l'islam et fourniront les contingents des armées musulmanes. C'est le chef berbère Tarik ibn Zyad qui, à la tête de tribus orano-tlemcéniennes des Banu Faten, réalise au nom de l'islam la conquête du royaume wisigoth d'Espagne en 92/711.

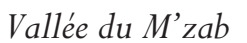


Minaret de la mosquée Sidi Okba

Les Kharidjites

Cependant, l'esprit d'indépendance et de revendication des Berbères reste vivace. Il va désormais s'exprimer dans le cadre de l'islam. Le kharidjisme, schisme à caractère égalitariste, va devenir pour les Maghrébins l'arme politique qui leur permet de marquer leur opposition à l'orthodoxie sunnite en place et au despotisme arabe. Les occupants manifestaient un réel mépris envers les nouveaux convertis, les obligeant par exemple à s'acquitter des impôts (*kharadj* et *djizia*, impôt foncier et de capitation) normalement dus par les seuls infidèles. En 143/761, Ibn Rostom fonde l'imamat kharidjite de Tahert, près de la ville actuelle de Tiaret, au sud-ouest d'Alger. Au même moment, Abou Qorra crée lui aussi un royaume kharidjite aux environs de Tlemcen. En 154/771, ces deux royaumes tiennent le Maghreb central et l'Ifriqiya. Peu après, un Alide nommé Idriss implante à Fès puis à Tlemcen un autre émirat dissident.

La dynastie abbasside mettra quinze années à mater la révolte, sans parvenir toutefois à reprendre en main l'ensemble du Maghreb. Le royaume de Tahert se développera tout au long du IIIe/IXe siècle selon les principes de la doctrine ibadite issue du kharidjisme (puritanisme égalitaire, gouvernement théocratique et fièvre religieuse), principes qui n'ont cependant pas empêché l'éclosion d'une civilisation raffinée nourrie par les nombreux arrivants d'Orient, attirés par le rayonnement religieux et intellectuel – mais aussi commercial – de la capitale rostémide. Les Ibadites seront chassés, en 296/909, à l'avènement de la nouvelle dynastie qui apparaît au Maghreb, les Fatimides. Le Sahara sera leur refuge :


Vallée du M'zab



la seconde capitale rostémide, Sédrata (Isedraten), près de la ville actuelle de Ouargla, a révélé une grande richesse de décors, résultat des différents apports artistiques dont elle a bénéficié.
À nouveau pourchassés, les Ibadites vont créer, à partir de 433/1042, au fond de la vallée du M'zab, à 600 kilomètres au sud d'Alger, cinq villes où leurs descendants vivent encore aujourd'hui, perpétuant leur doctrine et donnant la pleine mesure de leur génie face à un milieu hostile.

Les Fatimides

C'est encore au nom d'une rénovation religieuse qu'une nouvelle expérience politique est menée au Maghreb central. Animés par la doctrine chiite (du mot *chi'a*, schisme ou rupture), qui reconnaît la légitimité des descendants directs d'Ali et Fatima, les Fatimides excluent toute possibilité d'élection au califat, comme prôné par les Kharidjites. Ils attendent la venue de l'imam ou du *mahdi* rédempteur et sauveur du monde, qui leur apparaîtra en la personne du *mahdi* Obeyd Allah, fatimide syrien de la première heure.
Avec l'appui de la confédération des tribus berbères Kutama, originaires de Kabylie, ils triomphent des Aghlabides d'Ifriqiya et des Rostémides du Maghreb central. Des expéditions vers le Maghreb extrême leur octroient le royaume idrisside, les villes de Fès et de Sijilmassa leur ouvrant ainsi les routes sahariennes de l'or. Conformément aux visées fatimides de conquête du Machrek, le *mahdi* Obeyd Allah crée près de Kairouan sa nouvelle capitale, al-Mahdiyya (Mahdia), capitale maritime cette fois.
Néanmoins, la tyrannie fatimide, sa lourde fiscalité et l'attachement forcené des Berbères à l'école juridique coranique malékite provoquent de nombreux soulèvements. Le plus sérieux sera celui d'Abou Yazid, "l'homme à l'âne", un Zénète kharidjite qui, juché sur son âne, fut un ardent propagandiste révolutionnaire et connut un succès foudroyant. Les Fatimides ne s'en débarrassèrent que grâce aux renforts des Banu Ziri, des Berbères Sanhadja du Maghreb central, leurs alliés.
Peu après, aidés par les contingents berbères Kutama, les Fatimides conquièrent l'Égypte et fondent la ville du Caire en 359/970. L'Égypte devient fatimide pour deux siècles. Le Maghreb est alors confié à leurs alliés les Banu Ziri qui deviennent ainsi, pour le compte des Fatimides d'Égypte, gouverneurs chiites du Maghreb. La dynastie ziride est née.

Les Zirides et leurs cousins les Hammadides

Le fondateur de la dynastie ziride, Ziri ibn Menad, en remerciement de sa loyauté envers les Fatimides, avait été autorisé, vers 323/935, à fonder la ville d'Achir, sur les flancs de l'Atlas tellien. La situation géographique idéalement centrale de cette cité, au contact du Tell et des Hautes Plaines, en fit une capitale active, siège d'échanges commerciaux et culturels.
Pour assurer sa puissance sur la région et des débouchés sur la mer, Bulughin, fils de Ziri, crée trois autres villes, Miliana,



Minaret de la mosquée de la Qalaa des Beni Hammad

Lemdia (actuelle Médéa) et al-Djazaïr (Alger), avant de devenir le maître de l'Ifriqiya et du Maghreb central en tant que vassal de la puissance fatimide. Les Zirides s'installent à Mansouria, l'ex-capitale fatimide, confiant la ville d'Achir à leurs cousins Hammad. Ces derniers marquent alors leur volonté d'autonomie en créant à leur tour une principauté rivale dont la capitale, la Qalaa des Beni Hammad, est fondée en 397/1007 dans les monts du Hodna, près de la ville de M'sila, au sud-est d'Alger. Les Hammadides y élèvent de nombreuses et importantes constructions d'un art et d'un raffinement qui inspireront les bâtisseurs de l'Espagne andalouse.

La guerre entre les cousins zirides d'Ifriqiya et hammadides du Maghreb central se prolonge jusqu'en 433/1042, mais leurs héritiers concluent la paix et finissent par cohabiter à l'ombre de leurs deux capitales, Achir et la Qalaa. S'ouvre alors pour toute la région une période de prospérité reconnue par tous les auteurs contemporains.

En 439/1048, les Zirides rompent leur lien de vassalité à l'égard des Fatimides du Caire. La région devient indépendante. Cette rupture politique va se doubler d'une rupture religieuse, favorisée par l'attachement traditionnel du Maghreb au malékisme : le rite chiite fatimide cède le pas à l'orthodoxie sunnite malékite. En représailles, le calife fatimide du Caire décide d'envoyer contre le Maghreb rebelle les tribus arabes des Beni Hilal et des Banu Solaym qui déferlent sur le Maghreb à partir de 441/1051.

Les Hilaliens

L'invasion des nomades hilaliens se traduit par un désordre généralisé. Les structures qui se mettaient en place sont anéanties, les villes prospères qui se bâtissaient sont rasées. Les Zirides, assiégés dans Kairouan, sont impuissants à faire front et la ville est pillée. Les Hammadides, après avoir payé un lourd tribut aux nomades installés près de la Qalaa, se résignent à quitter leur ville.
Les Hilaliens s'installent sur des campagnes qu'ils ont largement dévastées et dont les cultures commencent à régresser. Le nomadisme s'étendant, les territoires des tribus fluctuent et se réduisent : les Zenata sont refoulés à l'ouest, les Kabyles vers le nord. C'est un lent mouvement qui, brassant les populations, aboutit à l'arabisation des habitants des plaines, la langue berbère résistant dans les massifs montagneux moins accessibles. Les côtes méditerranéennes, que les nomades délaissent en grande partie, prennent de l'importance.
Lorsqu'ils quittent la Qalaa, les Hammadides se réfugient à Béjaia, fondée par al-Nasir en 459/1067. La ville fut donc la deuxième capitale hammadide et connut une vie culturelle et religieuse brillante.
La seconde moitié du Ve/XIe siècle voit l'arrivée d'autres conquérants, venus du Sahara marocain.

Les Almoravides

C'est par al-Bakri, géographe andalou de Cordoue et contemporain de la dynastie, que nous sommes renseignés sur l'expansion almoravide à partir du sud du Sahara et des rives du fleuve Sénégal autour de l'année 431/1040. Cette dynastie formée par les nomades berbères Lemtouna, porteurs du litham ou voile, de la grande confédération des Sanhadja, prit le nom d'Almoravides, de l'arabe al-Mourabitoun ou “gens du ribat”. Ce mouvement prit en effet naissance dans un ribat ou couvent fortifié sur un îlot du haut Niger dont la réputation de discipline rigoureuse et de sainteté attira rapidement de nombreux adeptes.
Mouvement de réforme religieuse contestant la légitimité du pouvoir fatimide d'obédience chiite, la doctrine almoravide était d'essence malékite et sunnite. Se basant sur un appel au retour à l'orthodoxie religieuse accompagné d'un rigorisme théologique, les Almoravides, soutenus par une forte organisation



Djamaa al-Kabir, Alger

politico-militaire, réussiront à unifier et à stabiliser l'ouest et le centre du Maghreb avant de dominer l'ensemble des principautés musulmanes d'Espagne et du Portugal. Ils rétabliront la régularité et la sécurité des routes et des caravanes transsahariennes : en 444/1053, Sijilmassa, importante cité caravanière du Sud marocain, puis Aoudaghost, métropole commerciale de la Mauritanie centrale, sont tour à tour conquises.
En 462/1070, les Almoravides fondent leur capitale, Marrakech, d'où ils partent à la conquête des villes du Nord. En 1079, ils fondent Tagrart, noyau de la future Tlemcen, où ils vont ériger de nombreux édifices : le bain des Teinturiers et surtout la Grande Mosquée, magnifique exemple d'art almoravide, vraisemblablement bâtie par Youssef ibn Tachfin puis restaurée et agrandie en 529/1135 sous le règne d'Ali ibn Youssouf.
Le Maghreb central est bientôt intégré à leur empire : Oran tombe, ainsi qu'Alger en 474/1082. Les Zirides ne réussissent pas à bloquer l'avance des Almoravides. La ville d'Achir est dévastée.
En 478/1086, Youssef ibn Tachfin remporte sur les Espagnols la victoire de Zellaqa, et, au nom de la pureté religieuse, soumet les princes andalous qui s'étaient éloignés de la morale. Il se fait reconnaître "souverain de l'Espagne et du Maghreb".
Les Almoravides ont incarné une unité politique dont l'initiative a été maghrébine. Même si elle a été limitée dans le temps et dans l'espace, elle a fait triompher l'orthodoxie sunnite.
L'apport culturel sera marqué par les influences croisées du Sahara, dont sont issus les Almoravides, du Maghreb et de l'Andalousie. Si l'œuvre des Almoravides a été importante au Maroc, c'est en Algérie qu'on retrouve leurs monuments les plus célèbres et les mieux conservés. Tlemcen, Nédroma et Alger leur doivent leurs Grandes Mosquées.
Le règne des Almoravides (474-546/1082-1152) coïncide par ailleurs avec une grande période de prospérité.

Les Almohades

Le mouvement almohade va unifier le Maghreb et l'Espagne sous une même autorité spirituelle et temporelle. Il est le fait de tribus berbères montagnardes et sédentaires originaires du Sous, au sud du Maroc, où naquit le réformateur Ibn Toumert à la fin du Ve/XIe siècle.
La doctrine almohade est d'abord caractérisée par son rigorisme extrême et par son désir de réforme des mœurs : les prêches d'Ibn Toumert interdisent les boissons alcoolisées, la musique, les mœurs libres. Sa théologie repose sur l'unicité de Dieu (*tawhid*, d'où le nom de *al-mouwahidoun*), sa toute-puissance et la notion d'inexorable prédestination. Soucieux de répandre sa doctrine au plus grand nombre de fidèles, Ibn Toumert la diffuse en arabe et en berbère.
Après avoir fait le voyage en Orient, il rencontre à Béjaia un étudiant nommé Abdelmoumen, originaire de Nédroma. Les deux hommes entament le long voyage de retour, en passant par Marrakech, la capitale almoravide, qui se



Heurtoir, mosquée El Eubad, Tlemcen

montre hostile, pour s'installer à Tinmel, dans le Haut Atlas marocain, en 519/1125.

C'est là qu'Ibn Toumert est nommé imam puis *mahdi*. Il y organise sa communauté et son État selon les principes démocratiques des Conseils consultatifs (des Dix et des Cinquante) et prépare, dès 516/1122, la guerre contre les Almoravides.

Après la mort d'Ibn Toumert, Abdelmoumen prend, en 524/1130, le titre de calife et devient le chef politique de l'expansion almohade qui intègre les villes du nord du Maroc, puis Oran en 539/1145, Marrakech, la capitale almoravide en 540/1146, et enfin l'Andalousie.

Au Maghreb central, le royaume hammadide avait réussi à se maintenir contre les Almoravides, mais il ne fut pas en mesure d'arrêter l'expansion des Almohades, au faîte de leur puissance. Les villes hammadides de Miliana, Alger, puis Béjaia en 530/1136, la Qalaa en 545/1151 et Constantine sont prises. La résistance, dans la région, fut surtout le fait des nomades hilaliens, qui furent toutefois vaincus à la bataille de Sétif en 546/1152.

À son tour, l'Ifriqiya est conquise. La ville de Mahdia, occupée par les Normands de Sicile, est délivrée par les Almohades en 552/1160.

Pour la première fois, c'est tout le Maghreb qui connaît une unité politique. Les villes du Maghreb central sont le siège de gouvernorats. Tlemcen, agrandie et embellie, connaît un développement particulier.

L'essor économique se fait sentir dans les ports du littoral almohade. Honaïne, Oran, Alger, Béjaia développent leurs activités avec les villes de Gênes, Pise ou Marseille.

Les monnaies almoravides, zirides et hammadides disparaissent au profit du dirham en argent et du dinar en or almohades, qui deviennent monnaies de référence pour le commerce méditerranéen.

La vie religieuse est intense. La réforme opérée par Ibn Toumert marque profondément la société. Elle induit aussi un mouvement spirituel de mysticisme tendant à la vie contemplative et à la recherche de l'état de pureté, le soufisme. Le grand maître de cette pensée,

Sidi Boumediène, a vécu à Béjaia, où il enseigna, avant de mourir à Tlemcen et d'être inhumé dans un mausolée dans le quartier d'el-Eubad.
Sur le plan artistique, l'art almohade a fleuri surtout au Maroc et en Espagne, où Abdelmoumen fit bâtir plusieurs mosquées densément décorées : la Koutoubya de Marrakech, la mosquée de Tinmel.
La dislocation de l'empire aura plusieurs causes. Abdelmoumen transforme son État, démocratie théocratique, en une monarchie héréditaire au profit de son fils. D'autre part, la centralisation almohade s'appuyant sur les tribus *makhzen* alliées provoque le mécontentement des autres tribus considérées comme conquises.
Dès que l'empire montra des signes de faiblesse, en particulier après la victoire de la coalition chrétienne d'al-'Uqab (las Navas de Tolosa, 608/1212), des révolutions de palais eurent raison de son unité. Les tribus hafsides, mérinides et abdalwadides se détachèrent successivement et scindèrent les territoires almohades en trois, constituant ainsi des dynasties rivales luttant pour étendre leurs territoires respectifs.
En Ifriqiya, le gouverneur hafside rompt avec le calife almohade en 635/1238. Il prend le titre d'émir et fait de Tunis sa capitale.
L'émir de Tlemcen, Yaghomracen ibn Zyan, proclame son indépendance et crée le royaume des Banu Abd al-Wad en 633/1236.
En 667/1269, Marrakech tombe aux mains des Mérinides. L'empire almohade disparaît.

Le Maghreb central aux VIIe/XIIIe et VIIIe/XIVe siècles

Les différentes tentatives de réunification effectuées par les trois dynasties qui se posent en héritières du pouvoir almohade et en restauratrices de sa puissance seront vouées à l'échec.
Sur le plan religieux, elles aboutissent à la restauration de l'orthodoxie malékite. Les Mérinides ont favorisé les sciences religieuses en construisant de nombreuses *madrasas* ; la première, à Tlemcen, est ouverte sous le règne d'Abou Hammou Ier (703/1304-717/1318).
L'affaiblissement des pouvoirs centraux est dû à la prépondérance des tribus nomades qui interviennent dans la vie politique. Les princes, dans leurs rivalités, font appel à elles et leur octroient des terres en guise de compensation. La vie sédentaire agricole recule au profit de la vie pastorale.
Les villes qui résistent se situent essentiellement sur la côte, délaissée par les nomades. Les relations économiques avec les États chrétiens se développent et dans la grande ville de Béjaia, on trouve des consulats et des fondouks réservés aux marchands étrangers.
La ville de Tlemcen, en tant que port saharien, reste prospère. L'axe Sijilmassa-Tlemcen draine le commerce de l'or vers l'Europe par le port d'Honaïne. La ville est la capitale du royaume abdalwadide, qui débute par le long règne de son fondateur, Yghomracen ibn Zyan, lequel fit construire le minaret de la mosquée d'Agadir. Il s'installe dans la forteresse du Méchouar, qui englobe une mosquée, des habitations, des bains, des

Mosquée
Sidi Bel-Hassan,
Tlemcen



magasins. La ville se pare de *madrasa*s et de mosquées : Tachfinya, el-Eubad, Sidi Bel-Hassan…
Bientôt, les transformations qui affectent les routes commerciales aggravent la crise que connaît le Maghreb central. L'axe nord-sud perd de son intensité au profit de l'axe est-ouest. L'ouverture des routes atlantiques par les marchands européens prive le Maghreb de son rôle d'intermédiaire entre l'Afrique et l'Europe. Cette entreprise économique se double d'une offensive politico-militaire : les États chrétiens refoulent inexorablement les musulmans d'Espagne et commencent à prendre pied en territoire africain.
Devant l'émiettement des royaumes, de nouvelles formes d'organisation politique apparaissent : en Kabylie, des tribus instaurent le royaume de Koukou, près d'Aïn el-Hammam. Au Sahara, les oasis de Figuig constituent un État indépendant ; celles de l'oued Ghir obéissent à la dynastie des Banu Djellab, installée à Touggourt.
À la fin du IXe/XVe siècle, un danger menace tous les États musulmans d'Afrique du Nord et plus spécialement le Maghreb central, la région la plus affaiblie : les chrétiens espagnols occupent des ports maghrébins dont les populations feront appel, au nom de l'islam, aux Turcs ottomans qui tenteront de réunifier les morceaux épars du monde musulman.

Les Ottomans

Partis d'Anatolie, les Ottomans se lancent à la conquête de l'Europe centrale. En 856/1453, ils font sauter le verrou chrétien de Constantinople et s'étendent jusqu'à l'Adriatique. La route de l'Orient étant coupée, les puissances européennes se lancent contre le Maghreb, maillon faible du monde musulman et géographiquement le plus proche. À partir de 909/1504, les offensives espagnoles et portugaises, véritable croisade africaine, se renforcent, menant à l'occupation des ports maghrébins aménagés en places fortes avec garnisons. Oran est livrée en 914/1509, Béjaia en 915/1510.
Après l'installation des Espagnols dans leur port, les habitants de la ville d'Alger font appel aux frères Barberousse, corsaires méditerranéens qui aidaient les Andalous fuyant l'Inquisition espagnole à rejoindre les ports maghrébins.
Khair-Eddine, un des frères Barberousse, demande alors l'aide du sultan d'Istanbul, Sélim Ier, pour l'aider dans sa lutte contre les Espagnols. Al-Djazaïr devient ainsi la première ville vassale de l'Empire ottoman au Maghreb.
La Régence ottomane d'Alger est divisée en trois provinces ou beyliks. Elle s'appuie, pour gouverner, sur la milice des janissaires ou Odjak et sur la confédération des corsaires ou Taïfa des Raïs.
Les janissaires représentaient le pilier essentiel du pouvoir, qu'ils tentèrent à plusieurs reprises de s'approprier, leur puissance ne cessant de s'accroître pour atteindre son apogée à la fin du XIIe/XVIIIe siècle. Leur nombre augmenta jusqu'à 15 000. Les actes officiels de la Régence commençaient par cette formule : “Nous, Pacha et

Diwan de l'invincible milice d'al-Djazaïr (...)".

La Taïfa des Raïs pratique la Course, qui perd progressivement son aspect de lutte entre la Croix et le Croissant. Cette activité devient une industrie qui fera la fortune de la ville d'Alger en lui fournissant, pendant plus d'un siècle, des recettes considérables. Le XIe/XVIIe siècle apparaît comme une période de gloire et de prospérité pour Alger, ville-État à la réputation d'invincibilité. Alger devient une grande métropole méditerranéenne.

Les puissances européennes s'avèrent incapables de juguler la puissance des corsaires d'Alger, et des capitulations (traités séparés) instituant des trêves sont signées par les deys.

Cependant, la Course ne représente qu'un équilibre provisoire des forces en Méditerranée. Son importance déclinera au fur et à mesure que les Européens y développeront leur maîtrise navale. Les revenus de la Course se tarissent vers la fin du XIIe/XVIIIe siècle. Signe des temps, Alger, qui comptait cent mille habitants un siècle plus tôt, n'en regroupe plus que trente mille en 1245/1830 à la veille de la conquête française.

Cette exposition d'histoire et d'art islamiques du "Maghreb central", ce qui correspond à l'Algérie actuelle, a pour but de décrire, à travers cinq circuits, les formes spécifiques de l'islam maghrébin, résultat de l'intégration de cette terre de vieille civilisation berbéro-africaine au bloc arabo-musulman nouvellement mais puissamment constitué.

Nous nous proposons de consacrer trois journées par circuit pour embrasser toutes les périodes historiques de l'ère musulmane en visitant l'ensemble du territoire national d'est en ouest puis du sud vers le nord.

Le circuit I correspond à un mouvement par lequel, après la période d'installation de l'islam durant laquelle le Maghreb se range sous la bannière du califat de Damas puis de Bagdad, à travers son gouverneur installé à Kairouan (48/670) en Ifriqiya, Tunisie actuelle, la région, du fait de son éloignement, va devenir le refuge d'une dissidence venue d'Orient. C'est en effet au Maghreb central que le kharidjisme s'épanouira et donnera naissance à des formes politiques en opposition au pouvoir central, comme les imamats rostémides de Tahert, de Tlemcen et de Sédrata. C'est aussi de Petite Kabylie que le chiisme, lui aussi originaire d'Orient, repartira pour faire souche en Égypte où la dynastie des Fatimides règnera durant deux siècles, laissant derrière elle les ferments de la division qu'elle y avait apportés.

Le circuit II retrace l'avènement des principautés autochtones, plus ou moins indépendantes, des Zirides et des Hammadides (IVe/Xe siècle). Les liens politiques avec Bagdad et Kairouan se relâchent, alors que les relations culturelles, à travers l'art et l'architecture, restent vivaces tant est grand le rayonnement de leurs capitales respectives – Achir, la Qalaa des Beni Hammad et Béjaia –, qui attirent lettrés, artistes et voyageurs venus en grand nombre de tout le monde musulman. L'art bénéficiera ainsi des influences venues de l'Orient abbasside ou fatimide, mais la proximité de l'Andalousie se traduira aussi par des apports significatifs, notamment lors de la formation des empires almoravide puis almohade.

Le circuit III correspond à la montée en puissance des régions côtières et à l'émergence, déjà amorcée avec Béjaia, des villes littorales. Alger, jusque-là petit port subissant les vicissitudes des occupations diverses, prend une importance capitale avec la guerre de Course et l'arrivée des Ottomans au Maghreb. La ville devient le siège de la Régence ottomane, inaugurant pour elle une ère de prospérité et de rayonnement tout au long des Xe/XVIe et XIe/XVIIe siècles. Les expressions architecturales et artistiques, à la croisée de l'Orient ottoman, de l'Occident andalou et des apports autochtones, y révéleront un syncrétisme spécifique.

Le circuit IV nous conduit vers les villes de Tlemcen, Nédroma et Honaïne, à la frontière occidentale de l'Algérie, naguère cœur palpitant du Maghreb central entre la chute des Almohades (fondation de la dynastie des Abdalwadides/Zyanides en 633/1236) et le règne ottoman au début du Xe/XVIe siècle.

Aboutissement de la route transsaharienne de l'or et des échanges commerciaux et culturels entre l'Afrique noire et l'Europe, la région de Tlemcen abrite aujourd'hui les plus importants monuments d'art islamique en Algérie. Mosquées, mausolées, palais, mais aussi musique, poésie et artisanat y sont préservés autant par les populations des centres urbains que celles des petits villages de montagne des Beni Snous et des bords de mer.

La cinquième étape de cet itinéraire n'est pas un circuit classique, dans la mesure où l'élément dominant est constitué par le patrimoine immatériel. Il a pour cadre le Touat-Gourara, région du Sud-Ouest algérien, un nœud d'axes caravaniers sahariens qui ont engendré des synthèses originales entre les cultures de l'Afrique noire et celles de l'islam berbéro-andalou. Le long de la vallée de la Saoura, les *ksour* oasiens et les *zaouïas* conservent aussi bien des manuscrits précieux et des savoirs techniques anciens – dans l'agriculture et l'artisanat notamment – que des pratiques sociales et des rituels accompagnés par des genres poétiques et des traditions musicales originales.



Rue du M'Zab



Le Sahara, refuge ibadite

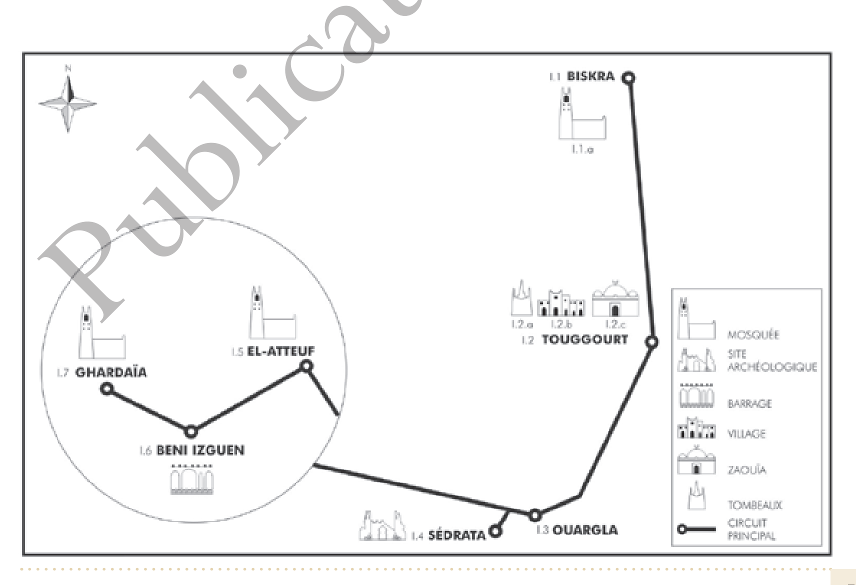
Houria Cherid, Lakhdar Drias, Farida Benouis

Premier jour :
Du mausolée de Sidi Okba à la zaouïa Tidjaniya

I.1 BISKRA
I.1.a Sidi Okba

I.2 TOUGGOURT
I.2.a Les tombeaux des rois de Touggourt
I.2.b Temacine
I.2.c La zaouïa Tidjaniya

La *tariqa* Tidjaniya — Farida Benouis



Beni Isguen, vallée du M'Zab

Avec l'avènement de l'islam, le Maghreb devient progressivement une province musulmane dont le gouverneur est installé à Kairouan (Qayrawan, "place d'armes" en arabe), première ville fondée dès 49/670 dans la steppe tunisienne, en Ifriqiya, par le conquérant arabe du Maghreb Okba ben Nafi et point de départ pour la conquête du reste de la région.
Au centre et à l'ouest, après la résistance des tribus berbères du massif de l'Aurès, les populations adoptent peu à peu l'islam et couvrent la région de monuments dédiés au culte et à la vénération de personnages emblématiques sanctifiés par la ferveur populaire. Le mausolée de Sidi Okba érigé en 63/683, quelques années après sa mort, sur les lieux mêmes où il fut combattu, témoigne de l'adhésion des populations locales à la nouvelle religion, même si, aux dires d'Ibn Khaldoun, les Berbères étaient aussi prompts à la conversion qu'à l'apostasie – "douze fois en soixante-dix ans", avance-t-il.
Durant la période de transition entre les califats omeyyade et abbasside, le Maghreb est encore gouverné par les héritiers des premiers conquérants arabes sous diverses dénominations : Fihrissites (tribu d'origine de Sidi Okba), *wullat* (pluriel de *wilaya*, province), comme attesté par l'étalon de poids en verre conservé au Musée national des antiquités et des arts islamiques et découvert dans la ville de Mila. Il porte une inscription en caractères coufiques qui déclare : "Au nom de Dieu. Parmi ce qu'a ordonné / le gouverneur Abd al-Rahman ben Habib / à Masal ben Hammad, préfet de Mila / vingt *ukiya*, en l'an / cent vingt-sept". Le Maghreb appartient toujours au bloc politico-religieux du monde musulman.



Étalon de poids, Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger

Cependant, les nouveaux conquérants arabes appliquent une lourde fiscalité et affichent un mépris pesant à l'égard des nouveaux convertis. La réaction, alimentée par un particularisme exacerbé, se traduit alors par une entrée en dissidence avec l'adoption de la doctrine kharidjite. Celle-ci est un schisme à caractère révolutionnaire né en Orient, après que les partisans du calife Ali lui eurent manifesté leur désapprobation en "sortant" de ses rangs. Au Maghreb, elle fournit à la résistance berbère un fondement idéologique religieux contre le despotisme et l'arbitraire des Arabes. Différents noyaux de dissidence se créent alors. En 140/758, ces Kharidjites parviennent à s'emparer de la capitale, Kairouan, mais en 143/761, son gouverneur, Abd al-Rahman ibn Rostom, en est chassé. Il réussit à prendre la fuite et créera bientôt le premier état kharidjite de tendance ibadite.

Au même moment, Abou Qorra fonde lui aussi un royaume kharidjite aux environs de la ville de Tlemcen. En 771, ces deux royaumes coalisés tiennent le Maghreb central et l'Ifriqiya.

Tahert, près de l'actuelle ville de Tiaret, sera la première capitale ibadite et restera le symbole de l'opposition au pouvoir central de Kairouan tout au long des cent trente-deux ans de son existence en tant que capitale du royaume rostémide. De cette cité jadis florissante, il ne reste que quelques vestiges à proximité de Tiaret. Elle est détruite en 298/911 par la nouvelle force montante qui apparaît alors au Maghreb central, la dynastie fatimide, qui, de sa base établie à Ikjan en Petite Kabylie, fera tomber successivement toutes les cités kharidjites.

Après la chute de leur capitale, les Kharidjites sont contraints au "regroupement défensif" et à l'exil. Ils se réfugient alors au Sahara, à Sédrata (Isedraten), leur deuxième capitale, près de la ville de Ouargla. Malgré les terribles fièvres et l'aridité absolue du désert environnant, les fugitifs décident d'y construire leur ville car, à soixante mètres de profondeur, ils trouvèrent une nappe artésienne immense. Dès lors, la ville ne cessa de se développer et connut, comme Tahert dont elle était l'héritière, un rayonnement intellectuel intense. Elle sera à son tour détruite par les Hammadides en 469/1077 et abandonnée, ne tardant pas dès lors à être enfouie sous les sables.

Après la destruction de leur ville, les Ibadites s'enfonceront, plus à l'ouest, dans la vallée du M'zab, où ils avaient fondé, à partir de 433/1042, les cinq villes où leurs descendants vivent encore aujourd'hui, ne manquant pas, chaque année au printemps, de se rendre en pèlerinage et de prier longuement avec leurs coreligionnaires sur les vestiges de ce qui fut leurs capitales primitives de Tahert et de Sédrata.

Aujourd'hui, installés dans le cadre naturel hostile de la vallée du M'zab dompté par leur génie créatif, ils ont pu maîtriser les précieuses ressources hydrauliques, inventer des formes d'urbanisation et d'architecture originales et allier la prospérité économique à la ferveur religieuse de l'ibadisme. Ghardaïa, la capitale mozabite, est une leçon d'architecture pour nombre de prestigieux

architectes : “Un mode de construction qui dicte la forme et en donne l’esthétique” (Hassan Fathy) ; “Le M’zab est prestigieux sans intention de prestige” (André Ravereau). Depuis sa création, la ville n’a cessé d’assurer cet axe essentiel du commerce transsaharien de Kairouan à Gao et d’Alger aux abords du Nil et aux villes saintes de La Mecque et de Médine.

I.1 BISKRA

Biskra est équipée d’un aéroport international. Par route, d’Alger via Bou Saada, on peut découvrir de beaux panoramas dans les hautes plaines steppiques ou, en partant de Constantine via Batna, pénétrer dans les belles gorges d’el-Kantara débouchant sur la plaine de Biskra.

Notre première ville-étape, Biskra (128 m d’altitude), se situe au sud-est de l’Algérie. Le climat est froid en hiver, chaud et sec en été. Au pied des massifs montagneux aux couleurs dégradées, avec ses plaines et ses oasis verdoyantes, ses sites culturels et cultuels qui témoignent de multiples civilisations, la “reine des Ziban” est depuis longtemps l’une des régions touristiques les plus visitées.
Aujourd’hui, Biskra est réputée pour ses dattes, la “Deglet Nour” étant considérée comme la meilleure au monde. La palmeraie s’étend le long de l’oued Ghir et regroupe des milliers de palmiers et d’arbres fruitiers. L’eau y est abondante, accessible par des puits artésiens. De multiples activités artisanales font la spécificité de chaque localité. La station thermale Hammam Salihine jouit d’une grande réputation attestée depuis la colonisation romaine.
Ibn Khaldoun, qui a séjourné à Biskra en 784/1382, affirme que cette cité existait depuis 65/685 et qu’elle était la capitale du “Zab” ou “Ziban”, qui signifie “oasis”. Elle est construite sur l’emplacement de l’antique Vescera, qui fut un poste du *limes* romain. Soumise par les Aghlabides de Kairouan, elle supplanta Tobna, alors capitale du Hodna oriental. Sous les Hammadides, au Ve/XIe siècle, elle fut autonome. Al-Bakri décrit son bel aspect et sa prospérité, ses remparts, la richesse de son oasis, les pasteurs berbères Maghrawa et Sédrata qui nomadisaient alentour. Selon le géographe al-Idrissi, la ville fut fortifiée à l’époque almohade. Sous les Hafsides, elle devint le chef-lieu de toute la partie sud-ouest de leurs territoires.
Durant la période ottomane, Hassan Agha en 948/1542 et Salah Raïs s’y établirent et construisirent un fort. Sous la colonisation française, Biskra est occupée par le duc d’Aumale en 1844.
Biskra conserve aujourd’hui la Grande Mosquée de Sidi M’barek qui date du Ve/XIe siècle, la *zaouïa* Nassiriya qui rayonna au VIe/XIIe siècle, le mausolée Sidi Abderrahmane et la mosquée Khaled el-Abassi.

I.1.a **Sidi Okba**

À 20 km, depuis le centre-ville de Biskra. Prendre les taxis collectifs qui emmènent à Zeribet el-Oued par la N. 83.



Mosquée Sidi Mbarek, Biskra



Mosquée Sidi Khaled, Biskra

Biskra

While Uqba was returning from a raid on the extreme Maghreb and the Atlantic coast, dragging his prisoner Koceïla as a humiliation, the latter succeeded in escaping and with the help of tribes rallied to his cause, exacted revenge on him in the ambush where he and three hundred horsemen were killed. Sidi Uqba rests in a plaster coated tomb on which a mosque was erected.

Inscription sur la porte du tombeau de Sidi Okba



Mosquée de Sidi Okba, mihrab



Sidi Okba désigne à la fois Okba ben Nafi, le premier conquérant musulman au Maghreb, fondateur de Kairouan, et l'oasis qui abrite le mausolée érigé à sa mémoire à 6 km de Téhouda, l'ancienne Thabudeos romaine, où il trouva la mort en 63/683 dans les combats contre la résistance berbère conduite par Koceïla. Alors qu'Okba rentrait d'un raid sur le Maghreb extrême et la côte Atlantique en traînant son prisonnier Koceïla en guise d'humiliation, ce dernier réussit à lui échapper et à lui tendre, avec l'aide de tribus ralliées à sa cause, l'embuscade où il fut tué ainsi que trois cents de ses cavaliers. Sidi Okba repose dans une tombe enduite de plâtre sur laquelle fut érigée une mosquée.

Le mausolée de Sidi Okba est le premier monument musulman en Algérie ; il conserve la plus ancienne inscription gravée en caractères arabes coufiques, placée sur le montant gauche de la porte : "Ceci est le tombeau d'Okba, fils de Nafi, que Dieu lui accorde sa miséricorde."

La mosquée a sans doute été remaniée plusieurs fois et agrandie. Son plan correspond à celui des plus anciennes mosquées de l'islam, telle la mosquée de Médine construite par le Prophète.

The mausoleum of Sidi Uqba is the first Muslim monument in Algeria; it preserves the oldest inscription engraved in Kufic Arabic characters, placed on the left post of the door: "This is the tomb of Uqba, son of Nafi, may God grant him mercy."

The mosque has undoubtedly been altered several times and enlarged. Its plan corresponds to that of the oldest mosques in Islam, such as the Mosque of Medina built by the Prophet.

Externally, it is covered with a terrace from which emerge two cupolas, one overhanging the saint's tomb, the other in front of the minaret, that of his horse, to whom he is thanked for having brought his master there. The short, square minaret is adorned with only a few geometric patterns.
Inside, the bays and arches run parallel to the qibla wall, that is, perpendicular to the direction of prayer. Just enough space is reserved for ritual prostration. The koubba is modest. The pillars are made of palm tree trunks covered with lime mortar. The very pure curved arches are devoid of decoration. The mihrab is very old; its capitals are decorated with stylized flutes and palm trees,

Extérieurement, elle est recouverte d'une terrasse d'où émergent deux coupoles, l'une surplombant le tombeau du saint, l'autre, au-devant du minaret, celui de son cheval, auquel il est rendu grâce d'avoir amené son maître jusque-là. Le minaret court et carré n'est orné que de quelques motifs géométriques.
À l'intérieur, les travées et les arcatures sont parallèles au mur de la *qibla*, c'est-à-dire perpendiculaires à la direction de la prière. L'espace juste nécessaire est réservé à la prosternation rituelle. La *koubba* est modeste. Les piliers sont faits de troncs de palmiers recouverts d'un mortier de chaux. Les arcs au galbe très pur sont dépourvus de décoration. Le *mihrab* est très ancien ; ses chapiteaux sont décorés de cannelures et palmiers stylisés, tandis que sa niche présente des cannelures rayonnantes. De petites colonnes engagées supportent l'arc décoré de stucs très simples et de motifs géométriques. Une belle porte à deux battants en cèdre sculpté remonterait à l'époque ziride (415/1025).



Vue intérieure de la mosquée de Sidi Okba



Porte ziride de la mosquée de Sidi Okba



1.2 TOUGGOURT

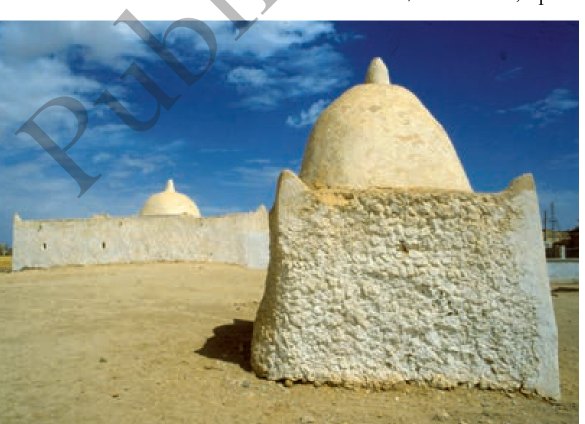
De Biskra à Touggourt, on parcourt 207 km par la RN 3 le long de l'oued Ghir.
Selon la légende, le fleuve était semblable au Nil et au Niger et se jetait dans le lac Triton des Romains, devenu aujourd'hui les chott *Melghir et Merouane. Longeant l'oued, s'étendent peu à peu, suivant le méridien de Biskra à Blidat Amor, une succession d'oasis pittoresques plantées de riches palmeraies et arrosées par des oueds capricieux ; leurs crues fréquentes provoquent des inondations désastreuses dont sont coutumières les populations locales.*

while its niche has radiating flutes. Small, engaged columns support the arch decorated with very simple stuccos and geometric patterns. A beautiful carved cedar double door dates back to the Zirid period (415/1025)

Touggourt

Touggourt est la capitale naturelle de l'oued Ghir. La ville, de forme circulaire, est entourée d'un fossé, jadis rempli d'eau. Au-dessus, un mur d'enceinte de 2,50 m d'élévation est flanqué de petites tours espacées de 60 m environ les unes des autres. Cette fortification primitive, en grossière maçonnerie gypseuse, est percée de trois portes. "Les deux portes de la ville dénommées Bab el-Khadra et Bab es-Salam étaient garnies de fer. Elles s'ouvraient en face d'un pont-levis jeté sur le fossé de défense", témoigne le général Daumas (1845) dans son récit, Le *Sahara algérien*. Bab el-Gheder, la troisième porte, s'ouvre sur la Casbah. Le cœur de la ville est constitué par le *ksar* Mestawa dominé par la Grande Mosquée dotée d'encadrements de portes et de colonnettes en marbre blanc. La façade est revêtue de carreaux de faïence vernis. Près de la mosquée se dresse un minaret construit en briques de terre cuite.

Durant les premiers siècles de l'islam, la ville de Touggourt dépendait des gouverneurs de Biskra. Au IXe/XVe siècle, après l'arrivée du premier souverain, Souleyman ben Djellab, d'origine marocaine et apparenté aux Mérinides, une nouvelle dynastie régna pendant quatre siècles avec l'aide des populations nomades de la région. Au Xe/XVIe siècle, l'influence ottomane se fit plus dure pour les populations soumises au paiement de lourds impôts. En 1854, la ville tomba sous la domination française.



Tombeaux des rois de Touggourt

I.2.a **Les tombeaux des rois de Touggourt**

Les tombeaux des rois de Touggourt, les Ben Djellab (IXe/XVe siècle), se trouvent à l'ouest de la ville, sur un plateau dénudé.

Les constructions sont carrées, surmontées de coupoles et alignées d'une façon assez pittoresque. L'une d'elles, plus grande que les autres, renferme une cour et plusieurs dépendances. Dans ce cimetière, les tombeaux sont de forme rectangulaire, surmontés de blocs de maçonnerie en plâtre. Le style est dépouillé, le décor sobre, sans aucune ornementation.

I.2.b **Temacine**

Temacine est un village médiéval au sud de Touggourt, construit en *toub* dans une belle oasis.

La grande *sebkha* ou marais de Touggourt appelée Chemora s'étend jusqu'au centre de l'oasis de Temacine. Une belle mosquée fut bâtie sur un socle de rondins de palmiers. Le minaret de la mosquée est de plan carré et construit en fines briques de terre cuite formant des



Mosquée et Zaouia de Temacine

motifs géométriques comparables à ceux que l'on rencontre à Tozeur en Tunisie. D'après la tradition locale, il serait contemporain de celui de Touggourt. Ses motifs se retrouvent sur les façades des demeures fortunées et évoquent ceux des tapis de la région. Le minaret est très haut : il faut escalader cent marches pour arriver au sommet. Le voyageur el-Aïachi a affirmé que le minaret avait été construit en 817/1414 par un architecte de Fès appelé Ahmed ben Mohammed et qui serait venu en pèlerinage dans l'oued Ghir. Et en effet, sur la porte de la mosquée, on peut lire : "architecte Ahmed ben Mohammed el-Fassi, construite en l'an 817 [de l'Hégire]".

I.2.c **La zaouïa Tidjaniya**

Temacine a été une capitale religieuse de l'oued Ghir comme Touggourt en a été le centre politique et militaire. La bâtisse de la *zaouïa* Tidjaniya où repose le saint, Sidi el-Hadj Ali, est composée d'une grande salle voûtée aux arcades de stuc, sculptées et ajourées. La *tariqa* soufie des Tidjaniya a été fondée au XIIe/XVIIIe siècle par Si Ahmed Tidjani à Aïn el-Madhi près de Laghouat. La confrérie exerce jusqu'à présent une influence non négligeable tant au Maghreb que dans tout le Sahel.



Mosquée de Temacine, minaret

LA *TARIQA* TIDJANIYA

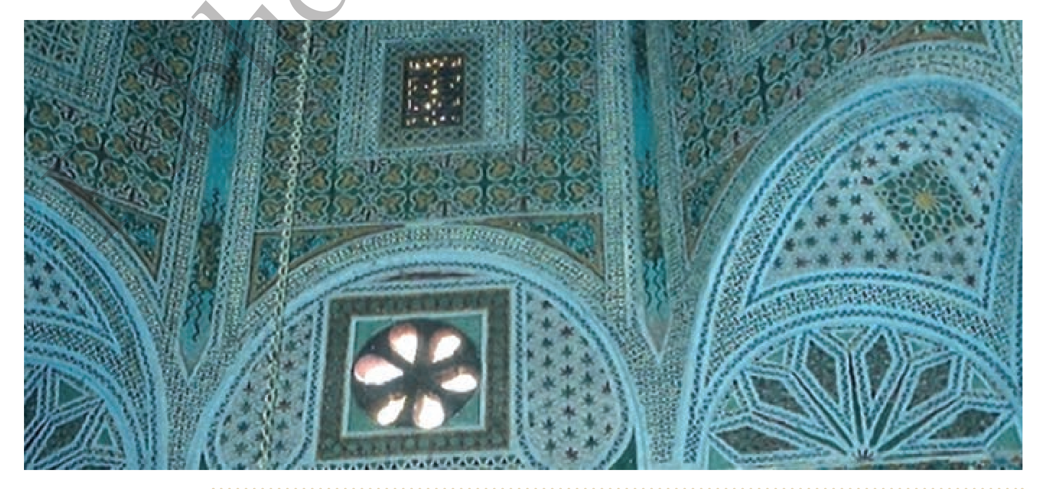
Farida Benouis

La *tariqa* (confrérie, voie soufie) Tidjaniya fut fondée par Abou al-Abbas Ahmed Tidjani dans l'oasis d'Abi Samghoun en Algérie. Né en 1149/1737 dans une petite ville du désert algérien, Aïn el-Madhi, il s'installa par la suite à Fès où il mourut en 1230/1815. Il fut le fils du très pieux et très savant Sidi Mohammed ibn el-Mokhtar Tidjani et de Aïcha, qui comptaient eux-mêmes dans leur ascendance de nombreux savants et saints accomplis.

El-Tidjani eut un songe dans lequel il aurait été désigné par le prophète Muhammad comme "*Khatam al-awliya*" ou Sceau des prophètes. Ainsi, le Prophète lui aurait enseigné son *ouird* et dicté les préceptes que devait suivre sa *tariqa*. Il lui enjoignit : "Maintiens cette *tariqa* sans te retirer du monde, ni rompre avec le commerce des hommes, jusqu'à ce que tu atteignes la station spirituelle qui t'est promise, tout en gardant ton état, sans grande gêne, ni effort cultuel excessif ; passe-toi de tous les saints."

Tidjani aurait ainsi reçu d'année en année l'initiation directe du Prophète, ainsi que l'ordre et l'autorisation d'appeler les gens à rejoindre cette voie. Cette doctrine se propagea dans la région, les gens affluant de multiples contrées pour tirer profit de sa *baraka* (protection) et de ce que lui avait confié le Prophète. Il devint donc le dépositaire de la voie spirituelle du Prophète lui-même, voie qui renferme en elle toutes les autres voies. La *tariqa* Tidjaniya repose à part entière sur les deux sources fondamentales que sont le Coran et la Tradition prophétique. La voie soufie est basée sur l'assiduité et la constance dans les pratiques spirituelles, qu'il s'agisse de pratiques obligatoires ou surérogatoires, ou encore tout simplement de bonnes actions. La purification de l'âme (*al-nafs*) et l'acheminement vers Dieu ne peuvent se faire qu'en menant une lutte contre les passions de l'ego. Cette lutte doit partir d'une bonne connaissance de la science et de sa mise en pratique au quotidien.

Zaouïa Tidjania, vue intérieure





Zaouïa Tidjania, vue extérieure

Les principes du tidjanisme sont les enseignements religieux traditionnels de l'islam. À cela s'ajoute la récitation de litanies tirées du Coran dites *ouird* et *dikr*. L'affiliation au tidjanisme se fait par l'intermédiaire du guide religieux (*mouqaddam*) qui remet au disciple (*taleb*) plusieurs recueils de textes de prière (*wasifa*) et textes apologétiques (*dikr*), après quoi l'impétrant est membre à part entière de la confrérie.

Ce courant s'est imposé comme la plus grande confrérie africaine des XIXe et XXe siècles. Il fut introduit au Sénégal vers 1265/1835 par el-Hadj Cheikh Omar Tall (1213-1280/1799-1864) qui sera relayé par el-Hadj Malick Sy (1271-1340/1855-1922). Ce dernier réussit à propager les idées de la confrérie et son influence dans tout le pays.

La confrérie Tidjaniya représente de nos jours plus de 51% des musulmans sénégalais. Les membres de la communauté se retrouvent chaque année dans la ville sainte de Tivaouane au Sénégal à l'occasion de la commémoration du Mouloud, l'anniversaire du Prophète. L'ordre de la Tidjaniya s'est répandu au Soudan, en Éthiopie, au Proche-Orient, en Albanie et jusqu'en Indonésie.



Mosquée ibadite
Sidi Azzi, Ouargla

Le Sahara, refuge ibadite

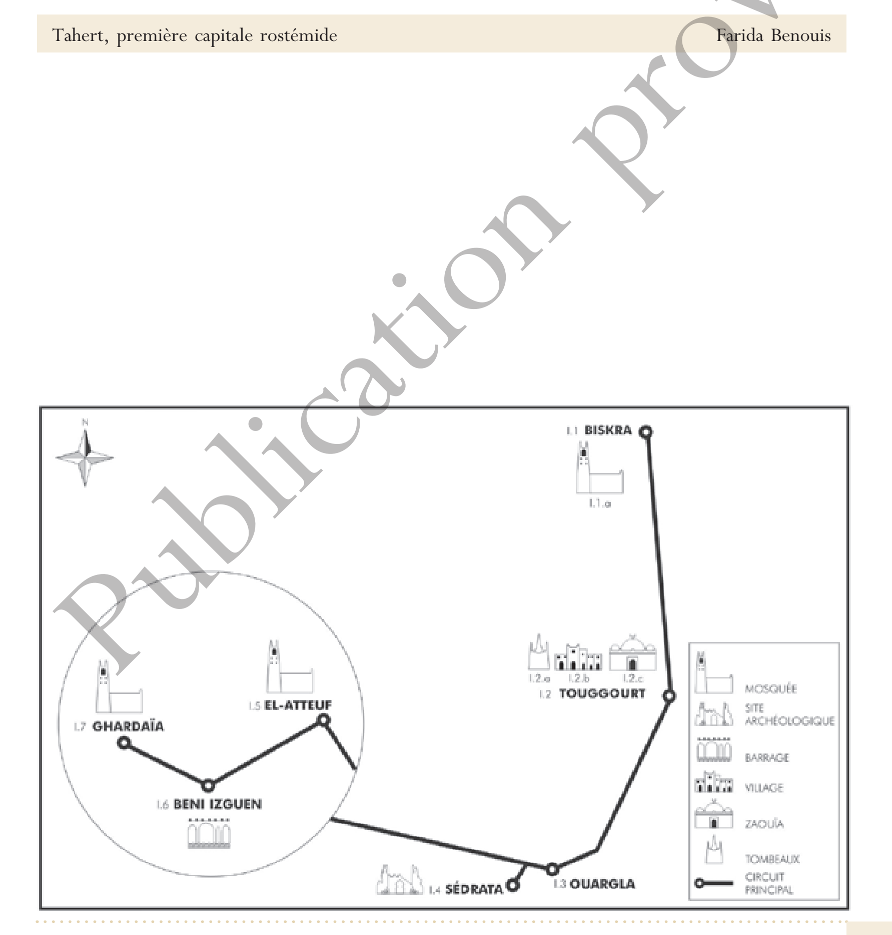
Houria Cherid, Lakhdar Drias, Farida Benouis

Deuxième jour : Les vestiges rostémides

I.3 OUARGLA

I.4 SÉDRATA

Tahert, première capitale rostémide — Farida Benouis



Prévoir une demi-journée pour la visite de Ouargla et des sites décrits ci-dessous, puis prendre la route pour Ghardaïa afin de réserver toute la journée du lendemain à visiter le circuit du M'zab, très riche en lieux de découverte.

I.3 OUARGLA

Ouargla se situe à 128 m d'altitude, à 190 km à l'est de Ghardaïa et 160 km au sud-ouest de Touggourt. Elle fut longtemps la cité des oasis et des palmeraies, une halte essentielle du commerce caravanier, un carrefour des échanges sahariens. Elle est entourée de cinq petites oasis historiques : Sidi Khouiled, Chott, Adjadja, Rouissat et Bamendil. Aujourd'hui, la région est devenue un pôle économique pour l'Algérie grâce à la richesse de son sous-sol : pétrole et gaz naturel du bassin d'Hassi Messaoud. Depuis les temps les plus reculés, Ouargla a survécu grâce à des ressources hydrauliques souterraines exploitées par des systèmes particulièrement ingénieux. Les oasis sont irriguées par plus de huit cents puits artésiens. D'une profondeur moyenne de 60 mètres, ils garantissent une eau fraîche et de bonne qualité alors que les eaux des puits ordinaires sont saumâtres. On évalue à un million le nombre de palmiers.

La vieille ville, notamment le *ksar*, a malheureusement subi de telles modifications qu'il est difficile d'imaginer aujourd'hui le rôle qui fut le sien dans l'histoire sociale et religieuse de la région. Le *ksar* fortifié était percé de plusieurs portes et comportait trois grands quartiers. Celui des Beni Brahim au nord-ouest, noyau originel autour de l'ancêtre éponyme Si el-Ouargli, abrite la mosquée ibadite de Sidi Azzi et la mosquée sunnite de Lalla Malkyia. À l'est, le quartier des Beni Ougguin, derrière ce qui est le marché moderne, fut jadis habité par les lettrés, les riches commerçants et les magistrats de la ville. Le quartier des Beni Sissin, au sud-est, est le plus composite, ayant accueilli les populations malékites mais aussi tous les nouveaux venus : Africains du Sud, Berbères du Nord et Arabes transhumant sur le chemin du pèlerinage (*hadjdj*) de toute l'Afrique saharienne vers La Mecque.

L'architecture locale porte les marques de l'Afrique et du M'zab : maisons basses d'un blanc bleuâtre, enchevêtrées dans des dédales de ruelles ombragées et protégées des fréquents vents de sable ainsi que des fortes chaleurs.

Fondée par les Beni Ouargalan en 360/982 sous l'émirat d'Abi Yacoub, la ville de Ouargla devint une cité prospère enrichie par le commerce saharien. Al-Idrissi (493-560/1100-1165) en témoigne : "Ouargla est habitée par des familles opulentes et des négociants fort riches qui, pour faire le commerce, parcourent le pays des Nègres et pénètrent jusqu'au Ghana et au Wangara d'où ils tirent l'or qui est ensuite frappé à Ouargla et au coin de cette ville. Ce sont en général des sectes wahabites et ibadites." L'Occident musulman, puis l'Europe de la Renaissance à la révolution industrielle, participeront activement à ce commerce de l'or et des esclaves qui transitait par ces deux oasis



Minaret de la mosquée Sidi Azzi, Ouargla

mythiques dans la mémoire collective des Africains du Nord et du Sahel : Sijilmassa à l'ouest et Ouargla à l'est. Devenue un centre de frappe de monnaie en or, Ouargla sera toujours convoitée par les dynasties qui régneront sur le Maghreb central. Les Banu Tudjin furent renversés par les Almohades et la ville détruite. Reconstruite à quelque distance au nord-est de l'emplacement primitif, elle eut plus tard à souffrir des assauts des Beni Ghanya. Selon Ibn Khaldoun, les Hafsides s'y établirent au VIIIe/XIVe siècle et c'est l'émir Abou Zakariya qui y bâtit une mosquée dont le haut minaret porte le nom de son fondateur et la date de sa construction : "Durant ses marches à la poursuite d'Ibn Ghanya, étant passé par Ouargla, il en fut émerveillé et voulut ajouter à l'importance de cette ville. Il y fit bâtir une mosquée." Léon l'Africain, qui visita la ville, vante la beauté de ses habitations, le nombre de ses artisans et la richesse de ses négociants. Cette opulence provoqua la convoitise des Ottomans et en 1552, Salah Raïs s'empara de la ville.

1.4 SÉDRATA



À 9 km au sud-ouest de Ouargla, sur la route de Ghardaïa.

Sédrata est dénommée la "Pompéi du Sahara" car elle fut entièrement ensevelie sous les sables après la fuite de ses habitants. Elle représenta de 296/909 à 469/1077, au milieu de la fertile cuvette de l'oued Myia, un fabuleux centre de rayonnement de la civilisation rostémide vers le Sahel et le Maghreb.
Après la prise de Tahert en 298/911 par les Fatimides, les Rostémides suivirent Yacoub ibn Aflah, dernier imam de Tahert, en direction du sud et arrivèrent dans la région de Ouargla où, malgré un environnement hostile, ils s'installèrent et fondèrent la ville de Sédrata (Isedraten en berbère). Et effectivement, ils y découvrirent une nappe d'eau souterraine si importante qu'ils lui donnèrent le nom de "mer du déluge" – nul doute qu'elle favorisa l'essor que semble avoir connu la ville, qui devint bientôt la deuxième capitale ibadite.
Les informations relatives aux origines et au développement spectaculaire de la cité nous sont notamment connues par

les écrits d'un érudit local, Cheikh Slimane ben Brahim Ba Nouah, conservés dans les précieuses bibliothèques de la Pentapole du M'zab, héritière de Sédrata. Au IVe/Xe siècle, la ville est signalée par les historiens comme une ville prospère. Elle apporte secours et ravitaillement aux troupes d'Abou Yazid, l'homme à l'âne, Kharidjite en révolte contre les Fatimides au IVe/Xe siècle, alors qu'il est assiégé dans la montagne Kiana, qui sera plus tard le site de la Qalaa des Beni Hammad, près de la ville de M'sila.

Héritière des riches traditions des cités ibadites de Tahert, Sijilmassa et Tlemcen, qui connurent le règne rostémide, Sédrata allait rapidement devenir une cité florissante fortement urbanisée, avec d'importantes canalisations, des travaux hydrauliques de grande envergure et de riches palais aux décors somptueux qui influenceront durablement l'art musulman au Maghreb. Les bâtisseurs de Sédrata, bénéficiant de l'exceptionnelle richesse en eaux souterraines de la région, conçurent le formidable projet, inspiré des modèles de la Samarra abbasside et de la Kairouan ifriqiyenne, de fonder une ville ouvrant sur le Grand Sud saharien et le Sahel africain. Durant plus d'un siècle et demi, ce projet prendra corps, comme en témoigne l'importance des vestiges archéologiques encore très partiellement fouillés. La ville subit finalement le sort de Tahert et fut détruite, en 469/1077, par les Hammadides, avant d'être peu à peu enfouie sous les sables du désert.

À Sédrata, "les ruines se dessinent très nettement sous le manteau de sable qui les recouvre. On ne reconnaît que des groupes serrés de maisons entre lesquelles serpentent des rues, que quelques édifices plus importants, le tracé d'un rempart et, semble-t-il, des restes de bastions ou des tours de défense. Des routes sillonnent la campagne. Plus loin, c'est une nouvelle localité avec ses rues, ses édifices publics et, au-delà des quartiers habités, des enclos de jardins, la zone des cultures s'étendant toujours en-dehors des villes dans les pays où l'eau est rare" (Marguerite Van Berchem, citée par Djilali Sari).

Des fouilles ont mis au jour treize pièces d'un monument, comportant, restées intactes, des sculptures décoratives et des inscriptions s'étendant sur 60 mètres carrés. Ailleurs, 34 pièces d'un palais ont été déblayées, révélant 200 mètres carrés de surface sculptée. Il est vrai que la mémoire collective fait état de 325 villages et 1050 sources aux temps glorieux de Sédrata.

C'est à ce palais qu'appartiennent les fragments de ce stuc connu en berbère sous le nom de *timchent*, qui désigne à la fois la nature du gypse de fabrication locale et la technique mise en œuvre.

Fragment de timchent, baraka, Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger



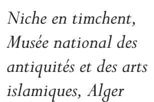
La sculpture était réalisée à l'aide d'une lame de fer sur le *timchent* encore mou, donnant naissance à une véritable dentelle de stuc faite de chevrons, perles, rosaces, bandeaux de fleurs et d'entrelacs, de niches à côtes saillantes, d'arabesques et de nervures. Selon H. Saladin, ce plâtre local, élaboré à partir de la pierre calcaire propre à la région, était "appliqué sur des murs en pisé ou en moellons". Trois panneaux composés de ces magnifiques décorations murales sculptées sont exposés au Musée national des antiquités et des arts islamiques d'Alger (voir description en III.1.a).

A également été mise au jour une mosquée à salle carrée couverte de vingt voûtes soutenues par treize piliers, comprenant des fausses portes sur les murs et des fenêtres encadrées de dessins symétriques.

Le destin tragique de la ville, qui succomba aux assauts des Hammadides en 1077, conduisit les Ibadites à trouver définitivement refuge au M'zab et le site de la ville fut progressivement abandonné au profit de l'actuelle Ouargla, qui garde en héritage la mémoire de la "Glorieuse Sédrata", ainsi dénommée par les chroniqueurs arabes de l'époque médiévale.



Fragment de timchent, décor floral, Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger



Niche en timchent, Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger



TAHERT, PREMIÈRE CAPITALE ROSTÉMIDE

Farida Benouis

Tahert ne fait pas partie du circuit car elle est située beaucoup plus au nord. Cependant, son importance dans l'histoire des Ibadites mérite ces quelques développements.

Fondé entre le Tell et les hauts-plateaux du Maghreb central, cet établissement, près d'un site antique romain révélé par des inscriptions latines, avait aussi été le siège, au cours des Ier/VIIe et IIe/VIIIe siècles, d'une civilisation autochtone berbère avancée, attestée par la présence des monuments funéraires mégalithiques des Djeddars. La bataille livrée par Okba ben Nafi sous les murs de Tahert montre l'importance de la ville au début de la conquête arabe. La Tahert ibadite se développa selon les principes de la doctrine ibadite, dont elle relevait en tant que capitale du royaume rostémide. C'est vers 144/761 que les Kharidjites installés à Kairouan furent contraints, après trois ans, de quitter l'Ifriqiya et de se réfugier au Maghreb central où leur chef religieux, Abdallah ibn Rostom, fonda, à huit kilomètres de l'actuelle Tiaret (250 km au sud d'Alger), la ville de Tahert ou Tihert en berbère. Le site, qui avait déjà fait ses preuves dans le passé par sa position stratégique, dut aussi séduire les Kharidjites en raison de la présence de nombreux cours d'eau.

Si nous en croyons l'historien Ibn Saghir, qui vécut à l'époque rostémide, Tahert se développa rapidement et ne tarda pas à jouer un rôle de premier plan dans la vie politique, religieuse, économique et culturelle du Maghreb central. Jouissant d'une situation privilégiée de carrefour, la ville était le rendez-vous des marchands venus des pays arabes, du Maghreb et du Soudan, tandis que son influence culturelle s'étendait à la Tunisie et même à la Libye et à l'Irak, où tous les musulmans de rite ibadite reconnaissaient l'autorité de l'imam qui la gouvernait

Le mysticisme inhérent à la doctrine se traduit par un gouvernement théocratique. Au sommet de la communauté, l'imam en était le chef spirituel autant que temporel. Il devait faire preuve de la plus grande probité morale en matière d'équité dans le partage des richesses, qui était sévèrement contrôlé. Il devait être un exemple pour les musulmans et on exigeait de lui qu'il soit pieux, vertueux et détaché des biens de ce monde, comme le montre un texte décrivant le septième imam, Yacoub ibn Aflah, qui avait un tel mépris pour l'argent qu'il ne le touchait qu'avec des baguettes.

En tant que capitale politique rivale de Kairouan, les relations avec les Aghlabides n'étaient pas particulièrement courtoises ; toutefois, elles ne furent jamais rompues. Avec les Omeyyades de Cordoue, de rite sunnite, des relations diplomatiques nombreuses et parfois amicales se développèrent, et Tahert alla même jusqu'à reconnaître la suzeraineté de Cordoue. C'est contre les Idrissides de Fès, de rite chiite, et leurs alliés zénètes qui tentaient d'agrandir leurs domaines vers l'ouest, que les Rostémides durent combattre, aidés en cela par les Kharidjites du royaume de Sijilmassa avec lesquels existaient des liens de parenté rapprochés.

Tahert connut une vie religieuse et intellectuelle intense. Différentes écoles théologiques et juridiques pouvaient

y confronter leurs idées. Les érudits rostémides, tout comme leurs imams, se distinguaient par leurs connaissances dans le domaine de la théologie et des sciences religieuses, sans négliger pour autant les sciences profanes – poésie, grammaire, littérature –, qui occupaient à Tahert une place éminente. Ils menaient une vie ascétique, se nourrissant très frugalement de lait et de quelques dattes, conformément à leur morale.

Siège d'une vie économique soutenue, la ville connut un développement rapide : son périmètre s'élargit et sa population s'agrandit. Sa prospérité lui vint de sa situation privilégiée, au cœur de la steppe, en tant que point de contact entre les pasteurs nomades et les agriculteurs sédentaires. Elle devint ainsi le point de convergence des caravanes venues de tous les horizons du monde arabe. On y trouvait, à côté des céréales du Tell, la laine, le cuir et les dattes du Sahara. Ses commerçants organisaient des caravanes qui se rendaient jusqu'au Soudan avec les céréales et les produits importés d'al-Andalus et en revenaient avec l'or, les esclaves et le cuir.

La ville elle-même est construite comme une forteresse entourée d'une enceinte et comporte de nombreux réservoirs d'eau. Ibn Saghir évoque ses "jardins et châteaux". Sur le plan architectural, l'ascèse, fondement de la doctrine, se verra tempérée par les apports moins rigoristes, en matière de construction et de décoration, des nombreux immigrants venus d'Ifriqiya comme d'Orient, attirés par le rayonnement de la ville.

En 298/911, Tahert tombe aux mains des Fatimides. Elle cesse alors d'être la capitale du Maghreb central mais reste une place forte importante. En 341/952, elle a pour gouverneur Ziri ibn Menad, qui est au service des Fatimides et qui y meurt en 360/971 en combattant les Zénètes, vassaux des Omeyyades de Cordoue. Après sa mort, son fils Bulughin reprendra la ville. Plus tard, en 408/1018, elle fait partie du royaume des Hammadides puis de celui des Almohades. Peu après, elle est mise à sac et définitivement abandonnée.



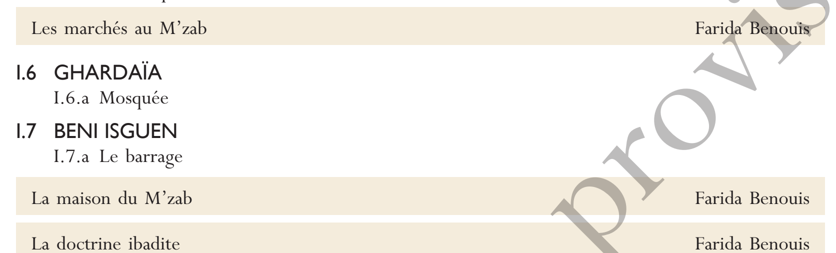
Beni Isguen

Le Sahara, refuge ibadite

Houria Cherid, Lakhdar Drias, Farida Benouis

Troisième jour : La vallée du M'zab et l'ibadisme toujours vivant

I.5 EL-ATEUF
I.5.a La mosquée Sidi Brahim



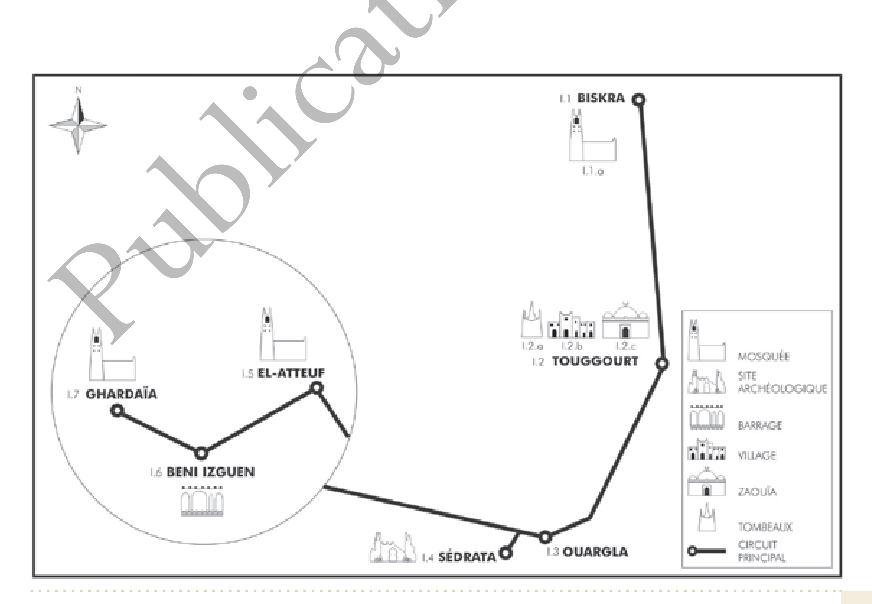
Les marchés au M'zab — Farida Benouis

I.6 GHARDAÏA
I.6.a Mosquée

I.7 BENI ISGUEN
I.7.a Le barrage

La maison du M'zab — Farida Benouis

La doctrine ibadite — Farida Benouis



El-Ateuf

Situé à 600 km au sud d'Alger, l'ensemble géomorphologique dans lequel s'inscrit cette région est un plateau rocheux dont l'altitude varie entre 300 et 800 mètres. La Chebka, "filet" du M'zab, est un enchevêtrement de vallées creusées dans un plateau pierreux raviné par des oueds asséchés mais parfois gonflés par des crues catastrophiques.

Sur le plan bioclimatique, la région est marquée par une grande amplitude des températures de jour et de nuit, d'été et d'hiver, variant de 0 à 46° C. Les vents dominants d'été sont forts et chauds tandis que ceux d'hiver sont froids et humides. La période des vents de sable s'échelonne du mois de mars au mois de mai.

L'oued M'zab traverse ce filet de 38000 km² du nord-ouest vers le sud-est. C'est dans le lit de cet oued, sur des pitons rocheux, que s'est érigée la Pentapole après la chute de Sédrata. Les Ibadites bâtirent leur première ville, el-Ateuf (Tadjnint), en 433/1042, puis Bounoura (at-Bunur), en 437/1046, Ghardaïa en 444/1053, Melika (at-Mlishet) en 518/1124 et enfin Beni Isguen (at-Isdjen ou at-Isguen) en 748/1347. Puis, deux nouveaux *ksour* sont fondés au XIe/XVIIe siècle, Guerrara (1039/1630) et Berriane (1090/1679), en dehors de la vallée ; le premier à 45 km au nord, le second à 110 km au nord-est.

Les cinq premières villes sont reliées par un ruban continu de constructions. El-Ateuf reste pour l'instant une ville à l'écart de la prolifération urbaine. Le gouvernement de la Pentapole fut confié à un Conseil suprême qui réunit les représentants de chaque ville.



Carte de la vallée du M'zab, d'après A. Ravereau



Mosquée Sidi Brahim, el-Ateuf

I.5 EL-ATEUF

I.5.a **Mosquée Sidi Brahim**

La mosquée a hérité du nom du tombeau du *cheikh* Sidi Brahim à côté duquel elle a été construite. Elle se situe dans l'un des plus anciens cimetières de la vallée, en contrebas du versant sud du *ksar* d'el-Ateuf. C'est une mosquée funéraire de fraction (familles de même ascendance) dont l'espace comprend une petite salle semi-souterraine de forme arrondie et utilisée auparavant pour l'enseignement du Coran. Au-dessus de cette dernière, à mi-hauteur, se trouve une autre salle superposée à la première où le *cheikh* de la mosquée passait une grande partie de son temps. Ces deux espaces sont accessibles à partir de la salle de prière dont la forme et les proportions volumétriques ont inspiré plusieurs éminents architectes, en particulier Le Corbusier pour la conception de la chapelle de Ronchamp.

La mosquée s'ouvre sur l'aire de prière ou *s'han* par des arcades de formes et dimensions différentes et sur le cimetière par un large claustra situé dans le mur adjacent au tombeau de Sidi Brahim.

Ce monument a été réalisé avec les matériaux de construction du site qui sont : la pierre liée au mortier de chaux pour les murs porteurs et les piliers ; les troncs de palmiers pour les poutres et poutrelles, les palmes de palmiers comme coffrages perdus pour les arcs, ce qui donne à chacun d'eux une forme particulière. L'ensemble est recouvert d'un crépi au mortier de chaux, appliqué selon différentes techniques (à la main, à la truelle, au régime de palmier, etc.). L'édifice est périodiquement repeint au lait de chaux qui le protège des effets des intempéries et pérennise son éclat de blancheur contrastant avec son environnement de couleur ocre.

LES MARCHÉS AU M'ZAB

Farida Benouis



Ville de Ghardaïa

La prospérité économique des villes du M'zab est le résultat de ce combat incessant contre la nature hostile qui a forgé des travailleurs opiniâtres dévoués à la cause commune et liant intimement le salut des hommes et des âmes. La recherche permanente de l'optimisation des ressources a engendré la culture de l'esprit d'entreprise et d'initiative. Qui aura visité le marché aux enchères de Beni Isguen comprendra aisément à quel point ce sens inné des "affaires", du "marketing", est naturellement vécu dans sa dimension spirituelle par la société mozabite dans toutes ses composantes sociales.

Ghardaïa est devenue un marché local d'importance, parmi les villes du M'zab. Elle a su mettre à profit sa position stratégique au croisement du commerce caravanier saharien, réalisant la jonction des besoins d'échanges entre l'Afrique noire, le Maghreb et l'Orient musulman : matières premières et métaux précieux contre produits manufacturés.

L'activité manufacturière au M'zab est traditionnellement féminine : les tapis, la broderie, les bijoux et la poterie sont autant d'objets nécessaires à la vie quotidienne que de supports véhiculant un art symbolique extrêmement riche. Les formes et les couleurs conservent la mémoire collective de la communauté autant que la littérature orale, encore malheureusement peu étudiée.

I.6 GHARDAÏA

L'aménagement de l'espace urbain fut un autre défi. Le M'zab est considéré comme "une leçon d'urbanisme et d'architecture". Pour ses initiateurs, il y avait un impératif : l'établissement devait s'inscrire dans la durée, contrairement à la ville-mère de Tahert puis à l'éphémère Sédrata. Il fallait assurer la défense militaire en même temps que la fertilisation de la vallée, tout en demeurant en parfaite harmonie avec l'idéal communautaire ibadite et les exigences du terrain. L'option fut de créer cinq villes échelonnées d'amont en aval le long de la vallée du M'zab. Des villes solidement ancrées sur des pitons rocheux au sommet desquels s'impose la mosquée qui en est l'élément structurant.

Les maisons de Ghardaïa sont agglomérées et étagées en terrasses sur le plateau. La ville est enfermée dans une enceinte ininterrompue de hauts murs. Des portes aux monumentales tours massives et aux larges voûtes donnent accès à la cité. La ville est divisée en quartiers. Les ruelles sont toutes semblables, tracées entre une double rangée de murs uniformes. La place du marché est vaste et entourée d'arcades blanches traditionnelles appelées *qomaïra*.

Toutes les villes mozabites se ressemblent : les mêmes nécessités, mêmes mœurs, mêmes aspirations ont fait adopter un modèle unique, qui dévoile l'harmonie de l'homme mozabite avec son milieu.

L'architecture du M'zab est ainsi résumée par André Ravereau : "Le M'zab est prestigieux sans intention de prestige."



Ghardaïa, palmeraie



Ruelle à Ghardaïa

Mosquée mozabite, minaret



I.6.a **Mosquée**

Avec son imposant minaret aux longues lignes légèrement courbes sommées par quatre flèches qui forment une couronne et semblent rappeler sans cesse aux fidèles leur ardente obligation, le temple religieux est aussi hôtel de ville et arsenal ou silo à grain. La mosquée, dont le minaret constitue aussi une imprenable tour de guet, possède une cour qui s'ouvre sur plusieurs espaces : la salle de prière, les salles d'étude, le *takerboust* réservé aux ablutions et pourvu d'une chaufferie et d'une piscine. La longue salle de prière en forme d'équerre est dotée d'arcs qui s'élèvent à deux mètres à peine au-dessus du sol et qui sont parallèles au mur de la *qibla*, selon le premier plan de la mosquée de Médine. Tout au long des murs, de petites fenêtres étroites laissent passer une faible lumière. Les piliers sont en pierre noire lisse. Le *mihrab* est petit, blanchi à la chaux. La mosquée est dépourvue de carreaux de faïence et de tapis.

Mosquée mozabite, salle de prière



I.7 BENI ISGUEN

I.7.a **Le barrage**

Au premier rang des défis qu'ils eurent à affronter, les bâtisseurs du M'zab s'attachèrent à inventer un système de gestion des ressources en eau qui continue de faire l'admiration des spécialistes de l'environnement et du développement durable.

En surface, il a fallu maîtriser les écoulements des oueds. Les eaux de ruissellement sont collectées dans des canaux précieusement entretenus le long des vallées creusées dans les roches imperméables, puis recueillies dans des bassins qui participent ainsi à la recharge des nappes souterraines.


Barrage au M'Zab

Le grand barrage de Beni Isguen, réalisé au Xe/XVIe siècle, est aussi appelé *ahbas* et son nom s'est étendu à toute la zone environnante. En amont du *ksar*, il se situe sur le lit de l'oued N'tissa au niveau de l'une des plus courtes distances entre les deux collines qui limitent la palmeraie.

D'une longueur de 430 m sur une largeur de 3 m à la base et de 1 m au sommet, avec une hauteur moyenne de 8 m, le barrage est subdivisé en deux parties essentielles. La première est en forme de déversoir et de distributeur, légèrement incliné dans le sens de la longueur sur 77 m. Le long du corps du déversoir, 74 pierres plantées verticalement brisent la vitesse du courant des eaux et permettent aux *oumanas* (commission de gestion des eaux de crue) d'apprécier l'importance des crues, selon la pierre atteinte par le niveau de l'eau. À la limite supérieure de ce déversoir, une borne d'une hauteur déterminée et localement appelée *cham'a* (bougie) indique le niveau des crues dangereuses. Si l'eau atteint le sommet de ce témoin, l'alerte est rapidement donnée pour évacuer toute la palmeraie et une partie de l'extension du *ksar*.

La deuxième partie du barrage constitue le réservoir naturel alimenté par la nappe phréatique. Il s'agit de deux puits creusés au niveau du barrage qui facilitent et accélèrent l'approvisionnement de la nappe et diminuent ainsi l'effet d'évaporation, vu l'étendue de la surface des eaux stockées surtout en période de hautes températures.

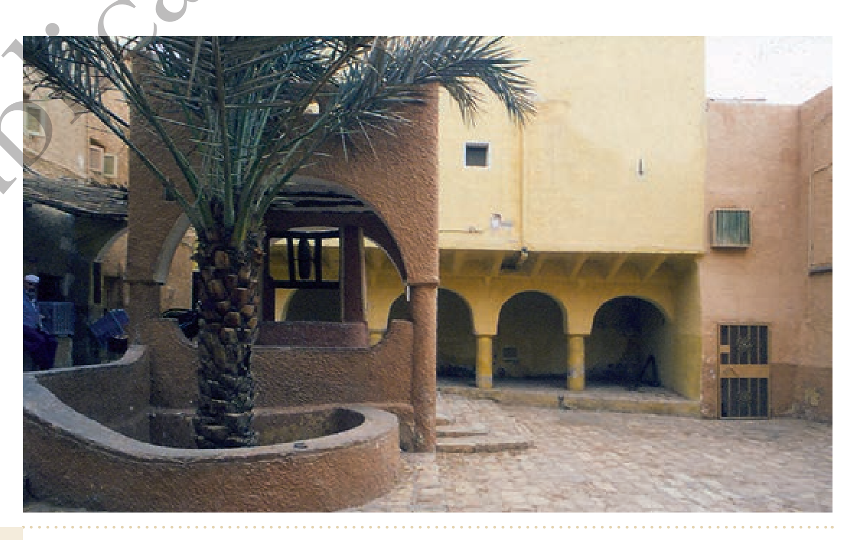
Pour mobiliser les ressources du soussol, les Mozabites creusèrent des puits de 10 à 50 m de profondeur, puis perfectionnèrent sans cesse le système de tirage par traction animale. Le puits, appelé *khettara* ou *tirest*, est creusé à de grandes profondeurs. La margelle, maçonnée en pierres et plâtre locaux, est surmontée par deux montants qui supportent une poulie. Dans la palmeraie, le puisage se fait, à l'aide de la traction animale, le long d'une aire de halage. Dans l'oasis, il s'effectue à la traction verticale par l'homme.

Mais il fallut surtout rationaliser les systèmes d'irrigation, de distribution et de consommation de l'eau à travers un dispositif en forme de peigne dont les intervalles sont proportionnels au nombre de parts des ayants droit. Des siècles durant, l'essentiel de l'énergie de la population masculine a été consacrée à ces tâches.

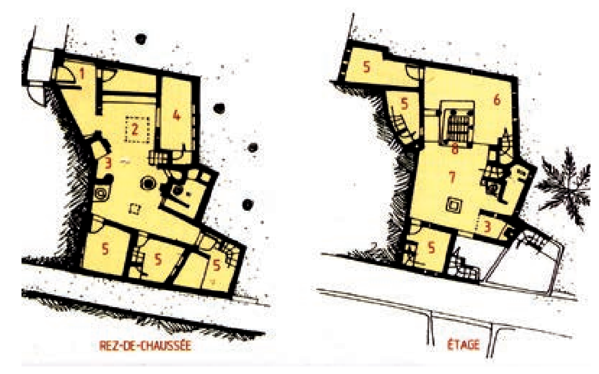
L'islam rigoriste, égalitariste, le don de soi au service des autres et la fortification de la foi auront eu raison de l'adversité des conditions naturelles.

Farida Benouis

Héritière du schéma méditerranéen, la maison mozabite se caractérise par une ouverture (*chebek*) tamisant la lumière au-dessus de la cour centrale du niveau inférieur et qui donnait accès aux espaces réservés au foyer, au tissage, aux ablutions et latrines, et enfin au *tizfrit* spécialement conçu pour les cinq prières obligatoires du jour. "Il n'y a pratiquement plus de fenêtres sur le patio, la lumière étant quasi aveuglante : terrasses et murs, souvent peints en blanc, accentuent les réverbérations. Mais sont présents les fentes d'aération et les regards. Les pièces supérieures et les galeries sont disposées moins régulièrement qu'au nord du Maghreb. Elles sont là, organiques et non classiques, bâties selon les besoins et dans le désintérêt total d'une quelconque volonté de symétrie, ce qui fait leur charme. En ville, les terrasses du deuxième niveau n'ont pas d'organisation particulière, le sommeil d'été et à la belle étoile ayant surtout lieu dans la palmeraie. La possibilité d'ouvrir et de fermer le *chebek*, de boucher les fentes d'aération d'un simple chiffon et d'utiliser l'un ou l'autre des multiples séjours de la maison selon l'heure ou la saison, constituait une véritable climatisation de l'habitation mozabite. Comme elle n'est pas encombrée de meubles, on peut s'y déplacer à l'aise au lieu le plus confortable du moment." C'est ainsi qu'André Ravereau décrit la maison du M'zab, pour conclure de façon plus générale la leçon d'architecture : "On ne le répète jamais assez aux élèves architectes : armons-nous sur les conditions climatiques : le soleil, la pluie, le froid, la chaleur, les vents … Préoccupons-nous des contraintes de l'environnement et nous serons certains de construire avec sérieux. Cherchons donc l'essentiel sans avoir recours à des apports superflus : jeux de matière, effets, formes. Et sans vouloir accomplir des gestes techniques qui dépassent la stricte nécessité."



Maison mozabite, cour intérieure



Plan de la maison mozabite, d'après Ravereau

1 *sqifa, entrée*
2 *patio*
3 *cuisine*
4 *tizfrit, salon et lieu de prière*
5 *chambre*
6 *ikomar, galerie*
7 *emes enej, espace découvert*
8 *chebek, ouverture zénithale*



LA DOCTRINE IBADITE

Farida Benouis



Ksar de Bounoura

Le kharidjisme forme, avec le sunnisme et le chiisme, l'une les trois principales branches de l'islam. Il se divise à son tour en diverses doctrines : l'azraqite, la suffite et l'ibadite, qui a connu le plus grand développement.

Cette branche est née du refus de l'arbitrage entre Ali et Mouawiyah à l'issue de la bataille de Siffin, qui les avait opposés en 36/657. Cette bataille meurtrière entre musulmans conduisit le calife Ali à accepter un arbitrage pour arrêter le bain de sang. Certains de ses partisans marquèrent leur désaccord en "sortant" des rangs de son armée car pour ces "Kharidjites", "l'arbitrage n'appartient qu'à Dieu".

Les Kharidjites, qui considéraient que tous les hommes naissent égaux, s'élevèrent contre le règne des privilèges aristocratiques en vigueur sous la dynastie omeyyade. C'est par les armes qu'ils prônent leurs idées égalitaires : tout croyant pieux et juste peut devenir calife. Même l'esclave noir peut accéder à cette dignité. Le calife doit être élu par tous les membres de la communauté.

Le premier État musulman en Algérie fut fondé en l'an 144/761. Il subsista jusqu'en 296/909 et rayonna sur tout le Maghreb central et méridional. Il fut l'œuvre d'Abd al-Rahman ibn Rostom, ibadite émigré de Bagdad.

Tahert, capitale rostémide, connut une vie religieuse et intellectuelle intense et fit coexister différentes écoles théologiques et juridiques. Au IIe/VIIIe siècle, le kharidjisme s'épanouit du M'zab au *djebel* Nafoussa en Libye ainsi qu'à Oman et à Zanzibar. Il s'adapta à la tradition de démocratie clanique des Berbères et fit triompher l'islam au Maghreb. Des missionnaires pacifiques, armés de leur seul savoir, ont été désignés comme porteurs de savoir et de science, répandant l'ibadisme dissident dans toute la région. Les tribus berbères adhérèrent à cet islam démocratique.

L'héritage scientifique et technique de Perse et de Grèce dont ils étaient porteurs les a conduits à privilégier une conception universaliste du savoir au détriment de l'enseignement initiatique traditionnel. De même, les Ibadites ont substitué au *djihad* (la guerre sainte) la transmission de leur doctrine par la généralisation de l'enseignement et la diffusion du savoir, la science représentant l'unité du savoir religieux sacré et du savoir scientifique et technique profane.

L'ibadisme s'est répandu également en Afrique noire sous l'appellation d'*islam Dioula* au Xe/XVIe siècle.

Le reste du Maghreb n'adhérera pas à l'ibadisme et restera massivement sunnite, de rite malékite.

Tombeaux mozabites





Fragment de plat hammadide, Musée de la Qalaa des Beni Hammad

Les Hammadides et la naissance des villes fortes au Maghreb central

Houria Cherid, Lakhdar Drias, Farida Benouis

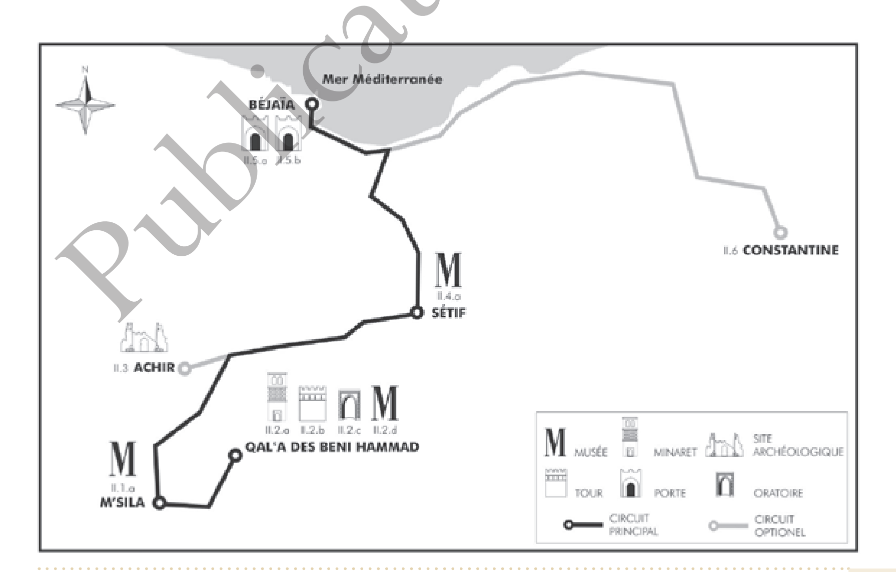
Premier jour : La Qalaa des Beni Hammad

II.1 M'SILA
- II.1.a Le Musée du Hodna

II.2 LA QALAA DES BENI HAMMAD
- II.2.a Le minaret de la Grande Mosquée
- II.2.b Le donjon du Manar
- II.2.c L'oratoire du donjon
- II.2.d Musée de la Qalaa des Beni Hammad

II.3 ACHIR (Option)

Le tapis de Maadid Farida Benouis

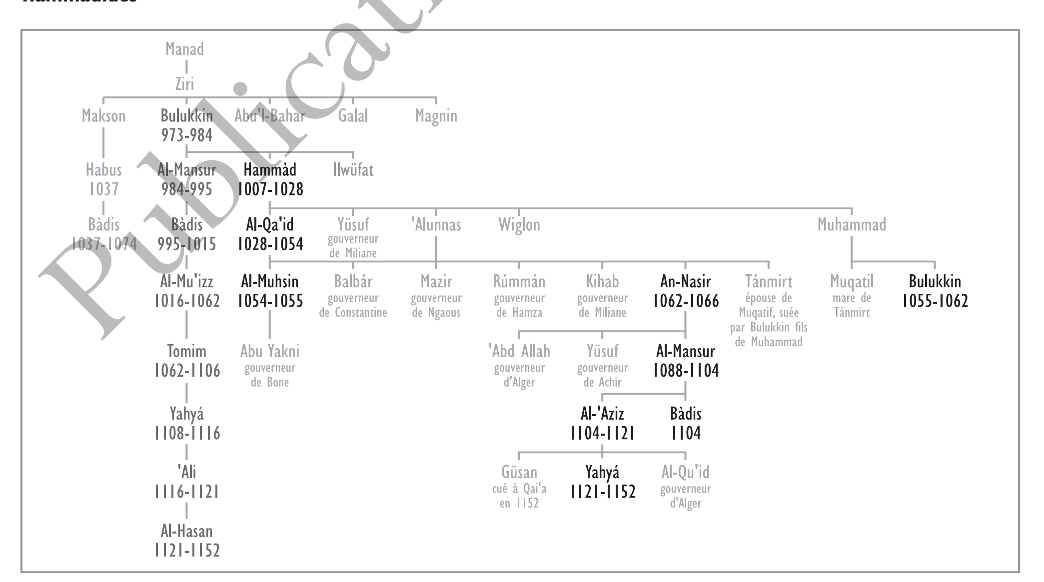


Après la fondation et la domination des royaumes kharidjites de Tahert et de Tlemcen au IIIe/IXe siècle sur le Maghreb central, celui-ci tombe sous les coups de la nouvelle force apparue dans la région, la dynastie fatimide, d'obédience chiite – du mot chiisme, ce schisme légitimiste, comme le kharidjisme, mais auquel il est opposé par son attachement strict aux descendants d'Ali, gendre du Prophète. À partir de 289/902, toutes les cités du Maghreb central tombent tour à tour aux mains des Fatimides qui s'installent, en 297/910, à Raqqada, la capitale aghlabide d'Ifriqiya.

Néanmoins, une véritable résistance contre la doctrine chiite ne tarde pas à provoquer des soulèvements parmi les tribus berbères, tandis que d'autres restent fidèles aux Fatimides. Ainsi les Sanhadja, grande confrérie de tribus berbères islamisées du Maghreb central, qui, selon Ibn Khaldoun, "sont si nombreux que bien des personnes les regardent comme formant le tiers de toute la race berbère", luttent aux côtés des Fatimides. Les Sanhadja se subdivisent en plusieurs branches, soixante-dix, parmi lesquelles les Talkata. Menad ibn Manqouch fut le premier chef qui les organisa et en assura l'autorité, mais c'est surtout son fils, Ziri ibn Menad, que l'histoire a retenu pour ses faits de guerre et sa loyauté envers les Fatimides. Lors de la grande révolte populaire d'Abou Yazid, "l'homme à l'âne", fervent opposant aux chiites fatimides, ceux-ci ne durent leur salut qu'aux renforts que leur apporta Ziri à la tête de son armée de Sanhadja. En signe de reconnaissance, ce dernier fut alors autorisé par le calife fatimide à créer une ville. En 323/935, il choisira le site de la cité qui deviendra sa capitale, Achir, dans l'Atlas tellien dominant la steppe.

Généalogie des Zirides et des Hammadides

Zirides
Hammadides



Après la mort de Ziri, c'est son fils, Bulughin ibn Ziri, qui reçoit le commandement du Maghreb central en vassal des Fatimides qui, ayant conquis l'Égypte, partent s'y installer et lui laissent le soin de gouverner en leur nom les territoires s'étendant sur le Maghreb central mais aussi sur l'Ifriqiya et la Tripolitaine : la dynastie ziride était créée. Bulughin eut sept successeurs : al-Mansour, Badis, al-Mouiz, Tamim, Yahia, Ali, al-Hassan. Partis s'installer en Ifriqiya en tant que successeurs des Fatimides, les Zirides avaient confié le commandement de la ville d'Achir à leurs cousins, les Beni Hammad. Ceux-ci, après une période de loyauté, marquent leur volonté d'autonomie en créant une nouvelle ville, rivale de celle d'Achir : la Qalaa des Beni Hammad. La ville est fondée en 397/1007 dans les monts du Hodna, près de la ville de M'sila, au sud-est d'Alger. Elle eut un grand rayonnement et ne tarda pas à éclipser sa rivale Achir en devenant la capitale de la dynastie hammadide, qui y éleva de nombreuses et importantes constructions : châteaux fortifiés, mosquées, plusieurs palais et un rempart de sept kilomètres. Elle fut un centre caravanier important.

Hammad ibn Bulughin, le fondateur de la cité et de la dynastie hammadide, eut huit successeurs : al-Qaid, al-Muhsin, Bulughin ben Mohammed, al-Mansour, al-Nasir (qui marqua l'apogée de la dynastie hammadide et de la ville de Béjaia), Badis, al-Aziz et Yahia.

La guerre ne tarda pas à se déclarer entre les cousins zirides d'Ifriqiya et hammadides du Maghreb central. La rupture eut lieu en 405/1015 et occasionna des luttes jusqu'en 433/1042, date à laquelle leurs descendants conclurent la paix qui vit alors l'ensemble des tribus berbères du Maghreb central et d'Ifriqiya passer sous la domination berbère sanhadjienne.

Cette période du Maghreb central est unanimement reconnue par les géographes de l'époque comme ayant connu une grande prospérité : agricole (blé, oliviers, vergers), artisanale (textile, cuivre) et commerciale, à l'abri des villes fortes d'Achir et de la Qalaa des Beni Hammad, "construites en bordure de plaines sur des terrasses élevées protégées par des pics ou des chaînes peu pénétrables, elles se posent en sentinelles face à l'ennemi".

Avec leurs palais et leurs mosquées, ces deux capitales, bientôt rejointes par Béjaia, participent au rayonnement de la région. Elles développeront une architecture locale qui inspirera durablement celle de villes prestigieuses comme Tlemcen ou al-Djazaïr, longtemps après elles.

En 439/1048, al-Mouiz, l'émir ziride, acquis au malékisme, école juridique religieuse opposée au chiisme, fait acte de rébellion à l'égard des Fatimides. Il proclame la suzeraineté du calife abbasside. Après la répudiation politique, la rupture religieuse est plus décisive : dans les mosquées, les chiites font l'objet d'anathème. La frappe d'une nouvelle monnaie permet également de se démarquer des anciens suzerains fatimides.

En représailles à cette rupture du lien de vassalité, le calife fatimide du Caire décide d'envoyer contre le Maghreb rebelle les tribus arabes des Beni Hilal et des Banu Solaym, originaires de la péninsule Arabique mais campant en Égypte

Site de la Qalaa des Beni-Hammad



où elles occasionnaient des troubles incessants. Elles apparaissent alors au Maghreb vers 442/1051 avec familles et troupeaux.
Le déferlement des Arabes nomades marque un tournant dans l’histoire de la région. Les Zirides assistent, impuissants, à la désagrégation de leur territoire, où Kairouan est ravagée. Réfugiés à Mahdia, ils se montrent incapables de lutter contre l’invasion. L’Ifriqiya est livrée à l’anarchie. Ses habitants s’enfuient à la Qalaa des Beni Hammad car les Hammadides se font, un temps, les alliés des nomades. Rapidement, le sultan hammadide al-Mansour doit leur payer un lourd tribut sur ses récoltes. Peu après, ils l’obligent à leur abandonner la ville.
C’est à Béjaia que les Hammadides trouvent refuge lorsqu’ils quittent la Qalaa. Al-Nasir, en 459/1067, avait fondé la ville sur le site antique de Saldae. Il lui donne le nom de Nasiria, mais la ville garde son nom de Béjaia en référence à la tribu des Bgayet.
La ville de Béjaia gagne en importance tandis que la Qalaa décline avec le départ d’al-Nasir puis d’al-Mansour (483/1090) fuyant la pression exercée par les tribus des Beni Hilal et l’insécurité qu’elles faisaient régner.
L’exode le plus important fut enregistré à la suite de la victoire, en 547/1152, des Almohades et d’Abdelmoumen ben Ali sur les Beni Hammad et l’écrasement de la Qalaa. Les populations s’éparpillèrent dans les localités voisines de Béjaia pour bénéficier de la protection directe du souverain almohade, et dans les montagnes du Djurdjura, des Bibans et des Babors, ainsi que dans la vallée. Béjaia elle-même n’échappe pas aux représailles du vainqueur almohade. Yahia, le dernier émir hammadide, est démis de son trône et les personnalités connues pour leur attachement à l’ancienne dynastie sont expulsées vers Alger, Tunis et Constantine où elles trouvent refuge et emploi. La région connut, dans son ensemble, un bouleversement important, d’une part à cause de la disparition de nombreuses familles citadines aisées et célèbres par leur savoir ou leurs fonctions, et d’autre part à cause de l’implantation de nouveaux habitants dans les montagnes jusque-là relativement peu peuplées.
La constitution des trois royaumes maghrébins à la suite de l’effritement de l’empire almohade rendit à Béjaia, en certaines périodes, sa renommée de capitale intellectuelle, sa prospérité et sa puissance dans le Maghreb. Les guerres que se livrèrent les Hafsides, les Mérinides et les Abdalwadides entraînèrent le long siège d’Abou Hamou Moussa, sultan de Tlemcen.
La population citadine de Béjaia connut un autre bouleversement dans sa composition ethnique lors de la prise de la ville par les Espagnols en 915/1509. Ceux-ci obligèrent toute la population à évacuer la ville afin d’appliquer la politique de Charles-Quint qui visait à la création de places fortes et de colonies peuplées uniquement de chrétiens. Les réfugiés andalous qui s’y étaient installés par vagues successives s’expatrièrent, une fois encore, vers Alger, Tunis, Constantine. La ville fut prise en 962/1555 par Salah Raïs et passa sous la bannière de l’empire ottoman.

II.1 M'SILA

M'sila se situe à 250 km au sud-est d'Alger. Depuis Sétif, on accède à M'sila, d'abord par la RN 5 jusqu'à Bordj Bou Arreridj, puis par la RN 45.

Les premières traces d'occupation humaine dans la région remontent à la préhistoire, comme en témoignent les gravures rupestres de Ben Srour et la grotte de Zelidja, à Hammam Dalaa.
Des fouilles archéologiques ont révélé des traces de l'installation des Romains à Tarmount, situé à 28 km de M'sila, sur la ligne de défense romaine (*limes* des Sévères). Le site recèle les vestiges d'un camp romain, d'un mur d'enceinte et d'une tour d'angle. Bechilga, dans les environs de la ville, fut construite, à l'époque byzantine par le général Salamon. Au pied des monts du Hodna, à mi-chemin entre M'sila et Tobna, se trouvait Macri (ou Makkara), qui permettait non seulement de joindre ces deux villes mais aussi d'atteindre la Qalaa.
La fondation de la ville de M'sila proprement dite remonte au IIe/VIIIe siècle. Selon al-Idrissi, la ville fut fondée par Ali al-Andalusi, alors gouverneur de l'émir idrisside. Mais c'est à l'époque fatimide, après sa reconstruction en 315/927 par Abou al-Qasim (fils du calife fatimide Obeyd Allah), qui lui donna le nom de Mohammedia, qu'elle connut son plus grand essor.
Dans un court récit, l'historien Ibn Hamdis affirme : "Comme Abou al-Qasim campait, à son retour, sur les rives du Seher, il y traça le plan de la ville de M'sila. C'est monté sur son cheval de bataille, et avec la pointe de sa lance, qu'il en marqua l'enceinte ..." La ville était construite aux abords de l'oued Ksob qui portait à l'époque le nom d'oued Seher. L'oued était riche en poissons et nourrissait les populations jusqu'à la Qalaa des Beni Hammad. Cette position topographique est à l'origine du nom actuel de la ville, qui dérive du terme *fi msil al-ma*, "cours d'eau". En effet, le nom primitif donné à la ville eut une existence assez éphémère.
Ibn Hawqal, qui visita la nouvelle cité vers le milieu du IVe/X^e^, soit moins de quarante ans après sa construction, nous la décrit comme "une ville moderne", entourée d'une forte muraille en briques munie de deux portes : l'une, Bab Qasimiya, du nom de son fondateur, était la porte officielle ; la seconde, Bab al-Oumour (porte des affaires), donnait accès aux marchés, fondouks et bazars. La ville connut alors une grande prospérité économique – on y cultivait le coton – et commerciale, au carrefour des routes des caravanes.
M'sila a fourni un grand nombre de charpentiers et de maçons pour la construction de la ville d'Achir de Ziri ibn Menad. C'est encore de M'sila, conquise par Hammad ibn Bulughin en 397/1007, que celui-ci opéra le transfert des populations pour peupler sa capitale, la Qalaa des Beni Hammad. M'sila fut donc à l'origine du peuplement des deux capitales qui régneront sur le Maghreb central.

II.1.a Le Musée du Hodna

Il est situé au centre-ville de M'sila. Horaires: 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi. Entrée payante.

Créé le 18 avril 1993, le musée conserve une grande variété d'objets archéologiques. La période préhistorique est représentée par différents outillages en silex provenant des sites locaux. Les périodes romaine et byzantine sont illustrées par une collection de céramiques, de stèles funéraires et de monnaies antiques qui retracent aussi les périodes numide et romaine. Un espace est réservé à la période musulmane où sont exposés des objets trouvés à la Qalaa des Beni Hammad : tessons de céramique à décor floral, animalier et calligraphique, lampes et panneaux en marbre, sculptés et peints.
Un linteau de marbre gris sculpté de lignes courbes provient du palais du Manar. Sa forme générale évoque celle d'un arc polylobé. La face est bordée de doubles curvilignes sculptées qui s'entrelacent au milieu de la base formant un élément décoratif en creux et évoquant une coquille ou une fleur à pétales. Les éléments architectoniques de ce genre servaient à décorer les façades des constructions palatiales de la ville.
Une colonnette monolithique, sculptée, elle aussi, dans du marbre gris, provient, semble-t-il, du palais des Émirs. Sa base carrée supporte un fût nu, dépourvu de décoration et surmonté d'un chapiteau présentant trois rangées de feuilles d'acanthe. Elle avait un double rôle, fonctionnel (de support) et de décoration des encadrements de fenêtre.



Linteau de marbre gris, Musée de la Qalaa des Beni Hammad

II.2 LA QALAA DES BENI HAMMAD

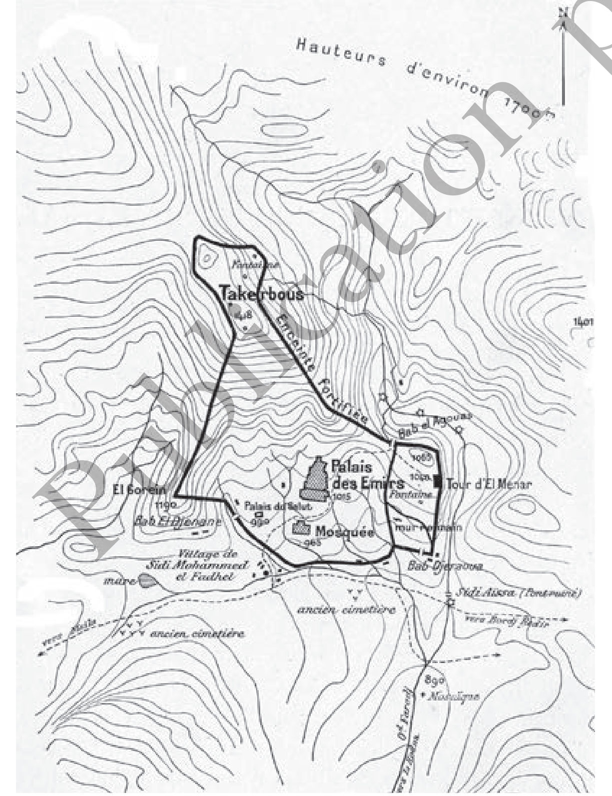
Le site de la ville se trouve à 36 km de M'sila. Prendre la RN 40 sur 16 km jusqu'à l'embranchement qui mène, 20 km plus loin, au village et au site de la Qalaa.

La Qalaa des Beni Hammad est érigée, en 397/1007, à près de 1 000 mètres d'altitude, sur le mont Takarboust, haut de 1418 m, dans les monts du Hodna, à environ 250 km au sud-est d'Alger. Comme pour Achir, distante d'environ 150 km, le site a une valeur stratégique certaine : une seule voie d'accès à la cité, des ravins escarpés, des contreforts élevés et un belvédère dominant les plaines alentour. La montagne avait été le refuge d'Abou Yazid, "l'homme à l'âne" dont la révolte contre les Fatimides chiites avait duré vingt ans et qui trouva son épilogue dans cette région du *djebel* Maadid.

Comme l'avait fait son aïeul Ziri pour Achir, Hammad ibn Bulughin la peupla en déplaçant, de force cette fois, les habitants de M'sila et de Souk Hamza, qui allaient contribuer à l'embellissement de la ville par leur savoir-faire traditionnel. L'abondance de ses ressources en eau, pâturages et vergers, ainsi que l'immigration d'une population de citadins, de lettrés, d'étudiants et de marchands en assurèrent la prospérité.

Neuf ans après sa fondation, en 405/1015, Hammad se révolta contre son oncle Badis, l'émir ziride qui, voyant d'un mauvais œil le développement de la Qalaa et du domaine de Hammad vers l'est, lui intima l'ordre de se dessaisir des territoires dont il s'était rendu maître. Devant son refus, Badis assiégea alors la Qalaa, qui ne dut son salut, après six mois de siège, qu'à la mort subite de l'émir, le 28 *dhoul qaada* 406 / 8 mai 1016. L'armée ziride leva le siège et s'en retourna en Ifriqiya.

Plan de la ville de la Qalaa des Beni Hammad



Avec l'arrivée des Beni Hilal au Maghreb, les deux principautés rivales se trouvent confrontées à un ennemi commun, et les liens familiaux se resserrent : al-Qaïd, l'émir hammadide, envoie 1000 cavaliers en renfort à al-Mouiz, l'émir ziride assiégé par les Beni Hilal. La Qalaa reçoit bientôt les réfugiés d'Ifriqiya ravagée par les nomades.

Al-Bakri, qui y vécut au Ve/XIe siècle, décrit la ville comme "une grande et forte place de guerre (...) et un centre de commerce qui attire les caravanes de l'Irak, du Hedjaz, de l'Égypte, de la Syrie et de toutes les parties du Maghreb". Ibn Khaldoun précise que cette affluence de voyageurs avait pour cause "les grandes ressources que la nouvelle capitale offrait à ceux qui cultivaient les sciences, le commerce et les arts". La Qalaa des Beni Hammad attira nombre de savants, poètes et docteurs en théologie, surtout après la prise de Kairouan par les Hilaliens.

La fondation de la ville de Béjaia, en 459/1067, par l'émir hammadide al-Nasir, est une date importante dans l'histoire de la Qalaa. C'est dans cette ville que les Hammadides se réfugieront, en 482/1090, sous la pression des Beni Hilal, qui, bientôt arrivés au Maghreb central et installés aux alentours de la ville,

Site naturel et vestiges de la Qalaa des Beni Hammad



lui imposent tribut. Avec al-Mansour, fils d'al-Nasir, la ville connaît encore des heures de gloire : les Hammadides remportent une victoire à Tlemcen contre les Almoravides et échappent ainsi à l'occupation. Al-Mansour y édifiera quatre palais : palais du Gouvernement, du Manar, du Salut et de l'Étoile. La pression des nomades se faisant plus lourde, Yahia ibn al-Aziz, le dernier prince hammadide, emporte à Béjaia, promue ainsi seconde capitale des Hammadides, les derniers objets de valeur qui s'y trouvent encore. Vidée de ses habitants, la cité périclite alors lentement. En 573/1152, elle tombe aux mains des Almohades qui la livrent aux flammes et laissent 18000 cadavres. Les armées d'Abdelmoumen s'y installent et tiennent garnison, restaurant quelques ruines et installant un petit oratoire sur les vestiges de la Grande Mosquée. La ville s'étant dépeuplée, ceux qui y demeurèrent, ne pouvant plus subvenir à son entretien,

Plan de la Grande Mosquée de la Qalaa des Beni Hammad

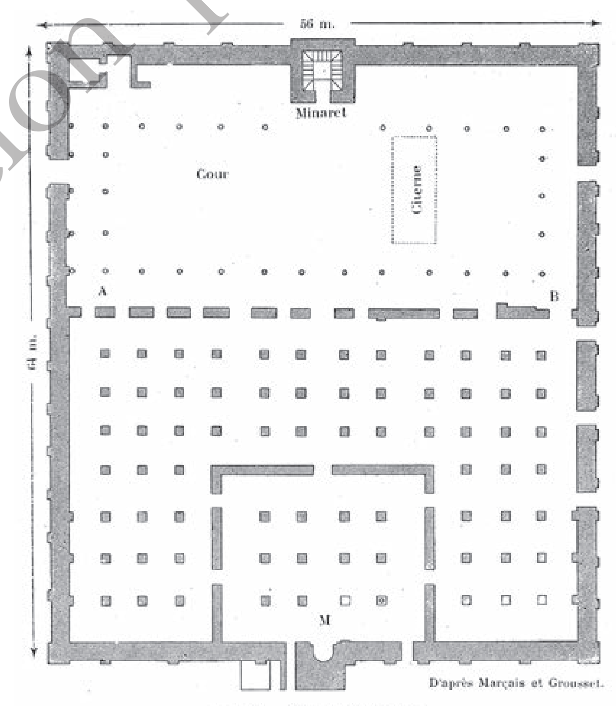


Fig. 62. — Plan de la mosquée.



Vestiges de la Grande Mosquée

choisirent d'y implanter un oratoire plus petit. La cité est ensuite reprise par les Beni Ghanya, descendants des Almoravides, qui s'étaient réfugiés aux Baléares avant de revenir au Maghreb. Ils en seront délogés, à nouveau, par les Almohades qui la reprirent en 580/1185 et la ruinèrent de fond en comble. Ainsi s'est fait le silence sur l'ancienne capitale des Hammadides.

Les fouilles ont révélé le plan de la ville, inspiré de celui d'Achir, et son étendue. L'est et l'ouest du site sont protégés naturellement par des gorges profondes et des montagnes difficiles à escalader. Une muraille de sept kilomètres de long ceinture la cité, suit les crêtes du Gorayan et escalade les flancs du Takerboust jusqu'au sommet où fut construit un ouvrage militaire de guet. Cette muraille abritait des constructions remarquables, militaires comme le donjon du Manar, religieuses comme la Grande Mosquée et le petit oratoire, des palais et des édifices d'utilité publique. La ville fut dotée de trois portes : au nord, Bab al-Aqwas, en bas de la cité Bab Djarawa et Bab Djenane. Seule la première subsiste. Une rue principale traverse la cité d'est en ouest. Au sud de cet axe apparaissent les ruines de la Grande Mosquée, inspirée de celle de Kairouan, avec cour à péristyle et salle de prière à treize nefs et dont il ne subsiste que le minaret. Elle avait un plan rectangulaire de 63 x 53 m et était, après la mosquée de Mansoura (Tlemcen), la plus grande d'Algérie.

Au nord du même axe sont visibles, sur des croupes assez bien isolées les unes des autres, les ruines de plusieurs palais : Kasr al-Salam ou palais du Salut, dont seule une partie à été exhumée. Vers l'est se devinent Kasr al-Kawkab (palais de l'Étoile) puis Kasr al-Bahr (palais de

Niche latérale du minaret

Grande Mosquée de la Qalaa Beni Hammad, le minaret

Partie supérieure du minaret





la Mer), au centre duquel se trouvait un vaste bassin rectangulaire où avaient lieu, selon les chroniqueurs, des joutes nautiques.
Comme à Achir, on trouve déjà dans l'architecture de cette capitale berbère les traits précurseurs qui figureront dans les futures grandes villes du Maghreb comme Tlemcen ou al-Djazaïr, témoignant de la continuité architecturale : cellules d'habitat comprenant des cours entourées de chambres (dont une pièce de réception), entrée de chaque cellule précédée d'un avant-corps, chambres en T. L'Andalousie héritera, elle aussi, des influences de la Qalaa lorsque les deux frères de Hammad y fonderont de petites principautés où ils reproduiront les modèles artistiques maghrébins.

II.2.a **Le minaret de la Grande Mosquée**

Seul vestige de la Grande Mosquée de la ville, le minaret domine le site de toute sa hauteur. C'est une tour parallélépipédique, toujours debout, mesurant 24,70 m de hauteur et 6,50 m de côté et se dressant au milieu du côté nord. Après celui de la mosquée de Boumerouane à Annaba, c'est le plus ancien d'Algérie. La partie supérieure s'est effondrée. Cent vingt-sept marches tournant autour d'un noyau central plein conduisent à son sommet. Seule la face sud du minaret, celle qui donnait sur la cour, est décorée. Son originalité réside dans son ornementation suivant trois registres verticaux, une configuration jusque-là inédite dans l'histoire de l'art musulman et qui se



Panneau de pierre sculptée du minaret, détail

retrouvera plus tard au minaret de la Giralda de Séville. Le registre central est en retrait et se compose d'une porte et de trois fenêtres, tandis que les deux niches latérales, à fond plat ou semi-cylindrique, sont ornées de plâtre sculpté. La porte d'entrée était surmontée d'un panneau de pierre calcaire sculptée d'un décor d'entrelacs de tiges, de fleurons et palmettes, autant de motifs inspirés de l'Orient abbasside et apportés par les nombreux arrivants de ces contrées qu'attirait le rayonnement de la ville.
À l'est du site, dans le quartier des Djawara, apparaissent les ruines du donjon du Manar et celles du palais du même nom.

Plan du donjon du Manar

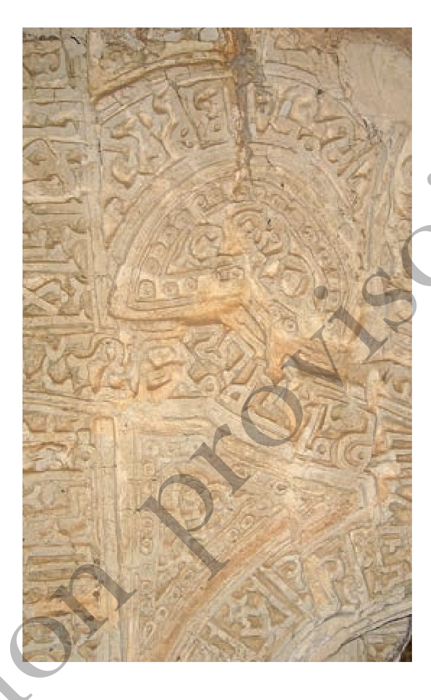
NORD
Rampe
D'après Marçais et Grousset.
Rez-de-Chaussée
Echelle
mètres

II.2.b **Le donjon du Manar**

Il est situé au nord-est du site, en bordure du ravin.

Le donjon du Manar fait partie de l'ensemble du *ksar* du même nom. C'est une tour à signaux (ou tour à feux) dressée au bord de la falaise qui protège la ville à l'est et qui surplombe l'oued Fredj. La partie fouillée a révélé le plan d'une salle carrée de 20 m de côté dont la partie supérieure s'est effondrée. Ses façades sont défoncées, sur toute leur hauteur, de hautes niches verticales à base circulaire, couvertes par des demi-coupoles en coquille d'inspiration orientale et sassanide que les Fatimides reprendront pour orner le porche de leur mosquée à Mahdia et qui se retrouvera aussi au palais de la Cuba à Palerme. Les façades qui surplombent l'oued sont précédées d'un avant-corps de 1,50 m de profondeur. On montait aux étages par des rampes tournant en sections droites autour d'un noyau central constitué de pièces superposées. Le donjon est formé de deux salles superposées. La salle inférieure, couverte d'une voûte en arc de cloître, servait de prison ou de magasin. La salle

supérieure, de plan cruciforme obtenu par des défoncements en forme de niches à fond plat, devait être recouverte d'une coupole dont on retrouve les vestiges de trompes d'angle dans les coins. Un chemin de ronde faisait le tour du bâtiment. La cour donne sur un oratoire.


Oratoire du donjon, détail des inscriptions

II.2.c **L'oratoire du donjon**

Découvert en 1968 par Rachid Bourouiba, c'est le seul oratoire attenant à un palais qui existe en Algérie, et c'est aussi le plus petit oratoire exhumé à ce jour, puisque ses dimensions au sol ne sont que de 1,80 sur 1,70 m. L'accès se fait par une porte large de 74 cm ; son mur nord ne s'élève plus qu'à 76 cm de hauteur et est épais de 1,02 m. Le mur ouest, où se creuse la niche du *mihrab*, est soutenu par une demi-coupole dont la base est décorée d'une cannelure, d'un bandeau torsadé et d'inscriptions coraniques disposées horizontalement et verticalement.

II.2.d **Musée de la Qalaa des Beni Hammad**

Horaires : 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi.

Située au sud-est de la ville, sur l'ancien quartier de Djeraoua de la Qalaa des Beni Hammad, la bâtisse qui abrite le musée a été conçue à l'origine pour être une *madrasa*. Transformée en une usine de tissage qui devait perpétuer la tradition locale du tapis, elle devint ensuite un centre culturel. À l'occasion de la Journée mondiale des musées en 1995, elle fut désignée pour abriter les collections d'objets archéologiques que la région conservait.

La rénovation de la bâtisse en 2001 a été réalisée dans une architecture de style musulman ; les murs sont recouverts de stucs décorés d'arabesques ; le plafond s'orne d'une coupole sculptée. En 2003, l'établissement est devenu le premier musée d'un site islamique en Algérie.

Il se compose d'un vestibule et d'une grande salle d'exposition soutenue par des colonnes et des arcs. Les murs sont munis de vitrines tout au long de la salle carrée de 20 m de côté. La façade principale est décorée de colonnettes soutenues par des têtes de lions, inspirées de l'art hammadide.

Les collections d'objets consistent en tessons de céramique (dont l'un porte



Chapiteau de pierre, Musée national de Sétif

un dessin de tête humaine, spécimen très rare dans l'art hammadide), fragments de stuc et carreaux de céramique recueillis sur le site, éléments du décor de l'oratoire du donjon du Manar et maquettes du site, après reconstitution. Des pièces de monnaie et divers fragments de pièces en bronze sont également exposés.
On pourra aussi admirer dans cette salle la sculpture sur pierre d'un beau chapiteau découvert dans le salon d'honneur du palais du Manar. Il est décoré d'arcatures meublées de fleurons surmontés d'une double rangée de feuilles d'acanthes pliées. De la deuxième rangée de ces feuilles naissent des caulicoles superposées et dont la surface est garnie de digitations et d'œillets. L'ensemble est surmonté d'un abaque et orné de grènetis, chacun de ses côtés présentant en son milieu un décor saillant de doubles palmettes. Ce chapiteau a été découvert dans la salle d'honneur du palais du Manar. Selon Bourouiba, cette salle était divisée en deux niveaux délimités par une marche flanquée de chaque côté d'une colonne.
La sculpture sur marbre gris d'un linteau se compose de bandeaux enlacés ou découpés d'arcs recticurvilignes. La technique de cette sculpture est presque toujours mise en œuvre au ciseau ou au burin ; le motif le plus courant est le bandeau plat qui se développe de diverses manières. Celui ci se compose d'arcs entrelacés.
Un autre chapiteau faisant corps avec une colonnette en marbre gris montre la diversité du décor sur marbre. Il est orné de couronnes d'acanthes et accolé directement à la colonnette.

Lorsque le temps et les moyens le permettent, la visite du site d'Achir, première capitale des Zirides au Maghreb central, est recommandée.

II.3 **ACHIR** (Option)

En 323/935, le calife fatimide al-Qaïm autorise son lieutenant, Ziri ibn Menad, en raison de sa loyauté à la dynastie, à créer une ville. Celui-ci choisit un site protégé au cœur de l'Atlas tellien, sur les flancs du *djebel* Lakhdar, à environ 150 km d'Alger. D'abord village sur un sommet, Achir finit par couvrir 35 hectares. Sa position géographique idéale au contact des steppes et du Tell permettait une surveillance des tribus en même temps qu'elle en faisait une place inexpugnable. La ville servait en effet de base aux expéditions zirides au profit des Fatimides contre les tribus Zénata, vassales des Omeyyades de Cordoue, et de position de repli éventuel contre leurs fréquentes attaques.



Vestiges du palais de Ziri, Achir

Ziri fut encouragé par le calife, qui lui envoya les matériaux et les hommes nécessaires à l'édification d'Achir. Son peuplement fut assuré par l'arrivée de nombreux maçons et charpentiers de M'sila et de Tobna qui aidèrent, par leur savoir-faire, à la construction des demeures, palais et muraille d'Achir, tandis que son caractère urbain lui vint de l'importante immigration des gens de Tahert et de Tlemcen. L'activité intellectuelle se développant avec l'arrivée de juristes et de savants originaires de ces villes, Achir fit bientôt figure de véritable capitale, tandis que Ziri puis son fils Bulughin passaient pour les véritables souverains du Maghreb central. Les historiens ont insisté sur son caractère inexpugnable, l'abondance de ses sources et son importance économique et culturelle. Ibn Hawqal met l'accent sur "ses marchés, ses terrains de culture et ses jardins", tandis qu'Ibn Khaldoun déclare que "les pays les plus éloignés lui envoient leurs savants et négociants".

La ville, de plan à peu près rectangulaire, est agrandie en 361/972 et ceinturée d'une muraille en 366/977, même si, d'après Ibn Khaldoun, sa position sur une montagne escarpée faisait que "dix hommes auraient suffi à la défendre". Deux voies principales la traversaient ; à leur intersection se trouvent les ruines de la mosquée et, sur le point le plus élevé, une tour de guet ou *manar*. Les fouilles ont aussi révélé les vestiges d'un grand palais, le palais de Ziri, magnifique édifice de 72 x 40 m. Si sa très haute valeur architecturale le rattache à l'architecture abbasside de la même époque, il présente également des traits précurseurs de l'architecture maghrébine qu'on retrouvera aussi bien à la Qalaa, sa cousine, que, plus tardivement, à Béjaia ou Alger.

Les émirs zirides ne quittèrent la ville qu'à regret lorsqu'ils partirent s'installer sur le trône de Kairouan, qu'ils héritaient des Fatimides, laissant à leur oncle Hammad ibn Bulughin le gouvernement d'Achir. Celui-ci s'acquitta si bien de sa tâche qu'il ne tarda pas, ayant agrandi son armée et son domaine, à faire sécession en créant à son tour sa propre capitale, qu'il nomma la Qalaa des Beni Hammad. Celle-ci supplantera bientôt Achir en devenant la capitale du royaume hammadide, dont Achir restera un chef-lieu de province avant d'être prise, en 496/1103, par les Almoravides.

Farida Benouis

Actuellement, la région du *djebel* Maadid, qui abrite les vestiges de la Qalaa, est connue pour la fabrication de nattes de fibres végétales, mais les recherches montrent que cette région a également pratiqué le tissage en laine. La tribu de Bou-Taleb s'était spécialisée dans cet art et l'avait transmis aux autres tribus de la région. Selon Lucien Golvin, "les tisseurs de tapis de la région de Barika prétendent tenir leur art des anciens tisseurs de Bou-taleb qui parcouraient les douars du Hodna en quête de travail".

Les artisans étaient des hommes appelés *reggams*. Ils étaient très habiles et se déplaçaient de tribu en tribu pour exécuter leurs chefs-d'œuvre. Le dernier type de tapis de Maadid semble subir les influences ottomanes à partir du XVI[e] siècle. Les *reggams* ont reproduit des motifs floraux ottomans sur leurs tapis où apparaissent également des figures géométriques dérivées des premiers motifs connus dans la région. Le Musée national des antiquités et des arts islamiques d'Alger conserve trois tapis dits de Maadid-Sétif. Ce sont les derniers témoins de cet artisanat qui a dû fleurir à la Qalaa et y embellir ses demeures et ses palais.

Tapis de Maadid





Les Hammadides et la naissance des villes fortes au Maghreb central

Houria Cherid, Lakhdar Drias, Farida Benouis

Deuxième jour : Sétif

II.4 SÉTIF
II.4.a Le Musée archéologique

Le site de Djemila

II.4 SÉTIF

On accède à la ville en avion ou par la RN 5 depuis Alger, la RN 9 depuis Béjaia ou la RN 45 et la RN 5 depuis M'Sila via Bordj Bou Arreridj.

La ville de Sétif, chef-lieu de *wilaya*, est située à 300 km à l'est d'Alger dans la région des Hautes Plaines, à 100 m d'altitude, entre la Kabylie et les Aurès ; elle est limitée au nord par une zone montagneuse, la chaîne des Babors, qui s'étend sur une centaine de kilomètres couvrant le nord de la *wilaya* et abritant des cimes élevées, dont le *djebel* Babor qui culmine à 2 004 m. La région est riche de sites naturels et historiques. Elle dispose aussi de six sources thermales, dont Hammam Guergour et Hammam Soukhna.
L'histoire de la ville remonte à la plus haute Antiquité. Sétif fit partie du royaume numide des Massaessyles. Avec l'occupation romaine, elle porte le nom officiel de "Colonia Nerviana Augusta martialis veteranorum Setifensium", car elle fut transformée en colonie sous Nerva, en 543. Devenue capitale de la Maurétanie sitifienne, elle s'étendait sur 40 hectares. Lorsque le général Justinien Salomon occupa la ville en 593, c'était une capitale à moitié abandonnée. Le rempart byzantin qu'il fit construire était en retrait de trois à quatre mètres sur l'ancien. La ville connut une certaine prospérité.
Avec l'avènement de l'islam, elle est soumise au règne des Abbassides et jouit d'une grande autonomie. Al-Bakri la décrit comme "importante, bien peuplée et riche, pourvue d'eau et entourée de vergers". Au IVe/Xe siècle, elle est prise par le *da'i* (propagandiste chiite) Abou Abd Allah, qui détruira le mur byzantin et fera des hauteurs de Sétif, à Ikdjane, sa base opérationnelle, créant ainsi le premier califat fatimide. La ville connaîtra alors une période de stabilité politique et d'expansion urbaine jusqu'au début du IVe/Xe siècle. Après quoi l'insécurité due à l'arrivée des nomades réduira cette prospérité, mais le site gardera son importance. En 546/1152, Abdelmoumen l'Almohade, déjà maître de Béjaia, y inflige une défaite aux Beni Hilal et la ville entame son déclin. Au début du Xe/XVIe siècle, Léon l'Africain la décrit comme presque inexistante, et elle le restera jusqu'à l'arrivée des premiers colonisateurs en 1838.
Actuellement Sétif, qui s'industrialise et connaît un développement urbain considérable, représente un centre touristique important. Au centre-ville, le parc archéologique abrite un lac et un musée. Également dignes d'intérêt : Aïn Fouara, grande fontaine romaine mise au jour et restaurée à l'époque coloniale, et le mausolée appelé "tombeau de Scipion".

II.4.a **Le Musée archéologique**

Il est situé au centre-ville, dans le parc archéologique. Horaires : 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi. Entrée payante.

Le Musée archéologique de Sétif a été créé au XIXe siècle. Il fut installé pour la première fois en 1896 dans le jardin de l'émir Abdelkader (autrefois jardin

du duc d'Orléans). D'abord musée lapidaire, il fut transféré en 1932 au lycée Albertini (aujourd'hui lycée Kérouani) et promu Musée national d'archéologie le 6 juillet 1992.

Ses très riches collections retracent l'histoire de la région de la période préhistorique jusqu'au XIXe siècle. Les périodes romaine et byzantine sont bien représentées. Les collections de céramiques, de verres, de stèles et surtout de mosaïques, exceptionnelles, provenant du site tout proche de Djemila, dont celle de Vénus, déesse de l'amour et de la fécondité, dominent la salle des mosaïques.

L'empreinte de l'islam se retrouve dans les collections fatimides et hammadides, résultats d'une série de fouilles faites dans le quartier de la citadelle byzantine (1977-1984) et à la Qalaa des Beni Hammad (1968). Une belle maquette de la Qalaa occupe un coin de la salle.

La céramique hammadide révèle une grande variété de formes et de techniques, et atteste une industrie de première importance à la Qalaa. Elle illustre les deux pôles d'influence de la civilisation musulmane – l'Orient, avec son relais égyptien, et l'Espagne –, perceptible dans les tuiles, carreaux de faïence et stalactites ou *mouqarbas*.

Ces *mouqarbas* sont des pièces en céramique moulée et émaillée, à structure alvéolaire en forme de stalactites parallélépipédiques à quatre niveaux et en deux parties : l'une pleine et l'autre formée de quatre cannelures verticales. La base cruciforme de chaque pièce, ainsi que la partie cannelée, est couverte d'un émail vert très clair ou jaune. Ces éléments



Mouqarbas



Merlons



Carreaux

étaient cimentés entre eux, en pyramide, par la partie pleine, la partie cannelée restant apparente. Ils étaient posés en appliques au sommet des murs. Ils décoraient les coupoles ou les encorbellements des monuments de la Qalaa, en particulier ceux du mur extérieur de la cour de Kasr al-Bahr ou palais de la Mer. D'autres éléments décoratifs ornaient le sommet des façades des palais. Les merlons, en céramique émaillée, se composent d'une base rectangulaire prolongée des deux côtés par deux encoches saillantes et couronnée par un motif en forme de feuille dont la surface creuse est deux fois perforée en son milieu pour servir de logement aux tenons de fixation aux murs. Ces merlons formaient des frises émaillées de couleur verte, couleur de l'émail couvrant leur surface et débordant sur les faces latérales. Ils se retrouvent en abondance au palais du Manar.

Des carreaux de céramique à reflets métalliques ayant la forme d'une étoile à huit branches et couverts d'émail vert ou bleu foncé formaient des combinaisons de marqueterie, en association avec d'autres carreaux en forme de losange ou de croix et enduits d'une teinte marron ou à reflets métalliques. Ces carreaux portent des motifs géométriques constitués de cercles englobant un motif évoquant un poisson ou une fleur sur sa tige, tracé au pinceau en blanc sur fond vert olive ; ou des motifs épigraphiques répétant le mot “prospérité” en caractères coufiques et exécuté en blanc sur fond jaune à reflets métalliques. Ils ont été découverts, servant de revêtement mural, au palais de la Mer ou Kasr al-Bahr.

Parmi les objets hammadides, on peut encore admirer la collection de bijoux et de pièces de monnaie, résultat d'une découverte dans la salle de prière de la Grande Mosquée de la Qalaa, près du dernier pilier de l'avant-dernière nef, à droite du *mihrab*. Elle consiste en une série de médaillons ou bractéates, sorte de feuilles de métal circulaires en argent ciselé portant un anneau orné de trois traits en relief et dont une des faces est

Fragment de broche



ornée d'un motif d'entrelacs discontinus à base de larges traits courbes. L'anneau montre que ces bractéates étaient utilisées comme pendentifs.

Des boucles d'oreille se composent d'un fil d'argent arrondi, recourbé en circonférence et muni d'une boule pleine formée de deux parties soudées. La boule est ornée de filets circulaires en relief décorés de petits cercles en filigrane. Ces objets de parure pouvaient également servir de pendants d'oreille d'après la forme annulaire des extrémités du fil permettant la fixation sur voile ou foulard au niveau des oreilles.

Un fragment de broche, en argent ciselé, est formé d'un tronc et d'un fermoir. Le tronc est une plaque arrondie en forme de cruche et comportant aux deux extrémités des anneaux en forme d'anses. Au sommet du tronc se trouve un fermoir constitué d'un anneau soudé à un ardillon pour tenir le fermoir. Le tronc est décoré de feuilles espacées et ornées de granules d'argent ainsi que de points ciselés sur toute la surface et disposés par trois. Il servait de parure et se portait sur un vêtement.

Des pièces de monnaie dont des dinars et dirhams en or et en argent d'époque almohade complètent la collection.

On peut aussi y voir un fragment de plat orné d'une représentation animalière et épigraphique tracée au pinceau en brun, couleur par excellence de la céramique hammadide, sur glaçure plombifère ; le bandeau circulaire porte une inscription coufique qui reprend plusieurs fois le mot "félicité". Le décor animalier représente une tête de lion vue de face, aux yeux écarquillés et à la crinière dense et ondulée. L'espace entre le lion et le cercle est orné de deux motifs trilobés, répétés tout autour du lion. La finesse de la pâte et la présence des motifs peints montrent qu'il s'agit là d'un fragment de vaisselle de luxe en comparaison avec les tessons découverts sur le site. Il représente cependant un bel exemple de la poterie et de la céramique hammadides.



Bractéate



Boucles d'oreille



Fragment de plat

Le lion est un thème très cher aux artistes musulmans, et surtout aux Hammadides. On en a un très beau spécimen sculpté, en pierre ocre, sur une bouche de fontaine. Le lion est assis sur ses pattes. La tête énorme et arrondie est disproportionnée par rapport au corps. La face présente deux yeux globuleux surmontés d'épais sourcils, un large museau et une gueule ouverte garnie de dents débordant sur les joues. Sur le dos s'étale une crinière en forme de feuilles se chevauchant en formant une sorte de pomme de pin. La queue repose sur le flanc droit. Les pattes semblent maigres. L'ensemble est stylisé et témoigne d'une exécution assez maladroite.

LE SITE DE DJEMILA

À 50 kilomètres au nord-est de Sétif, on peut découvrir le site romain exceptionnel de Djemila, l'ancienne Cuicul. La cité fut prospère aux IIIe et IVe siècles ap. J.-C. C'est une ville complète que le passé nous livre avec son adaptation au site raviné du djebel *Aïssa, l'élégance de ses monuments, ses quartiers cossus ou populaires, ses marchés, ses latrines publiques. Quelques éléments remarquables : le théâtre, l'arc de triomphe, le forum des Sévères, la maison de Bacchus, les thermes, le baptistère. Le site de Djemila a été classé Patrimoine mondial par l'UNESCO en 1967.*

Bouche de fontaine



Les Hammadides et la naissance des villes fortes au Maghreb central

Houria Cherid, Lakhdar Drias, Farida Benouis

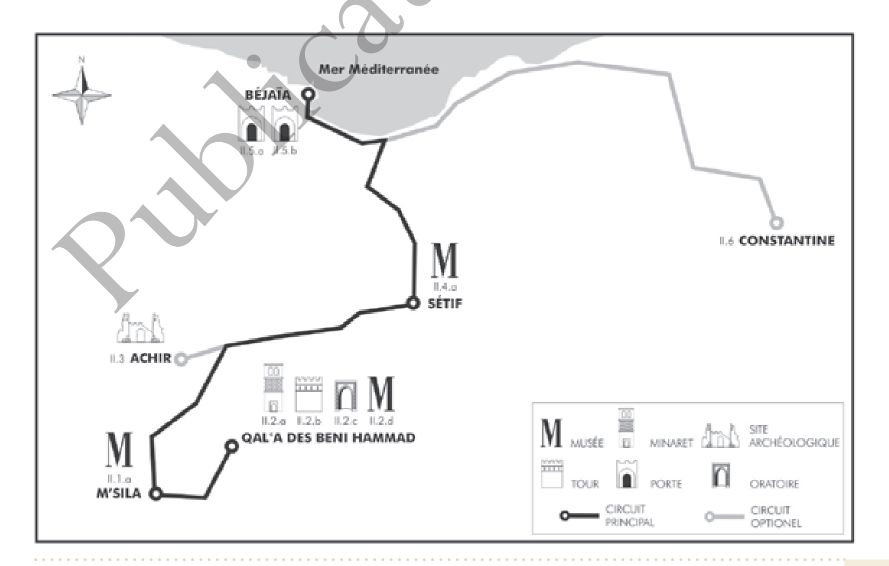
Troisième jour : Béjaia, deuxième capitale hammadide

II.5 BEJAÏA
  II.5.a Bab al-Bahr
  II.5.b Bab al-Bounoud (Bordj Fouka)

Le Parc national du Gouraya et le cap Carbon

Les dirhams almohades du Musée archéologique de Béjaia — Farida Bakouri

II.6 CONSTANTINE (Option)



La ville de Béjaia est située à 250 kilomètres à l'est d'Alger et à 111 kilomètres de Sétif. On y accède en avion ou en voiture par plusieurs routes en venant d'Alger. Si l'on arrive de Sétif, prendre la RN 9 vers Kherrata par des gorges spectaculaires sur 8 kilomètres. Très belles vues sur le lac Ighil Emda. Un tunnel de 7 kilomètres permet une arrivée rapide, mais si l'on veut profiter du panorama, prendre la vieille route en corniche.

II.5 BEJAIA

C'est sans aucun doute pour son site abrité que les Phéniciens avaient choisi ce lieu afin d'y établir leur comptoir. Avant l'occupation romaine, la ville faisait partie des territoires de la Numidie de Massinissa. Après les révoltes berbères menées par Jugurtha, Rome annexa la Numidie occidentale à la Maurétanie et Saldae, la ville romaine, devint alors une colonie fondée par Auguste : une inscription découverte dans la région la cite comme "Colonia Julia Augusta Saldantium".

À l'époque vandale, Béjaia devint capitale. C'est, dit-on, "Saldae que Genséric choisit pour capitale". Ensuite, elle tomba sous le règne des Byzantins. Plusieurs amphores, des mosaïques, des chapiteaux et des pièces de monnaies ont été trouvés par les archéologues lors de récentes fouilles. Au IIe/VIIIe siècle, elle est occupée par les Arabes.

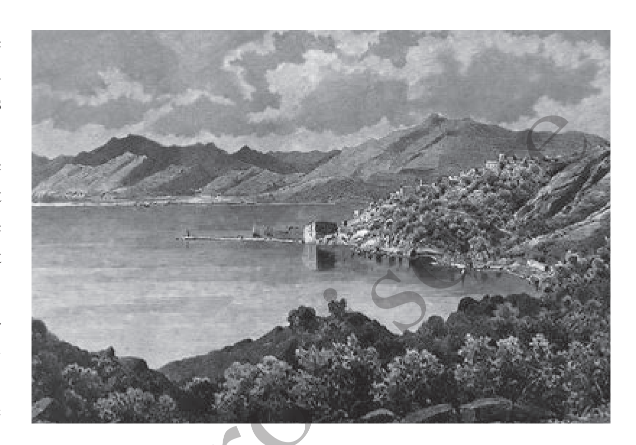
Selon Ibn Khaldoun, c'est en 459/1067 que le sultan hammadide al-Nasir fonde la ville à laquelle il donne le nom de Nasiria mais qui gardera son nom de Béjaia, en référence à la tribu des Bgayet. C'est sur les conseils de l'émissaire de l'émir ziride Tamim qu'al-Nasir fonda la ville qui devait devenir la deuxième capitale du royaume hammadide. Port bien situé, facile à défendre, elle connut une vie culturelle et religieuse brillante.

Des milliers d'ouvriers se mirent à l'œuvre et construisirent, en quelques mois, l'immense mur d'enceinte, flanqué de bastions qui, du bord de mer, s'élève par gradins sur les pentes abruptes du

Plan de la ville de Nasiria (Bejaia)



mont Gouraya. Il fermait la ville du côté de la mer en suivant les sinuosités du littoral. La muraille percée de plusieurs portes protégeait de nombreux palais.
Al-Nasir favorisa le peuplement de la cité en dispensant ses habitants de l'impôt (*kharadj*) et en la reliant par une route royale (*tarik al-Soltane*) à la Qalaa. C'est sous le règne d'al-Mansour, en 482/1090, lorsque celui-ci dut abandonner la Qalaa sous la pression des nomades, qu'elle devint capitale d'un royaume qui s'étendait de Ténès à Annaba, exerçant une autorité indirecte sur Tlemcen et Tunis. Béjaia représentait le pôle majeur de tout le Maghreb central et compta jusqu'à 100000 habitants.
Au sud-ouest de la ville se trouvait le quartier nommé Dar Senaa, darse, arsenal maritime et chantier naval où, d'après al-Idrissi, on "construit de gros bâtiments et des vaisseaux de guerre car le bois de construction ne fait pas défaut dans ses vallées et dans ses montagnes et la forêt produit de l'excellente résine ainsi que du goudron".
Un grand nombre de savants y séjournèrent. Un historien qui en était originaire établit la liste de pas moins de 104 personnalités en droit, médecine, poésie ou religion qui y vécurent. La ville fut le lieu de rencontres de la culture orthodoxe d'Orient et de celle, plus libre, d'al-Andalus.
De ce passé prestigieux, il reste peu de choses. Des portes sont parvenus les vestiges de Bab al-Bahr (porte de la Mer) et Bab al-Bounoud (porte des Étendards). On ne trouve plus trace des palais abrités dans l'enceinte de la ville, mais le géographe Ibn Hamdis nous en a décrit les

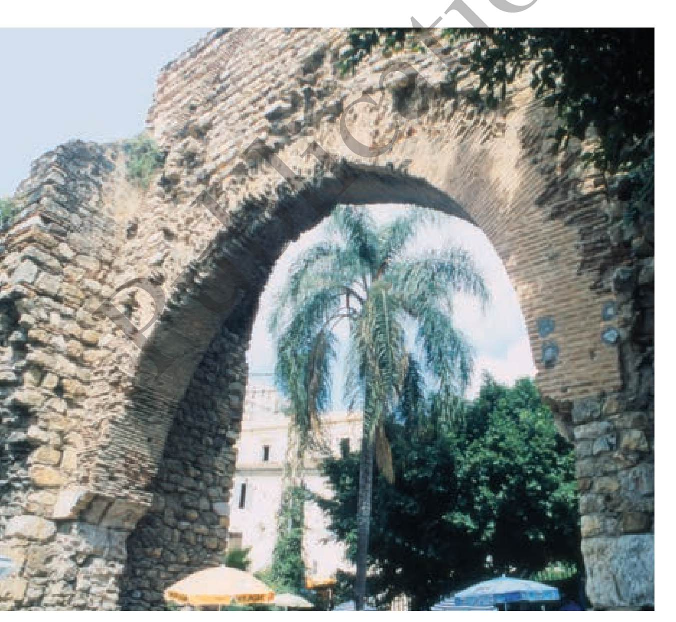


Nasiria (Bejaia)

cours intérieures dallées de marbre et les "vasques au bord desquelles sont assis des lions qui alimentent de leurs gueules la fontaine, avec l'eau qui ressemble à des lames de sabres".
Le palais de la Perle, Qasr al-Lou'lou'a, était muni de fenêtres barreaudées de fer ; les portes étaient ajourées et incrustées. Les murs des salles de réception à stalactites étaient couverts de marbre sculpté sur toute leur surface, peints en certains endroits en or et en grenat, et portaient des inscriptions écrites en caractères arabes en or. La Grande Mosquée, située non loin de ce palais, était des plus remarquables.
Al-Mansour, fils d'al-Nasir, continua l'œuvre de son père. Il bâtit à son tour des palais parmi lesquels on cite le palais d'Amimoun, décrit par Léon l'Africain : "À côté de la montagne existe une grande forteresse aux murs solides."
Béjaia fut également un foyer intellectuel et scientifique rayonnant. Sa renommée attira de partout des savants, des commerçants, des poètes, des marins, donnant ainsi à la ville l'aspect d'une

capitale d'un pays prospère et de siège d'une puissante dynastie. Le rôle joué par cette ville dans la transmission du savoir au Moyen Âge musulman est confirmé par les séjours plus ou moins longs de personnalités scientifiques et littéraires prestigieuses, versées dans tous les domaines de la connaissance : le métaphysicien andalou Ibn Arabi, le mathématicien italien Leonardo Fibonacci, le philosophe catalan Raymond Lulle, l'historien Ibn Khaldoun, le poète sicilien Ibn Hamdis. Il y eut aussi le *wali* Sidi Boumediène, natif de Séville et dont le tombeau est encore, à Tlemcen, objet de vénération. C'est encore à Béjaia que le *mahdi* Ibn Toumert séjourna avant de rencontrer, à Mellala, près de la ville, Abdelmoumen qui deviendra chef des Almohades.

Bab al-Bahr



II.5.a **Bab al-Bahr**

De même que celle de Mahdia en Ifriqiya et celle d'Honaïne, près de Tlemcen, Bab al-Bahr, ou porte de la Mer, actuellement appelée porte Sarrasine, est une porte de la mer. Véritable arc de triomphe, elle était l'entrée maritime du port. Elle fut édifiée en 460/1068 en même temps que les cinq autres portes de l'enceinte de Béjaia sous le règne d'al-Nasir, fondateur de la cité. Les navires entrant dans le port passaient sous son arche en arc brisé construit en briques pleines reposant sur des piédroits en maçonnerie de pierre. Au-dessus de cet arc, un mur de pierre porte un arc semblable au premier mais formant une voûte plus large qui supportait le chemin de ronde et la salle de garde. Malgré son aspect monumental, l'arc de Bab al-Bahr a gardé la pureté de son galbe.

II.5.b **Bab al-Bounoud (Bordj Fouka)**

Construite en 460/1068 sous al-Nasir, actuellement nommée Bordj Fouka, Bab al-Bounoud (porte des Étendards) était enclavée dans le rempart ouest de la ville hammadide. Elle était monumentale, garnie de lances de fer et encadrée par deux tourelles hexagonales et de deux portes en arcs d'ogive qui ouvraient sur les jardins de l'oued el-Kébir. Elle commandait la communication avec l'arrière-pays. À son sommet existait un appareil à miroirs appelé al-Menara car il servait de tour à signaux.

Bab El Bounoud



Bab El Bounoud, lithographie, L. S. Von Habsbourg



LE PARC NATIONAL DU GOURAYA ET LE CAP CARBON

Béjaia est actuellement le chef-lieu de la wilaya et la plus grande ville de Kabylie. Bénéficiant d'une situation géostratégique importante, elle possède un port pétrolier et un tissu industriel et commercial ouvrant sur la mer. La ville doit son existence à son site portuaire remarquable, protégé de la houle et des vents du nord-ouest par l'avancée du cap Carbon et à sa situation au débouché de la large et longue vallée de la Soummam.

Construite entre mer et montagne, la ville s'étend sur le djebel *Gouraya, beau massif redressé presque à la verticale, dominant la ville. Le golfe de Béjaia, sur le bord duquel la ville s'élève en amphithéâtre, offre l'aspect d'un lac entouré du rideau des montagnes de la chaîne des Babors, souvent enneigées. En ville comme à l'extérieur, la baie est toujours présente. Lorsqu'on escalade les pentes du Gouraya, on aboutit au mausolée de "Yemma Gouraya" ou "Maman Gouraya", d'où l'on jouit d'un panorama exceptionnel. Le site est classé "Parc national du Gouraya, réserve de la biosphère" par le programme UNESCO (MAB/Man and the Biosphere).*

À quelques kilomètres de la ville, le cap Carbon offre des possibilités de promenades grâce à des sentiers taillés dans la roche dominant une suite de criques appréciées des amateurs de chasse sous-marine et de baignade. La végétation, en certains endroits du bord de la route, constitue un véritable fouillis de plantes sauvages, d'épineux et de ronces. Sur les pentes douces ou abruptes des frênes, des pins, des chênes verts, des chênes-lièges, des eucalyptus émergent des gros buissons de genêts et de lentisques.

Farida Bakouri

Lorsque la dynastie almohade s'apprête à prendre possession des États déjà en place – almoravide au Maroc et hammadide au Maghreb central –, ces derniers sont à l'apogée de leur puissance. En 541/1147, les principales cités du Maroc passent aux mains d'Abdelmoumen ibn Ali qui triomphe à Marrakech, où il établit sa capitale.

L'État voisin et sa capitale Béjaia rayonnaient par leur opulence, la ville bénéficiant du statut de carrefour marchand très actif et de centre universitaire réputé ; sa position en bord de mer avec sa marine de guerre et la présence de garnisons assignées à la défense des vingt et un quartiers que comptait alors la ville en faisaient également une place forte appréciable. Une enceinte imposante l'entourait, portant l'étendue de la cité jusqu'aux contreforts du *djebel* Gouraya. Avec de tels atouts stratégiques et une économie prospère, Béjaia ne pouvait que susciter la convoitise des Almohades, qui en prennent possession en 546/1152 avec un minimum de destruction car soucieux de s'attacher les faveurs de la population locale. Mais la cité enregistre son premier revers lorsqu'elle est reléguée au rang de ville de province, se trouvant intégrée dans le vaste système défensif almohade comme forteresse. Une garnison y est installée et l'administration de la ville est confiée par Abdelmoumen à son fils Abou Mohammad Abdallah, au titre de gouverneur.

Cependant, la ville se maintient comme pôle économique, comme en témoigne la présence d'un hôtel des finances chargé d'émettre la monnaie au nom des Almohades. Le fait n'est pas confirmé pour le dinar, exclusivement en or et dont la capitale se réserve en général le droit d'émission, mais il est attesté pour les pièces de moindre valeur tel que le dirham et la petite monnaie courante en argent ou en cuivre.

Se proclamant réformateur tant au plan religieux que social et économique, le califat almohade se forgea des slogans portant haut la doctrine et les ambitions d'une politique de restauration visant à se démarquer de celle des prédécesseurs almoravides ; le paraphe officiel retenu durant tout le règne de la dynastie fut "louange à Dieu le seul". Les changements introduits par Abdelmoumen ibn Ali trouvaient leur répercussion sur la monnaie.

Le dirham almohade, de forme carrée, se distingue par l'absence de mention du nom du souverain et de la date d'émission. Le poids diffère sensiblement d'une pièce à l'autre. Il varie selon la qualité de réalisation, allant de 1,4 g pour celles dont la forme est régulière à un peu plus de 1,25 g pour nombre d'entre elles.

La dimension du côté du carré varie peu. Elle atteint majoritairement 1,4 cm. Les pièces les plus grandes perdent en épaisseur et donnent l'impression de fines plaques.

Les inscriptions, quasi identiques à l'avers et au revers, se déploient horizontalement sur trois lignes sur l'avers comme sur l'envers. On peut les traduire comme suit :

(avers) *Allah est notre Dieu / Muhammad est son Prophète / Le Mahdi est notre imam* – (revers) *Il n'y a d'autre dieu qu'Allah / La toute-puissance est à Allah / Tout procède d'Allah.*

Fait remarquable, les mêmes formules se sont maintenues tout au long du siècle qu'a duré le règne almohade (524-564/ 1130-1269).
Le lieu de frappe est quelquefois mentionné, il est indiqué à la fin du texte au revers, sur la gauche. Les villes recensées sont toutes situées à l'ouest de l'empire almohade et donc proches de la capitale. Globalement, le choix des lieux de frappe semble avoir favorisé les villes importantes, sans négliger pour autant une bonne répartition à travers le territoire ; on remarque que les anciennes capitales de royaumes déchus, Fès, Cordoue, Béjaia, figurent au premier plan.
La légende est en caractères cursifs maghrébins, à l'exception d'une pièce comportant un texte en coufique angulaire. Bourouiba confirme la rareté de la chose en en citant trois exemplaires trouvés parmi le millier de dirhams exhumés à la Qalaa des Beni Hammad. L'écriture des textes est régulière. Sur certaines pièces, la ligne élégante des lettres est d'une grande beauté, alors que d'autres présentent des caractères empâtés ou effacés à des degrés divers.
Cet aspect est important, même si l'esthétique reste minime ; il est fait recours par exemple à la combinaison de points diacritiques – accolés, par paires ou superposés – placés dans les interlignes ; un second motif est l'annelet qui ceint les inscriptions tantôt à leur sommet, tantôt au bas du registre calligraphique. Le demi-cercle est également utilisé ; la forme décorative la plus élaborée est cependant représentée par les palmettes que l'on trouve insérées dans certaines lettres.



Monnaie almohade

Ce que nous apprennent les monnaies émises dans la ville de Béjaia sur certains aspects économiques de la ville permet de nuancer la position impartie à l'ancienne capitale hammadide ; à la lecture de certains indices, il est avéré qu'elle continua à assumer son rôle de place marchande au profit de ses nouveaux maîtres, et même qu'elle servit d'excellente base à la flotte almohade ; cette position fut confortée d'emblée par Abdelmoumen, qui désigna à sa tête ses descendants directs.

II.6 CONSTANTINE (Option)

Accès par avion depuis Alger ou par la RN 5 de Sétif.

Depuis plus de 2000 ans, la ville présente une continuité urbaine sur le même site. L'implantation humaine remonte au paléolithique. On a retrouvé des ossements datant du néolithique. C'est au IIIe siècle av. J.-C. que le nom de Cirta apparaît comme cité des rois numides. En 203 av. J.-C., Massinissa en fait la capitale de son État centralisé. Elle fait ensuite partie de la confédération cirtéenne sous l'égide romaine. Détruite par Maxence, elle est relevée par Constantin et prendra son nom.
Elle fait ensuite partie des États musulmans. Gouvernée par les Aghlabides de Kairouan, elle tombe ensuite aux mains des Fatimides en 295/908, puis des Zirides et des Hammadides qui lui offrent une longue période de prospérité. Elle subit les vicissitudes de l'invasion des nomades arabes, aux côtés desquels elle survit en négociant trêves et tributs. Elle parvient cependant à maintenir une activité urbaine dans une région largement dominée par le pastoralisme. C'est donc tout naturellement que, avec l'avènement de la Régence turque à Alger, elle est choisie comme chef-lieu du beylik de l'Est, le plus peuplé des trois beyliks d'Algérie. Ses beys les plus célèbres furent Salah Bey (1184-1206/1770-1792) et Ahmed Bey (1241-1252/1826-1837).
Le premier s'illustra, en 1188/1774, en repoussant les Espagnols devant Alger, grâce à ses cavaliers et ses chameliers. Il se montra bon administrateur en recensant les oasis de son territoire afin de répartir l'eau équitablement. Il organisa et encouragea l'enseignement dans les mosquées et s'illustra en reconstruisant le pont d'el-Kantara. Il ne tarda pas à entrer en conflit avec le dey d'Alger, qui le fit étrangler. On dit que c'est en signe de deuil que les femmes de Constantine portent, aujourd'hui encore, leur voile noir.
Ahmed Bey fut le dernier bey de la ville. Autoritaire et juste à la fois, il était parfois cruel. Héros de la résistance contre la France, il continua la lutte tout en organisant son État pour prendre la succession du dey d'Alger. Le soutien des populations lui permit de mener la résistance dans sa capitale jusqu'en 1252/1837 et dans le sud jusqu'en 1265/1849.
L'histoire a accroché la ville à son rocher, nid d'aigle perché, exigu, comme coupé du reste de l'environnement. Elle y est restée enfermée 2000 ans. Les différents envahisseurs durent souvent détruire pour se faire leur place.
La vieille ville est ceinte, sur deux côtés, par le canyon du Rhumel, sur le troisième par un escarpement. En venant du nord par la route de Skikda, on en prend la mesure en découvrant la ville au bord d'une immense paroi rocheuse ou en longeant les gorges du Rhumel, profondes de 75 à 150 mètres, ou encore en empruntant un des ponts (Sidi Rached ou el-Kantara) les franchissant et reliant la vieille ville au reste de l'agglomération. Des balcons sont aménagés pour jouir du panorama.
La médina est enfermée dans le plus formidable rempart qui soit : des à-pics

sur tout son pourtour. Bâtie en dégradé depuis la Casbah jusqu'aux quartiers bas, drapée dans ses toitures de tuiles rouges, son tissu urbain a malheureusement subi des trouées qui l'ont défigurée.

À l'époque ottomane, elle comprenait la partie haute, au nord, la Casbah, et le quartier d'el-Kantara au sud-est. Les portes principales s'ouvraient au sud : Bab al-Oued, Bab al-Djadid, Bab al-Djabi. Les rues étaient bordées de boutiques (selliers, cordonniers, forgerons) et d'un grand marché. La Casbah constituait un quartier à part avec sa caserne et sa mosquée.

Dans la partie sud, se trouve le palais du Bey, construit par Ahmed Bey au début du XIIIe/XIXe siècle et joyau de l'art musulman. L'entrée en chicane débouche sur un patio délimité par des galeries à colonnettes de marbre. Plusieurs cours se succèdent et se distribuent autour de jardinets. Carreaux de faïence et peintures murales forment l'essentiel de la décoration. Des fresques représentent des villes et ports de la Méditerranée ottomane : Constantine, Tunis, Rhodes et Alger repoussant les Espagnols de Charles-Quint.

La ville comptait de nombreuses mosquées et *zaouïas*. La Grande Mosquée fut construite sous les Hammadides et restaurée sous les Ottomans. Son mur sud et son *mihrab* sont d'époque hammadide. Il faut aussi y retenir la coupole cannelée de son *mihrab*, d'inspiration fatimide, ainsi que ses claustras finement exécutés. Aujourd'hui, dans la ville moderne, on ne peut ignorer la place des Martyrs, cœur de la ville, les Bains de Sidi M'sid, source chaude, vestiges des thermes romains ayant permis la réalisation de piscines olympiques, l'Université de style futuriste, conçue par l'architecte Niemeyer. L'Université des sciences islamiques de Constantine est, quant à elle, la plus importante d'Algérie. Elle a été inaugurée en 1984, en même temps que la Grande Mosquée Émir-Abdelkader, qui est aussi un magnifique monument architectural, dont elle partage les bâtiments. Elle accueille environ 3000 étudiants répartis dans deux facultés (Faculté de la charia et de la civilisation islamique et Faculté de littérature et des sciences humaines).

Constantine est le berceau d'une grande école de musique andalouse. Elle est aussi célèbre pour sa cuisine et son artisanat : dinanderie, broderie, orfèvrerie.



Palais du Bey, Constantine



Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger

Alger : De la médina des Beni Mazghenna à la capitale de la Régence ottomane

Farida Benouis

Premier jour : La casbah d'Alger

III.1 ALGER

III.1.a Le Musée national des antiquités et des arts islamiques

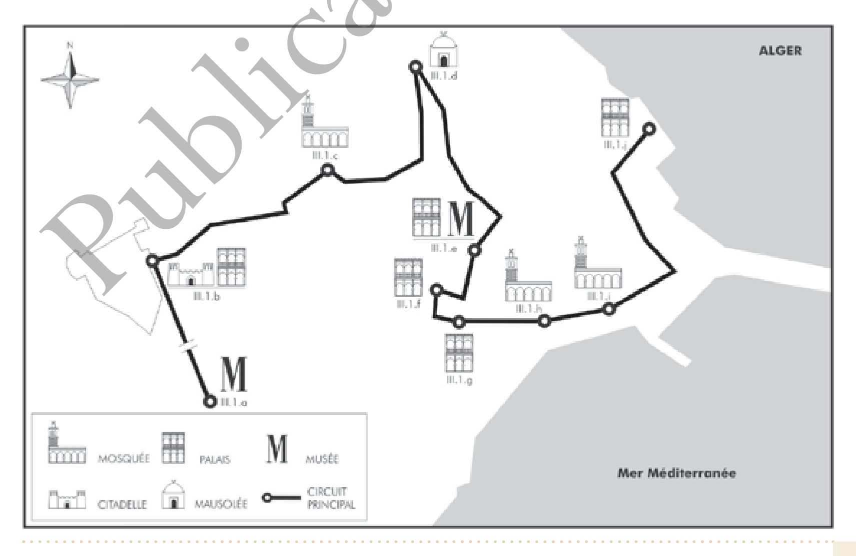
La médina : la Haute Casbah

III.1.b La Citadelle et le palais du Dey
III.1.c Mosquée Sidi Ramdane
III.1.d Mausolée de Sidi Abderrahmane

La médina : la Basse Casbah

III.1.e Dar Khdaouedj al-'Amya et Musée national des arts et traditions populaires
III.1.f Dar Mustapha Pacha
III.1.g Dar 'Aziza
III.1.h Djamaa al-Djadid (mosquée de la Pêcherie)
III.1.i Djamaa al-Kabir (Grande Mosquée)
III.1.j Le Bastion 23 (palais des Raïs)

La maison traditionnelle de la médina	Farida Benouis
Les carreaux de faïence d'Alger à l'époque ottomane	Nedjma Serradj-Remili



Selon la tradition historique la plus crédible, le territoire qui correspond à l'Algérie dans l'Antiquité émergea de la préhistoire lorsque, vers le XI[e] siècle av. J.-C., y débarquèrent les Phéniciens, fameux navigateurs et commerçants de la côte syro-libanaise qui sillonnaient la Méditerranée.

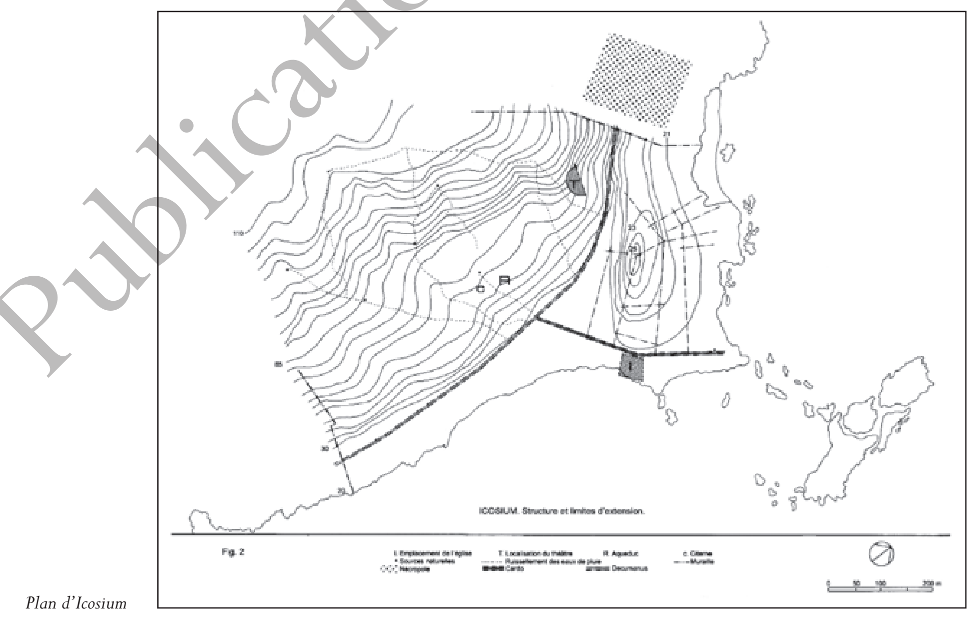
Le site d'Alger offrait, du côté de Bab al-Oued, une large plage abritée des vents d'ouest par l'avancée du massif de la Bouzaréah dans la mer, qui représentait un excellent mouillage pour les navires. De l'autre côté, la baie bien dégagée et ses quatre îlots proches du rivage offraient une position de repli idéale en cas d'attaque.

En 1940, la découverte archéologique d'un lot de 158 pièces de monnaie a révélé, gravé sur l'avers, le nom de ce comptoir, "Ikosim" (île aux Mouettes), tandis que la date de sa fondation, IV[e] siècle av. J.-C., fut attestée par la mise au jour de débris de céramiques retrouvés au fond d'un puits en 1952.

Avant l'arrivée des Romains, Ikosim fait partie du royaume maure de Bocchus et de ses successeurs, puis, après la pénétration romaine, du royaume de Juba II, vassal de Rome pour, en 43 ap. J.-C., être rattachée à la province de Maurétanie césarienne, prenant, sous l'empereur Vespasien, le nom d'Icosium.

Elle est citée par Ammien Marcellin, dans sa relation de la révolte du prince berbère Firmus, qui mit la ville à sac en 371-372 avant de la restituer, avec tout le butin, au général Théodose, envoyé par Rome.

Cette révolte constitue un épisode du schisme donatiste qui a profondément



Plan d'Icosium

marqué l'histoire du christianisme en Afrique et dont l'introduction à Icosium se situerait vers le IIIe ou IVe siècle. On connaît, en effet, au Ve siècle, trois de ses évêques, dont le plus célèbre, Crescens Episcopus Cositanus, participa à la conférence de Carthage en 411.

À cette époque, la ville, entourée d'une muraille fortifiée, occupait la partie basse du site, îlots compris, jusque vers Bab al-Oued. Les restes d'une nécropole romaine y ont été retrouvés, ainsi que les emplacements d'un théâtre romain, d'une église, de maisons, d'édifices thermaux. Des vestiges d'égouts et de voies romaines, cardo et decumanus, ont aussi été exhumés.

Les habitants d'Icosium vivaient des produits de l'agriculture et de l'élevage qu'ils tiraient des fertiles collines et plaines environnantes du Sahel et de la Mitidja. Ils fournissaient probablement du blé et de l'huile à Rome.

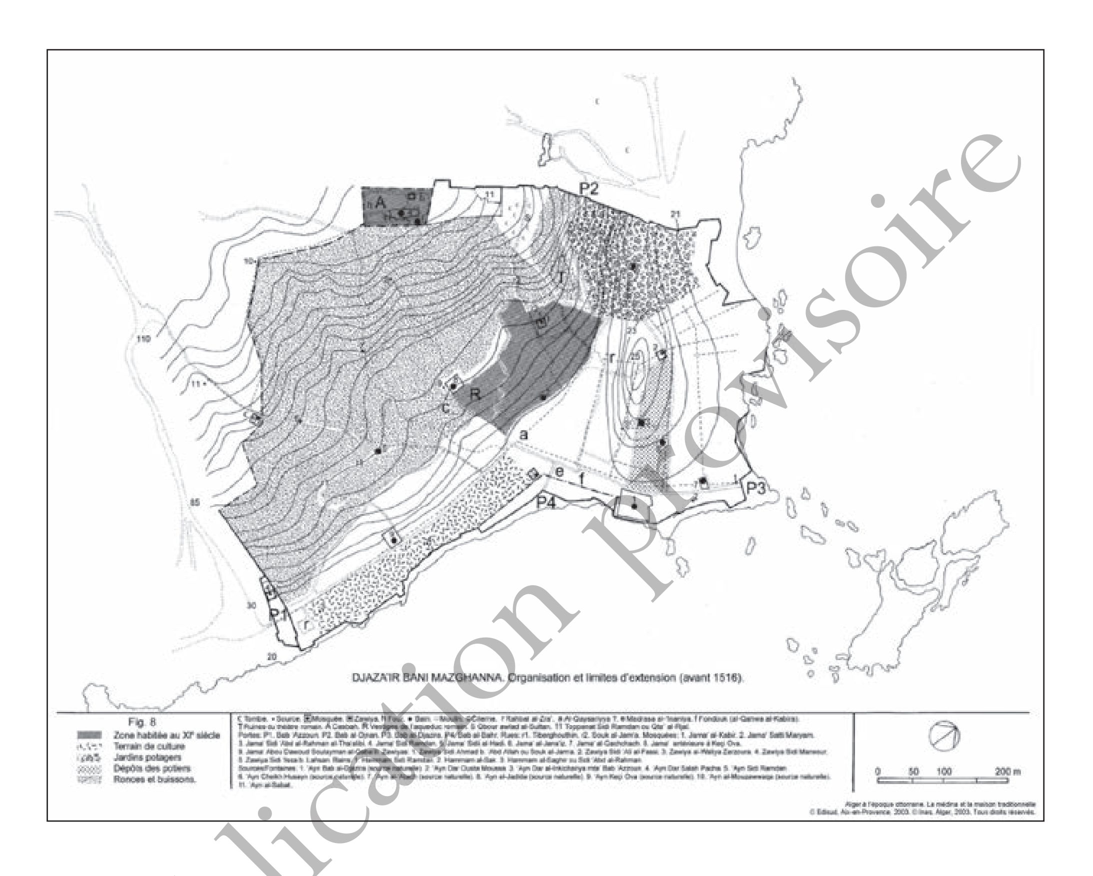
L'invasion vandale, de 430 à 530, entraîne la destruction du rempart romain d'Icosium. Elle est suivie par l'occupation byzantine de 533 à 649.

Après cette date, la ville connaît une longue période de silence. Le site n'a plus porté qu'un habitat léger ou considérablement réduit pendant deux siècles et demi, jusqu'à sa refondation, dans la seconde moitié du IVe/Xe siècle, par un prince de la dynastie berbère ziride, Bulughin ibn Ziri.

Après la conquête arabe, à la fin du Ier/VIe siècle, le Maghreb central est devenu une province de l'Empire musulman. Les tribus berbères islamisées des Sanhadja du Maghreb central sont sous le commandement du prince berbère, Ziri ben Menad installé à Achir, sa capitale, située près de Médéa. Son fils, Bulughin, grand guerrier, fonde trois villes sur un axe stratégique les reliant à Achir : Médéa, Miliana et Djazaïr Beni-Mezghenna, l'Alger actuelle. Il donnera ce nom à la ville en référence aux îlots tout proches (Djazaïr, "les îles" en arabe) et à la tribu des Beni-Mezghenna, de la confédération des Sanhadja, qui y vivait sur les vestiges d'Icosium.

La ville est ressuscitée et se reconstruit à partir des matériaux provenant de ses propres ruines. Ibn Khaldoun situe sa refondation et son repeuplement autour de 338-348/950-960. La muraille antique est renforcée ou reconstruite ; le tracé de la ville reprend les principales voies romaines, bien que rétrécies et obéissant plus ou moins au plan orthogonal propre aux Romains.

C'est par les géographes et voyageurs de l'époque que nous sommes renseignés sur la vie économique, essentiellement agraire, de Djazaïr Beni-Mezghenna. Ibn Hawqal, le premier, met l'accent sur les activités du port, parle d'exportations "de beurre, miel, figues et autres fruits". Au Ve/XIe siècle, al-Bakri parle de relations importantes avec la côte espagnole, et au VIe/XIIe, al-Idrissi évoque un "commerce florissant", qui s'est étendu au froment, à l'orge et au bétail. Au VIIe/XIIIe, al-Djazaïr est signalée sur les cartes géographiques, signe de l'importance prise par le port et la ville qui échangent "peaux, laine, huile contre draps et tissus européens".



Plan de Djazair Beni Mezghenna

De nombreux bazars, le long de trois ou quatre rues principales aux activités spécialisées, constituent le premier noyau commercial et urbain qui va se développer au fil des siècles.

La vie religieuse se concentre autour de deux établissements principaux, encore debout aujourd'hui : la Grande Mosquée, construite sous la dynastie berbère des Almoravides, en 490/1097, et la mosquée Sidi-Ramdane avec sa *madrasa* (école).

De cette époque date le premier système défensif de la ville. Si, aux IVe/Xe et Ve/XIe siècles, les îlots servent encore de refuge, au IXe/XVe siècle, Léon l'Africain, peu avant l'arrivée des Ottomans, peut parler de "murailles très belles et très solides faites de grosses pierres".

On signale déjà, dans le mur d'enceinte, les quatre portes que l'on retrouvera sous les Ottomans, à l'exception de Bab al-Djadid, ajoutée ultérieurement. L'ancienne Citadelle surplombant la médina, al-Qasba al-Qadima, se trouvait trois cents mètres plus bas que l'actuelle. Elle remonterait à la dynastie almohade

(544-647/1150-1250), connue pour son architecture militaire.

De nombreuses sources d'eau ont permis la construction de hammams, généralement accolés aux mosquées, comme Hammam Sidna, que l'on peut encore voir aujourd'hui.

Les habitations, quant à elles, commencent à gravir les premières pentes du site, se répartissant de part et d'autre des dépressions causées par le ruissellement des eaux de pluie qui servaient de lieux de passage.

Sur le plan politico-militaire, l'histoire de la ville va rejoindre celle du Maghreb central.

Deux dynasties berbères réussiront de courtes tentatives d'unification territoriale. Les Almoravides, partis du Maghreb extrême, se rendront maîtres, sous la conduite de leur chef, Youssef ibn Tachfin, d'un immense empire englobant tout le Maghreb et l'Espagne. Alger tombera en 474/1082. Les Almohades, avec à leur tête Abdelmoumen, reprendront toutes les possessions des Almoravides, dont Alger à partir de 546/1152 et jusque vers le milieu du VIIe/XIIIe siècle.

Les trois dynasties suivantes, les Hafsides de Tunis, les Abdalwadides de Tlemcen et les Mérinides de Fès, verront leur pouvoir s'affaiblir progressivement, au détriment les unes des autres, leurs territoires s'amputant respectivement. La ville subit les vicissitudes de ces querelles et des occupations diverses.

À partir de 909/1504, les offensives espagnoles et portugaises, véritable croisade africaine, se renforcent, menant à l'occupation des ports maghrébins aménagés en places fortes avec garnisons. Oran est livrée en 914/1509, Béjaia, berceau de la piraterie, tombe en 915/1510.

Après la prise de cette ville, les gouvernants d'al-Djazaïr se hâtent d'y envoyer une délégation pour faire acte de soumission au souverain espagnol. Celui-ci impose au sultan de la ville, le cheikh Salim Toumi, de lui livrer un des îlots du port sur lequel il édifie la forteresse du Peñon (le rocher) chargée de contrôler les mouvements des navires et de surveiller la ville. En 921/1516, après la mort de Ferdinand de Castille, les notables d'al-Djazaïr se considèrent comme libérés de leur serment à l'égard du nouveau souverain espagnol et font appel aux frères Barberousse.

Ces corsaires, originaires de l'île de Metelin (Lesbos), s'étaient rendus célèbres en aidant les Andalous qui fuyaient l'Inquisition espagnole à rejoindre les villes du littoral maghrébin pour y trouver refuge. C'est à ce titre de champions de l'islam contre la chrétienté que les habitants d'al-Djazaïr firent appel à eux pour les délivrer de l'emprise espagnole.

La première tentative d'Aroudj, un des deux frères Barberousse, pour reprendre le Peñon est un échec. Transgressant les accords avec les notables d'al-Djazaïr, il fait assassiner leur chef et se proclame sultan de la ville. Appelé à intervenir à Tlemcen, il est battu et tué en 923/1518 après s'être emparé des villes du Maghreb central, laissant à son frère, Khair-Eddine, le noyau d'un empire.

Celui-ci prend sa suite, mais l'ère des initiatives individuelles est révolue. Il recherchera la protection du sultan de l'Empire musulman turc, Sélim Ier,

qui accepte avec empressement, lui envoie 6000 hommes avec artillerie et lui octroie le titre de pacha et de beylerbey. Al-Djazaïr devient la première ville vassale de l'Empire ottoman au Maghreb, la Régence.

Avec l'avènement de la Régence ottomane d'Alger par Khair-Eddine, les bases d'une nouvelle organisation sont posées. État-gendarme, doté d'une sorte de constitution militaire, ses structures politiques et administratives ne varieront que très peu jusqu'en 1830. Au sommet, se trouvent les beylerbeys jusqu'en 994/1586, puis les pachas triennaux jusqu'en 1069/1659 (trente pachas), les aghas jusqu'en 1081/1671, puis les deys jusqu'en 1232/1817. Ils sont assistés par un Conseil ou Diwan, formés d'officiers ou dignitaires de l'armée, dont les membres sont désignés par eux. La région d'Alger est sous l'autorité directe du dey : c'est le Dar al-Soltane. Le pays est divisé en trois provinces ou beyliks, beylik d'Oran à l'ouest, de Médéa au centre et de Constantine à l'est, avec à leurs têtes, un bey nommé par le dey.

Les deux autres forces de la Régence sont la milice militaire des janissaires ou Odjak, et la confédération des corsaires ou Taïfa des Raïs. Ils sont tous deux les soutiens du nouvel État.

Être janissaire était un grand honneur. Ils bénéficiaient de nombreux avantages, achetant leurs produits alimentaires à des tarifs inférieurs à celui fixé pour la population. Ils logeaient dans huit casernes construites sur le type de la maison traditionnelle. Ils accomplissaient leur service selon le rythme de la vie en garnison, puis dans des camps mobiles pour collecter les impôts. Ils représentaient le pilier essentiel du pouvoir, ne souffrant pas le moindre retard dans le paiement de leurs soldes, se révoltant fréquemment et n'hésitant pas à recourir à la plus grande violence.

La Taïfa des Raïs constitue le troisième pouvoir. Le port d'al-Djazaïr était déjà anciennement un repaire propice aux navires corsaires musulmans. Il comptait parmi les places où les prieurs de l'ordre de la Merci rachetaient, depuis le VIe/XIIe siècle, les captifs chrétiens pris lors des combats. Ibn Khaldoun écrivait déjà en parlant des premiers corsaires : “Ces guerriers vont faire des descentes sur les côtes et îles habitées par les Francs, ils y arrivent à l'improviste et enlèvent tout ce qui leur tombe sous la main. Ils attaquent aussi les navires des Infidèles, rentrent chez eux chargés de butin et de prisonniers. De cette manière, les ports se remplissent de captifs : les rues retentissent du bruit de leurs chaînes.”

Al-Djazaïr n'est pas la seule ville de course en Méditerranée. Surtout, celle-ci n'est pas une invention musulmane ou algéroise. C'est une pratique courante en Méditerranée, créée par les Européens eux-mêmes : Rhodes, puis Malte avec les Chevaliers de Saint-Jean, La Valette, Palerme, Messine poursuivaient et rançonnaient les bateaux musulmans au nom de la religion. Les Raïs combattaient, au nom de l'État, pour protéger les navires musulmans et en particulier ceux des Andalous expulsés d'Andalousie. En 935/1529, Khair-Eddine réussira à débarrasser les Algérois des Espagnols

In 1024/1616, Mourad Raïs brought back a rich booty and 400 captives.

installés dans la forteresse du Peñon, “cette épine plantée dans leur cœur”. Il commence à aménager le port par la construction, à partir des matériaux du Peñon détruit, d’une jetée reliant la ville aux îlots. Cet abri sûr derrière ce môle va doter la ville du port qui fera sa notoriété.

Alger devient alors la cible privilégiée des attaques espagnoles. En 947/1541, Charles-Quint, irrité par les incursions des redoutables corsaires d’al-Djazaïr, se présente à l’embouchure de l’oued al-Harrach, non loin de la ville, avec 516 navires et 40000 hommes. En raison d’une violente tempête, l’opération tourne au désastre et les Espagnols perdent le tiers de leurs moyens matériels et humains.

Les bénéfices de la Course réalisés par les Raïs, chefs corsaires, sont considérables et la ville entière en vit. “Tout Alger”, note H. de Grammont, qui séjourne dans cette ville, “se mêlait à la Course. Les grands étaient armateurs, les petits marchands et les baldis [citadins] se cotisaient pour acheter et équiper un navire ; les femmes elles-mêmes vendaient leurs bijoux pour prendre part à cette fructueuse opération”.

Haëdo raconte : “La société des corsaires où figuraient de nombreux renégats, c’est-à-dire des chrétiens convertis, les Turcs de profession”, était caractérisée par son cosmopolitisme où Turcs et Kouloughlis (descendant de père turc et de mère autochtone) côtoient les Maures réfugiés d’al-Andalus, des juifs, des chrétiens, des Arabes et des Berbères autochtones, attirés par la manne corsaire.

Le XIe/XVIIe siècle apparaît comme l’âge d’or des corsaires algérois, de gloire et de prospérité pour Alger, ville-État invincible. Les nombreuses expéditions punitives contre Alger échouent.

La supériorité des corsaires d’Alger sur les navires chrétiens vient, d’après Haëdo, de l’adaptation des galères, galiotes et brigantins à la guerre de course et surtout à l’entraînement et à la discipline impitoyable des chiourmes. Équipés de navires plus grands et plus rapides, et surtout des fameux “vaisseaux ronds”, les Raïs ne se contentent pas de la Méditerranée. Ils franchissent le détroit de Gibraltar et mènent des incursions jusqu’en Angleterre et en Islande. En 1024/1616, Mourad Raïs en ramena un riche butin et 400 captifs. Pendant la guerre contre la France (1039-1043/1630-1634), les corsaires algériens s’emparent de 80 navires et font plus de 1300 captifs.

Alger, dans cette conjoncture, devient une grande métropole méditerranéenne dont la population dépasse les cent mille habitants, sans compter les milliers de captifs. On en a compté jusqu’à vingt-cinq mille. La ville s’agrandit, se dote de nombreuses mosquées et de maisons de maître, particulièrement dans son Fahs ou campagne alentour, dans lesquelles l’ameublement et la décoration constituent un véritable patchwork : faïences de Delft, marbres d’Italie, verreries de Bohême, glaces de Venise, pendules d’Angleterre, mais aussi les armes, les tapis et cuivres locaux, ainsi que les broderies de soie sur étamine ou toile.

III.1 ALGER

III.1.a Musée national des antiquités et des arts islamiques

177, avenue Krim-Belkacem. Parc de la Liberté, au carrefour de l'avenue Krim-Belkacem et de l'avenue Franklin-Roosevelt. Tel : 021-68-11-29. Horaires : 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi. Entrée payante.

C'est le plus ancien musée d'Afrique. En 1835, cinq ans après le début de l'occupation française, le maréchal Clauzel, gouverneur général de l'Algérie, décide la création d'un musée, qui rassemble dès 1838 les premières pièces antiques et quelques objets d'art ottoman de provenance algéroise. Le musée occupera jusqu'en 1896 différents endroits de la Basse Casbah, avant de se fixer dans un beau parc du quartier Mustapha-Pacha, sur les hauteurs d'Alger (aujourd'hui parc de la Liberté) où il est inauguré officiellement en 1897.
Le musée comprend deux bâtisses distinctes : l'une abrite la collection d'antiquités, l'autre, inaugurée récemment (mai 2003), la collection d'art islamique. Les objets exposés permettent de parcourir l'histoire de l'Algérie depuis l'époque libyco-punique ou proto-historique jusqu'au XXe siècle.

Après avoir franchi le grand portail d'entrée du parc, longer le mur à droite où l'on peut déjà voir, scellées dans le mur extérieur du musée, des stèles et pierres gravées de lettres libyques (alphabet des premiers royaumes berbères), puniques ou romaines remontant à la première antiquité de l'Algérie. Sur la droite, se trouve l'entrée de la première bâtisse, celle du fonds antique.
Celui-ci est très riche et se répartit dans plusieurs salles consacrées à la sculpture, aux mosaïques, bronzes et marbres provenant des nombreux sites antiques répartis sur toute l'Algérie, Djemila, Tipaza, Timgad, Hippone.
La première salle est celle dite des rites païens, témoins des plus anciennes religions connues au Maghreb.
La salle principale ou salle des marbres contient des sculptures, copies d'œuvres grecques depuis Phidias (Ve siècle av. J.-C.) et des œuvres romaines (Ier et IIIe siècle ap. J.-C.). La plupart proviennent de Cherchel, capitale du roi artiste Juba II.
La visite de la première bâtisse se termine par la cour intérieure du musée, où l'on peut voir des inscriptions dédicatoires ou funéraires de différentes époques : des moulages de la période antique, mais aussi de nombreux fragments d'architecture d'époque islamique ainsi que des inscriptions et stèles funéraires d'époque ottomane.

La deuxième bâtisse se trouve, en revenant sur ses pas, à gauche après l'entrée du parc. Les salles se trouvent au premier étage. On y accède avec le même ticket d'entrée.

Les collections d'art musulman se sont constituées à partir du premier fonds de 1854 d'objets algériens et orientaux et se sont progressivement enrichies de pièces mises au jour à la faveur des fouilles archéologiques réalisées dans le pays. Cette partie islamique se veut le reflet de l'histoire des dynasties qui se sont succédé en Algérie.

On y trouve d'abord les fragments de plâtre sculpté de Sédrata (Isedraten), premier royaume islamique fondé en Algérie, celui des Rostémides (IVe/Xe siècle).
Le premier fragment de frise sculpté de *timchent* à décor épigraphique, géométrique et floral comporte trois registres séparés par trois cadres. Le décor épigraphique qui meuble le premier registre porte en inscription la formule *baraka*, bénédiction, répétée trois fois en beaux caractères arabes coufiques. Le deuxième est formé d'un bandeau de losanges ajourés formant treillis. Le troisième, dont il ne reste presque rien, devait présenter un décor floral.
Le deuxième panneau, fragment d'un revêtement mural en *timchent*, est sculpté, lui aussi, d'un décor floral réparti sur trois registres séparés par des cadres formés de filets plats, eux-mêmes séparés par un grènetis. Dans le registre inférieur, quatre colonnes portent des arcs en forme de rosaces composées de neuf feuilles de palmiers arrondies et évidées, ornées d'alvéoles, et d'une succession de petits enroulements dérivés de la feuille d'acanthe. À chacun de ces enroulements correspond un des boudins dont l'arc est orné. Le deuxième registre est constitué de feuilles de vigne attachées à leurs tiges par de larges pédoncules perforés se recourbant en crochets et en anneaux. Au-dessus, des feuilles stylisées s'étendaient jusqu'au registre supérieur, dont il ne reste qu'un fragment.
Le troisième objet en *timchent* est une sorte de niche ou cul-de-four de plan rectangulaire à fond arrondi et surmonté d'une demi-coupole aplatie qu'ornent des nervures terminées par des alvéoles. La baie de façade, sculptée en faible relief, est ornée de festons, de losanges et de cercles, tandis que les écoinçons sont meublés de médaillons à rosaces cernés de part et d'autre par des feuilles stylisées. La baie s'inscrit dans un double encadrement : le premier formé d'une bande de treillis losangé, le second d'une étroite bande ajourée. Le décor de ce panneau évoque celui que les Romains et les Byzantins du Maghreb sculptaient sur des reliquaires en terre, des éléments architecturaux, des autels… attestant par là la continuité du répertoire ornemental. Cette niche était aménagée dans l'angle du mur à une certaine hauteur au-dessus du sol pour aider à supporter le toit en forme de berceau.
On verra ensuite les sculptures sur plâtre ou marbre de la Qalaa des Beni Hammad



Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger



Fragment de timchent, baraka, Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger

(royaume des Hammadides, V^e^/XIe siècle), comme ce lion assis en marbre gris sculpté et taillé, les chaires des mosquées almoravides d'Alger et de Nédroma (Ve/ XIe siècle) ainsi que des inscriptions coufiques sur bois ou pierre datant de la même époque.
Une attention particulière sera réservée au *minbar* de la Grande Mosquée d'Alger, daté de 490/1097 et portant une décoration florale : contemporain de Youssef ibn Tachfin, c'est le plus ancien meuble religieux en Algérie. On remarquera aussi le moulage du *mihrab* de la mosquée Sidi Bel-Hassen de Tlemcen (VIIe/XIIIe siècle).
L'arrivée des Andalous est attestée par les nombreuses céramiques à entrelacs géométriques et floraux qui se retrouvent sur tout le littoral méditerranéen, du Maroc à la Tunisie, témoin de leur installation et d'une évolution vers un art islamique de plus en plus raffiné.
Quelques pièces d'origine orientale permettent d'utiles corrélations avec l'évolution de l'art dans les contrées éloignées de l'islam. Ainsi, l'art mobilier du Maghreb est largement représenté : le Maroc, avec des tapis de Rabat, du Haut et Moyen Atlas, des broderies de Fès, des cuivres ciselés ; la Tunisie par des tapis de Kairouan, des faïences de Nabeul. L'Orient est évoqué avec l'art syro-égyptien : lampes de mosquée, verreries, plats des Xe/XVIe et XIe/XVIIe siècles, bronzes et cuivres de Damas.
Enfin, des vitrines renferment des broderies algériennes d'époque ottomane : rideaux, écharpes, ceintures brodées de fil d'or et d'argent et couvertes de paillettes. Durant la Régence, les Algérois se sont effectivement acquis une réputation d'excellents brodeurs, les hommes sur cuir et velours, les femmes sur soie, étamine et laine, une technique importée par les Turcs et que l'on retrouvera dans tous les pays sous tutelle ottomane. Des miniatures et des manuscrits viennent compléter ces ensembles, de même qu'une riche collection numismatique.



Fragment de timchent, décor floral, Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger

LE PARC

Après la visite du musée, on pourra voir au fond du jardin, à gauche, la maison de style mauresque et le kiosque du même style ombragés par de vieux et magnifiques arbres méditerranéens dont un caoutchouc aux racines apparentes. Au fond du parc, on peut jouir d'une vue assez dégagée sur la baie d'Alger.

Si l'on dispose d'un peu plus de temps, entreprendre la traversée du parc en empruntant les chemins qui descendent vers les étages inférieurs du jardin pour y admirer les nombreuses variétés de plantes qui s'y épanouissent. À mi-descente, se trouve un plan d'eau où s'épanouissent de beaux massifs de bambou. Enfin, en empruntant le double escalier monumental, on aboutit sur la rue Didouche-Mourad, au niveau du quartier de la basilique du Sacré-Cœur. Entre les deux volées de marches, une pièce d'eau ornementale est surmontée de la stèle commémorative de l'inauguration du parc portant le nom de son fondateur, Charles de Galland, maire d'Alger de 1910 à 1915.

Niche en timchent, Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger





Minbar de Djamaa al-Kabir, Musée national des antiquités et des arts islamiques, Alger

LA MEDINA : LA HAUTE CASBAH

Farida Benouis

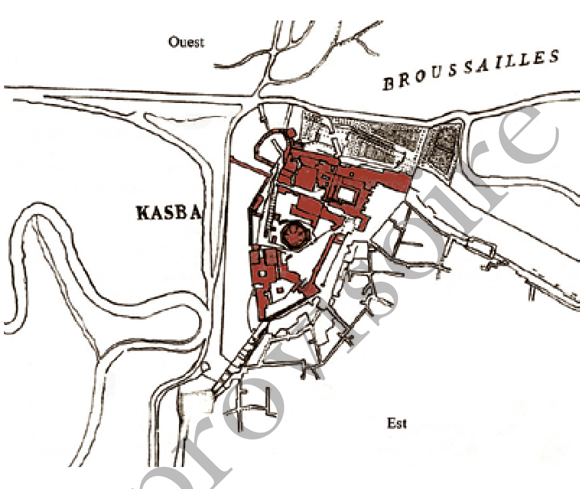
La médina, ou vieille ville, ou encore Casbah, est le centre historique d'Alger. Elle se divise en deux parties bien distinctes et qui coïncident avec les deux zones topographiques du site : la Basse Casbah ou wata *(la plaine), la Haute Casbah ou* djebel *(la colline).*
Pour des raisons de commodité, la visite se fait en commençant par la partie haute.

C'est la partie de la médina la mieux conservée car, contrairement à la partie basse, elle n'a pas subi de grands plans de restructuration et de démolition de la part des autorités françaises d'occupation.
La médina ne déroge pas au premier caractère permanent de l'urbanisme en pays musulman, à savoir la séparation entre quartiers commerciaux et résidentiels. Les habitations, 6800 recensées au moment de l'occupation française en 1830, serrées les unes contre les autres, situées à l'écart des voies de circulation, ne sont accessibles que par un réseau de rues étroites et tortueuses dans un tissu urbain très dense. On y distingue deux rues principales et continues qui suivent la pente générale jusqu'au bas de la ville, des ruelles secondaires et un grand nombre d'impasses souvent privatisées de fait par consentement entre voisins.
Le deuxième aspect est l'organisation en quartiers qui s'exprime par l'existence, au sein de la médina ou dans un quartier limitrophe, de tous les éléments nécessaires à la vie quotidienne du citadin : la mosquée, l'école coranique ou *madrasa*, le hammam, le four, la fontaine publique, les boutiques permettant de s'approvisionner sans avoir à descendre au centre.
On comptait à Alger, à l'époque ottomane, vingt-cinq bains, vingt-huit fours, cinquante fontaines et une centaine de mosquées. Beaucoup de ces dernières ont disparu avec la colonisation ; il en reste actuellement une dizaine, tandis que la modernisation a entraîné la disparition d'un bon nombre des autres.
Ces constructions servaient souvent à nommer les rues où elles se situaient (par exemple, Zanqat Sidi Ramdane). Certaines de ces rues sont partiellement ou totalement couvertes par les constructions ou des voûtes auxquelles on donne le nom de *sabbat* ou passage couvert. À l'époque ottomane, les rues étaient délimitées par des portes qui se fermaient la nuit pour des raisons de sécurité.
Le quartier se définissait donc comme un ensemble de maisons, structuré par des rues, fermé par des portes et doté des organes nécessaires à son bon fonctionnement. Il pouvait aussi résulter de groupements tribaux, professionnels ou communautaires comme Houmat Salwi (quartier de Salé) ou Zanqat Djraba (rue de Djerba). Les Andalous, malgré leur forte concentration, n'ont pas eu de quartier à leur nom. Ils semblent s'être disséminés le long de différentes rues. La population juive était concentrée sur trois puis deux quartiers. Il n'existait pas non plus de quartiers réservés aux classes supérieures.
Il est difficile de distinguer, par l'apparence extérieure de l'habitation, son appartenance à une famille riche ou pauvre. L'unité architecturale est garantie par l'homogénéité des formes de l'habitat. Elle donne à la ville l'apparence d'une agglomération d'éléments de formes régulières, de grandeur variable et se combinant les unes aux autres.
Pour des raisons évidentes de sécurité, c'est dans cette partie haute de la ville qu'on trouve la Citadelle ou Casbah, forteresse qui a donné son nom à la médina.

III.1.b La Citadelle et le palais du Dey

Boulevard Hahad-Abderazak.
Horaires : 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi. Possibilité de visite guidée. Entrée payante.

Située à 118 mètres au-dessus du niveau de la mer, la Citadelle domine la médina et le port. Elle a une forme générale de triangle grossier de 530 mètres de périmètre, déformé par la saillie d'un bastion arrondi protégeant le côté sud-est de la ville. Deux de ses murs sont la continuation du rempart qui enserre la ville tandis que le troisième l'en sépare. C'est là que se trouve la porte. La Citadelle est donc incluse dans le rempart global d'Alger.
Sa construction fut ordonnée par Aroudj en 921/1516, en remplacement de l'ancienne Citadelle située 300 mètres plus bas, et achevée en 998/1590. À l'origine, elle se présente comme un fort militaire abritant la plus importante caserne de janissaires de la ville, qui en comptait sept autres. On y trouvait, outre les logements des 59 janissaires, ou trois *soffras* (escouades), des magasins, des ateliers, une mosquée et une poudrière. Elle abrite jusqu'en 1232/1817 le quartier général de la milice des janissaires. Très étendue, ses structures initiales de caserne en font une forteresse avec deux étages de batteries.
En 1232/1817, le dey Ali Khodja décide d'y transférer sa résidence, initialement située dans la partie basse de la médina, afin de se mettre à l'abri des perturbations provoquées par des janissaires toujours prompts à s'en prendre à la vie des deys. Dans cet objectif, il y fait aménager une porte fortifiée surmontée d'une batterie – ce qui lui permet en même temps, en s'éloignant du rivage, de se mettre hors de portée des bombardements venant de la mer.
En 1234/1819, son successeur, Hussein Dey, continue les aménagements qui



Plan de la Citadelle d'Alger, Devoulx


La Citadelle

Le dey Hussein, lithographie, Wolfgang Matth



transforment la forteresse en résidence gouvernementale. Elle devient le siège de l'administration, de la justice et des finances de la Régence : on y trouve la salle de réunion du Diwan, ou Conseil, la salle d'audience et de justice, les appartements du ministre des finances et ceux de l'agha, chef des janissaires. La Citadelle comprend aussi le palais du Dey, avec ses appartements privés, une aile réservée aux femmes ou harem, la salle du trésor, la mosquée du Dey, le hammam, les cuisines. Des dépendances consistaient en entrepôts, écuries, salle d'armes, deux jardins (un d'hiver et un d'été) et un parc à autruches.

Aujourd'hui, l'ensemble est coupé en deux par une voie à grande circulation. Après avoir franchi le portail actuel, on se retrouve dans une cour occupée principalement par la poudrière. Celle-ci, de 25 mètres de diamètre, servait à la fabrication du salpêtre. Par sa forme octogonale, elle est un spécimen original d'architecture, à rapprocher de la forteresse de Tamentefoust, à l'est d'Alger.

Sur la gauche, on peut voir des pièces qui sont d'anciennes casemates. Au fond, s'élève un haut édifice : le palais des Beys. Il hébergeait les beys qui venaient régulièrement remettre au dey le fruit de la collecte des impôts de chacun des beyliks. Sous ce palais, face à l'entrée, se trouve le pavillon de repos des femmes.

En gravissant la pente qui le longe, on accède au chemin de ronde, percé d'embrasures, qui domine la ville. À son extrémité, après être passé au-dessus de la voie à grande circulation, on aboutit au premier étage du palais du Dey dont on domine la cour ou *wast al-dar*. Celle-ci, de 18 mètres sur 10, est entourée de galeries soutenues par des colonnes derrière lesquelles s'ouvrent les chambres. C'est dans cette cour que s'effectuait le paiement des janissaires, et que justice était rendue. Elle fut le théâtre de nombreuses manifestations de violence.

Sur un des côtés de la galerie, on aperçoit, au deuxième étage, une construction de bois faisant saillie. C'est là, semble-t-il, que se passa la scène du coup d'éventail qui déclencha l'expédition française contre Alger et que Hussein Dey assista à l'arrivée de la flotte française, le 13 juin 1830.

Après avoir traversé la cour du palais, par un corridor, on arrive à la partie abritant les deux mosquées de la Citadelle. Sur la gauche, la première mosquée est celle des Janissaires qui logeaient dans la Citadelle avant que celle-ci ne devienne résidence gouvernementale. Son minaret, court, présente trois étages ornés de six niches

Mosquée du Palais du Dey, la Citadelle





Mosquée Sidi Ramdane

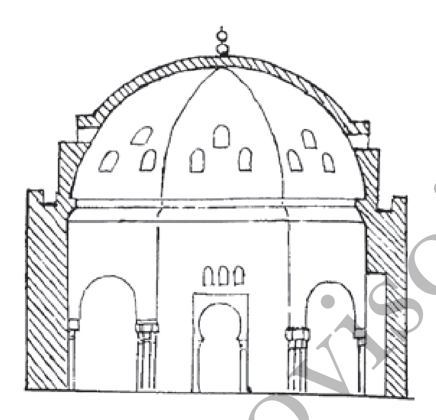
en forme d'arc et décorées de carreaux de céramique. Il est surmonté d'un lanternon arrondi.
Sur la droite, la deuxième mosquée est celle du Dey. Sa salle de prière est ornée d'un portique de colonnes de marbre supportant une coupole octogonale. Son minaret domine l'ensemble des bâtiments de la Citadelle.
En dépassant les mosquées, on accède par une pente un peu raide à la terrasse du bastion qui fait saillie dans le rempart. Il présente dix embrasures orientées vers les terres.

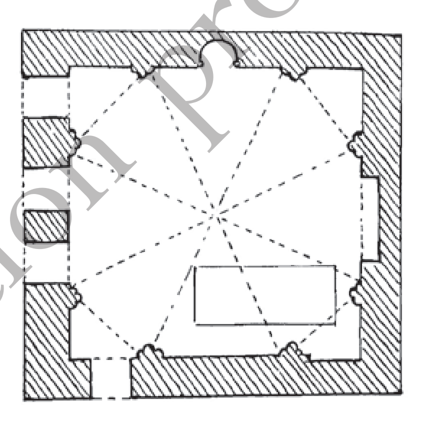
III.1.c **Mosquée Sidi Ramdane**

En sortant de la Citadelle, descendre le boulevard Hahad-Abderazzak. Contourner le pan du rempart et prendre, après la traversée du boulevard de la Victoire, sur le trottoir d'en face, la rue Sidi-Driss. Prendre ensuite la troisième rue à gauche, rue Sidi-Ramdane, jusqu'au mur de la mosquée, reconnaissable à la fontaine qui lui est accolée. L'entrée de la mosquée se trouve sur le mur de gauche.

Son édification est antérieure à l'arrivée des Ottomans à al-Djazaïr. Elle se trouvait à proximité de l'ancienne Casbah de l'époque berbère, qui se situait 300 mètres plus bas que la forteresse ottomane ; pour cela, on l'a longtemps appelée Djamaa al-Qasba al-Qadima ou mosquée de la Vieille Casbah.
Sa salle de prière, très simple, témoigne de la sévérité rudimentaire des premières mosquées maghrébines. 18 colonnes de pierre dépourvues d'ornements forment 3 nefs de 3 mètres de largeur et 9 travées. Ces travées sont recouvertes de 9 toits en fermettes, typiques des mosquées d'époque berbère, que l'on retrouve à la Grande Mosquée. Ces toits à doubles versants sont recouverts de tuiles. Il est à noter que les colonnes sont d'époque postérieure à la construction de l'édifice. Le *mihrab*, réduit à sa plus simple expression, se trouve dans le mur de gauche de la première allée. Cette disposition est celle des mosquées arabes, dans le sillage de la Grande Mosquée de Cordoue.
Sur les trois côtés de la salle de prière, on note la présence, au premier étage, de tribunes, réservées aux femmes, auxquelles

on accède par un escalier rudimentaire se trouvant à droite de l'entrée.
Le minaret, de plan carré, est peu élevé ; il présente quelques découpes dans la maçonnerie.
La dépouille de Sidi Ramdane, le saint personnage à qui est dédié ce temple d'un archaïsme touchant, se trouve dans une petite pièce indépendante et attenante à la mosquée.





Mausolée Sidi Abderahmane, plan

III.1.d **Mausolée Sidi Abderrahmane**

En empruntant des escaliers, à droite, on retrouve la rue Sidi-Driss. La descendre jusqu'au croisement avec la rue Ben-Cheneb. Le mausolée se trouve sur la gauche, au n° 45.

Sidi Abderrahmane est le saint patron d'Alger. Il est né en 784/1383 à Alger ou dans ses environs et est issu de la tribu des Thaaliba. À l'âge de seize ans, il quitte la ville pour entreprendre un long voyage d'études qui le mènera à Béjaia, Tunis et La Mecque, dernière étape de son périple d'études et de piété. De retour à Alger après vingt années d'absence, il partage sa vie entre l'écriture de pas moins de trente ouvrages, l'enseignement des sciences religieuses et la dévotion. Il fait l'unanimité, auprès de ses contemporains comme auprès des générations suivantes, par son savoir inépuisable, sa vie exemplaire et la bénédiction, la *baraka*, que sa présence apporte à la ville d'al-Djazaïr qui en fait son saint protecteur. Il est l'archétype de cette lignée de mystiques qui, animés d'une foi passionnée, d'une grande culture et d'une profonde vertu, suscitent la vénération de tous. Ainsi naît le culte des saints qui se généralise au Maghreb, répondant aux aspirations profondes, de la part des masses populaires, d'intercession auprès de Dieu.

À sa mort, en 875/1471, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sa dépouille est déposée au-dessus de la porte de Bab al-Oued, à mi-hauteur de la colline d'Alger.
En 1019/1611, soit cent quarante années après sa mort, sa gloire ne cessant de grandir, on construisit un mausolée pour abriter sa sépulture.

Pour accéder à ce mausolée, on traverse, par un long escalier ombragé d'arbres centenaires, la nécropole qui s'est constituée autour du mausolée et qui renferme les tombeaux de personnages illustres. On y trouve, immédiatement à gauche de l'entrée, le tombeau de Ouali Daddah, autre saint, mort en 961/1554, dont la légende dit qu'il souleva la mer en la frappant avec son bâton, provoquant la tempête qui ruina la flotte de Charles-Quint.

En bas de l'escalier, juste avant d'accéder au cœur du mausolée, on trouvera le tombeau de Sidi Mansour, mort en 1074/1664, saint réputé pour ses miracles et dont on peut voir le cénotaphe à travers l'ouverture dans le mur. Face à ce tombeau, une autre nécropole abrite, contre le mur du fond, la tombe de Hadj Ahmed, dernier bey de Constantine, inhumé en 1848, et enfin la *koubba* de Lalla Aïcha, fille de Sidi Abderrahmane.

L'entrée du mausolée lui-même est marquée par une porte à arc en plein cintre surmontée par une inscription à la gloire de l'*oukil* Abdelkader qui, en 1036/1627, édifia le monument. La première ligne dit : “Ceci est le tombeau de Sidi Abderrahmane.”

Après le vestibule, on accède à la chambre funéraire où se trouve le tombeau recouvert de riches étoffes. La chambre funéraire, devenue mosquée, est une salle octogonale surmontée d'une coupole dont chaque pan est percé de trois ouvertures finement ajourées de motifs géométriques ou floraux.

Dans les angles formés par les pans de l'octogone, on observe les huit groupes de trois demi-colonnes en marbre, engagées dans les murs supportant la coupole. Les chapiteaux des colonnes sont des adaptations musulmanes des chapiteaux corinthiens à feuilles d'acanthe.

Encadré de deux colonnettes de marbre, le *mihrab*, ajouté vers 1107/1696, est richement orné de placages de faïences persanes rares à grand motif floral.

À la coupole sont suspendus des lustres de cristal et des étendards.

Le sanctuaire fait aussi office de nécropole. On y trouve les tombeaux de plusieurs pachas : Hassan Pacha, Mustapha Pacha et son fils Omar. Près du *mihrab* reposent la fille de Hassan Pacha et, au pied du tombeau, la dépouille du maître Boudjemaa, un érudit qui fut le professeur de Sidi Abderrahmane. Au-dessus de ces tombes, les murs présentent des inscriptions dans une élégante calligraphie blanche sur fond bleu. Une étroite galerie bordée par une balustrade de bois ouvragé d'arcs et de doubles colonnettes surmonte toute la salle.

Le mausolée devenant un lieu de pèlerinage, des lieux d'hébergement et des cuisines furent aménagés au fond du vestibule d'accès à la chambre funéraire. Ces pièces sont actuellement (2007) en cours de restauration.

L'ensemble de l'édifice est couronné par le minaret de plan carré ajouté lors de la transformation finale en mosquée en 1142/1730 et décoré de colonnettes et d'arcatures surmontées de bandeaux de faïences sur trois étages. Il constitue un lieu de ralliement pour la population d'Alger, le mausolée étant, aujourd'hui encore, un lieu extrêmement fréquenté, particulièrement lors des fêtes religieuses.

Alger

Mausolée Sidi Abderahmane, minaret



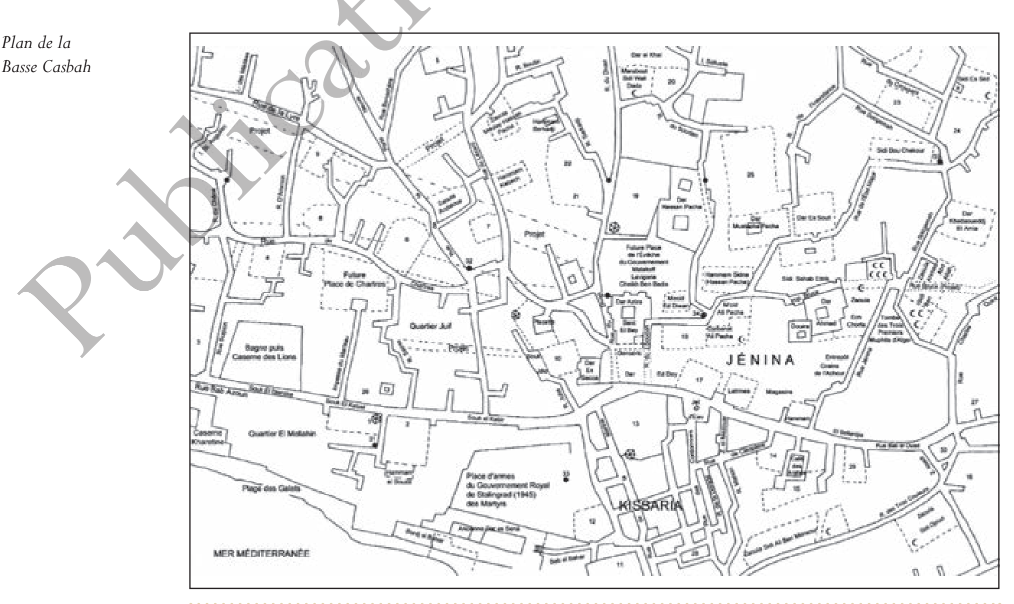
LA MEDINA : LA BASSE CASBAH

Farida Benouis

La partie basse de la médina, celle qui jouxte la mer, a fait l'objet d'un plan général de démolition affectant une surface de 17 hectares. L'actuelle place des Martyrs y fut aménagée, suivie de la double percée de l'avenue du 1er-Novembre. Toutes les habitations ont disparu, à l'exception de l'ensemble du Bastion 23, à l'extrémité est. Cette partie rassemblait les principales mosquées, sièges de la vie religieuse, culturelle et juridique de la ville, et fondement de la communauté en pays musulman. On en comptait sept à l'époque ottomane ; il en reste trois : Djamaa al-Kabir (la Grande Mosquée), Djamaa al-Djadid (la mosquée de la Pêcherie) et la mosquée Ali Bitchine.

Protégée par ses sanctuaires, Alger, comme toute ville musulmane, développait son grand souk avec ses nombreuses rues spécialisées autour de l'axe principal formé par les deux rues Bab-Azzoun et Bab al-Oued qui coupaient la ville de bout en bout. Cette zone, dont on a pu reconstituer le plan général, correspond actuellement à la place des Martyrs. On y a localisé une quinzaine de marchés sur la quarantaine que comptait la ville. On y trouvait la traditionnelle hiérarchisation des activités commerciales : les plus nobles, comme le sagha ou souk des orfèvres, la qissarya ou marché des produits importés, le ghazl ou marché des filés, se trouvaient tout près du centre ; les plus bruyants ou nauséabonds, comme les sabbaghin ou teinturiers, les sammarin ou forgerons, les shamma'in ou ciriers, étaient rejetés à la périphérie. Plus de cinquante corps de métier différents étaient représentés.

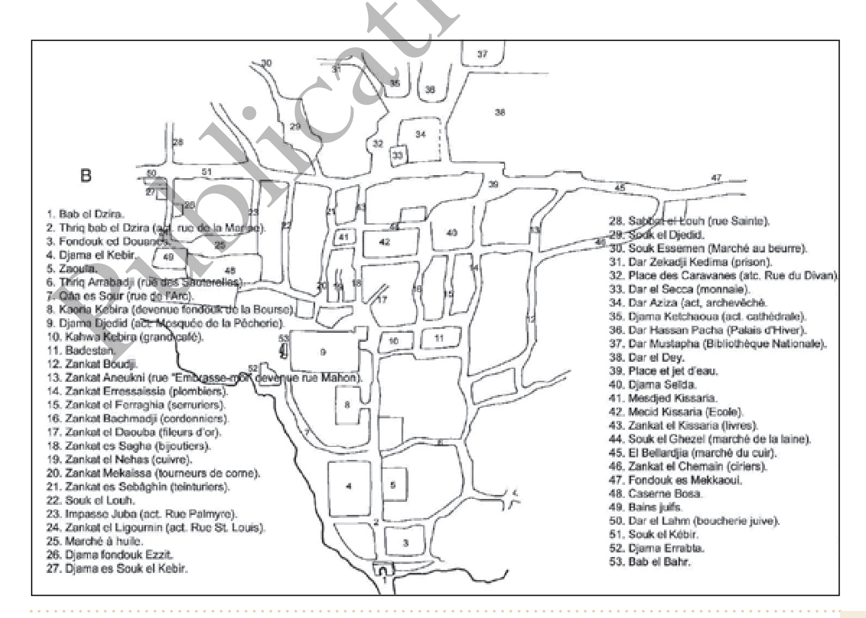
Jusqu'en 1232/1817, cette zone abritait aussi le siège du pouvoir politique : le



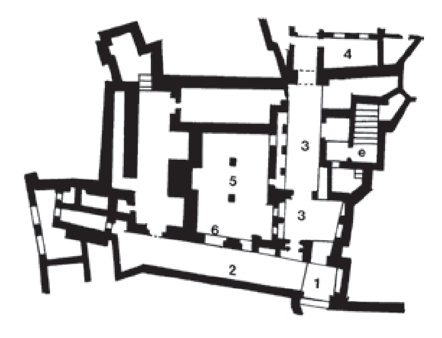
Plan de la Basse Casbah

palais du Dey ou Dar al-Soltane, qui était en même temps le Dar al-Imara ou siège du gouvernement. Ce palais était intégré dans le complexe de la Djenina, dont il ne reste qu'une infime partie correspondant à l'édifice de Dar 'Aziza. Accolés à cet ensemble, on trouvait le boulouk bachi qui abritait les officiers de la milice turque, le Dar al-Sikka, où était frappée la monnaie, et le badestan, marché où étaient échangés les captifs et les prises de la Course. Au-dessus du port se trouvait le tarsana ou chantier de construction de la flotte de la Régence.

Dans cette partie de la ville à vocation commerciale, les matières premières et les denrées entraient et sortaient par les deux grandes portes, Bab-Azzoun et Bab al-Oued, aux extrémités des rues correspondantes. On y trouvait les fondouks – Fondouk Zit, al-Djadid, al-Azara – servant d'hôtels pour les voyageurs et d'entrepôts pour les marchandises. Alger en a compté jusqu'à vingt-cinq. À la périphérie de cette partie de la ville se situaient les huit casernes de janissaires regroupées près des portes. La Basse Casbah correspondait donc à un quartier très dynamique de rues-marchés dont le quadrillage reprenait, en gros, les voies de communication de la ville romaine d'Icosium. La ville ne comportait pas de grandes places ouvertes ; ce sont les mosquées et leurs cours qui servaient au rassemblement des citadins d'Alger. C'est aussi dans cette zone que les riches citadins et corsaires édifiaient leurs maisons (le Bastion 23, Dar Mustapha Pacha…).

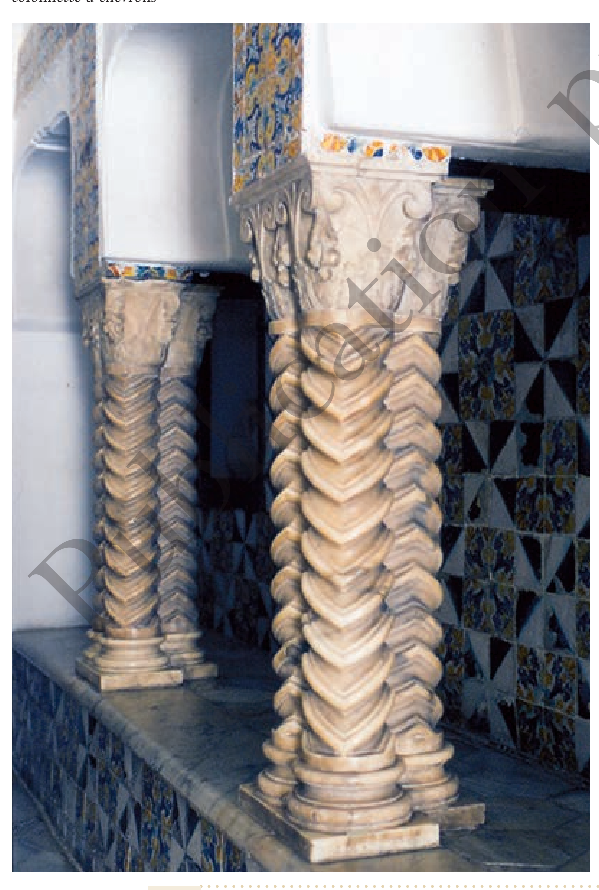


Plan du Grand Souk de la Basse Casbah



Dar-Khdaouedj al-'Amia, plan du rez-de-chaussée
1 Entrée
2 Passage
3 Double sqifa
4 Dwira
5 Salle du musée
6 Djeb, citerne

Dar-Khdaouedj al-'Amia, triple colonnette à chevrons



III.1.e Dar Khdaouedj al-'Amya et Musée national des arts et traditions populaires

Reprendre la rue Sidi-Driss jusqu'à la rue Mohammed-Akli-Malek. Dar Khdaouedj al-'Amia abrite, au n° 5, le Musée national des arts et traditions populaires.
Horaires : 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi. Possibilité de visite guidée. Entrée payante.

Ce palais à trois niveaux a été construit sur une ancienne *zaouïa*, à la fin du IXe/XVe siècle, par le raïs Yahia. Elle fut ensuite la propriété du *khaznadji* ou ministre des finances du dey Mohammed ben Othman qui l'offrit à sa fille aveugle prénommée Khdaouedj. Les héritiers la vendirent à l'État colonial qui en fit le siège de la première mairie d'Alger puis l'habitation du président de la Cour d'appel. Précédemment, la résidence avait été louée par le marchand juif Bakri, ce qui explique la deuxième appellation. Elle devint ensuite le siège d'une Exposition des arts populaires, puis, à l'Indépendance, le Musée national des arts et traditions populaires.
Le palais est légèrement en hauteur par rapport à la rue. L'entrée présente deux axes. À gauche, un long couloir offre un passage qui devait mener à une autre entrée. Tout droit, on accède à une double *sqifa* : la première, presque carrée, précède la seconde, couverte de voûtes d'arêtes, longue et bordée de *doukkanas* ou banquettes en maçonnerie aménageant des niches individualisées par des triples colonnettes à chevrons, d'une très belle et très rare exécution.

Les banquettes sont surplombées par des arcs en accolade et tapissées de faïences tunisiennes.

Au fond de la *sqifa*, une porte ouvre sur la *dwira*, ou petite maison attenante, constituée de plusieurs pièces et d'un petit patio actuellement recouvert d'une verrière.

On accède au premier étage où se trouve le *wast al-dar* ou patio par un bel escalier démarrant à droite de la grande *sqifa* et précédé d'une troisième petite *sqifa*. Le patio donne sur deux étages de galeries à trois arcs brisés supportés par de fines colonnes et desservant les quatre pièces traditionnelles.

Le troisième niveau, correspondant au deuxième étage, reproduit la même distribution. Cependant, la pièce principale de cet étage est très vaste et semble avoir abrité le salon d'honneur de la maison, l'anti-salle ayant disparu, et avec elle le bel alignement des arcs qui fait la beauté de ces salons d'apparat. Actuellement, les arcs sont fermés en parties supérieures par des vitres de couleur.

Le palais est assez semblable à Dar 'Aziza. Sa particularité réside dans la localisation du patio au premier étage et son imposante entrée à trois *sqifas* successives.

Dar Khdaouedj al-'Amia est le siège du Musée national des arts et traditions populaires et abrite des collections d'artisanat, de meubles, bijoux et costumes des différentes régions du pays.

Le Musée national des arts et traditions populaires

Au rez-de-chaussée, la première salle donnant sur l'entrée principale abrite des vitrines renfermant surtout des poteries de Kabylie, plats, cruches, meules … Dans une petite salle attenante sont exposés de beaux spécimens de coffres berbères en bois d'olivier sculpté et un ancien pressoir à huile. Un escalier mène, au sous-sol, à l'ancienne citerne ou *djeb*. Au premier étage, on pourra admirer, dans les vitrines des salles donnant sur le patio, les collections de bijoux d'argent des différentes régions d'Algérie : bracelets et fibules de Kabylie, parures pectorales et broches des Aurès, amulettes, ceintures et boucles de l'Atlas Saharien et des Aurès, magnifiques pendants d'oreilles du Touat … Tous ces bijoux datent des XIXe et XXe siècles.



Dar-Khdaouedj al-'Amia, galeries

Dar Mustapha Pacha, porte d'entrée



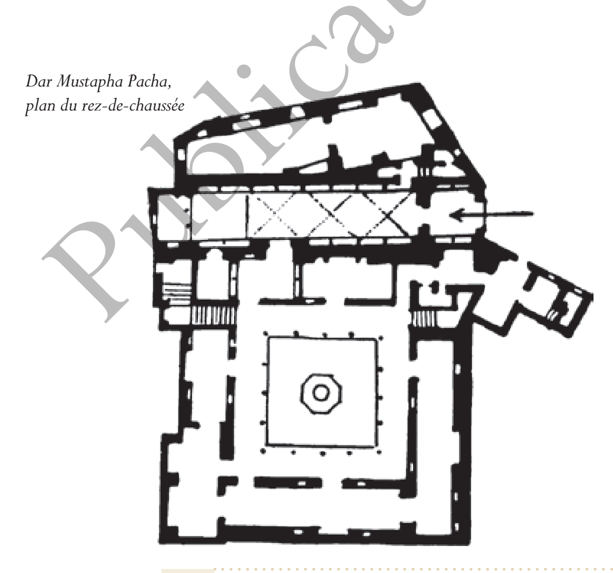
Les salles abritent aussi des reconstitutions d'intérieurs avec leur ameublement : lits, coffres, landau, tapis …

III.1.f **Dar Mustapha Pacha**

À la sortie du Musée des arts et traditions populaires, longer la rue jusqu'au croisement avec la rue Mecheri. Prendre à gauche jusqu'à Dar Mustapha Pacha, ancienne Bibliothèque nationale.

C'est en 1212/1798 que Mustapha Pacha fit construire ce palais à l'orée du quartier commerçant d'Alger. Il résidait, en temps normal, à la Djenina, résidence des gouverneurs, mais il se rendait à Dar Mustapha Pacha une fois par semaine pour y retrouver sa suite, formée de ses épouses, concubines, enfants et domestiques. Les deux résidences sont distantes d'une centaine de mètres. La superficie du palais est de 709 mètres carrés. L'entrée est en position légèrement décalée par rapport à l'axe de la rue. Elle se caractérise par la présence d'un important auvent en bois de cèdre sculpté, couvert de tuiles vertes demi-rondes et supporté par dix-huit chevrons. Le porche en arc brisé outrepassé repose sur des colonnes de marbre encadrant une lourde porte rectangulaire, ornée de gros clous ou cabochons et de deux heurtoirs en bronze ainsi que d'une serrure décorée d'arabesques.
Cette imposante porte principale s'ouvre sur la première *sqifa* (entrée), bordée de *doukkanas* (banquettes) en marbre et séparées par des doubles colonnettes torsadées. Le fond des niches est orné de faïences.

Dar Mustapha Pacha, plan du rez-de-chaussée

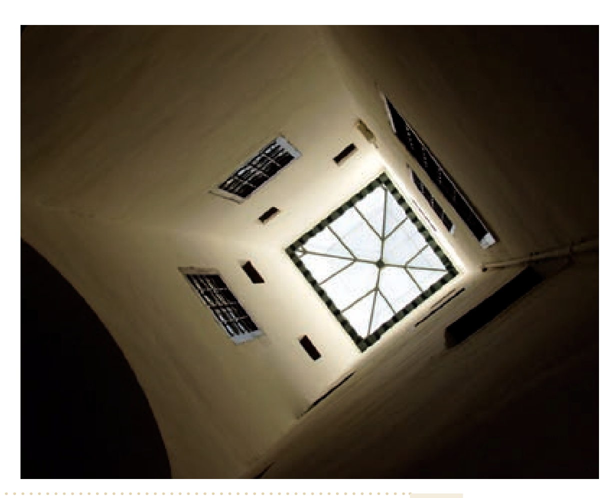


La deuxième *sqifa*, plus grande, à laquelle on accède par une porte au chambranle de marbre blanc, sert de salle de réception ou d'audience couverte de voûtes d'arêtes, lorsque les visiteurs du dey sont des officiels en mission.
Ceux-ci prennent place sur les banquettes tandis que le dey se tient dans un espace bien délimité par une estrade surélevée et présentant trois arcs décoratifs sur le mur du fond. Juste avant cet espace, le plafond s'ouvre sur un puits de lumière et d'air dont l'ouverture se trouve sur la terrasse et qui traverse verticalement tout le bâtiment. Les niches de cette *sqifa* présentent deux particularités : les arcs en accolade et les carreaux de faïence qui forment des médaillons de bouquets de fleurs signés J. Van Maak.
Sur le côté gauche, juste avant le puits de lumière, une troisième porte s'ouvre sur une troisième *sqifa* menant à l'espace privé du *wast al-dar*. Cette très belle porte à panneaux alternativement horizontaux et verticaux s'inscrit dans un entablement de marbre blanc.
On accède alors au patio de 7,20 m de côté qui donne sur deux niveaux de galeries de quatre arcades à colonnes torsadées (totalement torsadées au rez-de-chaussée, et uniquement sur la partie supérieure du fût au premier étage). Une vasque sur pied mouluré surmonte un bassin octogonal au centre du patio.
Les galeries sont pavées de carreaux de marbre hexagonaux. Les issues des chambres sont couronnées d'arcs brisés et fermées par de lourds vantaux rectangulaires en bois de cèdre ; elles sont encadrées de fenêtres carrées à double entourage, de marbre blanc à motif

Dar Mustapha Pacha, porte intérieure



Dar Mustapha Pacha, puits de lumière



Dar Mustapha Pacha, bouquets en médaillons



Dar Mustapha Pacha, les trois niveaux



géométrique de longues rainures puis de céramique émaillée et colorée.
Sur le côté ouest, une pièce au plafond très décoré a été identifiée comme étant la chambre de la femme du dey (*bayt mart al-Dey*). Elle présente le traditionnel renfoncement ou *qbou* face à l'entrée de la chambre.
Sur le côté nord, on trouve une porte donnant accès à la *dwira* ou maison des domestiques, aux importantes dépendances formant un véritable labyrinthe de pièces et de passages successifs : couloirs, hammam, latrines, ainsi qu'une admirable cuisine ornée, en son centre, de colonnes, inattendues en ce lieu.

III.1.g **Dar 'Aziza**

Descendre la rue jusqu'à croiser la rue Hadj-Omar. Prendre à droite jusqu'à la place Ben-Badis (environ 100 mètres). Dar 'Aziza se trouve sur la gauche, au n° 2. En principe, on ne visite pas, car Dar 'Aziza abrite une administration, mais on peut être autorisé à visiter si on le demande à l'accueil.

Dar 'Aziza faisait partie de la Djenina, grand ensemble de bâtiments qui constituait Dar al-Soltane ou palais des Deys qui servait de résidence aux rois d'Alger. Le dernier d'entre eux, Salim Toumi, y fut assassiné sur ordre d'Aroudj, un des frères Barberousse, qui prit sa place. Les Ottomans y résidèrent aussi jusqu'en 1817. La plus ancienne description du palais de la Djenina remonte aux alentours de 956/1550. Son entrée se trouvait non loin de Bab al-Oued et abritait un petit jardin, *djenina* en arabe, qui a donné son nom à l'ensemble des édifices qui

composaient le palais. Ce dernier fut, pendant près de trois siècles, le théâtre de la vie politique, militaire et administrative de la Régence d'Alger : résidence royale, siège des assemblées du Diwan ou Conseil, tribunal, lieu de réception des diplomates et consuls, des ventes d'esclaves… C'est aussi là que mourut, après sa capture, le défenseur de la forteresse espagnole du Peñon, Martin de Vargas.

Dar 'Aziza est la seule partie subsistante de cet ensemble qui fut détruit par les Français à l'occasion de leurs travaux de réaménagement de la Basse Casbah. Son nom vient de la tradition selon laquelle un dey en aurait fait don à sa fille, 'Aziza bent Dey, qui devait épouser le bey de Constantine. Après la conquête française, ce palais fut le siège de l'Archevêché et classé monument historique en 1887.

L'entrée actuelle, aménagée à l'époque moderne, ne présente pas la traditionnelle *sqifa*. Elle donne sur le *wast al-dar*, pavé de carreaux de marbre blanc et orné, en son centre, d'un bassin carré avec jet d'eau, en marbre blanc lui aussi. Le patio présente des galeries bordées de quatre arcs brisés outrepassés, reposant sur des colonnes en marbre à fûts torsadés et à chapiteaux de style toscan, inspiré du style antique à la feuille d'acanthe, entourée de guirlandes de fleurs à peine ébauchées. Le croissant sculpté, signature d'une commande musulmane, est apposé sur ces colonnes importées d'Italie.

Sur trois des côtés de la galerie, on retrouve les pièces classiques ou *byout*, présentant, face à la porte, le traditionnel renfoncement ou *qbou* ainsi que, aux deux extrémités, des arcs indiquant les emplacements des alcôves-lits. Le quatrième côté de la galerie, face à l'entrée, est réservé aux espaces de service, hammam, cuisine, buanderie et logement des domestiques.

Le premier étage reproduit la disposition des pièces du rez-de-chaussée. On notera particulièrement, au niveau des plafonds des quatre angles de la galerie,

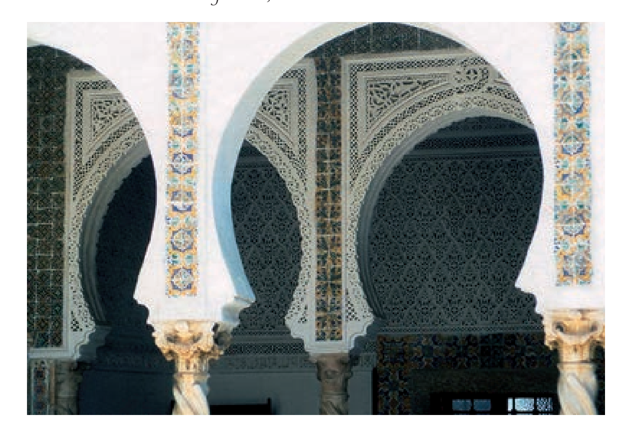


Dar 'Aziza, plan
A Patio, wast eddar
B Patio de la dwira
C Chambres de domestiques
D Escalier principal
E Galeries
A,b,c chambres

Dar 'Aziza,
détail des balustrades



Dar Aziza, double arcature du salon d'honneur



Dar Aziza, double encadrement des fenêtres, détail



les magnifiques coupoles ornées de mosaïques colorées.
Sur un des côtés se trouve le salon d'honneur. Il présente deux parties : une avant-salle, ou anti-salle, ouverte sur la galerie par quatre arcs richement décorés de festons, puis le salon lui-même, grande pièce avec un *qbou* important qui constitue une véritable pièce carrée surmontée d'une coupole. Le tout est abondamment orné de fines ciselures de stucs reproduisant le motif de l'arc. C'est en ce lieu que se tient l'hôte. Les très beaux plafonds de bois polychromes de pure tradition locale sont ornés de cercles circonscrits dans des carrés, motifs stellaires, géométriques ou floraux répétés à profusion.
Les formes décoratives trouvent ici leur pleine expression. Les issues et portes intérieures présentent les mêmes décors : encadrements en arc de plein cintre de marbre blanc sculpté de motifs floraux, à chaque fois différents, et de croissants au niveau des écoinçons ou angles supérieurs.

Le bois de ces portes présente un remarquable travail d'ébénisterie : des panneaux rectangulaires, imbriqués verticalement et horizontalement, et rehaussés en leur centre de motifs en relief.
Les grandes portes donnant accès aux pièces principales sont à double vantail, rectangulaire, où sont découpées de petites portes en forme d'arcs outrepassés et festonnés sur leur rebord. Au-dessus, trois claustras de plâtre ajouré et orné de verre coloré diffusent la lumière du patio.
Les fenêtres barreaudées de bronze, y compris celles donnant sur l'intérieur,

présentent un double encadrement, comme à Dar Mustapha Pacha : le premier, de marbre blanc richement sculpté de motifs floraux rappelant celui des portes, le second, de bandeaux de céramique colorée.

Dar ʻAziza n'a pas de terrasse. On peut supposer qu'il existait un deuxième étage mais qu'il a été détruit, probablement à la suite d'un tremblement de terre.

L'originalité de Dar ʻAziza, outre le raffinement de sa décoration, tient essentiellement à son imposant salon de réception précédé de son anti-salle qui lui donne son cachet de résidence palatiale. Elle s'apparente en cela au palais de Ziri à Achir, attestant la continuité et la permanence de traits architecturaux propres à la région, eux-mêmes hérités, pour certains, de l'Orient.



Dar Aziza, Plafond de bois polychrome

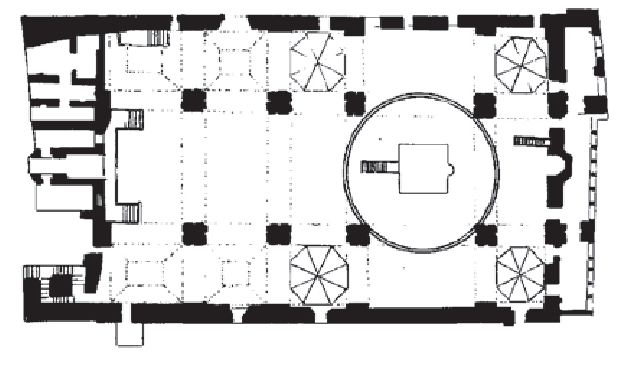
III.1.h **Djamaa al-Djadid (mosquée de la Pêcherie)**

Après Dar ʻAziza, prendre à gauche vers la place des Martyrs. La mosquée de la Pêcherie est bien visible sur la droite de la place. Elle se trouve au carrefour des boulevards Che-Guevara et du 1er-Novembre, sur la place des Martyrs qu'elle domine de la blancheur de ses coupoles. Son entrée ouvre sur les escaliers qui la longent.

Mosquée relevant du rite hanéfite introduit au Maghreb par les Turcs, sa construction fut ordonnée par la milice d'Alger, l'Odjak des janissaires, et financée par les donations à son profit. Une inscription à gauche du *mihrab* nous donne la date de sa construction : 1070/1660.

Djamaa al-Djadid se distingue par son ampleur, 1371 mètres carrés, et par sa conception architecturale. Son plan général est celui d'une croix latine, type classique des mosquées turques, adapté du style byzantin dont Sainte-Sophie à Istanbul est devenue le modèle pour toutes les mosquées de l'Empire ottoman (et qui a donné naissance à la légende

Djamaa al-Djadid, plan



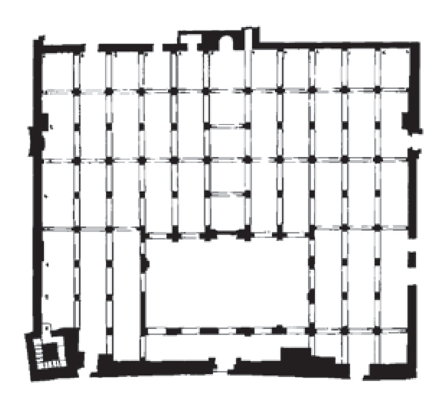
de “l’architecte chrétien” de Djamaa al-Djadid). Au point de rencontre des deux branches latérales et de la branche principale s’élève la grande coupole centrale, qui, extérieurement, présente une forme ovoïde, légèrement en pointe à son sommet.
Intérieurement, elle a une hauteur de plus de 24 mètres et repose sur quatre piliers par l’intermédiaire d’un tambour et de quatre pendentifs. Les quatre angles ainsi formés délimitent des carrés couverts par quatre coupoles plus basses, octogonales, entourant la coupole centrale. Trois de ces espaces ainsi délimités sont couverts d’une voûte en berceau. Le quatrième, qui fait face au mur de la *qibla*, est couvert d’une quatrième voûte sur trois travées et se trouve flanqué, de part et d’autre de deux bas-côtés couverts par une des quatre coupoles octogonales et par un plafond en arc de cloître. Cet ensemble de coupoles aux formes douces donne au monument son allure si caractéristique dans le paysage algérois.
La mosquée présente un allongement de la branche principale ou nef centrale au bout de laquelle se trouve le *mihrab*, tapissé de carreaux de faïence tunisiens dans sa partie inférieure et orné de moulures de plâtre. Il est surmonté d’une grande fenêtre qui donne beaucoup de clarté à la salle de prière.
La chaire à prêcher, en marbre, fabriquée en Italie, provient de Djamaa al-Sayyida ou mosquée de la Dame, après sa destruction en 1247/1832.
Les chapiteaux, colonnes, encadrements de portes en marbre blanc sont également importés d’Italie, le croissant indiquant la destination de la Régence d’Alger.
En hauteur, des tribunes protégées de balustrades de bois sculpté couvrent les galeries afin d’augmenter les espaces réservés aux fidèles. Plus en hauteur, de légères rambardes de bois, supportées par des tasseaux placés en dessous, suivent les lignes des murs et des piliers.
À l’extérieur, le minaret s’élève dans l’angle nord-ouest. C’est une tour à base carrée de type maghrébin dont la hauteur originelle était de 29,5 mètres, mais le remblai réalisé pour surélever la place, à l’époque coloniale, l’a réduite à 24 mètres. Ses quatre faces sont décorées d’élégants ovales inscrits dans des rectangles de maçonnerie. Une frise de faïence se déroule au sommet. Le minaret se termine, à son niveau supérieur, par un lanternon carré.
Le cadran rectangulaire d’une horloge provenant de la Djenina ou palais du Dey, après sa destruction par les Français, a été encastré dans une des façades du minaret, provoquant, au départ, un désarroi au sein de la population en raison de cet emplacement inhabituel avant de devenir, au fil du temps, partie intégrante et originale du monument.

Djamaa al-Kabir, vue extérieure

III.1.i **Djamaa al-Kabir (Grande Mosquée)**

Elle est située dans un angle de la place des Martyrs. Elle apparaît difficilement dans le tissu urbain, écrasée par la masse de sa voisine, la mosquée de la Pêcherie, beaucoup plus imposante et plus haute.

La Grande Mosquée (Djamaa al-Kabir) s'élève au-dessus de la mer, surplombant le rivage de 12 mètres. Son site semble avoir été celui d'une ancienne basilique chrétienne d'Icosium sur lequel une première mosquée datant de 408/1018 aurait préexisté avant d'être agrandie et remaniée en 491/1097.
La date sculptée sur le *minbar*, 490 (1097 ap. J.-C.), permet d'attribuer la construction de l'édifice au règne de l'Almoravide Youssef ibn Tachfin. Elle est donc la plus ancienne de la ville.
Comme les autres mosquées almoravides, elle est plus large que profonde : 46 mètres sur 22, une inversion des proportions propre aux monuments religieux des Almoravides.
L'édifice s'organise autour d'une cour rectangulaire entourée de galeries sur les côtés et qui livre accès à la salle de prières. Celle-ci est formée de 11 nefs et 5 travées. Les nefs sont perpendiculaires au *mihrab*, autre changement dans l'axe de la mosquée caractéristique des architectes almoravides, qui reprenaient le plan général d'orientation de la Grande Mosquée de Cordoue par opposition à celle de Damas, dont les nefs sont parallèles au *mihrab*.



Djamaa al-Kabir, plan



Djamaa al-Kabir, cour intérieure

La Grande Mosquée d'Alger est construite sur piliers rectangulaires alternant avec des piliers en T ou cruciformes. Ces piliers sont simplement chaulés, ne présentant aucun décor, si ce n'est l'élégant motif serpentiforme qui assure la transition entre le sommet du pilier rectangulaire et la ligne courbe de l'arc. On en compte quatre-vingts au total.

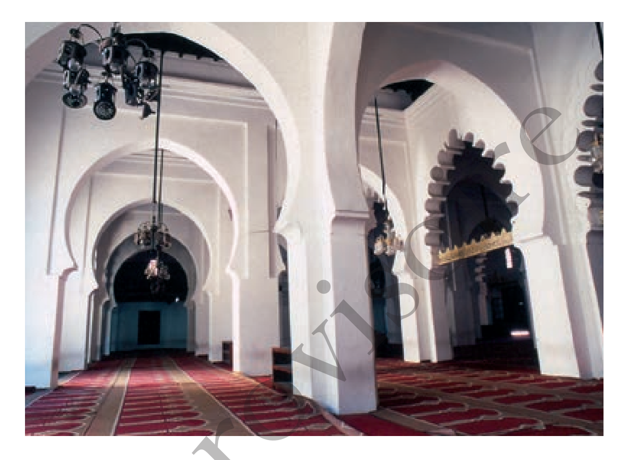
La plupart des arcs sont brisés, mais les Almoravides ont introduit au Maghreb l'arc lobé que les Andalous ont largement utilisé à la Grande Mosquée de Cordoue et auquel ils font une place de choix dans leurs mosquées maghrébines. À Alger, des variantes à sept, neuf, onze, treize et jusqu'à vingt-cinq lobes introduisent dans leurs édifices une véritable hiérarchie des arcs, qui, alternant avec les arcs brisés des nefs, donnent au visiteur un effet d'équilibre et d'harmonie.

Au-dessus des arcs et représentant une spécificité maghrébine, les onze nefs sont surplombées à l'extérieur par des toits en tuiles "romaines" qui, à l'intérieur, forment des charpentes triangulaires, à double pente, dites en "fermettes". Ces charpentes en bois attestent la prédilection des Almoravides pour ce matériau également utilisé dans le mobilier religieux, *minbar*s ou chaires à prêcher. Nous en avons un magnifique exemplaire, le plus ancien et le plus finement ciselé du pays, provenant de cette mosquée et qui, par l'inscription qui se déroule sur l'arceau de sa porte d'entrée date tout l'édifice. Il s'agit du *minbar* de la Grande Mosquée d'Alger exposé au Musée national des antiquités.

La mosquée n'a malheureusement pas conservé le décor de son *mihrab*, à part les deux colonnettes en spirale du XIIe/XVIIIe siècle qui le flanquent de part et d'autre, et les quelques stucs en relief qui soulignent son arc en ogive. Le *mihrab* d'origine a été détruit lors du bombardement de 1092/1682.

Nous n'avons trace d'aucun minaret construit à l'époque de Youssef ibn Tachfin ou de ses successeurs. Celui qui s'élève à l'angle nord-ouest est de construction plus tardive ; il a été ajouté, selon une inscription à sa base, en 732/1234. Les Almoravides considéraient-ils la présence d'un minaret comme étant

une *bid'a* (hérésie) en référence à la mosquée du Prophète à Médine, qui n'en comportait pas ?
La façade nord de la mosquée est précédée d'un portique à colonnes et à arcs polylobés provenant de la mosquée al-Sayyida (mosquée de la Dame), détruite au début de la période coloniale en raison d'un nouvel alignement des rues. Vers la mer, la façade orientale est inchangée, intouchée, à la fois simple et précise.


Djamaa al-Kabir, architecture intérieure

III.1.j **Le Bastion 23 (palais des Raïs)**

Situé à l'extrémité de la médina, sur le front de mer.
Horaires : 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi. Possibilités de visite guidée sur place. Entrée payante.

On accède à l'ensemble du Bastion 23 en longeant l'avenue du 1er-Novembre, large artère aux hauts immeubles contrastant avec les maisons basses de la Casbah. L'ensemble se trouve sur la droite, après un rond-point au centre duquel a été érigé un bel ensemble sculpté, les Chevaux du Soleil. Dans le prolongement se dresse, face à la mer, la statue du raïs Hamidou, célèbre corsaire d'Alger, réalisée par le sculpteur algérien Rédha Cheikh Bled.
Le Bastion 23, également appelé palais des Raïs, doit son nom à ce qu'il correspond à l'emplacement d'une batterie ou bastion du système défensif d'Alger, Toppanet Sebaa Tebaren (batterie des sept tavernes), répertoriée au numéro 13, puis 23 après le réaménagement français. En arrière de ce bastion se trouve un ensemble de quelques maisons et de trois palais construits par Ramdane Pacha et Mustapha Pacha au Xe/XVIe siècle. Seul îlot de l'époque ottomane à ne pas avoir été détruit dans cette zone, il témoigne de la continuité de la médina qui se prolongeait jusqu'à la mer,
On y retrouve l'architecture des belles demeures de la Casbah avec des entrées aux dimensions imposantes, de vastes patios à colonnades de marbre et des terrasses aménagées en belvédères. Ayant été l'objet d'une restauration soignée dans les années 1990, les palais présentent une élégante décoration de céramiques de diverses provenances et de boiseries sculptées : balustrades richement ouvragées des étages, magnifiques plafonds aux motifs peints en relief, rosaces ou fruits et étagères ouvragées de style algérois.
Ces palais se caractérisent par l'ingéniosité du système hydraulique et de chauffage des hammams, ainsi que par le système d'aération des cheminées et des puits des cuisines.

Bastion 23, patio

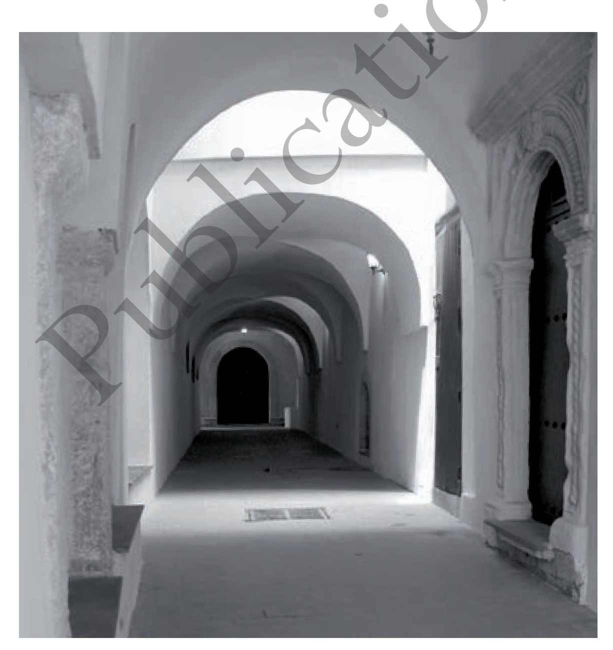


Ces palais font partie d'un ensemble s'étendant sur plus de 6 000 mètres carrés. On y trouve deux rues menant à des maisons plus modestes, ayant sans doute appartenu à des corsaires ou à des pêcheurs. L'une d'elles comporte un *sabbat* ou passage couvert. Dans les murs, des banquettes en maçonnerie offrent des lieux de repos ou de conversation. À l'angle des deux rues se trouve la terrasse qui fut l'emplacement de la batterie et qui a donné son nom au quartier.

Actuellement, en dehors des trois palais réservés aux visites touristiques, les autres maisons sont le siège de l'administration du Centre des arts et de la culture.

On peut faire le tour de l'ensemble par un étroit chemin, au pied de l'édifice, qui longe la plage en contrebas.

Bastion 23, rue couverte

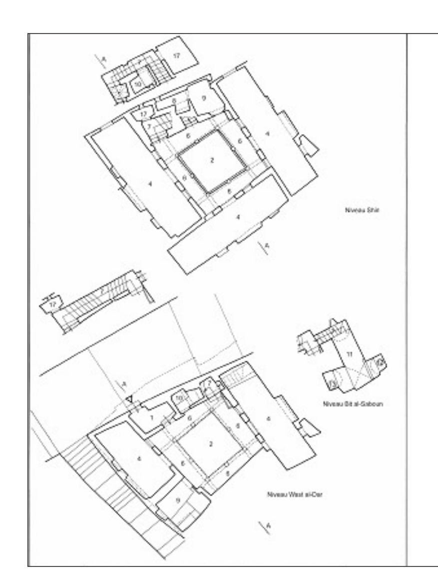


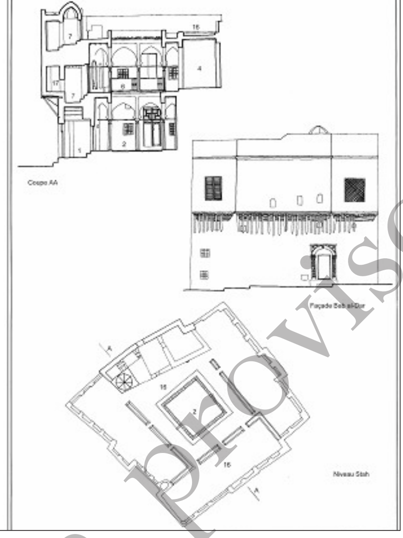
Bastion 23, encorbellement



LA MAISON TRADITIONNELLE DE LA MÉDINA

Farida Benouis





Plans d'une maison de la médina

C'est en premier lieu à des raisons socioreligieuses, de séparation entre les hommes et les femmes et de protection de la vie privée que la maison traditionnelle musulmane doit ses façades extérieures de murs aveugles, à peine percés çà et là de petites ouvertures, toujours barreaudées et placées très en hauteur par rapport à la rue. De même, les portes d'entrée des maisons d'une même rue ne se font jamais face, préservant ainsi leur intimité respective. Les portes elles-mêmes ne livrent rien des intérieurs qu'elles protègent par leur forte similitude, différenciée parfois par la présence, ou non, d'un auvent de tuiles demi-rondes.

L'unité d'habitation la plus courante de la médina est organisée autour de quatre éléments principaux : l'entrée ou *sqifa*, le patio ou *wast al-dar*, les pièces d'habitation ou *byout*, la terrasse ou *stah*.

Fermée sur l'extérieur, la maison s'ouvre vers l'intérieur. Elle est édifiée selon un plan plus ou moins carré au milieu duquel est aménagé un vide intérieur, une cour centrale, un patio d'où elle reçoit l'air et la lumière qui ne lui viennent pas de la rue. Elle est en cela l'héritière de la maison méditerranéenne, gréco-romaine.

Elle diffère cependant de cette dernière par son entrée indirecte, en chicane, visant à soustraire la maison aux regards extérieurs. Cette *sqifa*, espace intermédiaire, tient lieu de filtre avant l'accès à la maison et de salon d'attente. Elle est équipée de banquettes en maçonnerie (*doukkana*) lambrissées de carreaux de céramique ou de marbre pour les maisons les plus riches et séparées par des colonnettes. Cet espace de transition entre sphère privée et sphère publique peut cependant prendre d'autres aspects,

Maison de la Casbah, patio et vasque



Maison de la Casbah, galerie du premier étage



allant du simple corridor à l'escalier si le patio se trouve à l'étage, à une *sqifa* à plusieurs zones pour les demeures plus imposantes, comme c'est le cas à Dar Mustapha Pacha. En raison du plan carré de la maison, la *sqifa* débouche, après une porte de séparation, sur un angle du patio ou *wast al-dar*.

Le patio doit sa prépondérance en surface sur le reste de la maison à plusieurs raisons. Il a d'abord une fonction technique de source de lumière et de régulateur thermique en assurant l'éclairage des pièces d'habitation qui le bordent ainsi que leur aération par les mouvements de l'air qu'il induit. Il comporte souvent, en son centre, une vasque d'eau. Il est aussi le lieu privilégié des activités domestiques (lessive, cuisine si on ne dispose pas d'espace spécifique), de la vie quotidienne (rencontres, jeux d'enfants ou de célébrations particulières, visites, fêtes, etc.). Il est entouré d'arcades en arcs brisés outrepassés, de un à quatre pour les grandes demeures ou palais, supportés par des colonnes de pierre, généralement de tuf, ou de marbre, souvent torsadées. Il a enfin un rôle de distribution des espaces de la maison car il est bordé sur ses quatre côtés par des galeries couvertes ou shin. Celles-ci, protégées du soleil et de la pluie, assurent une transition entre le *wast al-dar* ouvert et les pièces d'habitation ou *byout* (sg. *bayt*).

Les pièces donnent sur les galeries par de grandes portes, très hautes, à deux vantaux, encadrées par deux fenêtres placées symétriquement de chaque côté de la porte. Les chambres sont généralement de forme rectangulaire, peu profondes (de 1,50 à 3 m) mais larges (de 7 à 10 m), avec, au milieu, face à la porte d'entrée, un renfoncement plus ou moins marqué, ou *qbou*, et de part et d'autre deux niches faisant face aux fenêtres. Les deux extrémités de la chambre sont occupées par des espaces surélevés marquant l'emplacement de lits ou d'espaces de rangement.

Ce plan, à peu près immuable, se répète aux étages lorsqu'il y en a. L'accroissement de la population d'Alger, dû à sa prospérité, a, en raison du manque d'espace, poussé à construire de plus en plus en hauteur.
Les galeries des étages donnent sur le patio par des balustrades de bois ouvragé ou *darbouz*. L'accès se fait par des escaliers, qui, comme les autres espaces de service – cuisine, hammam, buanderie et latrines –, sont placés latéralement ou près de l'entrée.
Au-dessus de la maison se trouve généralement une terrasse, ou *stah*, dont une partie est couverte servant de lieu de détente ou d'atelier, le *minzah*. Cette terrasse remplit également la fonction de récupération des eaux de pluie vers une citerne ou *djeb*, creusée sous le patio, où se trouve aussi le puits alimenté par les nappes d'eau souterraines. Domaine privilégié des femmes, les terrasses communiquent entre elles et font office de lieu de rencontres. Fenêtre sans limites sur la baie, elles leur permettaient, à l'époque ottomane où la Course battait son plein, de saluer les arrivées triomphales des corsaires par leurs youyous stridents.
La solution trouvée pour gagner un peu d'espace au détriment de la rue est de pratiquer des *qbou* en saillie sur la façade, ou encorbellements, soutenus par des troncs de thuya qui ponctuent les façades des maisons d'Alger. Ces saillies sont quelquefois si proéminentes qu'elles couvrent complètement la rue, donnant naissance à des passages couverts ou *sabbat*.
La maison traditionnelle d'Alger a dû s'adapter à la forte déclivité du terrain en aménageant les parties basses de la maison en espaces marchands, récupérant ainsi l'horizontalité pour le patio. Ce relief accidenté a aussi permis aux maisons de se développer en amphithéâtre, en escalier géant, permettant à chaque terrasse de bénéficier de la vue sur la mer sans gêner le voisin et de balayer du regard toute la baie jusqu'à l'Atlas blidéen et aux montagnes de Kabylie.
À la maison principale est parfois adjointe une *dwira*, ou petite maison, annexe pour un hôte ou un membre de la famille. Elle obéit, en gros, au même agencement et son entrée est souvent celle de la maison principale.
Contrairement aux austères façades extérieures, les murs intérieurs sont abondamment tapissés de zelliges ou carreaux de céramique colorée aux motifs floraux ou géométriques. Il en est de même des encadrements de fenêtres ainsi que des longues frises courant au sommet des murs au-dessus des arcs. Les stucs ouvragés se rencontrent surtout dans les chambres ou les salons de réception. Les arcs en plein cintre sont réservés aux portes d'entrée. Ils sont en marbre dans les plus belles demeures. Les boiseries sculptées participent à la décoration des portes, des balustrades, des étagères et des plafonds où elles sont rehaussées de peintures.

Une étude exhaustive de la maison traditionnelle de la médina est disponible dans l'ouvrage de Sakina Missoum, Alger à l'époque ottomane*, Aix-en-Provence-Alger, 2003.*

Nedjma Serradj-Remili

Les belles demeures algéroises et les édifices religieux construits à l'époque ottomane sont tous ornés de riches combinaisons de faïences qui ne manquent pas de ravir l'œil du visiteur.

L'usage de la céramique architecturale de décor remonte, en Algérie, à l'époque des grandes dynasties musulmanes du Maghreb, les Fatimides et les Hammadides, qui fabriquaient les fameux carreaux à reflets métalliques dans les villes de Béjaia et à la Qalaa des Beni Hammad dès le IVe/Xe siècle. À la fin du Ve/XIe siècle, la technique de la "marqueterie de faïence" joua un rôle remarquable dans la décoration des monuments maghrébins et andalous, qui perdurera jusqu'au Xe/XVIe siècle. Durant la période ottomane, les fours d'Alger ne produisaient que des briques et des céramiques communes. Toutes les faïences architecturales de l'époque proviennent donc d'ateliers étrangers d'Europe, d'Afrique du Nord et d'Asie mineure. Ces millions de carreaux sont arrivés à la Régence d'Alger par le biais d'un système d'importation très actif auprès de pays producteurs étrangers comme la Tunisie, l'Espagne, la Hollande, l'Italie et la Turquie.

Les carreaux de faïence d'origine tunisienne

La faïence architecturale a commencé à être produite en Tunisie à partir du IIIe/IXe siècle et a connu son âge d'or entre les XIe/XVIIe et XIIe/XVIIIe siècles. Elle est caractérisée par un dessin sommaire cerné par un trait violet manganèse et un décor végétal stylisé ou géométrique. Des influences anatoliennes apparaissent dans les décors "à *mihrab*" du XIe/XVIIe siècle que l'on peut admirer au musée du Bardo.

Les carreaux de faïence tunisiens sont plus fréquents dans les demeures que dans les édifices religieux algérois. On les retrouve dans de rares mosquées ottomanes et dans le minaret de Sidi Abderrahmane ou le *mihrab* de Sidi-M'hamed du quartier d'el-Hamma. Par contre, ils sont beaucoup plus présents dans les palais d'Alger comme Dar 'Aziza, Dar Khdaouedj al-'Amia, le palais du Dey, le musée du Bardo…

Les carreaux de faïence d'origine espagnole

La faïence, en Espagne, est une tradition ancienne importée par les potiers musulmans au IVe/Xe siècle. Au cours du Xe/XVIe siècle, les "azulejos" remplacent la marqueterie de faïence, trop coûteuse. Les carreaux algérois proviennent, en grande partie, des ateliers de Catalogne et de Valence. Valence a produit des types au décor végétal naïf ou stylisé très répandu comme le bouquet, la palmette, l'iris bleu et la voile latine. La Catalogne a donné des variantes végétales très usitées à Alger (l'iris bleu et la rose des vents) et des thèmes figuratifs (personnages et animaux). Tous ces modèles sont visibles à profusion dans les palais algérois. Pour le seul palais des Beys, 8077 carreaux, encore *in situ* et regroupant 18 types espagnols, ont été recensés.

Les carreaux de faïence d'origine hollandaise

Les Ottomans d'Alger paraissent avoir eu une prédilection pour les carreaux hollandais dans l'ornementation de leurs demeures. Ils y ont eu recours dans pratiquement tous les palais d'Alger. Au palais de Mustapha Pacha, il y avait un demi-million de carreaux, la plupart provenant de la ville de Delft. Le répertoire décoratif des faïences hollandaises est varié : combinaisons de feuillages stylisés, grands vases "de Médicis" datés de 1720, oiseaux et paysages ruraux et marins et séries de voiliers comme celles de Dar Khdaouedj al-'Amia, spécialement fabriquées pour Alger au XIIe/XVIIIe siècle.

Les carreaux de faïence d'origine italienne

À Alger, les carreaux de faïence italiens sont surtout utilisés aussi bien pour le pavement que pour le revêtement mural. Le décor est caractérisé par la complexité et la surcharge de l'ornementation polychrome (en bleu de cobalt, brun de manganèse, vert de cuivre et jaune ferrugineux). Les ateliers italiens les plus importants qui approvisionnaient Alger étaient ceux de Faenza et Florence dès le début du IXe/XVe siècle, puis Naples au XIIe/XVIIIe siècle, la Sicile, Livourne et Gênes.

Les carreaux de faïence d'origine turque

C'est entre les IXe/XVe et Xe/XVIe siècles que l'art décoratif turc atteint son apogée. La ville d'Iznik produit alors les plus belles faïences du monde, caractérisées par le fameux rouge tomate appelé "rouge turc". Les carreaux turcs qui ornent les édifices religieux d'Alger au XIe/XVIIe siècle (mosquée Sidi Abderrahmane) proviennent de cette même ville. Ces faïences murales présentent des motifs floraux stylisés en petits carreaux ou en grands panneaux de vases fleuris. Parfois, ils reprennent aussi des vers de poésie soufie.

Maison du Fahs, interieur, Alger

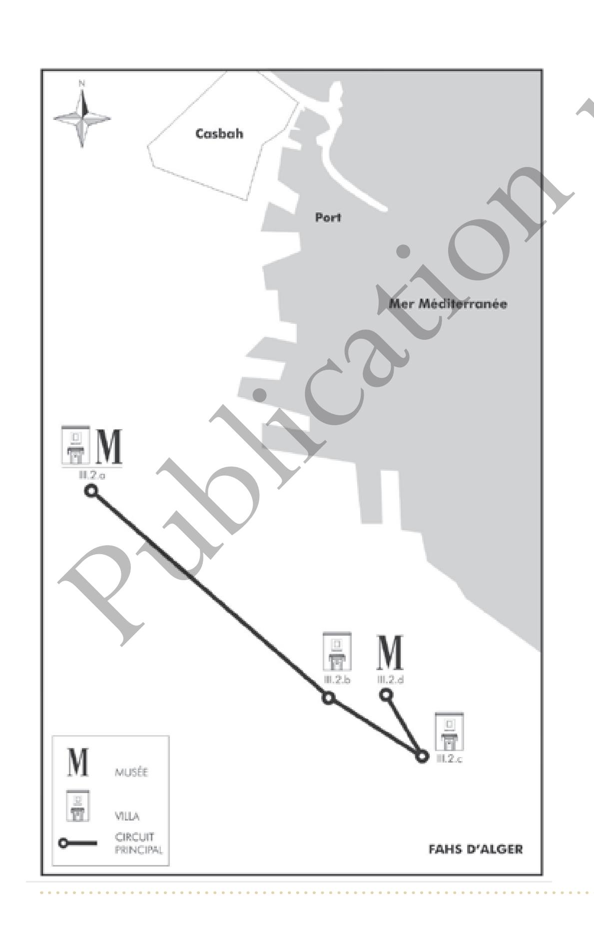
Alger : De la médina des Beni Mazghenna à la capitale de la Régence ottomane

Farida Benouis

Deuxième jour : Les résidences de la campagne algéroise

III.2 LE FAHS D'ALGER

III.2.a Villa du Bardo et Musée national de préhistoire et d'ethnographie
III.2.b Villa Raïs Hamidou (villa des Arcades)
III.2.c Villa Abdellatif
III.2.d Musée national des Beaux-arts



III.2 LE FAHS D'ALGER

Le Fahs d'Alger correspond géographiquement aux collines vallonnées de la région du Sahel dont fait partie la colline d'Alger. Il s'étend sur les communes de Bir-Khadem, Hussein-Dey, Dely-Ibrahim, Bouzaréah, Birmandreis, el-Biar, Cheraga, et faisait partie de Dar al-Soltane, placé directement sous l'autorité du dey.
La proximité de la ville et la fertilité de son sol en font une zone de cultures intensives de vergers et de cultures maraîchères. Les terres sont bien entretenues et irriguées grâce à de nombreux travaux hydrauliques rendus possibles par la présence d'eau en abondance : puits, citernes, norias, sources captées et conduites d'eau auxquels il faut rajouter les nombreux aqueducs construits par les Andalous à leur arrivée dans la région.
La production est abondante et variée : figuiers, vignes, agrumes, légumes … De nombreuses descriptions témoignent de sa richesse. Ainsi le moine espagnol Fray Diego Haëdo écrivait en 1020/1612 à propos du Fahs : "Dès que l'on sort dans la campagne, la vue est très agréablement flattée par l'aspect de nombreuses vignes et jardins qui entourent la cité. De toutes parts on ne voit que des orangers, des citronniers, des cédratiers et des arbres de toutes espèces, puis une grande quantité de fleurs, surtout des roses qui fleurissent toute l'année au milieu de plantes potagères les plus variées".
On ne peut exclure aussi la culture de plantes "industrielles" comme le lin, le chanvre ou le mûrier qui profitent à l'artisanat local : en 1032/1623, on dénombrait 3 000 tisserands, 600 éleveurs de vers à soie et 600 tissant la toile. Toutes ces cultures sont stimulées par l'approvisionnement des marchés d'Alger.
Outre ces raisons liées à l'agriculture, dès le XIe/XVIIe siècle, de plus en plus de familles aisées s'installent sur les collines du Fahs. En effet, la conjoncture économique favorable due aux bénéfices tirés de la Course contribue à l'enrichissement de la classe des corsaires, des commerçants et de la caste militaire, créant ainsi une bourgeoisie de négoce. Ces riches familles prennent alors pour habitude de se faire construire des résidences d'été, échappant ainsi à la promiscuité générée par l'augmentation de la population citadine. Haëdo estime le nombre de ces villas à près de 1000. Le dey lui-même se réserve un séjour où le luxe ne le cède en rien à la fonctionnalité de ces véritables "palais d'été" officiels avec salles de réception et salons d'apparat.
Il est cependant difficile de dater précisément l'occupation du Fahs. Des fouilles archéologiques ont révélé la présence de domaines ruraux datant déjà de l'époque d'Icosium. Sans doute n'étaient-ils que de simples champs ou petites exploitations avant que les habitants de la médina n'aient l'idée d'y adjoindre un bâtiment d'habitation.
D'un point de vue architectural, ces demeures répondent aux mêmes principes de construction que ceux de la maison citadine. On y distingue néanmoins deux types d'architecture. Le premier est celui de la transposition à l'identique du modèle citadin adapté à l'environnement rural : ne craignant pas l'indiscrétion du voisinage, les ouvertures sont plus nombreuses et

plus larges, permettant de profiter de la campagne et des jardins inexistants dans la médina. On note aussi la réduction de la *sqifa*, rendue inutile par le jardin qui fait office de tampon avec l'extérieur. L'entrée, quant à elle, est plus nettement marquée par la présence d'avant-corps, d'avancées constituant un porche à colonnes précédant la porte d'entrée.

Dans le deuxième type, le classique ordonnancement régulier autour du patio est rompu par un agencement beaucoup plus libre de pavillons très aérés communiquant entre eux par des cours bordées de corps de bâtiments disposés en harmonie avec le jardin, comme c'est le cas à la villa du Bardo. À l'étage supérieur, le renfoncement ou *qbou* qui, dans la maison urbaine, fait face à la porte, prend ici des dimensions plus amples, devenant une vraie pièce carrée percée sur tous ses côtés de fenêtres, la transformant en véritable belvédère sur la campagne avoisinante.

On imagine à quel point a pu être forte l'admiration des voyageurs à la vue de ces vastes demeures agréablement nichées dans leurs écrins de verdure. Ainsi Théodore de Quatrebarbes décrit-il le paysage qui se présente à lui : "Des maisons blanches entourées de vergers, des oliviers, des figuiers énormes, des cyprès, des grenadiers, des vignes d'une beauté rare annoncent la richesse des habitants et la fertilité du sol. Ça et là, l'on distingue, au milieu des arbres, les dômes blanchis de petites chapelles : ce sont les tombeaux des pieux musulmans qui voulurent, suivant le principe du Prophète, qu'après leur mort, le voyageur fatigué pût se reposer sous le figuier qui ombrage leurs cendres, cueillir en paix ses fruits…"

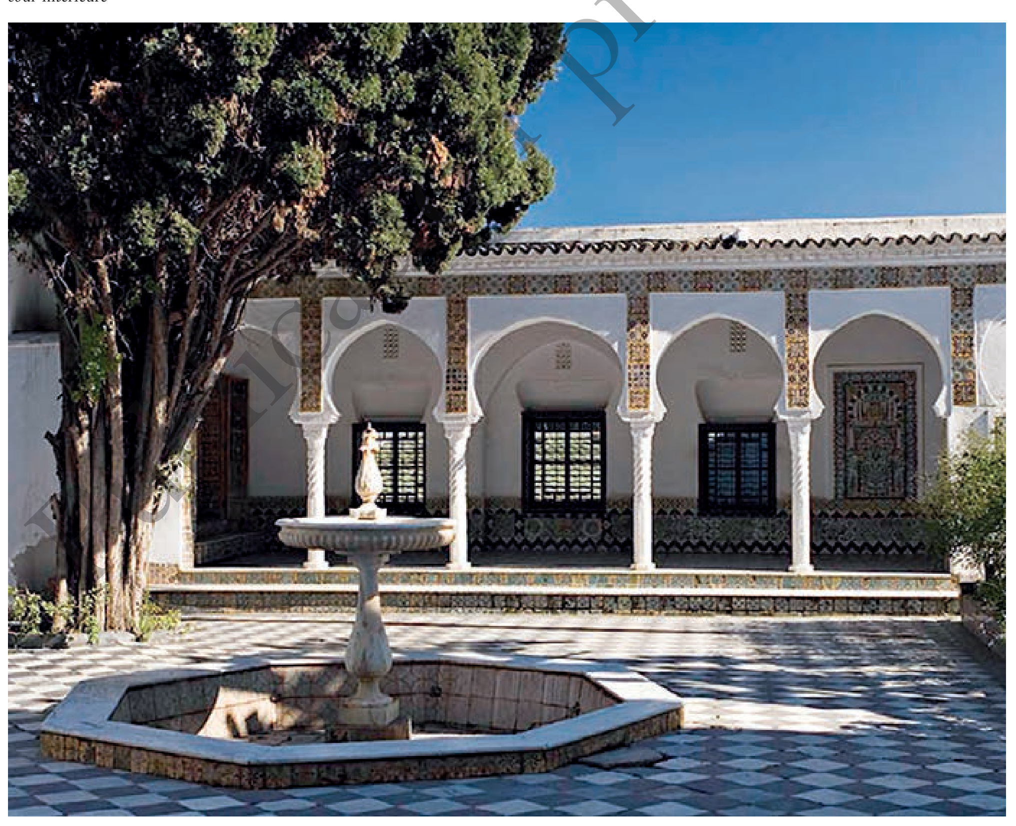
Ces maisons nous renseignent non seulement sur l'existence d'une classe aisée dont le niveau de vie est proche de celui de la classe dirigeante, mais également sur les différents corps de métiers impli-

Maison du Fahs, entrée



qués dans l'édification et l'entretien de ces demeures : maçons, charpentiers, esclaves… Nombreux étaient les captifs au service des maîtres de ces maisons, où ils connaissaient un sort plus enviable que celui des bagnards de la médina.
La profusion et la richesse des matériaux employés pour la décoration de ces demeures attestent l'existence de techniques artisanales sophistiquées : les stucs, marbres, boiseries, ferronneries, céramiques contribuent à l'élaboration d'un art islamique propre à la région. Certes, céramiques, colonnes et chapiteaux sont importés de Tunisie et d'Italie, mais les boiseries, les plafonds peints et sculptés, l'ameublement semblent être le fruit d'un artisanat local ancien qui atteste le degré de raffinement atteint par ces belles demeures du Fahs d'al-Djazaïr.

Maison du Fahs,
cour intérieure



III.2.a Villa du Bardo et musée national de préhistoire et d'ethnographie

Siège du Musée national de préhistoire et d'ethnographie, la villa du Bardo se trouve au n° 3 de l'avenue Franklin-Roosevelt, au centre-ville. Horaires : été : 10:00-18:00 ; hiver : 9:00-12:00 et 13:00-16:30. Entrée payante.

La villa du Bardo fait partie de ces maisons de campagne du Fahs algérois, aujourd'hui complètement noyé dans la ville moderne, et abrite le Musée national de préhistoire et d'ethnographie. Après avoir franchi le portail d'entrée, on longe une allée bordée de part et d'autre d'une végétation luxuriante de plates-bandes de plantes tropicales et d'arbres élevés, créant une oasis de verdure, contrastant avec la rue. Sur la gauche, un bâtiment bas, à moitié caché par le feuillage, abrite le siège du Centre national de recherches en préhistoire, anthropologie et histoire. Au fond de l'allée se trouve l'entrée du musée, précédée de diverses pièces archéologiques scellées au sol et aux murs.

Le nom de cette villa, qui évoque le Bardo de Tunis, résidence des beys de la ville, tiendrait à la nationalité tunisienne de son riche propriétaire, Mustapha ben Omar. Sa construction remonterait au XIIIe/XIXe siècle.
Sur la droite, au sommet de quelques marches, se trouve l'entrée de la villa. Le mur au-dessus de l'escalier est percé de quatre ouvertures barreaudées et entourées de carreaux de céramique, donnant, d'emblée, le ton, très ouvert, de l'agencement de la villa.



Villa du Bardo, entrée

On accède à une première cour intérieure, pavée de dalles de marbre alternativement noir et blanc et entourée de deux pavillons. Le premier, à droite, présente trois arcs reposant sur des trios de colonnettes et précédant une galerie surélevée d'une marche. En face de l'arc central, une porte donne sur une pièce abritant des vitrines d'exposition d'objets du département d'ethnographie du musée : différentes pièces d'armurerie et une selle du XIIIe/XIXe siècle. Face à l'entrée principale, un café traditionnel a été reconstitué.

Villa du Bardo, salles du musée



Villa du Bardo, les deux cours intérieures





Villa du Bardo, panneau de céramique

Le pavillon de gauche, appelé le Belvédère, est une sorte de long préau largement ouvert sur la cour par cinq arcs outrepassés et sur le jardin extérieur par des fenêtres ménagées dans le mur du fond. Les colonnes encadrant les arcs sont torsadées dans leur partie supérieure et s'ouvrent sur des chapiteaux de style toscan à volutes. Les fenêtres sont ornées de faïences d'Italie et de niches supérieures en accolade. Sur le mur de gauche de ce véritable salon d'été s'ouvre la chambre dite de la favorite, ainsi nommée en raison de son emplacement privilégié. On y accède par trois marches hautes. Elle est richement décorée de boiseries peintes de motifs floraux.

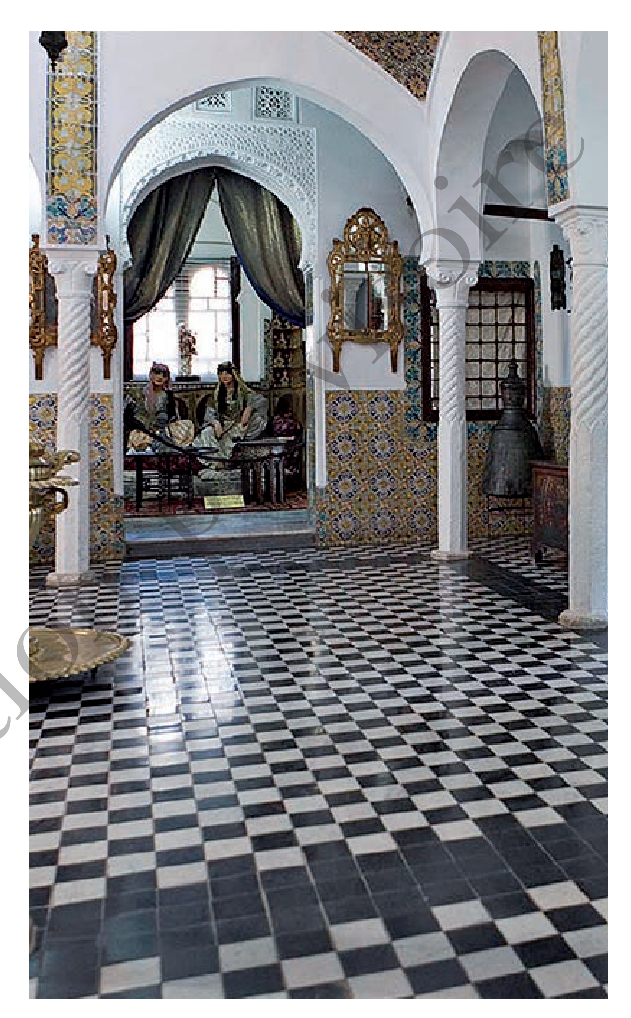
La deuxième cour est séparée de la première par un bouquet de palmiers d'ornement. Elle est agrémentée d'un bassin rectangulaire occupant une bonne partie de l'espace. Sur la gauche, le pavillon aux Arcades, auquel on accède par huit marches, est appelé ainsi en raison de sa double arcade formée de deux fois trois arcs, avec une vasque en son centre. Ce pavillon présente, dans le mur du fond, un *qbou* ou renfoncement marqué, surélevé par deux marches et décoré à profusion de céramiques tunisiennes et de peintures à motifs floraux. Des fenêtres géminées donnent, là aussi, sur le jardin extérieur.

La forme générale de la villa est donc celle de la maison construite autour de la cour, mais les deux corps de logis font de celle-ci un jardin clos et une cour de réception dont l'apparat est encore souligné par les grands panneaux de céramiques de facture tunisienne, décorés

de bouquets, qui ornent ses murs en plusieurs endroits.
L'originalité de cette villa tient à l'agencement très libre de ces deux cours intérieures juxtaposées, séparées par le bouquet d'arbres et bordées de deux corps de bâtiment distincts : celui de gauche présentant, avec les pavillons, deux salons de réception d'été ; celui de droite, initialement réservé à l'habitation proprement dite et abritant les salles du musée.

Le Musée national de préhistoire et d'ethnographie

Depuis 1930, la villa du Bardo est ouverte au public pour la visite des collections de préhistoire et d'ethnographie qui y sont exposées.
Les collections ethnographiques participent, pour certaines d'entre elles, à des reconstitutions d'espaces domestiques ou publics relevant du monde citadin de l'époque ottomane : café maure, salle des femmes d'Alger inspiré du fameux tableau de Delacroix, hammam … Les cultures de l'intérieur du pays ne sont pas en reste. Les salles d'ethnographie rurale montrent la variété des productions régionales : coffres de Kabylie, vannerie des oasis, tapisserie de Ghardaïa, poteries et bijoux venant de tous les centres de production traditionnelle du pays …
L'ethnographie saharienne est présentée à l'étage supérieur par la reconstitution, avec mannequins, de scènes de la vie touarègue. Une tente réunissant tous les objets à caractère domestique, principalement en cuir, figure l'univers féminin incarné ici par une femme jouant de l'imzad, instrument de musique à corde unique qui anime les cérémonies du "Tindi". Le pôle masculin est illustré par un guerrier portant un toboul, tambour appelant au ralliement des tribus et insigne du pouvoir ; sont également exposés ses diverses armes blanches ainsi que le harnachement de sa monture, selles de chameaux et sacs de cuir.



Villa du Bardo, salles d'ethnographie du musée

III.2.b Villa Raïs Hamidou (villa des Arcades)

Elle est située dans un quartier des hauteurs d'Alger, el-Madania, facilement accessible en taxi. Elle se trouve exactement sous l'immense sanctuaire des Martyrs, devenu le symbole d'Alger, avec ses trois palmes figurant les trois révolutions – agricole, industrielle et culturelle – du développement algérien. La villa est en contrebas de l'esplanade mais son entrée est accessible après le contournement total de la villa sur la gauche.

Son nom lui vient des arcades supportant l'aqueduc privé qui alimentait jadis les jardins et la villa et que l'on voit encore sur le côté de la maison. Il évoque aussi le raïs Hamidou, riche corsaire et propriétaire de la maison, qui redonna son intensité à la Course par quelques belles prises au début du XIIIe/XIXe siècle. Il était habituel à l'époque d'appeler les maisons par le nom de leurs propriétaires.
La villa des Arcades est située à mi-pente sur la colline dominant la mer et face à la médina. Sa richesse témoigne du statut social atteint par les corsaires grâce à leur investissement dans la Course et aux bénéfices substantiels qu'ils en retiraient en termes de richesse personnelle et de prestige aux yeux de la société algéroise, qui en bénéficiait par ricochet.
D'après les peintures qui la représentent vers 1830, elle semble avoir perdu en surface : des corps de bâtiment ont disparu.
La maison est précédée d'une cour abritant une vasque précédant immédiatement ce qui fait sa particularité, à savoir son entrée en avant-corps. Cette dernière délimite une avancée formant un portique à un arc brisé outrepassé supporté par des trios de fines colonnes torsadées placés aux quatre angles. Ce portique correspond, au rez-de-chaussée, à l'avancée, relativement importante, du *qbou* du premier étage. Ces maisons du Fahs présentent en effet des renfoncements aux dimensions imposantes, leur donnant l'allure de véritables pièces carrées qu'elles ne peuvent avoir dans la médina en raison du manque d'espace. Cet avantcorps donne à l'entrée de la maison un caractère solennel, peut-être symbolique, la distinguant en cela des maisons de la médina dont les entrées sont plaquées aux murs de la rue.
Le reste de l'agencement est traditionnel. On y trouve même la *sqifa*, ou entrée en chicane, pourtant rendue inutile par le jardin qui fait office de tampon dans ces maisons de campagne. Le patio, de belles dimensions, présente trois arcs brisés outrepassés soutenus par une fine colonnade de marbre.
Le premier étage abrite, sur un des côtés, un double portique à colonnes, tenant lieu de salon d'honneur, sûrement en relation avec le rang social de son propriétaire. Les galeries sont bordées de balustrades richement sculptées. Les fûts des colonnes en marbre blanc sont hexagonaux en partie basse et torsadés en haut. Les murs sont décorés de parements de céramiques colorées.
Nous avons là un bel exemple de demeure identique à celle de la médi-

na, à l'exception de l'entrée monumentale, caractéristique de ces résidences d'été que l'on peut qualifier de palais privés. Il est à noter que les palais d'Achir comme ceux de la Qalaa des Beni Hammad présentaient aussi ces entrées en avant-corps.
On imagine aisément le raïs Hamidou surveillant, depuis le belvédère de sa terrasse, disparu aujourd'hui, mais que l'on voit sur les peintures anciennes, l'activité de ses navires entrant ou sortant de la rade d'al-Djazaïr.

III.2.c **Villa Abdellatif**

Elle se trouve en face du Musée des Beaux-Arts d'Alger, dans le quartier du Hamma.

Le plus ancien document la concernant remonte à 1226/1715 et fait allusion à ses différents propriétaires dont le dernier, Sid Abdellatif, qui en fit l'acquisition en 1209/1795.
Après avoir été louée, elle fut, en 1905, mise à la disposition des artistes peintres boursiers du ministère français des Beaux-Arts qui profitaient ainsi de leurs deux années d'étude pour résider dans cette villa au séjour enchanteur.
Sa situation privilégiée dans un cadre de verdure et à mi-hauteur de la colline du quartier du Hamma lui permet de jouir, dans les jardins comme dans la maison, de l'entier panorama algérois.
Le chemin d'accès à la villa est bordé sur sa droite par une imposante bâtisse qui abrite les salles servant d'ateliers de travail aux artistes pensionnaires de la villa. Des plafonds très hauts, à verrière, dispensent le maximum de lumière nécessaire à leurs travaux. Toute cette partie correspond à des adjonctions rendues nécessaires pour répondre à la nouvelle vocation de la villa.
Sur la gauche, un petit pavillon abrite une pièce d'eau ornementale que les pensionnaires de la villa dénommaient le “bassin des femmes”.
Au bout du chemin, on accède à l'entrée de la demeure, enclavée dans le mur d'enceinte. On se trouve alors dans la cour intérieure, bordée sur sa gauche par une galerie à double rangée d'arcades sur colonnettes cannelées qui occupe toute la longueur du mur et fait office de salon de réception d'été.
Lui fait face le porche d'entrée de la demeure, sorte d'avant-corps de dimensions imposantes supporté par douze colonnes et abritant une porte d'entrée à clous et heurtoir de bronze.
Le vestibule, rectangulaire, présente plusieurs salles voûtées, longues et sombres, pouvant faire office de caves ou de magasins.
L'escalier majestueux mène au patio situé à l'étage qui présente, traditionnellement, les quatre galeries bordées d'arcades à colonnes et décorées de faïence. Les hautes portes donnent accès aux chambres à renfoncement marqué et largement percées de fenêtres ayant vue sur le jardin et la baie.
Nous avons là l'exemple type de la maison du Fahs algérois, aérée, ouverte, avec cour intérieure et pavillon d'été devant la maison.
La présence du Musée des Beaux-arts d'Alger, tout proche de la villa, ne pouvait qu'ajouter à l'intérêt du séjour des peintres dans la villa.

III.2.d **Musée des Beaux-Arts**

On y accède en taxi. Il est situé en face de la Villa Abdellatif
Horaires : 9:00-12:00 ; 13:00-16:00 ; 13:00-17:00 en été. Entrée payante.

Situé sur la colline très boisée du Hamma, le musée des Beaux-Arts d'Alger renferme des collections diversifiées parmi lesquelles l'orientalisme occupe une place privilégiée. Des auteurs comme Fromentin et Lazerges y sont représentés, mais surtout l'École d'Alger dont les représentants comme Bouchaud, Vimenet, célèbres pensionnaires de la Villa Abdellatif, immortaliseront leurs impressions de voyage, tout en subissant les influences des peintres d'Alger comme Bouviolle, Carré ou Cauvy.
La peinture algérienne atteint aujourd'hui plus de 700 toiles. Les toutes premières productions des années 1920 et 1930 sont illustrées par des artistes comme Temmam et Boukerche. Les années 1950 voient l'éclosion d'artistes marqués par la recherche identitaire avec Khadda, Issiakhem, Mesli, Benanteur, et de spontanéité avec Baya et Benaboura.
Au lendemain de l'indépendance, une nouvelle génération, celle qu'on appelle "École des Beaux-Arts d'Alger", s'affirme, à travers l'utilisation des symboles et des signes, avec des artistes tels que Zoubir Hellal ou Malek Salah.
Une place particulière est réservée au fonds Racim, grand miniaturiste du XX[e] siècle.
Le musée s'enrichit aussi de départements de sculpture, d'arts décoratifs et d'un cabinet des estampes.

Ne pas quitter le musée sans visiter la bibliothèque et la magnifique pergola, d'où l'on peut jouir du panorama exceptionnel sur le Jardin d'Essais et la baie d'Alger.

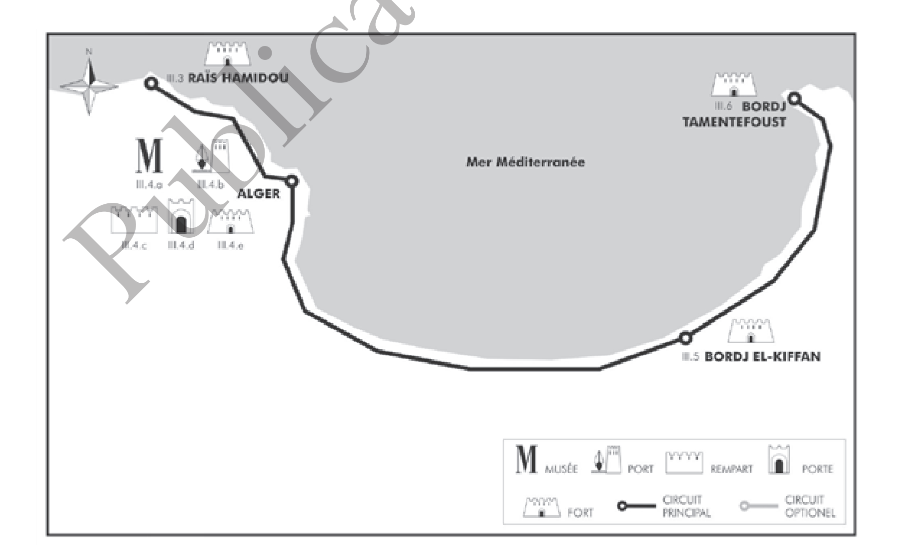
Alger : De la médina des Beni Mazghenna à la capitale de la Régence ottomane

Farida Benouis

Troisième jour : Alger la bien gardée

III.3 L'ENCEINTE FORTIFIÉE
- III.3.a Musée de l'Armée nationale populaire
- III.3.b Les fortifications du port
- III.3.c Le rempart
- III.3.d Les portes

III.4 LES FORTIFICATIONS EXTÉRIEURES
- III.4.a Fort-l'Empereur
- III.4.b Bordj el-Kiffan (Fort de l'Eau)
- III.4.c Bordj Raïs Hamidou (la Pointe Pescade)
- III.4.d Bordj Tamentefoust (La Pérouse)



La défaite ottomane de Lépante, en 978/1571, contre les forces chrétiennes coalisées change les données stratégiques en Méditerranée, dont la partie occidentale est désormais fermée aux Ottomans, isolant l'Algérie, comme la Tunisie, du reste de l'Empire.

Cette nouvelle situation va favoriser le relâchement des relations de la Régence d'al-Djazaïr avec le pouvoir central d'Istanbul et la montée en puissance de l'Odjak des janissaires et de la Taïfa des raïs.

Ainsi, dès 1081/1671, la réalité du pouvoir n'est plus exercée par le pacha nommé par le sultan d'Istanbul mais par la Confédération des corsaires, puis à partir de 1100/1689, par l'Odjak des janissaires. En 1184/1711, la rupture avec la Sublime Porte est consommée : al-Djazaïr doit compter désormais sur ses propres moyens pour sa protection intérieure et extérieure.

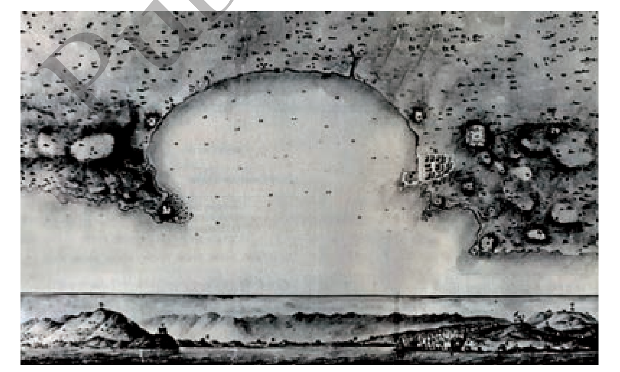
À l'intérieur, l'autorité turque ne s'exerce en réalité que sur les villes. Sur le reste du pays, elle est souvent battue en brèche par une population qui ne voit en elle qu'un "prédateur", concentrant l'essentiel de son activité sur la perception des impôts à travers la *mehala* ou camp militaire volant chargé de leur collecte. Lui échappent ainsi un grand nombre de tribus que la distance, le relief ou le désert mettent à l'abri des janissaires : les hauts-plateaux vivent pratiquement de manière autonome, le Sud n'est tenu que grâce à un système d'allégeance complexe (tribus *makhzen*), la Kabylie s'insurge régulièrement, dans la seconde moitié du Xe/XVIe siècle, entraînant de nombreuses opérations de représailles du pouvoir turc et le renforcement de la défense d'al-Djazaïr, que les tribus kabyles assiègent à plusieurs reprises.

Face à cette contestation intérieure, la sécurité des tournées des *mehalas* impose l'installation de garnisons dans des *bordjs*, ou forteresses, construits le long des routes : Bordj Menaïel, Bouira, sur la route de Constantine, Bordj Medjana, Bordj Zemmoura, pour tenir la Kabylie. De même, al-Djazaïr, siège du pouvoir, est entourée de forts qui assurent sa protection.

Néanmoins, le pouvoir turc unifie le pays de l'extérieur en luttant, au nom de l'islam, contre l'agression européenne. Il tire sa légitimité de ce qu'il est le garant de l'intégrité de Dar al-Islam et l'action des gouvernements d'Alger s'inscrit dans la stratégie politico-militaire de l'Empire ottoman en lutte contre la "croisade africaine" des nations chrétiennes.

L'habileté tactique des deys d'al-Djazaïr consistera dans l'exploitation des rivalités de ces nations européennes entre elles. Ainsi, au Xe/XVIe siècle, l'action des raïs, menée de concert avec la France de François Ier, vise à perturber les commu-

Le système défensif d'Alger et de la baie, lithographie, anonyme



nications entre les parties espagnoles et italiennes de l'empire de Charles-Quint. Celui-ci, en 947/1541, se présente à l'embouchure de l'oued el-Harrach, tout près d'al-Djazaïr, avec 516 navires et 40000 hommes. L'opération tourne à la débâcle : les Espagnols perdent dans la tempête près du tiers de leurs moyens matériels et humains. Alger y gagnera un grand prestige extérieur.

De 921/1516 à 1830, les expéditions punitives contre les corsaires se multiplient. Par trois fois, en 1031/1622, 1065/1655 et 1082/1672, les Anglais la bombardent sans résultat notable.

Les attaques européennes ininterrompues pendant près de trois siècles visaient surtout l'obtention de traités de paix ou capitulations, qui leur octroyaient des avantages commerciaux et leur épargnaient les pertes considérables dues à la guerre de course menée par les marins algériens.

Les deys font preuve d'une grande diplomatie pour ne jamais avoir à affronter les pays européens simultanément : la paix signée avec la Hollande (1073/1663) s'accompagne d'une recrudescence des attaques contre la flotte française ; celle conclue avec Louis XVI (1080/1670) est concomitante de la rupture avec les Anglais et les Hollandais ; enfin, celle signée avec les Anglais est suivie d'une déclaration de guerre contre la France (1091/1681). Moyennant quoi les escadres françaises de Duquesne attaquent en vain le môle en 1092/1682 et 1094/1683, entraînant de lourdes pertes humaines et endommageant les défenses du port mais sans les enfoncer.

Cinq ans plus tard, l'opération menée par d'Estrées n'a pas plus de succès. Les



Un janissaire, ithographie

Un corsaire, lithographie

bombardements détruisent des maisons, le môle et les batteries sont endommagés, tandis que les Français, subissant d'énormes pertes en raison de la riposte vigoureuse du système défensif de la ville, sont finalement contraints d'abandonner. La paix avec la France sera finalement signée en 1101/1690.
Cette conjoncture de bombardements répétés pendant près de trois siècles par les escadres européennes déterminera la cadence des édifications, restaurations et renforcements des fortifications du port, de l'enceinte et de l'extérieur d'al-Djazaïr qui vont lui valoir son nom de *Mahroussa*, "la Bien-gardée", "l'Invincible".

III.3 L'ENCEINTE FORTIFIÉE

III.3.a **Musée de l'Armée nationale populaire**

Situé sur l'esplanade du Centre des arts de Riadh el-Feth, le Musée de l'Armée, construit dans les années 1990, fait face au monument devenu le symbole d'Alger, le Sanctuaire des Martyrs. Horaires : 9:00-12:00 et 13:00-16:00 ; fermé vendredi et samedi. Consigne pour sacs. Entrée payante.

L'entrée est surplombée par une verrière supportée par de massifs piliers entre lesquels se dresse la statue de l'émir Abdelkader, héros de la résistance algérienne qui combattit la pénétration française à partir de 1837.
L'aile gauche de ce premier niveau est consacrée à la Révolution algérienne (1954-1962), avec les bustes de ses principaux héros : Didouche Mourad, Zighout Youcef, Amirouche et Boumediène. Des vitrines abritent les uniformes, les armes et les documents officiels des combattants ou "maquisards", des attestations avec photos de membres de l'ALN (Armée de libération nationale) ou de L'OCFLN (Organisation civile du front de libération nationale).
Au centre se dressent les effigies d'une série de personnages historiques, toutes périodes confondues : Jugurtha, roi numide qui combattit Rome, Abdelmoumen, le fondateur de l'État almohade, Raïs Hamidou ben Ali, héros de la Course, Khair-Eddine Barberousse, fondateur de la Régence d'Alger en 923/1518.
Sous l'escalier, une place particulière est réservée à la maquette d'Alger à l'époque ottomane : on aperçoit la muraille qui enserre la ville, les fortifications du port, les principaux monuments comme Djamaa al-Kabir, Djamaa al-Djadid en bordure de la mer, la Citadelle au sommet de la colline. La topographie avec les deux parties, basse et haute, de la médina est bien restituée également.
Au premier étage, à droite de l'escalier, se trouve la partie réservée à la préhistoire et à l'époque antique.
Au milieu de l'allée, se trouve la très belle maquette du camp militaire romain de Lambèse, édifié pour surveiller les tribus berbères, souvent révoltées, du massif de l'Aurès.
La deuxième allée est consacrée à la période musulmane. Elle commence par une série de cartes retraçant les premières expéditions arabes sur le Maghreb : celle d'Okba ben Nafi puis celle de Moussa ibn

Nussayr qui aboutit à l'islamisation de la Berbérie, en 90/709.
L'histoire continue avec la maquette de la ville de Tahert, capitale du premier royaume kharidjite (159-296/776-909) par Ibn Rostom, dont on peut voir le buste, suivi de celui de Ziri ben Manad, fondateur de la première dynastie berbère, et de Bulughin, son fils, qui redonna vie à Alger en 348/960.
Non loin, se dresse la maquette de la Qalaa des Beni Hammad, capitale du royaume hammadide, bâtie en 397/1007. Son site particulier sur le mont Maadid, ses nombreux palais, du Salut, du Manar, des Émirs, son minaret, son donjon au-dessus de l'oued en firent une capitale exceptionnelle.
À l'extrémité de cette allée consacrée aux dynasties médiévales se trouve le buste du fondateur de l'un des derniers royaumes berbères avant l'arrivée des Ottomans, celui de Yghomracen ibn Zyan, roi de Tlemcen et fondateur de la dynastie des Zyanides ou Abdalwadides. Les maquettes du Méchouar, sa forteresse, et d'Honaïne, port de Tlemcen, sont les témoins de sa puissance.
La partie du musée réservée à la période ottomane débute par une nouvelle statue de Khair-Eddine, fondateur de la Régence ottomane d'Alger qui vit se succéder à sa tête les pachas et les deys dont sont exposés les bustes : Euldj Ali, Hussein, Chaabane, Omar, Ali Khodja …
Le système défensif ottoman d'Alger est illustré par les maquettes des fortifications comme Fort-l'Empereur, le bastion de la Citadelle, celui de la pointe Pescade ou de Tamentefoust que l'on peut encore voir aujourd'hui.
Des canons évoquent le caractère militaire de l'État algérois. Des inscriptions, sur leur bouche, attestent la date, 1191/1778, et le lieu où ils ont été fondus, Dar al-Nhas (la Fonderie).
Des vitrines abritent les maquettes des navires des Corsaires, si redoutés, d'Alger : frégates, chebeks, brigantins.
À noter, enfin, les deux belles maquettes des villes de Béjaia – qui fut, après la Qalaa, la prestigieuse capitale des Hammadides – et de Constantine à l'époque ottomane.
Tout le reste de l'étage est occupé par la période qui débute avec l'expédition française de 1830 sur Alger. Des cartes retracent le débarquement de l'Armée française. On y voit la progression, jour après jour, des forces françaises à travers le Sahel d'Alger jusqu'à la prise de Fort-l'Empereur et de la Casbah.
Une importante section est ensuite consacrée aux révoltes populaires contre le colonisateur français, de 1830 à 1920, une place prépondérante étant réservée à l'épopée de l'émir Abdelkader : maquette de sa capitale itinérante, la Smala, vitrines renfermant quelques-uns de ses meubles, tapis, ses armes, vêtements et médailles, ainsi que le fusil offert par la reine Victoria pour l'aide qu'il apporta aux chrétiens de Damas en 1860, évitant à plus de 1500 d'entre eux d'être massacrés.
Enfin, toutes ces sections s'ornent de tableaux retraçant les différentes batailles de l'histoire de l'Algérie, comme celle de la déroute de Charles-Quint en 947/1541. Ils sont, pour la plupart, l'œuvre du peintre algérien Rehabi Lakhdar.

III.3.b **Les fortifications du port**

On en devine les emplacements en se plaçant au balcon du boulevard devant la mosquée de la Pêcherie qui domine l'Amirauté, d'où l'on voit la jetée de Khair-Eddine et le boulevard du Front de Mer, qui correspond au rempart ottoman où étaient aménagées les fortifications littorales.

En 935/1529, Khair-Eddine Barberousse détruisait la forteresse du Peñon que les Espagnols détenaient sur un des îlots du port, entravant tout commerce, et mettait ainsi un terme à l'emprise espagnole sur la ville. Point de départ de tous les futurs aménagements du port, la construction d'une jetée reliant les îlots à la ville constitue en même temps sa première action militaire d'envergure à al-Djazaïr.
Malgré la résistance de la garnison espagnole et de son chef Martin de Vargas, Khair-Eddine finit par l'emporter après trois semaines de combat et utilise les matériaux de construction de la forteresse détruite pour aménager un môle de 300 mètres de long créant une darse avec mur de protection contre les vagues. Après avoir comblé les espaces entre les îles, il crée un second terre-plein orienté nord-sud, conférant au port la forme générale, qu'il gardera pendant toute l'époque ottomane, de deux jetées perpendiculaires avec un retour légèrement refermé. Une



Les deux lignes de défense de la ville d'Alger, lithographie, anonyme

chaîne ferme le port tous les soirs. Après la phase de comblement qui dure jusqu'en 962/1555, la protection militaire du front de mer ainsi créé va être le souci majeur des gouverneurs d'al-Djazaïr.

Dès la seconde moitié du Xe/XVIe siècle, le port sera le théâtre de travaux ininterrompus, les différentes phases de fortification répondant aux menaces des attaques ennemies. Ainsi, en 980/1573, le beylerbey Arab Ahmed, informé de préparatifs de guerre de Don Juan d'Autriche et les pensant dirigés contre Alger, fait construire les deux premières tours du port : Bordj al-Fanar (tour du Phare ou de la Lanterne), sur l'emplacement de l'ancien Peñon, et Bordj Ras al-Moul (tour du Bout du môle). Le premier ouvrage, sur lequel est érigé le phare, épouse une forme circulaire de 60 mètres de diamètre sur quatre étages d'embrasures pour l'artillerie. C'est l'œuvre la plus importante dans cette partie du port. Elle sera remaniée et consolidée en 1028/1619.

Entre 1063/1665 et 1068/1658, les différents pachas continuent le travail de leurs prédécesseurs en ajoutant Bordj Sardin (fort des Sardines, ainsi nommé en raison de son inscription commémorative décorée de poissons), Bordj al-Djadid (fort Neuf), terminé en 1773/1186, et Bordj al-Gouman (fort des Câbles), reconstruit en 1230/1815. Enfin, Bordj Ma Bayn (fort du Milieu) vient combler l'espace entre deux *bordjs* au centre du môle, en 1231/1816.

Ces forts communiquent entre eux par des passages voûtés protégés des attaques extérieures. Ils présentent une ligne de



Les fortifications du port, lithographie, anonyme

défense continue en avant de la ville. Grâce à ces six *bordjs*, Alger méritait son nom de "*Mahroussa*", la "bien gardée".

Juste en arrière de cette première ligne défensive se déploie la deuxième ligne sur le littoral bordant la ville. Elle correspond à la partie, sur mer, du rempart encerclant la ville sur ses autres côtés. On y trouve neuf batteries sur les quinze qui protègent la cité. C'est la façade la mieux armée de la muraille car destinée à faire face aux attaques venant de la mer. Les batteries les plus importantes sont concentrées près du môle. Toppanet al-Goumrag (bastion de la Douane) est situé près du magasin où l'on enregistrait et encaissait les impôts sur les marchandises importées. Citons aussi, toujours sur le front de mer, Bordj Bab al-Bahr (bastion de la porte de la Mer), avec deux niveaux d'embrasures et quinze canons, et



L'enceinte de la ville, lithographie, anonyme

Bordj Djamaa al-Kabir (bastion de la Grande Mosquée), avec trois meurtrières, sur le chemin de ronde de la mosquée du même nom.

III.3.c **Le rempart**

On en voit quelques pans autour de la Citadelle, à l'entrée de la Casbah et non loin de la mosquée Sidi Ramdane. Les autres batteries constituant l'ensemble défensif d'Alger sont réparties sur les deux autres façades nord et sud de l'enceinte, donnant sur les terres. La muraille, longue de six kilomètres, est ponctuée de bastions, dont quatre sur sa façade nord : près de Bab al-Oued, on trouve Toppanet Hammam al-Malah (bastion du Bain salé) et un peu plus haut sur ce côté nord, Toppanet Sidi Ramdane, sur l'emplacement de l'ancienne Citadelle berbère, avec treize meurtrières.

La façade méridionale de la muraille présente trois batteries dont les principales sont celle de Bab Djedid (bastion de la porte Neuve) et, à l'angle sud, près de la mer et de Bab Azzoun, Toppanet al-Asel (fort du Miel, en raison de la proximité du fondouk du Miel), avec cinq meurtrières, deux dirigées vers la terre et trois vers la mer.

Toutes ces batteries sont espacées d'environ 180 à 200 mètres les unes des autres. Leur artillerie est dirigée vers l'intérieur des terres, à part celles qui sont près de la mer.

Côté terre, d'autres édifications viennent renforcer le dispositif défensif. Le plus important est celui de la forteresse située au sommet de la ville qu'elle domine de sa masse et surtout de ses cinquante canons dont la plupart sont tournés vers la ville et la mer. C'est la Casbah ou forteresse, qui a fini par donner son nom à la médina elle-même. La Casbah est incluse dans le rempart général d'Alger.

Ce rempart, décrit dans le rapport Boutin, du nom de cet émissaire de Napoléon Ier chargé d'étudier les fortifications d'Alger à la fin du XIIe/XVIIIe siècle et qui sera exploité au moment de la conquête française, se présente donc comme un mur de 11 à 13 mètres de hauteur avec 214 embrasures à canons réparties sur 16 bastions. À l'avant de la muraille, on trouve, côté extérieur, un fossé continu d'une lar-

geur de 18 à 25 mètres et de 6 à 8 mètres de profondeur. Côté intérieur, les maisons adossées au rempart interdisent le creusement d'un fossé.

III.3.d **Les portes**

Il n'en reste que quelques rares vestiges. Leurs emplacements correspondent au square Port-Saïd pour Bab Azzoun, au lycée Émir-Abdelkader pour Bab al-Oued, au boulevard de la Victoire pour Bab Djedid. Les deux autres, Bab al-Bahr et Bab Dzira, dont il ne reste rien, se trouvaient à l'emplacement des voûtes de la Pêcherie actuelle.

Le rempart comportait cinq portes fortifiées par des équipements défensifs. Quatre d'entre elles sont héritées de l'époque médiévale : Bab al-Oued au nord et Bab Azzoun au sud sont l'aboutissement du grand axe commercial qui coupe la ville en deux. Bab al-Bahr et Bab Dzira sont sur la façade maritime.

Bab al-Oued était en accès direct. Elle s'étendait sur quatorze mètres dans l'épaisseur de la muraille et se fermait avec quatre portes ; elle était protégée par un bastion armé de deux canons.

Bab Azzoun, porte historique d'Alger, était la porte du plus grand trafic humain et de marchandises, point d'aboutissement des caravanes venant de l'intérieur du pays. Elle était équipée de deux portes distantes de trente-deux mètres, l'une dans la muraille extérieure, l'autre dans la muraille intérieure.

Bab al-Bahr (porte de la Mer) présentait la particularité d'être en chicane et en pente car la construction de la Grande Mosquée avait entraîné des modifications ; elle passait sous celle-ci.

Bab Dzira (porte de l'Île) ou Bab al-Djihad (porte de la Guerre sainte) était la plus fréquentée par les gens de la mer. C'est, nous dit Haëdo, "le passage de tous les gens de la mer, chrétiens, maures, turcs, galériens, rameurs, officiers, corsaires, marchands et quantité d'autres gens, cette porte est très fréquentée en permanence et de grand trafic et affluence". Elle se fermait avec trois portes et bénéficiait de la protection des batteries gardant le port.

Bab al-Djadid (porte Neuve) est postérieure aux portes médiévales et remonterait à la seconde moitié du Xe/XVIe siècle.

Ces cinq portes étaient toutes fortifiées par un double système défensif constitué de leurs propres bastions et des batteries situées à proximité. Les espaces entre les différents accès, entre la muraille extérieure et la muraille intérieure, étaient équipés de herses et de jambages destinés à renforcer leur caractère défensif. Elles avaient toutes un gardien ou *bouab* et un corps de garde. Elles faisaient l'objet d'une réglementation très stricte en matière de taxes et d'horaires de fermeture, durant la nuit ou la prière du vendredi.

Tout ce système – rempart, portes fortifiées et bastions – constituait en quelque sorte la défense rapprochée de la ville. Pour être encore plus efficace, il devait englober un dispositif plus éloigné de forts et de batteries extérieurs à la ville.

III.4 LES FORTIFICATIONS EXTÉRIEURES

III.4.a **Fort-l'Empereur**

Il est situé sur le boulevard Malika-Gaid dans le quartier de la Scala, près d'el-Biar.

Ce fort faisait partie de l'ensemble défensif extérieur de la médina, dont il est éloigné d'environ mille mètres. Il était destiné à protéger la partie sud du rempart.
Il a porté plusieurs noms dont celui de Bordj Moulay Hassan, son bâtisseur. Celui-ci l'érigea à l'emplacement de la batterie que l'empereur Charles-Quint avait installée pour bombarder la ville lorsqu'il tenta de la prendre en 947/ 1541. Il en fut empêché par une tempête qui ruina ses projets mais il fit prendre conscience aux Ottomans de l'importance stratégique du lieu. De là découle la deuxième appellation du Fort, Fort-l'Empereur, qu'il porte encore aujourd'hui.
Du fait de sa superficie et de sa position élevée sur une colline culminant à 230 mètres d'altitude, il était visible de loin : on lui donna donc le nom de Bordj Ettaous ou fort des Paons.
Il avait la forme d'un grand rectangle de 150 m de long et de 100 m de large. Ses murs s'élevaient à 10 mètres. Aujourd'hui, occupé par l'Armée, il n'est plus accessible, mais on devine la hauteur de ses murs et sa situation proéminente sur une butte au-dessus du boulevard Malika-Gaid qui le longe en contrebas, traversant le quartier des Tagarins et menant à el-Biar.

Le fort fut construit en plusieurs étapes. L'érection d'une première tour circulaire par Hassan Pacha, après le départ des Espagnols, est terminée en 951/1545. En 988/1580, le nouveau souverain d'Espagne, Don Philippe, réunit sa flotte à Cadix. Les habitants d'Alger, alertés par ses préparatifs de guerre, se sentent menacés. Hassan Veneziano, alors gouverneur d'al-Djazaïr, fait élever quatre bastions, aux quatre points cardinaux, entourant l'espace central où se trouvait la première tour, donnant à l'ensemble une forme carrée. Le tout fut renforcé par un fossé séparant les bastions deux à deux en cas de retraite. Un parapet longeant le fossé et percé d'embrasures était censé ralentir la progression des assaillants.
Côté mer, il est inaccessible en raison d'une pente rocheuse très abrupte. Ce détail n'a pas échappé au lieutenant Boutin, chargé par le gouvernement français d'établir un état des lieux des fortifications de la ville au début du XIXe siècle. Il préconisa, en effet, une attaque du fort par le côté ouest donnant vers les terres.
Le 3 juillet 1830 à l'aube, c'est sur cette façade que l'armée française concentra son feu. Le fort résista plusieurs heures au déluge des boulets. Lorsque l'issue du combat fut proche, les derniers survivants se retirèrent en laissant un des leurs pour faire exploser le fort. La tour centrale disparut. Le reste fut endommagé. Des pierres retombèrent jusque sur la ville, semant la panique parmi les habitants de la Casbah. Quand le fort tomba, la ville ne tarda pas à le suivre.



Fort de l'Eau

III.4.b Bordj el-Kiffan (Fort de l'Eau)

Dans la petite localité de Bordj el-Kiffan, à environ 15 km à l'est d'Alger.

Le *bordj* faisait partie du système défensif éloigné de la ville, à une vingtaine de kilomètres environ du chapelet de batteries installées tout au long de la côte, à quelques centaines de mètres les unes des autres, par les Ottomans.
Il est appelé fort Oriental car situé à l'est d'Alger, sur la route qui mène à Bordj Tamentefoust, et Fort de l'Eau car construit près du rivage, sur un rocher qui s'avance dans la mer.
Il fut édifié en 1135/1723 par Mohammad Pacha. La date de sa construction est attestée par une plaque commémorative, retrouvée au-dessus de la porte, dans le mur sud.
En 1188/1775, il subit, pendant deux jours les bombardements de l'Espagnol O'Reilly qui entraînèrent des modifications.
C'est une construction carrée d'environ 20 mètres de côté. En 1222/1808, il comportait quatre embrasures vers la mer, quatre autres vers le rivage, chacune d'une largeur de 2,30 mètres.
Après avoir franchi une porte voûtée, on trouve 7 pièces en enfilade dont une salle de garde et une cave. La cour centrale a un diamètre de 9 mètres.
Par l'escalier qui part de la cave, on accède à la terrasse, à 6 mètres au-dessus du sol. Ses embrasures (3 sur chaque côté et 1 à chaque angle) ont été obturées.

III.4.c Bordj Raïs Hamidou (la Pointe Pescade)

Le fort est situé dans le quartier de la pointe Pescade, aujourd'hui Raïs Hamidou..

Bâti par Hadj Ali Agha en 1081/1671, le bordj est en retrait par rapport à la mer. Construit en forme de fer à cheval, il comporte 9 embrasures. Actuellement, il est occupé par plusieurs familles qui y ont élu domicile.
De l'autre côté de la route se trouvait un deuxième fort, appelé fort Neuf par rapport au premier, plus ancien. Il date de 1238/1823 et a été construit par Hussein Dey. Sa garnison comptait 15 soldats qui opéraient au travers de 19 embrasures. Ces deux forts se trouvaient à environ 60 mètres l'un devant l'autre.

III.4.d Bordj Tamentefoust (La Pérouse)

Il ferme la baie à environ 30 kilomètres à l'est d'Alger, dans la petite station balnéaire du même nom. Il faut s'y rendre en voiture.

Le *bordj* Tamentefoust ("main droite" en berbère) ferme, complètement à l'est, la baie d'Alger. Dès l'Antiquité, il servit aux navigateurs car, malgré sa faible altitude, ce promontoire présente l'avantage d'atténuer les excès des vents d'est dominants.
La colonie romaine de Rusguniae (cap de la Falaise), qui succédait au comptoir carthaginois, fut, dès le Ier siècle, élevée au rang de cité en raison de sa situation plus favorable que le petit port d'Icosium, ancêtre d'Alger, qui, lui, subissait les tempêtes venant de l'est.

Au Xe/XVIe siècle, le 3 *rajab* 947/23 octobre 1541, cette situation favorable d'abri est mise en évidence par le mouillage, au pied du cap, de l'énorme flotte de cinq cents vaisseaux et du corps expéditionnaire espagnol que l'empereur Charles-Quint menait en personne contre al-Djazaïr. L'expédition tourne au désastre en raison d'une tempête qui met à mal la flotte espagnole. Celle-ci, ou ce qu'il en reste, se regroupe à l'abri du promontoire de Matifou avant de s'enfuir vers Bougie.
Aucune forteresse côtière n'existait à ce moment-là mais la leçon avait porté.
La tradition était de jeter l'ancre à Matifou pour les vaisseaux et de tirer le canon pour prévenir de leur arrivée ou de leur départ. C'était donc le point de ralliement des flottes entrant ou sortant de la rade, la garnison de la seule batterie existant à ce moment-là répondant alors par un coup de canon, en particulier à l'arrivée d'un nouveau pacha à al-Djazaïr, salué ainsi par un tir d'honneur.
On ne sait pas à quand remonte exactement la construction du fort, mais l'édifice qui subsiste présente, dans sa structure générale, un archaïsme qui pourrait le dater du XIe/XVIe siècle.
Quoi qu'il en soit, la Course s'amplifiant progressivement pour culminer au milieu du XIe/XVIIe siècle, il devenait nécessaire pour Alger, en raison des attaques européennes, d'entretenir toutes les défenses immédiates ou lointaines de la ville.
En 1080/1670, les navires français sont devant Alger. Ali Agha, chef de la milice, fait fortifier la position du cap.



Le Fort Tamentefoust

En 1099/1688, les fortifications sont rasées lors du bombardement du maréchal d'Estrées qui fit tant de dégâts à la ville, mais vu l'intérêt stratégique permanent de la forteresse, celle-ci est rapidement relevée.

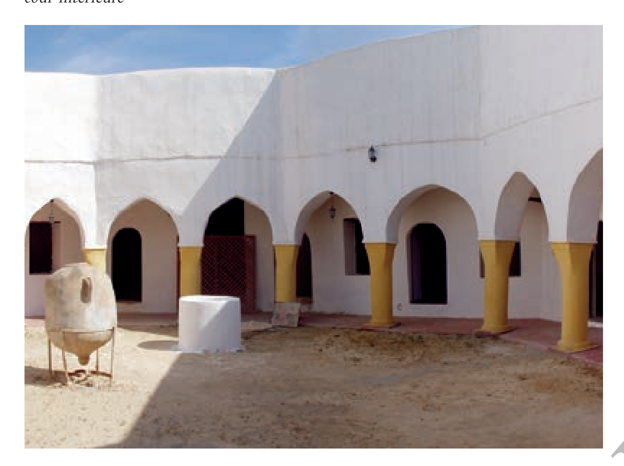
À la fin du XIIe/XVIIIe siècle, le consul de Kercy préconise, dans l'éventualité d'un débarquement français pour prendre Alger : "Peut-être, avant de débarquer à Sidi Ferruch, conviendrait-il de s'établir au cap Tamentefoust qui se termine par une petite éminence qu'il serait facile de garder. On s'emparerait d'un fort qui donne sur la rade. Alors on aurait un point d'appui."

L'étude architecturale montre que, même s'il a été remanié aux XIe/XVIIe et XIIe/XVIIIe siècles, ces remaniements n'ont affecté que d'infimes détails de l'édifice. Le fortin se présente comme un octogone à peu près régulier de 40 mètres de diamètre entouré d'un fossé. Ce type octogonal est rare dans l'architecture militaire du Maghreb. On le retrouve néanmoins, à deux reprises : au bastion octogonal fortifié de la Casbah, et à la Poudrière (25 mètres de diamètre) de la même Citadelle. On peut aussi l'en rapprocher du dodécagone de Bordj al-Fanar (tour du Phare, 28 mètres de diamètre) qui garde le port.

La hauteur de la muraille de Bordj Tamentefoust atteint 9 mètres.

Le gros-œuvre est constitué par un noyau en pisé, mélange de terre, brique et cailloux, le tout plaqué de pierres de taille que les ruines romaines de Rusguniae fournissaient en abondance.

Le Fort Tamentefoust, cour intérieure



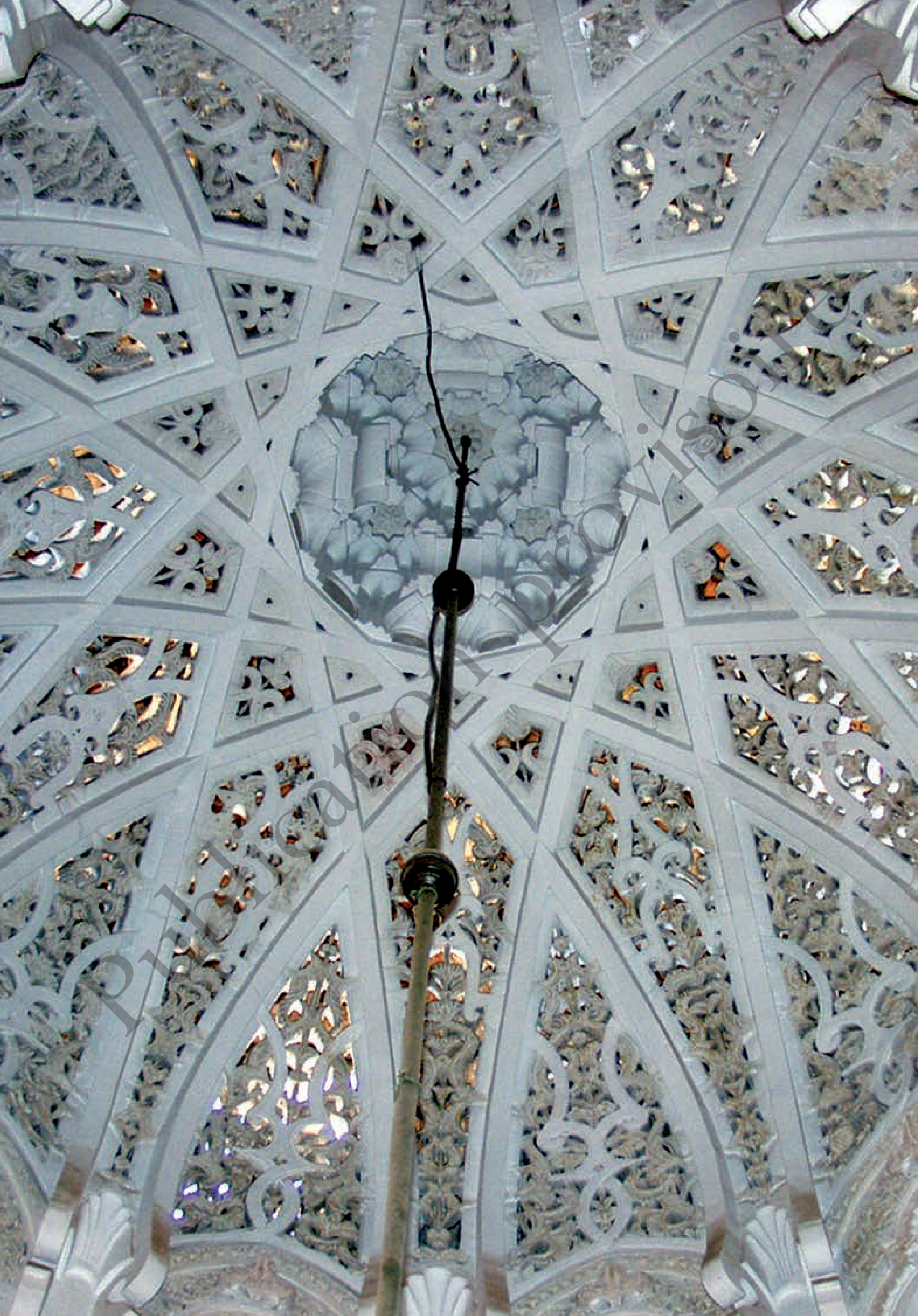
Le Fort Tamentefoust, sqifa



On entrait dans le fort par un pont-levis muni d'une porte basse à encadrement de marbre blanc sculpté qui n'existe plus.
Un vestibule faisant office d'entrée en chicane masque la cour intérieure de forme octogonale plutôt irrégulière, et d'un diamètre de 14,50 mètres. Cette cour est entourée d'une colonnade d'aspect rustique donnant accès aux chambres voûtées, plus longues que profondes.
Ainsi, en 1188/1775, lors de la tentative espagnole de prise d'Alger par O'Reilly, le dey fait occuper tout le littoral entre Alger et le cap Matifou par les tribus de l'intérieur qui campent à proximité du fort et le servent.
Incapable d'interdire, faute d'une portée suffisante des boulets, l'entrée d'un ennemi dans toute la largeur de la rade, le *bordj* avait comme mission de protéger son secteur, particulièrement propice aux débarquements d'été. Dans les eaux calmes de son rivage, une flotte cherchant abri tombait nécessairement sous sa canonnade. Cette fonction militaire se doublait de celle, honorifique, de tirer les salves de bienvenue à l'arrivée des pachas à Alger.

Le Fort Tamentefoust, pont-levis, porte et muraille





Tlemcen, Nédroma, berceaux zyanide et almohade

Amine Semar

Premier jour : Tlemcen, ville d'art

IV.1 MANSOURAH

IV.2 TLEMCEN

IV.2.a Djamaa al-Kabir (Grande Mosquée)
IV.2.b Mosquée Sidi Bel-Hassan
IV.2.c Le Méchouar
IV.2.d Mosquée Sidi Brahim
IV.2.e Hammam Essebaghine

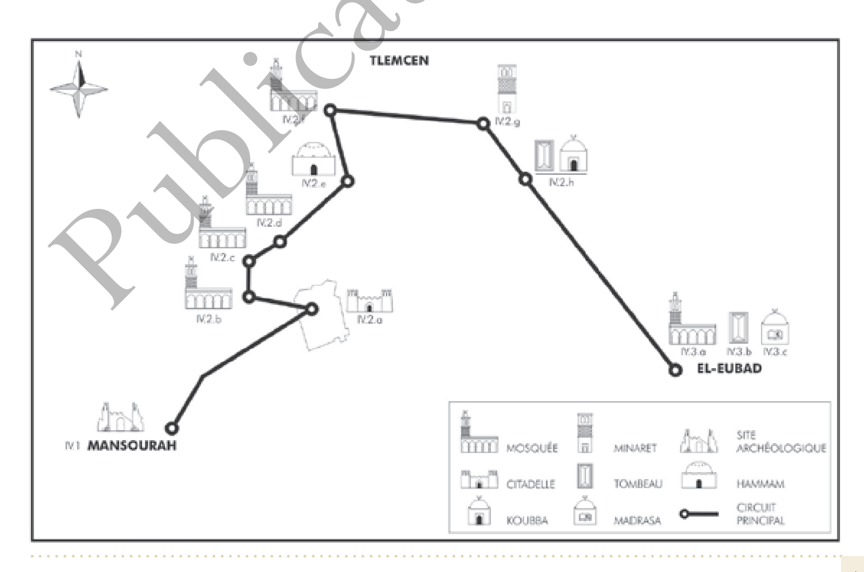
Café des Grenadiers

IV.2.f Mosquée Sidi el-Haloui
IV.2.g Minaret d'Agadir
IV.2.h Koubba de Sidi Ouahab et Tombeau de la Princesse

IV.3 EL EUBAD

IV.3.a Mosquée Sidi Boumediène
IV.3.b Tombeau de Sidi Boumediène
IV.3.c La *madrasa* Sidi Boumediène

Bab el-Khemis



Grande Mosquée de Tlemcen, coupole

Tlemcen, ville d'art

Tout de blanc parée, construite sur un haut plateau bordé de falaises rougeâtres et cerné de verdure, Tlemcen, l'antique Pomaria (littéralement "les vergers") des Romains, est encore cette ville arrosée d'eau et parsemée de beaux jardins. Grâce à la proximité de la mer qui atténue l'effet desséchant des plaines présahariennes, Tlemcen a gardé son charme, ombragée par ses cyprès, figuiers et oliviers centenaires, et autres orangers et grenadiers.
Ce site particulier est attesté comme foyer de peuplement dès 1000 avant J.-C. D'abord dénommée Agadir par les anciens Berbères (*agadir* : forteresse ou falaise selon les étymologies), c'est l'une des plus anciennes villes du Maghreb. Carrefour important en tant que dernière cité avant les grandes étendues du Sud et ville d'accès vers l'Ouest et le Maroc, Tlemcen a suscité la convoitise des Romains, puis des premières dynasties berbères. Ralliées à l'islam, ces dernières allaient prendre tour à tour la vieille cité mythique pour capitale.
Au Ier/VIIe siècle, l'islam et Abou el-Mouhadjir pénètrent dans Agadir, et Abou Qorra, chef d'obédience kharidjite, donc schismatique, y établit une royauté éphémère. À la fin du IIe/VIIIe siècle, les Idrissides construisent la première mosquée du Maghreb central. Mais ce sont surtout les Almoravides, grands nomades sahariens partis des confins du désert, qui laisseront leur empreinte sur la ville.
En 471/1079, Tagrart, le campement militaire établi pour assiéger Agadir, deviendra la ville nouvelle, par opposition à Agadir l'ancienne. En fusionnant, Tagrart à l'ouest et Agadir à l'est formeront Tlemcen, "sources d'eau" en berbère. Mais les Almoravides, austères Sahariens, n'étaient pas des constructeurs, et à part la Grande Mosquée qu'ils ont tôt fait de bâtir, ils n'ont pas tout de suite contribué à la grandeur de la ville. Mais ils n'allaient pas s'arrêter à Tlemcen. Poursuivant leur conquête en Espagne, ils seront eux-mêmes conquis par le raffinement andalou et la douceur des villes de Grenade, Cordoue et Séville, d'où ils rapporteront vers Tlemcen ce nouvel art de vivre. Les premières constructions en briques rougeâtres des Almoravides se transforment alors en mosquées et palais raffinés, entourés d'agréables jardins, inaugurant ce qu'on s'appellerait plus tard l'art hispano-mauresque. "Le paradis de l'éternité, ô Tlemcéniens, ne se trouve que dans votre patrie et s'il m'était donné de choisir, je n'en voudrais d'autre que Tlemcen", écrit Ibn Khefadja de Cordoue. Se développant rapidement, Tlemcen subira ensuite l'assaut des montagnards originaires du Maroc actuel, les Almohades, en 539/1145, puis passera sous la domination successivement des Abdalwadides et des Zyanides au VIIe/XIIIe siècle.
Devenue ville royale, à l'instar de sa voisine de toujours, Fès la marocaine, considérée comme la capitale du royaume mérinide, Tlemcen connaîtra alors un nouveau développement, attirant artistes, lettrés et architectes. Vingt-sept rois de la dynastie des Zyanides s'y succèderont (633/1236 à 962/1555), ayant tous le souci de

rendre leur ville encore plus belle. "C'est la ville des beaux cavaliers, de l'air et de l'eau", dit d'elle un fameux poème arabe de l'époque. Devenue hafside après l'assaut des rois de Tunis, Tlemcen passera au Xe/XVIe siècle sous la suzeraineté du gouverneur espagnol d'Oran, puis sous la domination d'Aroudj Barberousse de la Régence d'Alger et enfin des Turcs en 960/1553. "Grande et royale cité", disait d'elle Léon l'Africain au XVIe siècle, émerveillé par la civilité et le raffinement de ses habitants. "Tlemcen a sept murailles, sept enceintes et ses habitants ne dorment jamais", répètent de leur côté les vieux citadins pour rappeler que de tout temps, la ville a été convoitée et s'est habituée à la menace. Ce sont donc autant de superpositions culturelles qui font Tlemcen, et depuis les vieux remparts romains ou berbères jusqu'aux mosquées contemporaines de celles de Grenade, la ville déroule le fil de son histoire.



Margelle de puits, musée de Tlemcen, Agence nationale d'archéologie

Mansourah

Minaret de Mansourah: entrée principale et détail de mouqarnas



Minaret de Mansourah: vestiges de la mosquée



IV.1 MANSOURAH

Ex-camp militaire établi par le sultan Abou Yacoub en 698/1299 pour assiéger Tlemcen, Mansourah (la Victorieuse) ne se trouve qu'à 3 kilomètres au sud de Tlemcen. Le trajet peut s'effectuer à pied ou en taxi.

De cet ancien camp fortifié devenu une ville détruite par les assiégés et reconstruite en 735/1335 ne subsistent aujourd'hui que des ruines. Ces vestiges ont été exploités, notamment, par les Abdalwadides qui trouvèrent là dalles, chapiteaux d'onyx, marbres et colonnes remployés pour l'ornementation des monuments tlemcéniens construits par la suite.

Temporairement capitale officielle des Mérinides après la chute de Tlemcen en 735/1335, Mansourah était protégée par un rempart de 12 mètres de haut comportant 80 tours et entourant une superficie de 100 hectares en forme de trapèze. À part quelques pans de rempart, il n'en subsiste actuellement que les ruines de la vieille mosquée et la *moçalla*, la grande aire consacrée à la prière. Il ne reste de la mosquée construite par Abou Yacoub en 701/1302 que des parties du mur, la trace du *mihrab* et une partie du magnifique minaret de 40 m de haut, dont trois façades ont été conservées. Les fouilles sur le site ont permis d'en reconstituer le plan. Plusieurs portes livraient accès à la mosquée, dont la principale est située à la base du minaret. L'arc de cette porte, de 2,50 mètres d'ouverture, s'inscrit dans un encadrement formé

de défoncements successifs, avec une bordure rectangulaire comprenant des inscriptions et deux écoinçons chargés d'arabesques. L'arc repose sur deux colonnes en onyx. Au-dessus se trouvaient un encorbellement porté par des *mouqarnas*, un panneau réticulé et, au sommet du minaret, une fausse galerie d'arcatures brisées et de fines colonnettes. Cette porte s'ouvrait sur une cour carrée de 30 mètres de côté, encadrée par trois nefs et qui précédait la salle de prière, longue de 30 mètres et divisée en treize nefs par des colonnes d'onyx.

Ce minaret, qui figure parmi les plus admirables chefs-d'œuvre de l'art maghrébin et andalou, rappelle tout autant la Qalaa des Beni Hammad, la Giralda de Séville, la Koutoubiya de Marrakech, la tour Hassan à Rabat que la Puerta del Vino à Grenade. Il est auréolé de la légende selon laquelle des globes d'or auraient orné son sommet. On raconte qu'il a été construit par un juif à qui le sultan, une fois sa tâche achevée, interdit de redescendre par l'escalier intérieur de l'édifice, réservé aux musulmans. Le malheureux dut sauter du sommet du minaret, mais la légende est hésitante sur l'issue de l'histoire : pour les uns, l'infortuné maçon se tua en tombant, pour les autres il fut miraculeusement sauvé par un tourbillon de vent qui l'emporta à quelques kilomètres de là, au sommet d'une colline, à l'endroit même que l'on nomme aujourd'hui encore le col du Juif.

Minaret de Mansourah



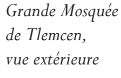
IV.2 TLEMCEN

Tout en étant la capitale algérienne de l'art islamique, Tlemcen a aussi été la mystique capitale de l'Ouest, considérée comme la "Jérusalem du Maghreb" car dans la vieille ville, musulmans et israélites se partageaient leurs lieux saints et leurs cimetières, adorant le même Dieu avec des rites différents. Les quartiers juifs ou musulmans, situés à l'intérieur des remparts du vieux Tlemcen, se visitent à pied, nombreuses étant les ruelles qui ne sont pas accessibles en voiture.

IV.2.a Djamaa al-Kabir (Grande Mosquée)

Depuis la mosquée Sidi Bel Hassan, prendre le boulevard Fillaoussen jusqu'aux places contiguës Émir-Abdelkader et Khemisti, qui abritent la Grande Mosquée de Tlemcen.

Située en plein centre ville (l'ex-Tagrart), la Grande Mosquée (Djamaa al-Kabir) est remarquable par la régularité de ses proportions et l'harmonie de ses formes. On y accède par huit portes et la surface qu'elle occupe à elle seule, 3 000 mètres carrés, justifie son nom. Elle compte, avec celles d'Alger et de Nédroma, parmi



Grande Mosquée de Tlemcen, vue extérieure

les trois mosquées construites par les Almoravides selon le même plan. Bâtie en 474/1082 par Ibn Tachfin, elle a été embellie en 529/1135 pour être ensuite agrandie par le roi zyanide Yaghmoracen près d'un siècle plus tard. De fait, reposant sur une base rectangulaire au plan d'une grande sobriété avec ses nefs perpendiculaires au mur de la *qibla* et à la cour, elle aussi rectangulaire et garnie de galeries, la mosquée de Tlemcen deviendra l'archétype de la mosquée maghrébine, constituée de deux parties, l'une extérieure, la cour, et l'autre intérieure, la salle de prière. La cour est agrémentée en son centre d'une magnifique vasque en onyx.

La salle de prière est divisée en treize *balata*s (nefs) dont chacune est couverte d'une toiture à tuiles en double pente. Sept nefs prolongent la salle et encadrent la cour centrale de part et d'autre. Comme dans la Grande Mosquée d'Alger, la sobriété met en valeur les zones décorées, tels l'arc d'ouverture de la niche du *mihrab*, les écoinçons encadrés par des bandeaux d'inscriptions coufiques, la frise de feuilles d'acanthe, les poutres de la charpente qui reposent sur des corbeaux sculptés de motifs floraux et les nervures entrelacées de la coupole qui diffusent une douce lumière.

Si le minaret, la coupole et une *sedda* (mezzanine) à l'entrée étaient présents dès l'origine, le premier embellissement, daté de 529/1135, est l'œuvre d'Ali ben Youssef, le propre fils de Ibn Tachfin. En 633/1236, Yaghmoracen construit sept nouvelles nefs, donne à la mosquée ses dimensions actuelles et lui intègre un minaret et une coupole centrale. Enfin,

Grande Mosquée de Tlemcen, cour intérieure

Grande Mosquée de Tlemcen, salle de prière





Grande Mosquée de Tlemcen, mihrab



fait remarquable, les mosquées étant signées par leurs constructeurs, la mention “Ibn Tachfin” inscrite sous la coupole du *mihrab* a été effacée, conséquence de la lutte acharnée des anciennes dynasties pour la conquête de la ville, le vainqueur détruisant les traces du vaincu.

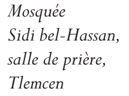


Mosquée Sidi bel-Hassan, porte d’entrée, Tlemcen

IV.2.b **Mosquée Sidi Bel-Hassan**

Toujours dans le centre-ville, pour visiter la mosquée Sidi Bel-Hassan, il suffit de revenir par le boulevard Khemisti vers l’ouest.

La mosquée Sidi Bel-Hassan, bâtie en 695/1296 par les Abdalwadides, fut le musée de la ville et a donc été réaménagée, ce qui lui a fait perdre sa forme première. Elle faisait initialement partie d’un ensemble appelé Madrasa Yakoubia qui comprenait, outre la mosquée proprement dite, un mausolée (celui de Sidi Brahim el-Masmoudi), une *zaouïa* (confrérie) et une *madrasa* (école coranique). Aujourd’hui ne subsistent que la mosquée et le mausolée.
D’extérieur modeste, la mosquée est de dimensions moyennes et le minaret quadrangulaire, en briques, est relativement peu élevé (à peine 14 mètres). Il est décoré sur ses quatre faces de panneaux rectangulaires de réseaux losangiques de briques ornées de mosaïque de faïence. Il est surmonté d’un lanternon décoré de zelliges. Son revêtement de colonnettes à chapiteaux recouverts de céramique témoigne de l’attention et du raffinement apportés à la finition.
Une fois encore, deux parties distinctes séparant l’extérieur de l’intérieur constituent le plan de base de la mosquée. La



Mosquée Sidi bel-Hassan, salle de prière, Tlemcen



Tlemcen



Mosquée Sidi bel-Hassan, coupole du mihrab, Tlemcen

cour est bordée d'une galerie sur ses faces nord, est et ouest. La salle de prières présente trois *balatas* (nefs) perpendiculaires au mur de la *qibla*, comme dans la Grande Mosquée, et séparées par des doubles rangées de piliers. Dans son encadrement ornemental, le *mihrab* hexagonal creusé au fond de la nef centrale est finement décoré, suivant l'usage de l'islam occidental. Ses inscriptions livrent la date de la fondation de la mosquée et le nom du prince qui l'a fait construire, Abou Amir. Une coupole décorée de *mouqarnas* couvre le *mihrab*. Les murs et les arcades ne comportent aucun décor, à l'exception des frises à motifs floraux et des losanges qui cernent les inscriptions. Les plafonds sont constitués de poutrelles de bois de cèdre agencées en entrelacs et supportant des toits de tuiles à quatre pentes, travail caractéristique des artisans andalous, dont la remarquable synthèse des arts architecturaux a fait parler de “travail attique” unissant l'Orient et l'Occident, mêlant l'opulence des remplissages et des motifs à l'harmonie ordonnée des proportions.

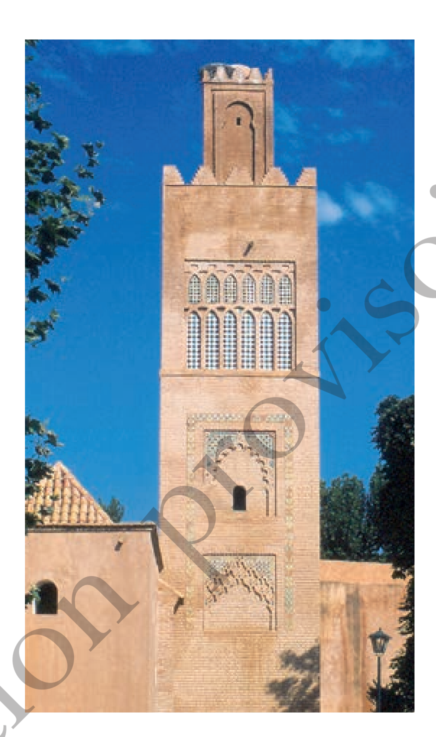
Le Méchouar, mosquée



IV.2.c **Le Méchouar**

Prendre l'avenue de l'Indépendance vers le sud et aller jusqu'à la place du Commandant-Faredj, anciennement dénommée place du Méchouar. On peut visiter le musée en demandant la clé à la direction située à l'intérieur du Méchouar. Ouvert en permanence.

La vieille citadelle du Méchouar, accolée au mur d'enceinte méridional de la ville, fut édifiée par Yaghmoracen (633-681/1235-1282) et servit de résidence almohade, zyanide et plus tard turque. Aujourd'hui, il reste cet ensemble carré et fortifié, "Méchouar" signifiant "lieu du Conseil", c'est-à-dire là où le pouvoir siégeait pour gouverner. Partie intégrante du centre historique de Tagrart, le Méchouar, selon la légende, désignerait l'endroit précis choisi par l'Almoravide ibn Tachfin pour planter sa tente alors que, en 1079, il s'apprêtait à assiéger la vieille ville d'Agadir devenue Tlemcen. Il n'en reste pratiquement que les remparts, ainsi que, à l'intérieur, la mosquée terminée en 718/1318 par Abou Hammou Moussa Ier. La salle de l'oratoire, sans cour, a rempli diverses fonctions ; elle a notamment servi d'annexe à l'hôpital militaire et de chapelle catholique durant la période coloniale. Le minaret a conservé ses proportions, ainsi que son décor sur les quatre faces : des panneaux à colonnettes avec un ensemble d'arcatures sur fond de mosaïque de carreaux de faïence.



Le Mechouar, minaret

IV.2.d **Mosquée Sidi Brahim**

Du Méchouar, il suffit de traverser l'avenue du Commandant-Faredj pour se retrouver devant la Maison de la culture. En longeant la grande



Mosquée Sidi Brahim, salle de prière



Mosquée Sidi Brahim, mihrab



Mosquée Sidi Brahim, minaret

bâtisse vers le nord, on tombe sur la mosquée Sidi Brahim el-Masmoudi.

La mosquée Sidi Brahim faisait partie d'un ensemble connu sous le nom de Madrasa Yakoubiya et qui comprenait un mausolée, une *zaouïa* et une *madrasa*. De cet ensemble ne subsistent que la mosquée et le mausolée sous le nom de Sidi Brahim el-Masmoudi.
La mosquée est de dimensions moyennes. Sa cour, bordée par une galerie sur ses faces nord, est et ouest, mesure environ 11,20 m de largeur sur 10 m de profondeur ; on y accède au nord par une porte en avant-corps. La salle de prière, initialement simple oratoire annexé à la *madrasa*, a fini par devenir le lieu de prière du vendredi des habitants des quartiers voisins. L'accès à la salle de prière (19 x 15,40 m à l'intérieur) se fait aussi par deux portes latérales en avant-corps qui ouvrent sur la quatrième travée sur les côtés est et ouest. On y trouve cinq *balata*s (nefs) perpendiculaires au mur de la *qibla*, chacune étant bordée par deux rangées de piliers à base rectangulaire, cruciforme ou en T, soutenant des arcs brisés. Les murs et les arcades ne comportent aucun décor. Le *mihrab* hexagonal, coiffé d'une coupolette à huit pans, est surmonté de trois fausses fenêtres et s'ouvre par un arc en plein cintre outrepassé. L'encadrement était recouvert de carreaux de faïences, mais il a été repris en stuc lors des travaux de "restauration" qui sont encore en cours dans le tombeau attenant de Sidi Brahim.
Le minaret quadrangulaire n'est pas particulièrement élancé. Ses façades sont

décorées de grands panneaux de réseaux losangés soutenus par trois arcs. Le panneau au-dessous du réseau losangé comporte quatre arcs et est entièrement décoré de mosaïque.
Contrairement aux autres mosquées plus célèbres, la mosquée Sidi Brahim connut son heure de gloire sous les Turcs, qui l'embellirent plusieurs fois pour la réserver aux Kouloughlis, descendants de janissaires turcs et de femmes de la région. D'ailleurs, un changement de style apparaît par rapport aux autres mosquées. Si les ornementations florales sont de moins en moins réalistes et évoluent vers la stylisation, l'écriture coufique des inscriptions tend aussi à être remplacée par l'écriture dite cursive. Moins raffinée que ses aînées, la Grande Mosquée ou la mosquée Sidi Bel-Hassan, la mosquée Sidi Brahim n'en recèle pas moins des parties finement travaillées.
Enfin, dans la *koubba* avoisinante, repose le père du fondateur de l'ensemble, Abou Hamou Moussa II, ainsi que ses oncles et le saint Sidi Brahim el-Masmoudi, mort en 803/1401, qui a donné son nom à la mosquée.

D'autres mosquées aux noms de saints sont également à visiter à l'intérieur de l'enceinte de la vieille ville de Tlemcen. Outre la mosquée Ouled el-Imam, située près du mur ouest de la ville et de la porte de Fès, il y a les deux mosquées Sidi el-Benna et Sidi Senouci au nord-est, toutes deux situées sur la route du hammam Esssebaghine, le bain des Teinturiers, en partant de la place centrale et de la Grande Mosquée.



Mosquée Sidi Brahim, coupole

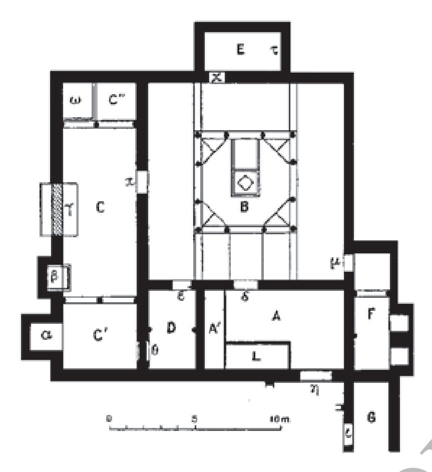
IV.2.e **Hammam Essebaghine**

À partir de la Grande Mosquée, prendre la rue piétonnière Mrabet par l'ancienne Qissarya, bazar de l'époque et quartier commercial, en passant entre les deux mosquées Sidi Senouci et Sidi el-Benn, en direction de la porte Sidi



Hammam Essebaghine, salle de repos

Hammam Essebaghine, plan



Boumediène. Une petite entrée sur la gauche, juste en face de la mosquée Sidi Messoufa, débouche sur la ruelle des Teinturiers.

Également appelé hammam Sidi Bel-Hassan parce que le célèbre saint de la vieille ville aimait à y venir, le hammam Essebaghine (bain des Teinturiers) est également béni par ce même saint, à la suite d'une légende selon laquelle il se serait transformé en serpent pour se plonger dans l'étuve ; depuis, il ferait profiter de sa bénédiction ceux qui fréquentent l'endroit.

Selon des estimations récentes, le hammam Essebaghine est l'un des plus anciens d'Afrique du Nord et remonterait au Ve/XIe siècle. Bien intégré dans le tissu urbain, il est presque invisible de l'extérieur. Seule une porte d'entrée marque sa présence. C'est une solide et monumentale construction, difficile à apprécier de la ruelle qui y conduit.

À l'intérieur, les espaces du hammam sont répartis dans un grand carré où l'on trouve une *sqifa*, l'entrée proprement dite avec ses petites banquettes, puis une salle d'accueil, une salle chaude, une salle intermédiaire et enfin une chambre privative et des toilettes. La salle d'accueil – en fait la salle où l'on se déshabille avant d'entrer dans la salle chaude et où l'on se repose quand on en sort – comporte douze belles colonnes en pierre qui supportent une coupole. Cette pièce entourée de galeries surélevées accueille des matelas servant au repos des baigneurs. La salle chaude est un long rectangle surmonté d'une voûte en berceau et ses extrémités sont délimitées par deux arcs reposant sur une colonne médiane aménageant ainsi deux espaces conçus comme piège à chaleur : l'un faisant tampon entre la petite salle intermédiaire et la salle chaude, l'autre étant l'espace le plus chaud. C'est sur cette salle que s'ouvre la cuve d'eau chaude (*borma*), dont le foyer peut s'alimenter de l'extérieur.

L'étroitesse de la ruelle ne permet pas le recul suffisant pour apprécier la volu-

Hammam Essebaghine, coupole



métrie, vraisemblablement dominée par la coupole de la salle d'accueil. À l'origine, le hammam était dépourvu de décoration, mais les "embellissements" ajoutés ultérieurement ne diminuent en rien la force et la robustesse qui se dégagent de l'espace d'accueil et de repos, notamment la zone centrale, organisée autour d'un jet d'eau et de sa vasque, rehaussée d'une couverture en coupole et coupolettes d'angle. L'édifice ne semble pas avoir subi de réformes notables, aussi bien dans ses structures que dans sa fonction.

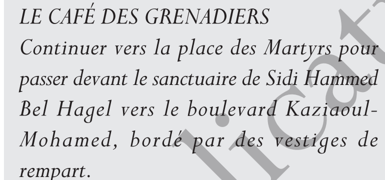
Pour les citadins, le hammam est l'un des bienfaits de la ville, en même temps qu'un incontournable lieu de rencontre qui a joué et continue de jouer un rôle social primordial.



Mosquée Sidi el-Haloui, chapiteau d'onyx

IV.2.f **Mosquée Sidi el-Haloui**

Située à la sortie nord, sur la route d'Oran, juste à l'extérieur des remparts de la vieille ville.



LE CAFÉ DES GRENADIERS

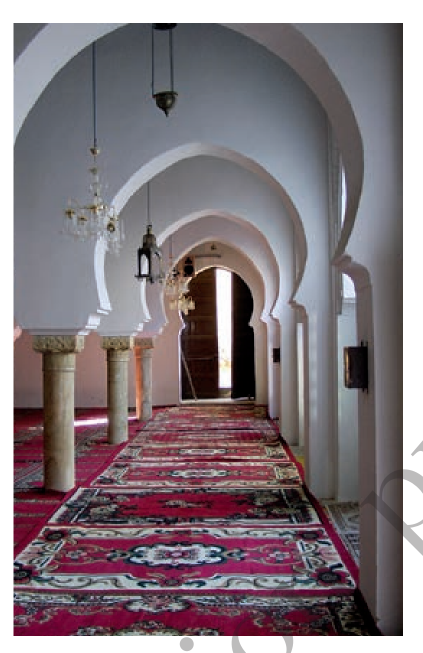
Continuer vers la place des Martyrs pour passer devant le sanctuaire de Sidi Hammed Bel Hagel vers le boulevard Kaziaoul-Mohamed, bordé par des vestiges de rempart.

Il fut un temps où le thé à la menthe se dégustait au "Qahaout Erromane", le célèbre Café des Grenadiers, endroit privilégié des vieux Tlemcéniens qui aimaient à siroter leur breuvage favori en parlant des temps qui courent. C'est dans ce vieux café, aujourd'hui disparu, que Mohamed Dib, l'un des plus célèbres écrivains algériens et enfant de la vieille ville de Tlemcen, venait puiser son inspiration, et c'est autour des rencontres faites dans ce lieu mythique qu'il a bâti sa fameuse trilogie.



Mosquée Sidi el-Haloui, minaret

Tlemcen



Mosquée Sidi el-Haloui, salle de prière

La mosquée Sidi el-Haloui est associée à une histoire particulière, liée au tempérament du saint qui lui a donné son nom. Au départ, le mystique andalou s'était établi à Tlemcen dans le seul but de suivre sa voie ésotérique. Mais sa gouaille légendaire et son tempérament cocasse lui ont rapidement valu une célébrité populaire, encore avivée lorsque, pour gagner sa vie, il se mit à vendre des gâteaux et des bonbons. Hélas, à la suite d'intrigues de palais, il fut décapité et sa tête jetée par-dessus les remparts. C'est ainsi qu'un tombeau sera dédié à Sidi el-Haloui, surnom donné par les Tlemcéniens au malheureux dévot, *haloui* signifiant en arabe “le sucré”. Bâti en 754/1353 sur l'ordre du sultan mérinide Abou Inan Farès, l'ensemble est aujourd'hui constitué d'un tombeau et d'une mosquée.



Mosquée Sidi el-Haloui, détail du cadran solaire

Le minaret quadrangulaire, de 25 mètres de hauteur, est une pièce d'architecture remarquable. Composé de deux parties, la tour et le lanternon, il est finement décoré d'arcades découpées avec écoinçons à décor géométriques et surmonté d'un réseau à lambrequins et à fleurons. Sa base étant dégagée, la décoration de ses façades se prolonge plus bas que le bord de la toiture de la mosquée.

La mosquée possède une cour extérieure (*sahn*) carrée, de 10 mètres sur 10 environ.

La salle de prière, semblable à celle de Sidi Boumediène, est divisée en cinq nefs (*balatas*) perpendiculaires au mur de la *qibla*. Les huit colonnes d'un fin onyx veiné de rose supportant des arcs brisés outrepassés proviennent du palais de la Victoire de la ville de Mansourah. Sur l'une d'entre elles, on peut admirer une belle inscription coufique représentant un cadran solaire.

Les murs sont décorés en plâtre avec de belles frises calligraphiées. Le *mihrab* hexagonal comporte une coupolette à stalactites et des panneaux rectangulaires. L'encadrement a perdu toute décoration et repose sur deux colonnes du même onyx que celui de la salle de prière. Les chapiteaux comportent des inscriptions : sur celui de droite, elles concernent le saint auquel est consacrée la mosquée ; sur celui de gauche, le prince qui la fit édifier. Les plafonds en bois représentent un véritable chef-d'œuvre de l'ébénisterie hispano-mauresque, tout comme ceux des mosquées de Tolède.

Séparée de la mosquée par la rue, la salle d'ablutions, un carré de 7 loges et 2 bassins, se trouve en face du minaret. Une volée de 9 marches y conduit. Elle est couverte d'une coupole visible de l'extérieur.

IV.2.g **Minaret d'Agadir**

En sortant de la vieille ville par la porte Bab al-Djadid au nord-est, on accède à Agadir, l'ancienne Tlemcen berbère.

Dès le IIe/VIIIe siècle, Idriss Ier, roi de la première dynastie berbéro-musulmane, fonde la ville d'Agadir et y fait construire une mosquée en 173/790. Aujourd'hui, il ne reste sur le site que quelques pans de remparts, et surtout le célèbre minaret quadrangulaire, l'un des symboles de la vieille ville de Tlemcen,



Minaret d'Agadir

Tlemcen

Minaret d'Agadir, pierre de remploi



édifié tout contre la mosquée originelle par Yaghmoracen vers 678/1280.
Avec sa silhouette particulière, le minaret d'Agadir, fin monument qui se délabre, domine la vieille ville qui s'est déplacée à l'ouest, abandonnant les premiers lieux de son implantation. Fait remarquable, il comporte des inscriptions en latin.
De forme quadrangulaire, haut de 26,60 m, il est composé d'un soubassement de pierres – un remploi romain – jusqu'à une hauteur de 6 mètres. Au-dessus se dresse une tour en briques dont les quatre façades se voient rythmées de faibles défoncements garnis d'arcatures et de réseaux. On y distingue les petites ouvertures destinées à éclairer l'escalier. Sur la plate-forme d'où le muezzin lançait l'appel à la prière, les quatre faces du lanternon qui couronne l'ensemble présentent un décor de réseau losangé. Des arcs à festons et un encadrement de céramique verte terminent le tout.

Koubba de Sidi Ouahab, Tlemcen



IV.2.h **Koubba de Sidi Ouahab et Tombeau de la Princesse**

Toujours près d'Agadir, dans la direction de la gare de Tlemcen, descendre vers le bois sacré de Sidi Yacoub.

Là, se trouvent le petit tombeau de Sidi Ouahab et l'édifice qui abrite le tombeau dit de la Princesse, érigé à la gloire de l'arrière-petite-fille de Yaghmoracen, morte en 814/1412. C'est une élégante petite *koubba* construite en briques sur plan octogonal, formé d'arcs, découpés chacun de neuf lobes, et supportant directement une coupole à huit pans qui a été restaurée depuis.

IV.3 **EL-EUBAD**

Le village d'el-Eubad se trouve à environ deux kilomètres au sud-est de Tlemcen ; on peut l'atteindre à pied ou en taxi, nombreux sur cet itinéraire de pèlerinage à Sidi Boumediène, le saint patron de Tlemcen.

De son nom d'origine "Ribat el-Eubad, c'est-à-dire place fortifiée d'el-Eubad, le village était constitué de deux parties, el-Eubad el-Fouqi (celui d'en haut), l'actuel el-Eubad, et el-Eubad Essefli (celui d'en bas), qui aujourd'hui se confond totalement avec l'extension de Tlemcen. En dehors des *koubbas* de Sidi Senoussi et Sidi Bou Ishaq el-Tayyar, deux saints patrons du village, l'intérêt d'el-Eubad réside dans l'ensemble architectural composé du tombeau et de la mosquée Sidi Boumediène.

Sidi Boumediène, porche

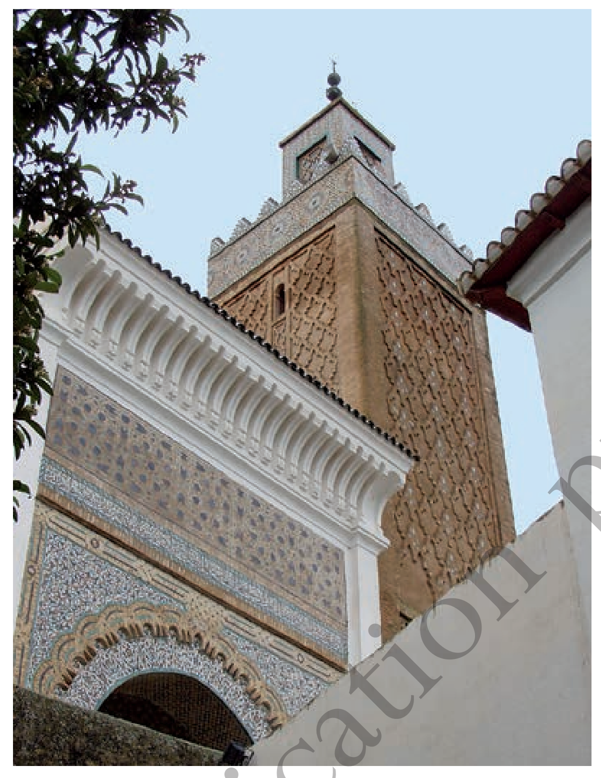


El-Eubad el-Fouqi



El-Eubad

Sidi Boumediène, minaret



Sidi Boumediène, porte d'accès à l'ensemble



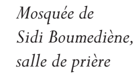
Au bout du petit chemin qui monte à el-Eubad, on accède à une grande cour dallée de marbre par une entrée couverte. L'ensemble est construit sur un plan rectangulaire et se partage entre, à gauche le tombeau et à droite la mosquée. Bâtie en 729/1329, la mosquée est d'abord remarquable par son porche monumental qui en signe l'entrée. Avec son arc de 7 mètres de haut et son escalier qui mène à sa belle porte à deux battants en cèdre, décorée de feuilles de bronze ciselées, c'est un monument à lui seul. Sur la façade du porche, dans un encadrement rectangulaire en triple feston de brique incrustée d'émail et de filets verts, une composition d'arabesques en zelliges de quatre tons – blanc, brun, vert et jaune – encadre l'arc. Au-dessus de cet encadrement rectangulaire, une frise épigraphique est dédiée au sultan Abou al-Hassan, le commanditaire.

Le minaret est à droite de la mosquée et remarquablement bien conservé, ce qui permet d'admirer les belles faïences qui le recouvrent, ses panneaux en losanges et le revêtement de sa couronne en mosaïque de faïences aux rosaces à vingt-quatre branches.

IV.3.a **Mosquée Sidi Boumediène**

La mosquée proprement dite est constituée d'une cour carrée extérieure entourée de part et d'autre de la porte d'entrée de deux *balatas* (nefs) et de deux galeries surélevées. La belle vasque en marbre massif au centre sert aux ablutions.

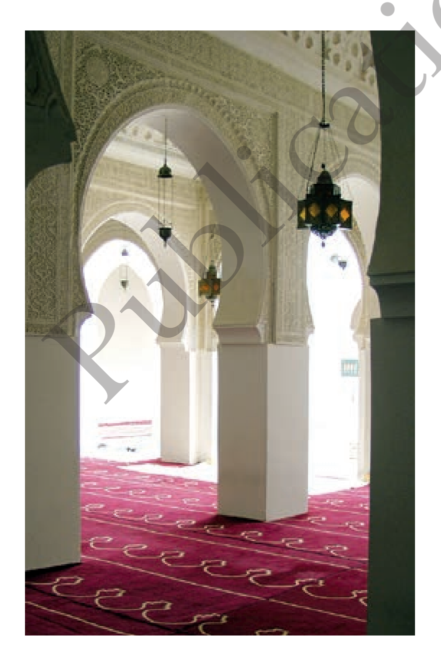
La salle de prières compte cinq nefs perpendiculaires au mur de la *qibla* séparées par des arcs outrepassés brisés reposant



sur des piliers à base rectangulaire ou à redents. Les nefs sont rehaussées de voûtes à caissons en plâtre à motifs géométriques et couvertes d'une toiture à double pente en tuiles canal.
L'arc du *mihrab*, en plein cintre légèrement outrepassé, s'inscrit dans un encadrement composé de trois bandes (deux verticales et une horizontale) à décor épigraphique. Ces bandes et les faux claveaux qui soulignent l'arc enserrent des écoinçons à entrelacs floral. L'ensemble de ce décor est en stuc rehaussé de couleurs et met particulièrement en valeur l'alternance des claveaux. Les côtés de la niche à base hexagonale sont constitués de panneaux rectangulaires dépourvus de décor et surmontés de petits arcs forant l'assise d'une coupolette à stalactites.



Mosquée de Sidi Boumediène, mihrab



Mosquée de Sidi Boumediène, salle de prière



Mosquée de Sidi Boumediène, cour extérieure

El-Eubad



Sidi Boumediene, entrée du tombeau

IV.3.b **Tombeau de Sidi Boumediène**

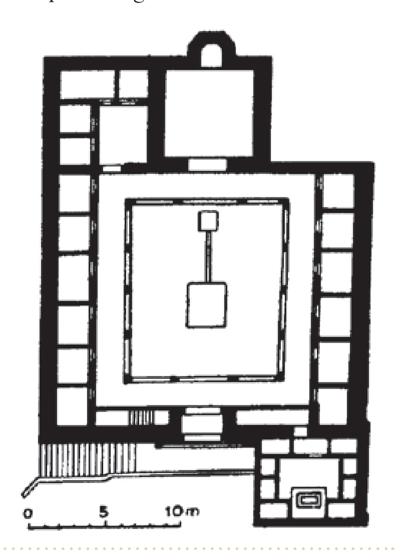
Le tombeau de Sidi Boumediène se trouve en contrebas de la cour d'accès. On descend quelques marches pour arriver à une petite cour carrée, entourée de galeries à arcatures en fer à cheval sur colonnes en onyx. Les deux bandeaux de part et d'autre de la porte de la *koubba* comportent une inscription en *maghribi* andalou. La *koubba* qui abrite la tombe, isolée par une jalousie en bois ouvragé, est une pièce carrée surmontée d'une coupole elle-même couverte d'une toiture en tuiles canal à quatre pentes. À l'intérieur se trouve le cénotaphe en bois sculpté qui recouvre la tombe du saint.

IV.3.c **Madrasa Sidi Boumediène**

Elle a été construite sur ordre du sultan Abou al-Hassan huit ans après la mosquée. Organisée autour d'une cour



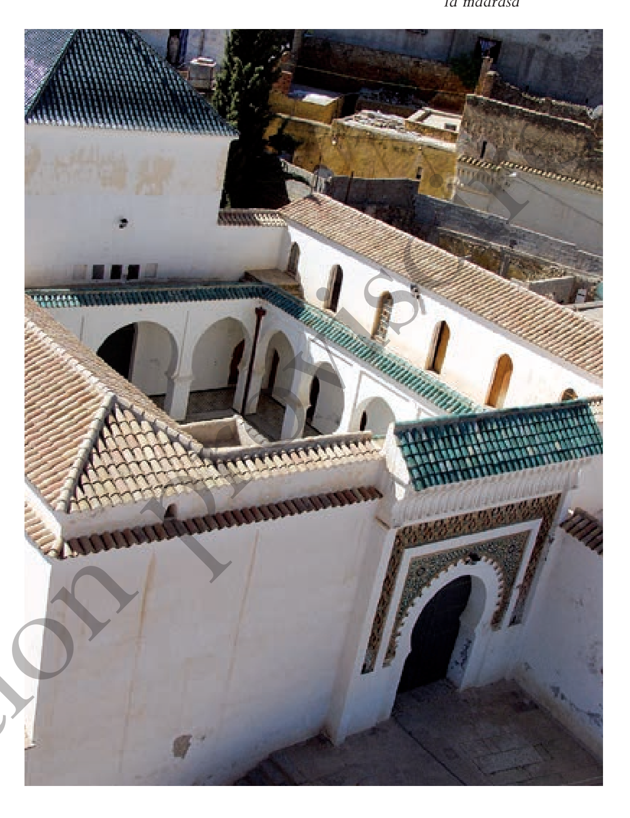
Sidi Boumediene, porte de la koubba



Sidi Boumediène, plan de la madrasa

entourée de quatre galeries abritant l'accès aux dix chambres d'étudiants, elle comporte une grande salle carrée, utilisée aussi bien pour les cours que pour les prières. Tout à la fois lieu d'accueil des visiteurs et des élèves venus de loin et centre d'études, cette *madrasa* a joué un grand rôle dans la diffusion du savoir à travers le monde musulman. Le célèbre historien et sociologue arabe Ibn Khaldoun y aurait séjourné et enseigné.

À l'extérieur de la mosquée, au niveau de la cour d'accès, des bains et une salle d'ablutions, toujours fonctionnels, ont été construits en même temps que l'ensemble. Un puits sacré à gauche de la cour recèle une eau bienfaitrice. Le puits est décoré et sa margelle en onyx est restée presque intacte. Enfin, la maison de l'*oukil*, l'agent responsable des lieux, est située au niveau de la cour d'accès.



Sidi Boumediène, la madrasa

BAB EL-KHEMIS

En descendant vers le cimetière musulman et l'hôtel des Zyanides par le grand boulevard de l'ALN, on peut accéder à Bab el-Khemis, sur la route de Sebdou au sud, au niveau de l'hôpital de Tlemcen.

Bab el-Khemis est un petit monument de 4,50 m de largeur, 9 m de hauteur et 4 m de profondeur. Rappelant un arc de triomphe, l'histoire de cette porte, qui fut probablement aménagée pour l'entrée des sultans mérinides, n'est pas bien connue ; il pourrait s'agir d'un élément du mur construit lors du siège de Tlemcen.



Sidi Boumediène, coupole de la madrasa



Tlemcen, Nédroma, berceaux zyanide et almohade

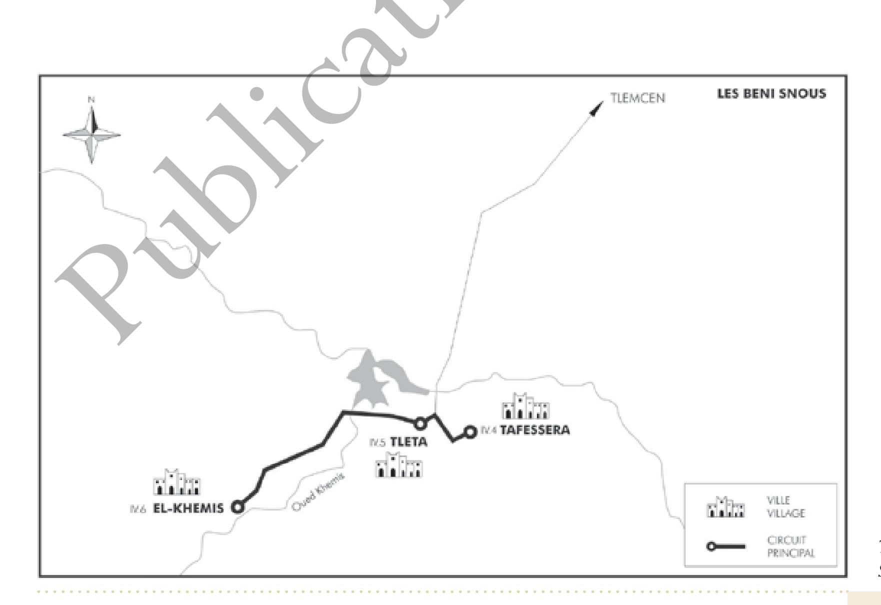
Amine Semar

Deuxième jour : Les Beni Snous

IV.4 TAFESSARA

IV.5 TLETA

IV.6 EL-KHEMIS



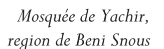
Tlemcen,
Sidi Boumediène

Sortir de Tlemcen par la route de Mansourah en direction de Maghnia et Sebdou par les W 54 et 46.

Si l'on tombe indéniablement sous le charme de Tlemcen, on ne peut s'empêcher d'admirer l'environnement qui a présidé à la construction de la ville. La région des Beni Snous est parsemée de villages nichés dans les montagnes, ou encaissés dans des vallées qui bruissent du son des cascades, ou encore isolés au milieu du plateau désertique du Mefrouch. Du haut de Tlemcen, d'où le panorama est sublime, on peut admirer la plaine de Hennaya, coupée par l'oued Tafna, et apercevoir la mer par beau temps. Au nord-ouest, le massif des Traras pointe ses pics du Fillaoucène, du Tadjera et du Sfyane. À l'ouest, la route de Fès, au Maroc voisin, est visible par une trouée naturelle.

De toutes les régions qui entourent le pays tlemcénien, c'est certainement la vallée des Beni Snous qui possède le cachet le plus particulier et les ressources touristiques les plus prometteuses. Vallée mystérieuse sortie du fond des âges, elle est située à 40 km de Tlemcen, allongée d'est en ouest sur une superficie d'environ 40 km qui s'étend entre Maghnia et Sebdou, entre



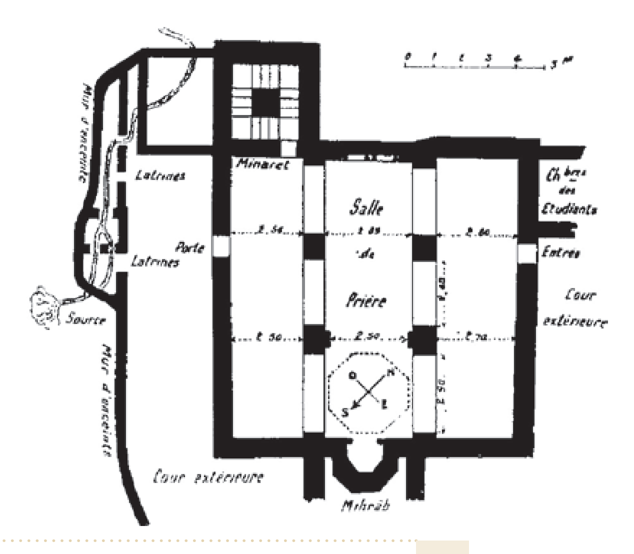


Mosquée de Yachir, region de Beni Snous

le massif du Ténouchfi et la haute Tafna. Dans un cadre féerique où l'on ne peut faire un pas sans entendre le tonnerre des eaux gronder aux pieds des montagnes déchiquetées, l'ensemble Beni Snous comporte plusieurs villages alignés dans la vallée fertile : Zahra, Tafessera, Mghanine, el-Khemis, el-Kef, Beni Bahdel, Beni Achir, Sid el-Arbi, Beni Zidas, Mazzer et Beni Hagel. Réservoir historique de populations, la vallée des Beni Snous a fourni de nombreux savants, le plus connu étant un grand théologien, Essnoussi, ainsi que plusieurs rois berbères de la dynastie des Zyanides.
Ces populations Zénata qui parlent encore, en grande partie, la langue berbère, comme à el-Kef et à Sid el-Larbi, sont d'excellents agriculteurs et font de bons artisans. Les femmes sont connues pour la préparation d'huiles essentielles aux mille vertus.
Attestée dès la période romaine, l'occupation de la vallée est très ancienne. Avec leurs vieux *ksour* qui constituent les centres de leurs villages, les Beni Snous ont gardé des traditions authentiques, dont la plus connue est la fête de Ennayer, Nouvel An de rite agraire toujours célébré par la population, et qui fait d'elle la dépositaire d'une antique culture berbère très spécifique. Également appelée Ayrad (le lion), cette fête, qui marque l'ouverture de l'année le 12 janvier, est une vieille coutume mettant en scène des lions qu'il faut nourrir symboliquement. La tradition étant observée ici mieux que partout ailleurs, cette fête accorde aux Beni Snous une facture culturelle très originale.

IV.4 **TAFESSARA**

Village de la vallée des Beni Snous, Tafessera est aussi l'un des plus anciens foyers de peuplement de la région. Autour de la médina, très ancienne, qui a gardé ses premières structures berbères, des traces de l'Empire romain représentées par les vestiges de la chapelle du fortin Kouiyet Errom ont été datées de l'époque de saint Augustin.
Kouiyet Errom, littéralement "petit fort chrétien", est aujourd'hui la mosquée principale du village. Impressionnante par les murailles qui l'entourent, elle reçoit des visites nombreuses et attire les curieux de toute la région, tout comme la *madrasa* construite pour les étudiants en théologie.
La mosquée porte aujourd'hui le nom de Sidi Abdellah ben Djafar car la tradition orale veut que les mosquées des Beni



Plan de la mosquée de Tafessera, Beni Snous

Tafessera


Salle de prière de le mosquée de Tafessera, Beni Snous


Mihrab de la mosquée de Tafessera, Beni Snous

Snous aient été fondées sur ordre d'Abdellah ben Djafar, neveu du calife Ali et compagnon d'Okba ben Nafi. On y accède par une cour dont la partie gauche sert de *moçalla* (lieu de prière occasionnel) avec son *mihrab* creusé dans le mur d'enceinte et, au fond, les latrines, qui étaient alimentées en eau courante par un petit canal venant de la source située juste derrière le mur d'enceinte.

Le plan de la mosquée est carré, il est divisé en trois *balata*s (nefs) perpendiculaires au mur de la *qibla* et en trois travées. Les piliers à base carrée sont reliés entre eux par des arcs outrepassés. Des doubles pentes en tuiles canal, sur des nappes de rondins en thuya, couvrent les nefs. La coupole au-devant du *mihrab* est couverte par une toiture en tuiles canal à quatre pentes. Le minaret évoque ceux des mosquées de la période abdalwadide par ses proportions, mais non par son décor, qui se résume à quelques saillies en briques enduites à la chaux, comme, du reste, le minaret tout entier.

L'arc outrepassé du *mihrab* repose sur deux colonnes surmontées de chapiteaux en tronc de pyramide. L'ensemble est en maçonnerie recouverte d'un mortier de chaux. Cet arc du *mihrab* est surmonté d'un bandeau en arc lobé légèrement saillant. Un autre bandeau en arc, non lobé, encadre le précédent. Sur ce dernier repose une bande horizontale, en saillie de la même épaisseur que les deux arcs, perpendiculaire à deux bandes verticales formant ainsi l'encadrement de la face du *mihrab*. Dans cet encadrement, les écoinçons, les bandes des arcs

et les bandeaux verticaux et horizontaux étaient dépourvus de tout décor. Dans le mur qui fait face au *mihrab* se trouvent deux niches qui étaient partiellement décorées de motifs dont l'origine reste mal définie. Initialement, l'arc de la niche de droite était dépourvu de ces lobes en relief ; l'angle droit en haut de l'encadrement ne portait pas de décor.
En dehors d'une vieille source, aujourd'hui tarie mais qui fait encore l'objet d'un culte très ancien, la particularité du village réside dans l'habitat troglodytique creusé sous terre et datant de plusieurs siècles. La composition des roches de la région, essentiellement des calcaires karstiques, a favorisé la formation de couloirs souterrains, avens, fissures et grottes naturelles, qui font que Tafessara, tout comme les autres villages de la vallée, possède des habitations naturelles invisibles et de nombreux tunnels qui conduisent à d'autres villages.

IV.5 TLETA

Village d'agriculteurs ingénieux établi dans la vallée, Tleta doit son nom à sa position au confluent de trois oueds (*tleta* signifiant "trois") qui l'arrosent copieusement. Existent également un vieux *ksar* berbère et une mosquée.



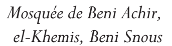
Beni Snous, le calame et la louha



Mossala de Tleta, Beni Snous

IV.6 EL-KHEMIS

Bâti autour d'une médina très ancienne, el-Khemis est le plus important de tous les villages de la vallée des Beni Snous. Capitale de la région, ce très actif village d'origine berbère est réputé pour son artisanat, essentiellement des tapis et des nattes *h'sira* faits d'un mélange de laine et d'alfa. El-Khemis, encaissé dans de somptueux paysages montagneux d'où dégringolent d'abondantes cascades, possède de nombreux jardins étalés tout au long de l'oued qui porte son nom ainsi qu'une intéressante mosquée ancienne.
À el-Khemis, on visite également de nombreuses grottes, sous-jacentes aux maisons, qui constituèrent des refuges en temps de guerre ou des lieux de stockage des aliments au quotidien. Comme certaines de ces grottes sont reliées entre elles, on peut passer d'un point à un autre tout en restant sous terre.



Mosquée de Beni Achir, el-Khemis, Beni Snous

Tlemcen, Nédroma, berceaux zyanide et almohade

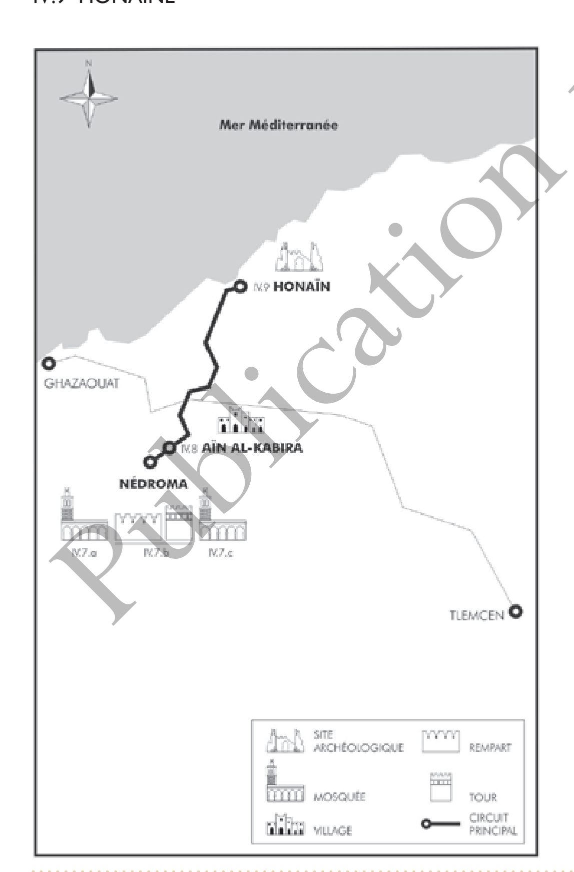
Amine Semar

Troisième jour : Nédroma et Honaïne, berceau des Almohades

IV.7 NÉDROMA
- IV.7.a Djamaa al-Kabir (Grande Mosquée)
- IV.7.b Murailles et Tours
- IV.7.c Mosquée Sidi Bouali

IV.8 AÏN AL-KABIRA

IV.9 HONAÏNE

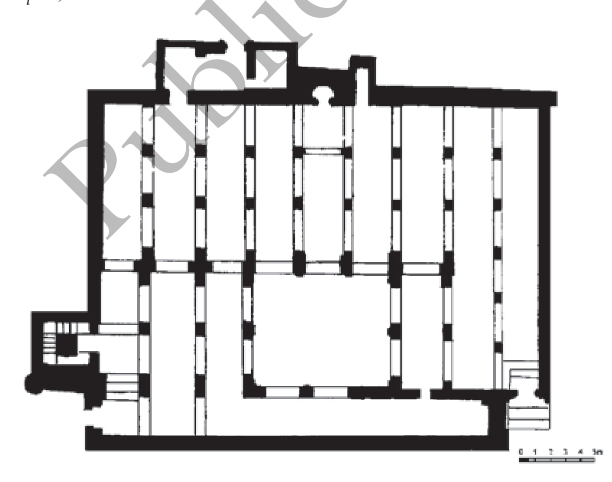


À la sortie nord de Tlemcen, direction Oran, prendre la N 22, puis la W 38.

IV.7 NÉDROMA

Capitale du massif des Traras, la petite ville de Nédroma, nichée au fond d'un joli cirque au pied d'une montagne, est un ancien village berbère appelé Fillaoucène, du nom de la montagne qui le surplombe, culminant à 1150 mètres ; la ville aurait pris son nouveau nom dès le IIIe/IXe siècle. Les illustres voyageurs qui l'ont traversée, tels Ibn Khaldoun, Léon l'Africain et al-Idrissi, ont abondamment décrit ses hautes murailles ainsi que ses jardins et vergers donnant toutes sortes de fruits grâce à l'abondance de l'eau.
Nédroma a vu naître Abdelmoumen, premier roi de la dynastie almohade qui supplanta l'Empire almoravide et régna sur l'Andalousie et le Maghreb de 541/1147 à 667/1269.

Djamaa al-Kabir, plan, Nedroma



Abdelmoumen ibn Ali, l'enfant de la tribu des Koumia, dont les Nédroma sont l'une des branches, dirigea trois campagnes majeures qui conduisirent à l'unification du Maghreb. C'est à cette époque qu'apparaît le premier cadastre de ces régions daté de 554/1159.
Promue alors capitale de l'Empire, Nédroma a conservé jalousement, tout comme Tlemcen, l'histoire de son glorieux passé.
Quelques pans de remparts et des tours crénelées sont encore visibles. Les neuf mosquées sont à visiter, particulièrement la Grande Mosquée et celle de Sidi Bouali.
À Nédroma, tout comme à Tlemcen, l'art andalou est particulièrement présent et remarquable, dans l'architecture mais également dans la musique.

IV.7.a **Djamaa al-Kabir (Grande Mosquée)**

“Ceci est le présent de l'émir Ben Youssef ibn Tachfin, qu'Allah le maintienne dans le droit chemin.” Cette inscription sur la Grande Mosquée de Nédroma a été datée approximativement de l'année 482/1090, ce qui a permis d'attribuer la construction de l'édifice à la période almoravide. La salle de prière est divisée en neuf *balatas* (nefs) réparties symétriquement de part et d'autre de la nef centrale. Vers les extrémités de la salle, les trois *balatas* se prolongent le long des petits côtés du *sahn* (cour) en larges *riwaqs* (galeries). Le côté le plus long du *sahn* est parallèle au mur de la *qibla*, il est fermé par une galerie.
Vu d'en haut, l'édifice, rectangulaire, est composé d'une série de toitures à double





Grande Mosquée de Nedroma: minaret, entrée, cour intérieure, salle de prière



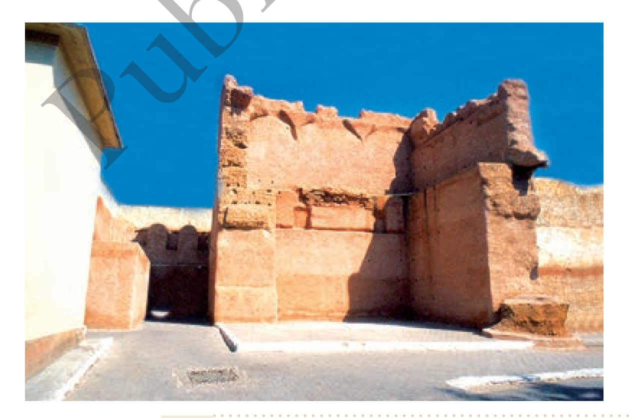


Grande Mosquée de Nedroma, mihrab



pente en tuiles, parallèles les unes aux autres. La toiture centrale, légèrement plus large, est interrompue par une voûte en arc de cloître au-dessus du *mihrab*.

Pans de muraille de la ville, Nedroma



Sur les piliers reposent les arcs en fer à cheval plein cintre des nefs, mais on ne rencontre pas ici les arcs polylobés visibles dans les deux autres mosquées de cette période. Le *mihrab* est totalement dépourvu de décoration. À l'origine, la mosquée n'avait pas de minaret, puisque nous savons d'après une inscription gravée sur marbre et encastrée dans la salle de prière que le minaret a été construit en 748/1348.

IV.7.b **Murailles et Tours**

La ville, déjà entourée de murailles avant l'arrivée de l'islam, fut transformée en véritable place-forte en 544/1150 par les Almohades qui en firent leur capitale. Dominés par une Casbah, les vestiges de remparts que l'on voit aujourd'hui remontent certainement à cette époque, même s'ils ont été édifiés sur les anciennes fortifications de la ville berbère.

IV.7.c **Mosquée Sidi Bouali**

Édifice almohade construit en 544/1150, date de création de la ville nouvelle par Abdelmoumen, la mosquée Sidi Bouali, bien que d'aspect simple et classique, est plus finement décorée que la Grande Mosquée, les Almohades s'étant distingués par une plus grande fantaisie architecturale que leurs prédécesseurs almoravides, ascètes sahariens dont l'austérité était connue. En plus de ses deux parties habituelles, cour extérieure et salle de prière, la mosquée renferme le mausolée de Sidi Bouali, le saint de la ville.

IV.8 AÏN AL-KABIRA

À 50 km de Tlemcen et á 6 km de Nédroma sur la W 38.

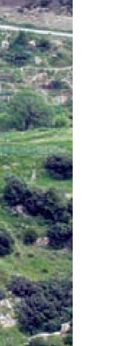
Village situé dans un col sur la route de Ghazaouet et du littoral, Aïn al-Kabira est à une altitude de 1000 mètres et offre un panorama grandiose sur le massif des Traras, la mer et même les côtes espagnoles quand le ciel est dégagé. Littéralement “la grande source”, Aïn al-Kabira présente la particularité d’abriter la *zaouïa* de Sidi Mohamed Derouiche, siège de la célèbre confrérie de la région, qui est réputée avoir accueilli de nombreux soufis venus d’Orient au IXe/XVe siècle.

IV.9 HONAÏNE

À la sortie de Nédroma, prendre la W 38, puis la W 103.

Si la ville de Tlemcen est admirablement située en tant que carrefour est-ouest et nord-sud, peut-être serait-elle restée isolée sans Honaïne, son port naturel et son prolongement vers la mer.
Comptoir phénicien puis romain, Honaïne, vieux village berbère et port abrité par le cap Nouha, a joué un rôle commercial, et sans doute politique, considérable en ouvrant l’arrière-pays sur la Méditerranée et en s’établissant comme le port de Tlemcen, aboutissement de la route de l’or qui fit les beaux jours et le prestige de la dynastie des Zyanides.







Citadelle de Honaïne

Honaïne

Honaïne, les remparts



La ville est signalée par nombre d'historiens pour sa forteresse et ses murailles, bâties au VIe/XIIe siècle, ouvertes par une monumentale porte, Bab al-Bahr (porte de la Mer) et surmontées d'un chemin de ronde entourant la Citadelle. Al-Bakri (V^e^/XIe siècle) en parle comme d'un "bon mouillage très fréquenté par les navires". La ville était également dotée d'un ammam et d'une mosquée.

Le chemin est encore visible et la porte a été restaurée, mais il ne subsiste pratiquement plus rien du hammam et de la mosquée Abou al-Hassan.

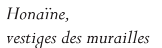
Dévastée par les Espagnols en 940/1534, l'ancienne Honaïne possédait de célèbres remparts dominés par sept tours carrées, et percés de portes dont l'ornementation à base d'entrelacs floraux et de losanges ne se devine plus guère.

La ville s'étendait sur une superficie d'environ 7 hectares ; elle était protégée par des murailles et des tours en pisé. La plus grande partie du périmètre des murs d'enceinte existe encore. La ville était constituée de deux parties bien distinctes du point de vue topographique : la partie basse, au niveau de la plage, et la partie haute, dont la Casbah qui dominait un port intérieur. Ce port, de forme rectangulaire (environ 50 x 85 m), était relié à la mer par un canal. Il était protégé par des remparts et par deux tours dont il ne reste plus rien. À l'angle nord-est, l'accès au port était commandé par une grande arche de 8,50 mètres de large, Bab al-Bahr. "De même que l'arche maintenant effondrée qui donnait entrée dans le port tunisien de Mahdîya, écrit G. Marçais, de même que Bab al-Mrisa à Salé, la porte Sarrazine de Bougie [et Bab al-Bahr à Honaïne] [sont des] porte[s] de la mer." De la Casbah, on distingue encore quelques vestiges d'un avant-mur et de tours, dont l'une protégeait la *sqifa*, l'entrée coudée. Dans la ville elle-même, tout resterait à découvrir, enfoui sous les constructions récentes.

Honaïne



*Honaïne,
site du port*



*Honaïne,
vestiges des murailles*



Le parcours de la région ne serait pas complet sans la visite des nombreuses plages qui agrémentent la côte. De Beni Saf à la frontière marocaine en passant par Honaïne et Ghazaouet, ce sont plusieurs criques qui s'étalent à flanc de montagne. À la frontière marocaine, Marsa ben Mhidi, qu'on peut gagner par la route, est l'une des stations balnéaires les plus prisées, la destination favorite des habitants de Maghnia qui aiment à s'y rendre pendant l'été pour échapper aux fortes chaleurs de l'arrière-pays. Plus à l'est, la plage de Sidi Youcha, avec son mausolée que la légende populaire attribue au prophète Josué, a, elle, la préférence des montagnards de Nédroma. À 14 kilomètres de là, la belle plage de la Moscarda doit son nom à l'Espagne, dont les côtes d'ailleurs se dessinent au loin. Pour les amoureux de la navigation, tout un ensemble de belles criques se déploient, uniquement accessibles par la mer.



Le Touat-Gourara, patrimoine immatérial de l'islam maghrébin

Amine Semar

Premier jour : L'ahellil, la poésie chantée du Gourara

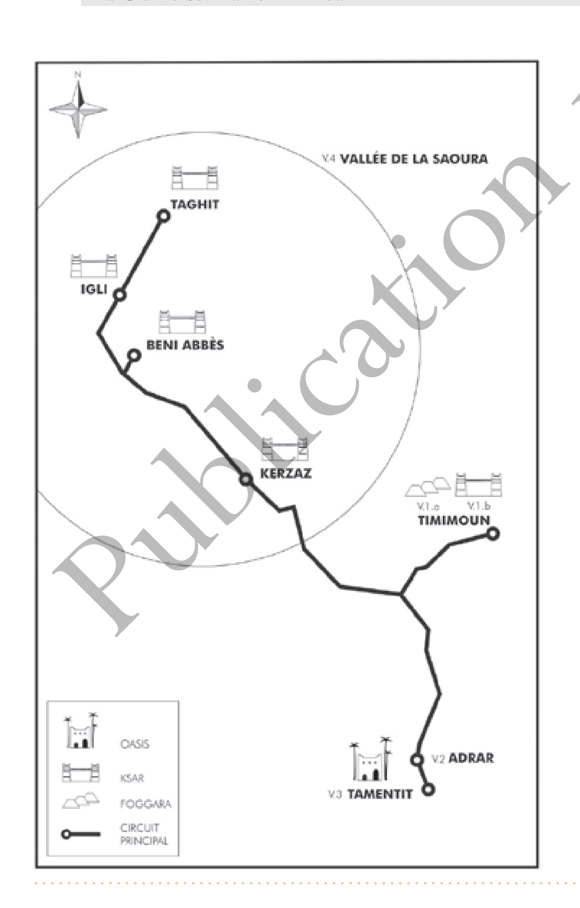
V.1 TIMIMOUN

V.1.a Les foggaras

V.1.b Ksar de Fatis

L'*ahellil* du Gourara et le *Sbou'* de Timimoun — Amine Semar

La Grande Sebkha de Timimoun



Coincé au nord par l'immense amas de dunes du Grand Erg occidental, délimité à l'est par le plateau désespérément aride du Tadmaït et à l'ouest par la vallée de la Saoura, le Touat-Gourara représente l'une des plus vieilles implantations du Sahara, sa continuité de peuplement étant attestée depuis le néolithique au moins. Ancien lieu de passage d'éleveurs nomades zénètes, Tigourarine (pluriel du berbère *agourar*) désigne d'ailleurs le campement, et a donné l'arabe *gourara*, tandis que *touat* est la forme berbérisée de l'égyptien ancien *oua*, qui signifie oasis. La région a vu naître sur place, par apports successifs, une civilisation originale, métissage de Noirs agriculteurs, de Berbères pasteurs-guerriers, de commerçants juifs venus de Cyrénaïque (Libye) ou de Tingitane (Maroc) et de tribus arabes qui ont apporté les lettres et le savoir.

La palmeraie de Timimoun



Cet ensemble qui s'est fixé au fil du temps a généré un ensemble, aujourd'hui très homogène, de populations soudées autour d'une culture saharienne particulière, caractérisée par une architecture, une musique et une agriculture berbéro-africaines. L'autorité des nombreux saints de la région est également un caractère unifiant, ce qui n'empêche pas la création de micro-États pratiquement autonomes. Si les deux ensembles, Touat et Gourara, sont deux zones bien distinctes, elles ont souvent été confondues, le Touat étant le prolongement naturel du Gourara, au sud. On peut dire que le Gourara, l'arrière-pays de l'ensemble, est porteur des plus vieilles traditions, tandis que le Touat en est le centre commercial, carrefour des anciennes pistes caravanières qui faisaient la jonction avec les riches ressources de l'Afrique noire.

Jusqu'à aujourd'hui, Adrar, capitale économique et administrative du Touat, est le centre du plus grand département algérien, avec ses plus de 400000 kilomètres carrés, soit près de 20% du territoire national, et c'est également l'une des villes les plus peuplées du Sahara. De même, si le Gourara est la terre du fondement identitaire avec sa musique typique, son parler berbère ancestral et ses *ksour* millénaires enfouis dans les dunes, le Touat est le pays des lettrés, c'est une région totalement arabisée et où l'architecture musulmane est le plus présente. Pourtant, les deux régions sont liées par le même destin. Dans un environnement difficile, de plus en plus tributaires de produits venant d'ailleurs, le Touat et surtout le Gourara n'en continuent pas moins de résister à

l'adversité, comme ils l'ont fait depuis l'Antiquité, construisant des casbahs fortifiées pour se protéger des razzias et aménageant des jardins ingénieusement arrosés pour éviter la dépendance alimentaire, tout en gardant jalousement le secret des routes de l'or africain.

V.I TIMIMOUN

Liaisons aériennes irrégulières avec Alger. L'aéroport d'Adrar, à 200 km, est mieux desservi. Le réseau routier est en bon état, d'Alger à Ghardaïa, el-Goléa et Timimoun sur environ 1200 km.

Plusieurs hôtels et campings accueillent des touristes, nombreux durant les fêtes de fin d'année et surtout lors de la célébration du Sbou', le Mawlid Ennabaoui ou anniversaire de la naissance du prophète Muhammad. Il est conseillé d'effectuer la visite de ce circuit à cette occasion afin de profiter des manifestations rituelles et découvrir la pratique de l'*ahellil*.
L'actuel centre urbain de Timimoun, de conception coloniale, n'a d'attrait particulier que par ses constructions d'argile rouge d'inspiration soudanaise, et particulièrement le vieux *ksar* ceint de murs en pisé et dominant la palmeraie.

V.1.a Les foggaras

Ingénieux système de puisage de l'eau en même temps que procédé de répartition du précieux liquide pour une région qui en manque terriblement, les *foggaras*

Les oasis du Gourara

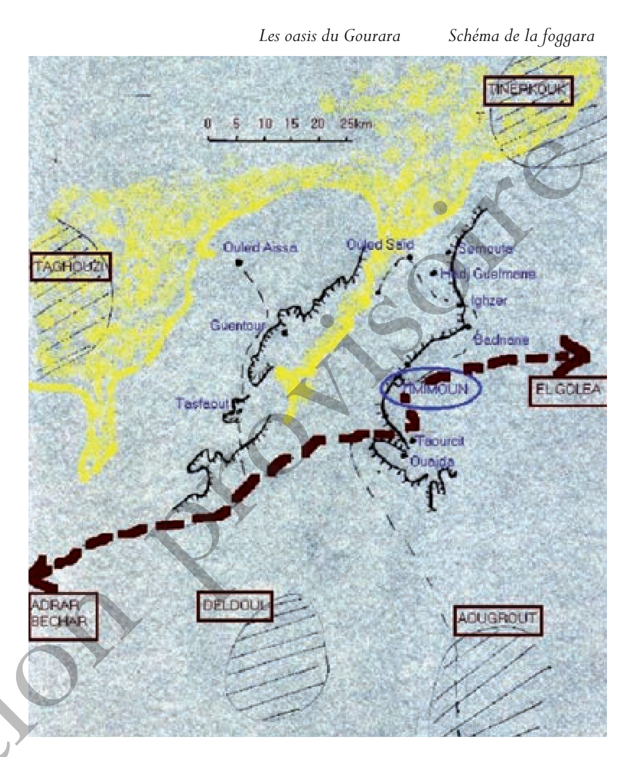
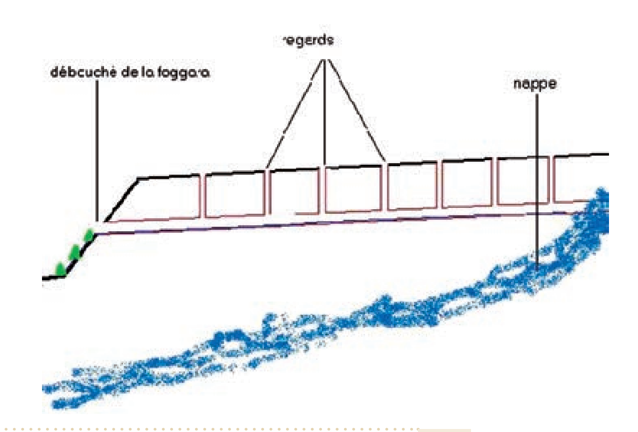


Schéma de la foggara



Timimoun

La "kesria" ou peigne



consistent en une série de puits espacés dont l'inclinaison douce et régulière permet de tirer les eaux de surface vers les jardins.

L'ensemble est construit par le perçage d'un tunnel à la base d'un secteur montagneux en suivant une formation aquifère dans le but d'apporter l'eau à la surface où elle peut être utilisée pour l'irrigation des terrains agricoles. Les tunnels sont subhorizontaux et creusés avec une extrême précision pour y tracer une pente régulière qui permettra à l'eau de s'écouler doucement. La nappe des *foggaras* ainsi captée est plus profonde que la nappe phréatique qui coule sous l'erg, mais elle se rapproche de la surface dans le plateau voisin du Tadmaït (à l'est), ce qui permet de la rejoindre en creusant des galeries horizontales. L'ampleur du réseau ainsi créé est estimée à des milliers de kilomètres entre le Gourara et le Touat, sept kilomètres de long pour la seule Mghayer, *foggara* de Timimoun. Ce travail draconien de creusement n'aurait pu être réalisé sans l'effort des nombreux esclaves qui étaient exploités. Pour cette raison, l'entretien des *foggaras* qui s'effondrent ou s'ensablent régulièrement est devenu problématique.

Si le terme de *foggara* désigne cet ingénieux système de pompage de la nappe d'eau, il s'applique aussi à tout l'ensemble de la mise en commun des eaux pour irriguer les palmeraies. Ainsi, pour se répartir les eaux issues des *foggaras*, les oasiens du Gourara et du Touat ont mis en place des peignes (*kesria*) qui mesurent les débits qui



"Kiel-el-ma", détail du peigne

passent entre chaque dent (*kiel el-Ma*). L'eau est ainsi répartie en fonction des besoins des jardins privés et acheminée dans des canaux, les "seguias", qui arrosent des bassins, les "majens", d'où les cultivateurs tirent l'eau nécessaire à l'irrigation de leurs cultures en fonction de leurs droits. Ce système, propre aux régions sahariennes, témoigne d'une vieille implantation et d'une volonté atavique de vivre ensemble en mettant à la disposition de chacun, et suivant une justice implacable, les maigres ressources qu'offrent les espaces arides du Sahara.

V.1.b **Ksar de Fatis**

L'artisanat est également répandu dans les régions du Touat et du Gourara. Il trouve sa pleine expression dans le centre spécialisé du vieux *ksar* de Fatis, où l'on peut se procurer des "tanefsas", tapis au tissage plat, les fameux "dokkalis" dits de Fatis, fines tentures aux motifs géométriques, très appréciés, toute une gamme de sparterie, de vannerie utilitaire, paniers à provisions ou plats confectionnés par des artisans. Pour qui s'essaye à la région, la visite de ce vieux ksar typique est vivement conseillée.

L'*AHELLIL* DU GOURARA ET LE *SBOU'* DE TIMIMOUN


Amine Semar



Troupe de musiciens d'Ahellil

Le Gourara est la région des *ksour* qui sont autant de villages s'étendant de Tinerkouk au nord, pris par les sables du Grand Erg occidental, jusqu'à l'Aougrout au sud. Dans cette région sont conservées des pratiques culturelles très anciennes et originales, héritées de l'Afrique noire, du monde berbère et de l'islam oriental.

La poésie, la musique et la danse sont partie intégrante des fêtes religieuses et des célébrations profanes telles que les mariages ou les réceptions d'hôtes. Le Gourara, judaïsé, a connu une vie religieuse multiconfessionnelle et, par conséquent, plus tolérante jusqu'au Xe/XVIe siècle, qui inaugura l'influence des *chorfa* (supposés être les descendants du Prophète) qui tentèrent de replacer les pratiques culturelles dans un cadre musulman plus orthodoxe. "Faute de pouvoir (et peut-être dans certains cas, de vouloir) l'éradication totale d'un genre trop ancré dans les mœurs et dans les cœurs des populations, ils ont tenu à lui donner un visage nouveau, conforme à la nouvelle idéologie", écrit Mouloud Mammeri dans *L'ahellil du Gourara*.

Néanmoins, aujourd'hui encore, chaque village, chaque tribu célèbre les saints marabouts, par l'organisation d'une manifestation rituelle dénommée l'*ahellil*. Celui-ci est partie intégrante du mode de vie zénète et de la vie agricole des oasis du Gourara. Il constitue le symbole de la cohésion des communautés qui peuplent le Gourara et demeure le véhicule de la langue berbère zénète.

L'*ahellil* est un genre musical polyphonique mêlant l'incantation de Dieu et son prophète Muhammad, l'amour profane et la danse. Techniquement, l'*ahellil* est établi suivant une chorégraphie précise, même s'il n'est jamais deux fois identique, les textes étant choisis en fonction du chanteur et des choristes.

Il est centré autour du soliste, chanteur, poète et flûtiste, l'*abechniw*, souvent vêtu de noir, soutenu par les rythmes de transe d'un *goumbri*, genre de luth à cordes très basses, d'une section de percussions (composée de simples galets de pierre) et les battements de mains des "Gens du cercle", un chœur qui peut regrouper jusqu'à plusieurs dizaines de personnes vêtues de blanc, soudées épaule contre épaule, effectuant un lent mouvement giratoire.

Les séances d'*ahellil* consistent en une série de chants psalmodiés dans l'ordre décidé par le soliste et peuvent durer toute une nuit, selon un ordre immuable. Le premier moment ouvert à tous, *lemserreh*, chant commun qui dure jusqu'à minuit en général, est suivi de l'*aougrout* jusqu'à la fin de la nuit, marquée par l'apparition de l'étoile du matin, Vénus. Le *tra*, enfin, s'arrête au lever du soleil. C'est dans cette dernière partie que les vrais initiés se reconnaissent et apprécient l'*ahellil* – les autres ayant abandonné avant l'introduction de cette séquence, car l'interdiction de quitter le cercle au cours de la troisième partie, le *tra*, est généralement respectée.

Le *taguerrabt*

Dans son sens plus strict, l'*ahellil* désigne la musique sacrée, mystique et maraboutique, chantée par les pieux et vieux maîtres du genre, très tôt initiés par les maîtres venus avant eux. Le chant mystique à la gloire de Dieu et de ses prophètes est exclusivement joué par les hommes, en plein air, il demande des qualités vocales particulières, une puissance et un timbre de voix spécifiques.
Toutefois, lors de fêtes profanes, comme les mariages et les naissances, on exécute un genre d'*ahellil*, appelé *taguerrabt*, qui est ouvert à tous. Ce n'est plus à proprement parler de l'*ahellil*, même si, au plan musical, il n'y a aucune différence. Dans ce genre commun, les textes sont plus éloignés de la religion et chantent des poésies sur l'amour, l'union ou la vie quotidienne.

Les poésies de l'*ahellil*

Les textes chantés sont de longueur variable, d'une dizaine de vers à plus d'une centaine, sur les thèmes de la religion, de l'amour ou de la vie quotidienne. Ce sont d'anciens textes connus par les plus vieux à travers la tradition orale, ou de nouveaux, improvisés en fonction d'événements précis. Pour la poésie religieuse, ce sont des références coraniques pour l'essentiel, agrémentées de louanges aux prophètes, aux saints du Maghreb comme le célèbre Abdelkader Djilali (el-Jilani) et également aux saints et marabouts locaux du Gourara, à l'image de Sidi Moussa de Tasfaout (*ksar* à quelques kilomètres de Timimoun). L'amour représente le deuxième sujet de prédilection dans les poésies chantées de l'*ahellil*. Désir physique, amour fatal ou impossible, amour courtois et chevaleresque, amour platonique cité en ces termes dans quelques poésies de l'*ahellil*, ou encore servitude de la passion, tout le répertoire de l'amour est décliné dans ces textes :

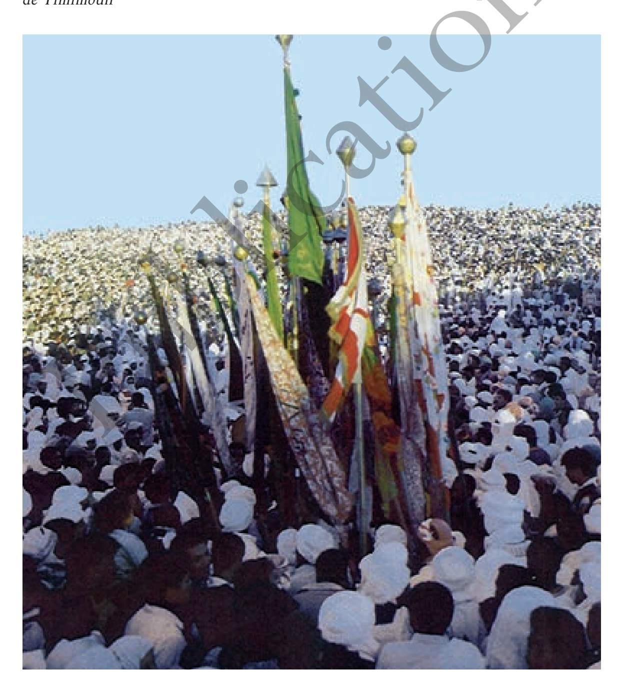
Si vous dites non
Accompagnez-moi chez les juges
Chez les clercs experts
Aux lois des amoureux
Ils rendront le verdict
Que j'aime mon amour.

Dans un autre texte :

Jeunes filles, vous êtes les vases
de parfums,
le musc et le camphre qui embaument
ceux qui s'en imprègnent (…)
Cheikh Sidi Moussa,
Dieu garde tes enfants,
accorde-moi ton aide.
Et vous, saints, votre commune assistance.

Dans l'ensemble du Gourara, près de 400 textes d'*ahellil* ont été répertoriés. Mais régulièrement, les Gourari recherchent de nouveaux textes chantés dans des *ahellil*s se déroulant dans la région. Apprises par cœur et récitées sans musique, les poésies circulent et se transmettent. Récitées autant par les femmes lors des tâches ménagères que par les hommes durant les travaux agricoles de la journée, elles sont ainsi fixées dans la mémoire collective et traversent les âges. À ce titre, l'*ahellil* fait partie du patrimoine oral et immatériel de l'Humanité classé par l'Unesco. En symbolisant la cohésion du groupe dans un environnement difficile, il véhicule les valeurs et l'histoire des Zénètes dans une langue aujourd'hui menacée de disparaître.

Etendards du Sbou' de Timimoun



Le *Sbou'* de Timimoun

À l'occasion de la célébration annuelle du "Mawlid Ennabaoui al-Charif", anniversaire de la naissance du prophète Muhammad, se déroule la plus grande fête du Gourara, dénommée le *Sbou'* (qui signifie "sept"). Durant sept jours, les groupes venus des *ksour* de Tabelkoza, d'Angellu, d'Ajdior, d'At Aissa, de Wajda ou de Timimoun se rendent, étendards hissés, au village de Thala ("la source" en berbère), premier point de ralliement, et convergent ensuite vers la *zaouïa* du marabout Cheikh Sidi Belkacem. Le septième jour, tous les étendards du Gourara fusionnent, à Timimoun, pour célébrer la fête la plus singulière de la région, et c'est alors que sont exécutées les plus belles séances de l'*ahellil* réunissant les meilleurs maîtres du genre.

LA GRANDE SEBKHA DE TIMIMOUN

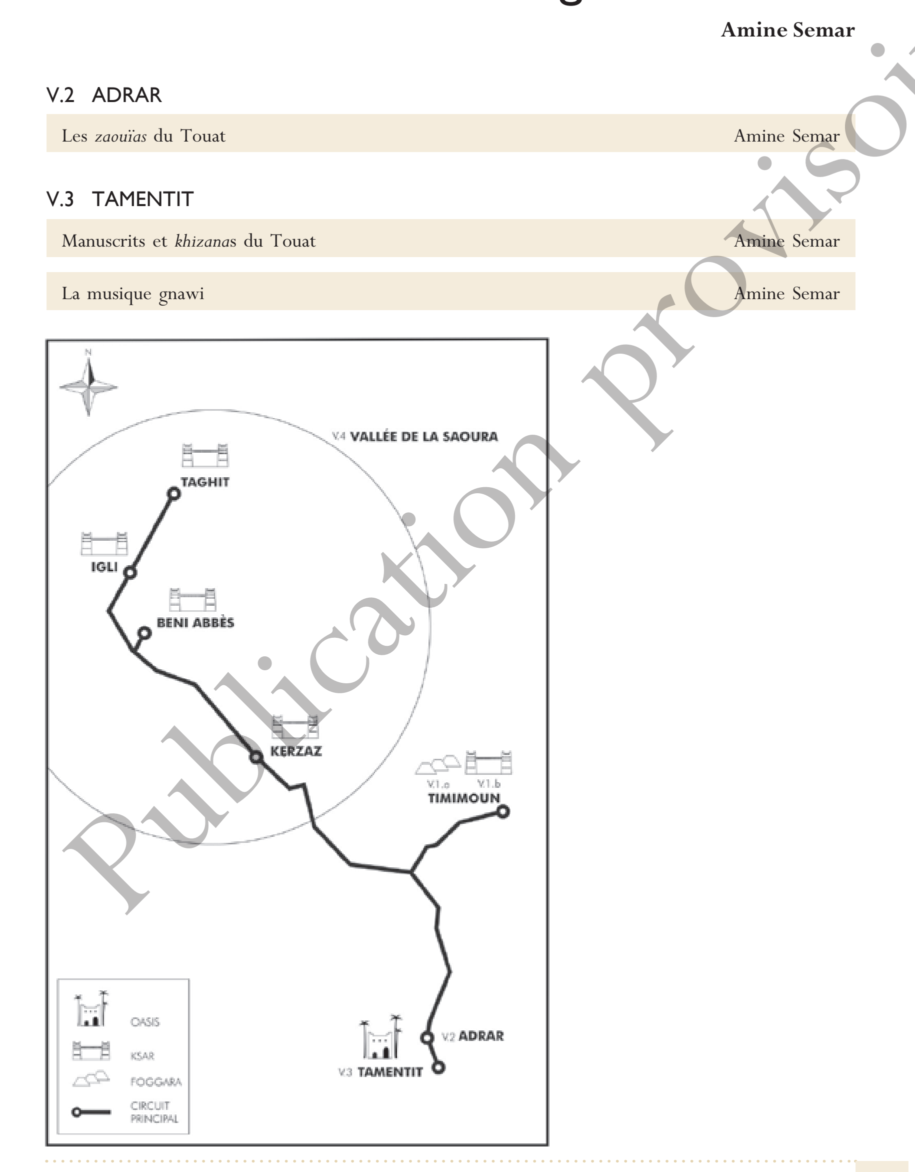
Capitale du Gourara, Timimoun, "l'oasis rouge", du nom de la couleur caractéristique de ses habitations, et sa grande palmeraie sont établies au bord de la Grande Sebkha, ancien lac dont les vestiges d'une vie de pêcheurs sont encore présents aujourd'hui, et dépression stérile où le sel a lentement pris la place de l'eau sous l'effet de la grande désertification, il y a de nombreux siècles. Peut-être unique avantage du désastre climatique, on peut trouver dans les sables de la sebkha, *à l'est de Timimoun, de nombreuses pointes de flèches, silex et pierres polies d'un néolithique foisonnant dans la région, ainsi que de belles roses des sables et de jolis coquillages lacustres.*

Le Touat-Gourara, patrimoine immatérial de l'islam maghrébin

Amine Semar

V.2 ADRAR

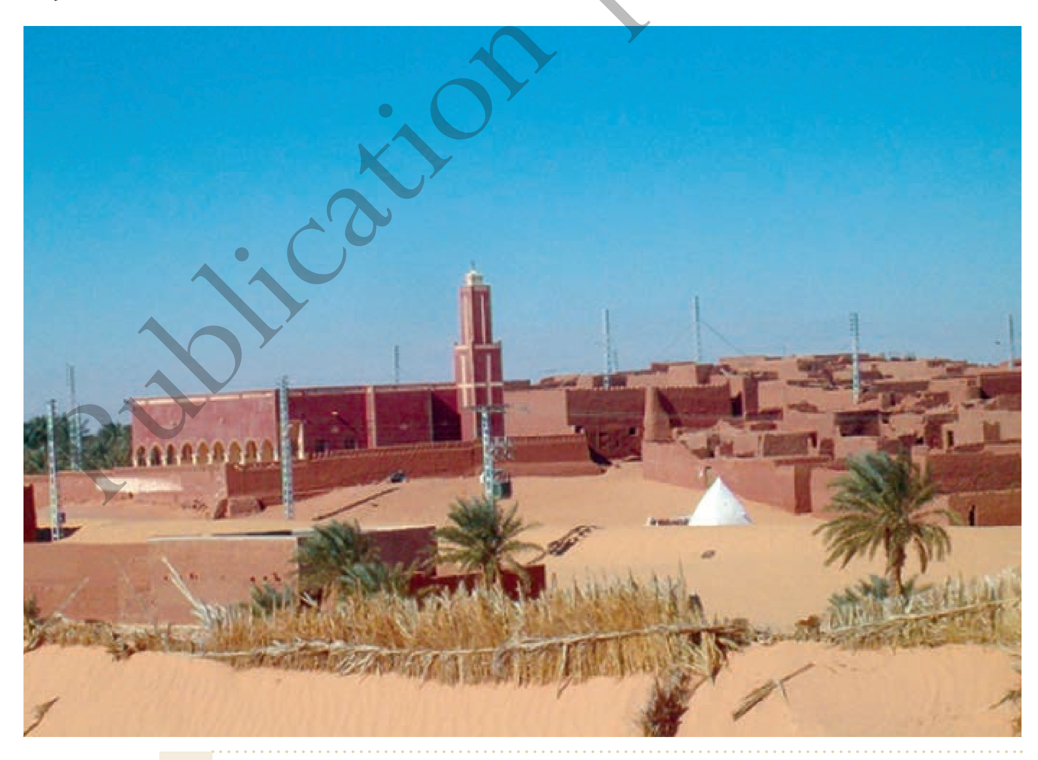
V.3 TAMENTIT



V.2 ADRAR

Adrar, à 200 kilomètres au sud de Timimoun, est la capitale du Touat. Anciennement dénommée Timmi, avec ses 300 mètres d'altitude, son vieux *ksar* et ses grandes portes originales s'ouvrant sur autant de directions, la ville d'Adrar est au centre d'un carrefour d'échanges nord-sud et est-ouest. C'est une région de lettrés et un foyer spirituel, siège de nombreuses *zaouïa*s et mosquées, dont la plus ancienne, située à l'est, à Aoulef, est datée de 164/781. À partir du IXe/XVe siècle, Adrar est connue dans tout le monde musulman grâce à l'érudition de ses élites et la création de réseaux de transmission du savoir. À la chute de la Grenade andalouse, nombre de savants franchissent la Méditerranée pour se réfugier à Tlemcen, grand centre de rayonnement scientifique et culturel musulman. Les Espagnols, puis les Turcs, prenant possession de la ville, les savants se réfugieront plus au sud, dans le Touat, et contribueront à l'essor intellectuel et religieux de la région. Ils impulseront en parallèle une nouvelle dynamique économique intégrant menuisiers, forgerons et orfèvres locaux et ouvrant la voie aux grandes caravanes d'Afrique.

Mosquée, Adrar



Amine Semar

Du fait de sa position en bordure septentrionale du grand désert du Tanezrouft et à la limite méridionale des grands courants de migration, Adrar, ouverte sur de larges territoires qui débordent l'espace algérien, constitue l'un des plus gros nœuds du réseau d'échanges saharo-s ahéliens. Caractérisée par une architecture néo-soudanaise d'argile rouge et par le brassage de sa population aux origines diverses – Zénètes locaux, Touaregs du Hoggar, Noirs subsahariens, Arabes et descendants d'origine juive de la région –, Adrar est un carrefour, une vieille implantation sur les voies caravanières. Elle est installée au milieu d'un chapelet de petits forts médiévaux sahariens qui surveillent les cultures bordant la Saoura, dont le Touat constitue la zone d'épandage. Centre culturel et théologique, nombre de savants, d'oulémas et de lettrés s'y sont implantés au cours des âges. Pour cette raison, de nombreux saints sont enterrés à Adrar ou en sont originaires, et les nombreuses *zaouïa*s ou confréries religieuses sont toutes aussi connues les unes que les autres. Apparues pour l'essentiel entre le VIIIe/XIVe et le XIIIe/XIXe siècle, les *zaouïa*s ont constitué très tôt un dense réseau d'échanges qui diffusait très loin les idées nouvelles liées à la religion et au savoir, mais aussi à la bonne gouvernance. Située au centre d'Adrar, la *zaouïa* de Cheikh Sidi Mohamed Belkebir en est certainement la plus célèbre. La Grande Mosquée de Cheikh Belkebir a été rasée pour en reconstruire une autre, prise en charge par l'État. La *zaouïa*, cependant, reçoit, comme tant d'autres à Adrar et dans la région, des centaines d'étudiants qui viennent étudier le Coran et la jurisprudence, la grammaire et la poésie. Ces études sont sanctionnées par une *idjaza*, sorte de diplôme non reconnu par l'État, mais qui ouvre la voie à d'autres études. Que ce soient la *zaouïa* Guentour au nord d'Adrar, la *zaouïa* Kounta, la *zaouïa* d'al-Maghili ou celle de Cheikh el-Hadj Hassan sur la route de Reggane, succession d'oasis aux sites enchanteurs comme Tamentit, Mekra, Mansour, Djedid, el-Ahmar, Tiouririne, Tazoult ou Bou-Ali, toutes obéissent à la même règle, celle de mouvements confrériques d'essence soufie, qui ont à la fois instauré une autonomie reposant sur l'autorité centrale des dirigeants de *zaouïa* et réussi à créer une communauté autogérée semblable à une véritable structure étatique.



Zaouïa de Tamentit, région de Touat

Centres d'apprentissage et de diffusion de l'islam et du savoir en général, elles sont réparties sur toute la région. Tout à la fois écoles et centres d'accueil des pèlerins et lettrés de passage à qui on l'offrait le gîte et le couvert, elles permettaient de glaner des informations capitales à travers les récits des grands voyageurs qui revenaient d'Afrique noire, du Maroc ou des régions orientales.

V.3 TAMENTIT

Oasis millénaire implantée sur la route de Reggane, Tamentit (littéralement “à côté de la source” en berbère) est une concentration de *ksour* ayant connu un rayonnement culturel, spirituel, littéraire et théologique très important. Avant Adrar, aujourd'hui capitale du Touat, c'était Tamentit qui faisait office de centre de gravité de la région, incluant tout aussi bien le Gourara au nord que le Tidikelt à l'est, contrée qui a toujours été un carrefour caravanier, un lieu de transit, un passage obligé et une terre d'asile pour les réfugiés, tout autant qu'un centre d'érudition.

Vue générale de l'oasis de Tamentit



MANUSCRITS ET *KHIZANA*S DU TOUAT

Amine Semar

Sur la vieille place du *ksar* de Tamentit, rendez-vous des commerçants venus d'Afrique ou du Maghreb, c'était autant de produits qui s'échangeaient que de manuscrits précieux venus de loin qui se vendaient. C'est au sein des *khizana*s, bibliothèques particulières, que les vieux manuscrits arabes et berbères sont conservés, répartis dans les demeures privées de notables, les mosquées et les *zaouïa*s, et ainsi mis à l'abri des accidents de l'Histoire. Il y aurait des dizaines, voire des centaines de bibliothèques qui garderaient jalousement près de 20000 manuscrits hérités des familles de la région, non recensés intégralement et parfois victimes de trafiquants qui ont trouvé là un marché lucratif en revendant ces pièces, dont certaines sont uniques.

En dehors de la qualité des ouvrages ainsi recueillis, il est à noter que la quantité des manuscrits entreposés est assez considérable. Pour ne citer qu'un cas connu, le savant Mimoun ben Amar, qui s'installa à Tamentit en 959/1552, apporta avec lui 3 000 manuscrits. Équivalents de ceux des bibliothèques de Tichitt, Oudane et Chiguetti, vieilles cités sacrées du désert mauritanien, les manuscrits du Touat conservent l'histoire de la région tout comme l'apport scientifique et religieux des auteurs. À ce titre, la *khizana* de Sid al-Bakri, penseur et fondateur de la *zaouïa* de la confrérie al-Bikria, est la plus célèbre à Tamentit. Faisant aussi office d'école coranique fréquentée par des Africains des pays subsahariens ou des Algériens venant de diverses régions, cette *khizana* s'enorgueillit de posséder l'un des plus anciens manuscrits de la



Manuscrit d'un coran conservé à Adrar



Une khizana



région, datant du IVᵉ/Xᵉ siècle, un coran écrit en arabe ancien (d'avant la vocalisation).

L'autre ouvrage prisé dans la région est celui des *Maqamat al-Hariri*, un livre précieux sur la rhétorique (*al-Balagha*) importé d'Égypte, aux côtés de bien d'autres traitant de théologie, sociologie, médecine (chirurgie rudimentaire et empirique), géographie, astronomie ou littérature, ou présentant les célèbres polémiques de l'époque entre auteurs sur des sujets ardus de logique ou des points religieux.

Pour la plupart, les *zaouïa*s ont été fondées autour du VIIIᵉ/XIVᵉ siècle et ont fortement contribué à la circulation des manuscrits. On estime que dès le IVᵉ/Xᵉ siècle, la fièvre des manuscrits a poussé dans la région. C'est seulement dans un deuxième temps qu'on a ouvert des centres de reproduction, pour conserver les ouvrages les plus précieux. C'est ainsi que jusqu'au XIIIᵉ/XIXᵉ siècle, la quête des manuscrits rares était la compétition favorite au Touat. Pour enrichir leurs collections, les princes, les chefs de *zaouïa*s ou les nombreux lettrés de la région s'entouraient d'agents chercheurs chargés de déceler les pièces rares, et les plus nantis envoyaient des émissaires dans toutes les régions du globe avec des sommes d'argent conséquentes pour la récupération de tel ou tel ouvrage. Dès leur retour, des armées de copistes, d'enlumineurs et de collectionneurs, s'attelaient à reproduire les originaux, raffinant leur œuvre au plus haut point, à telle enseigne que certains manuscrits ont été écrits avec de l'or liquide.

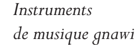
LA MUSIQUE GNAWI

Amine Semar

Probablement issu du mot “Guinée” ou “Ghana”, les Gnawi, Gnawiya ou Gnawa désignent cette caste de troubadours de l’Ouest africain qui ont émigré vers le nord, Mauritanie, Maroc et Algérie, apportant avec eux des rythmes et des chants que soutient une musique liturgique faite de louanges à Dieu (Allah) dans sa version récente, mais initialement organisée autour de rituels de fumigation et de bénédictions pour le prochain. Avec ses rythmes ternaires particulièrement envoûtants, la musique gnawi a pour but de mettre en transe l’assistance pour en dévoiler l’âme profonde. Au départ, et même si cette tradition s’est un peu perdue, il s’agissait, en provoquant la transe, de “faire sortir le djinn de chacun”. À cette occasion, le *maâlem* (maître), une fois la transe atteinte, entamait une gestuelle ésotérique pour extirper le mal de la personne par l’opération du *hnech* (serpent), symbole du bien et du mal. Aujourd’hui, la musique gnawi, basée autour de lourdes percussions contrebalancées par les boucles perpétuelles des qarqabos (crotales métalliques) accompagnant l’instrument principal à cordes graves, le gombri, est une musique qui relève du sacré, incorporant les louanges au Dieu unique Allah et ayant oublié ses origines animistes.



Groupe de musiciens gnawa



Instruments de musique gnawi



Les Ksour

Ksar de la vallée de la Saoura

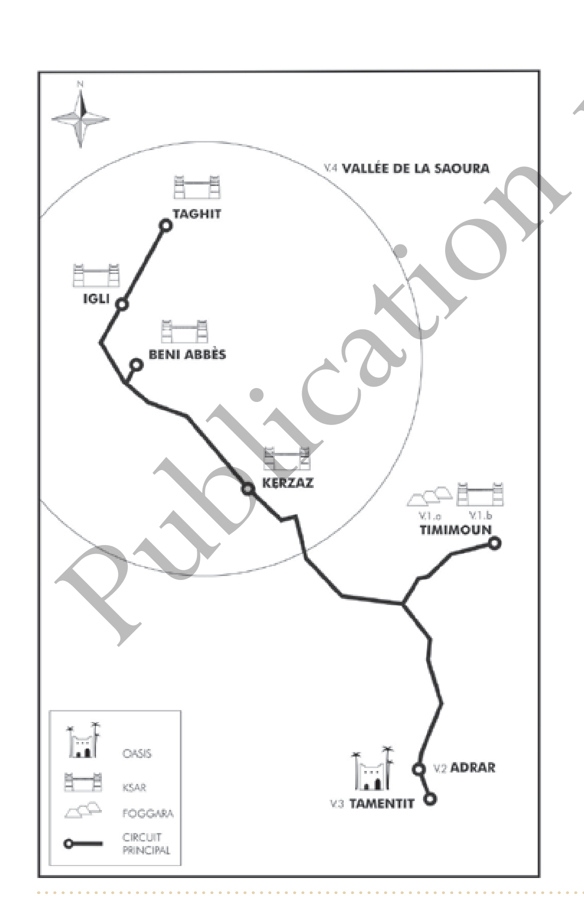


Le Touat-Gourara, patrimoine immatérial de l'islam maghrébin

Amine Semar

Troisième jour : Les villages fortifiés de la vallée de la Saoura

V.4 LES KSOUR

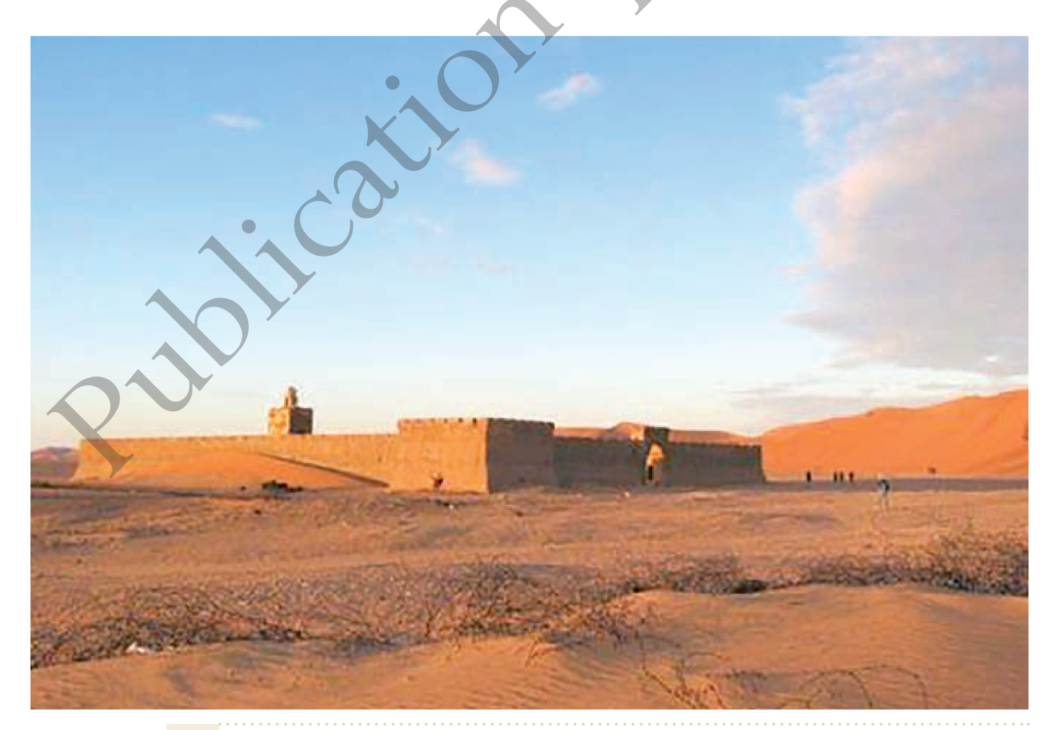


V.4 LES KSOUR (VALLÉE DE LA SAOURA)

La route de Timimoun à Taghit (RN 51 puis RN 6) longe l'oued Saoura, qui fut autrefois un fleuve important qui a fertilisé une multitude d'oasis sur près de 1 200 km. Le barrage de Djorf Torba arrose la plaine d'Abadla, suppléant le système des foggaras *souvent abandonnées dans la région.*

Les *ksour* (sg. *ksar*), du nom de cette architecture typique en groupes de maisons de terre crue adaptées à l'environnement saharien, sont très nombreux, près de 300 villages, entre le Touat et le Gourara. En dehors des célèbres *ksour* du Gourara et du Touat à l'est de la Saoura, toute une partie de ces villages de terre s'étend le long de la grande ligne de vie de l'oued Saoura, dont les eaux prennent naissance dans le Haut-Atlas marocain pour venir mourir d'épuisement dans le bassin de Reggane.
Accrochés aux bords du mince filet qui sépare le Grand Erg occidental au nord-est de l'erg Atchane, littéralement "l'erg qui a soif", Taghit, Igli, Beni Abbès, Kerzaz ou Ksabi, *ksour* alignés le long de la Saoura, conservent un mode de vie qui représente la synthèse de vieilles cultures berbères et de pratiques religieuses syncrétiques dont l'islam est la dernière

Ksar restauré, vallée de le Saoura



couche sédimentaire. Attesté dans l'architecture, la littérature et la musique notamment, cet heureux mélange d'influences soudanaises, berbères zénètes et arabo-sahariennes donne à la culture des *ksour* un cachet particulier. Les *ksour*, constitués de petits villages anciennement fortifiés, jalonnent ainsi les rives de cet oued, autrefois fleuve qui alimentait toute une série de lacs aujourd'hui desséchés et qui sont devenus des *sebkhas* de sel. Si le brassage dans ces régions de confluence a donné l'actuel cosmopolitisme de la Saoura, les habitants des *ksour* sont des Zénètes – vieille population berbère qui a occupé très tôt le Sahara occidental – venus des hauts-plateaux du Nord, du Sahara central et des oasis du Sud marocain, chevauchant une implantation locale peut-être plus ancienne. Parallèlement à la présence de l'eau tout au long de la vallée de la Saoura qui chemine nord-ouest/sud-est, des pieds de l'Atlas marocain jusqu'aux limites de l'Ahaggar, la motivation essentielle de l'implantation dans la région était le contrôle du commerce caravanier entre les pays du nord de l'Afrique et ceux du Bilad al-Sudan, le pays des Noirs. Jusqu'à ce que, à partir du XVI[e] siècle, le commerce des caravelles de l'océan Atlantique ait progressivement supplanté celui des caravanes du désert saharien.



Ksar,
vallée de le Saoura

GLOSSAIRE

Agha	Officier supérieur de l'armée ottomane.
Badestan	À Alger, grande place où étaient concentrées les prises de la Course et où avait lieu la vente des captifs comme esclaves.
Baldi	Habitant de la Casbah d'Alger.
Baraka	Bénédiction ou protection particulière détenue par un personnage et rejaillissant sur son entourage ou sa ville.
Bayt	Pluriel *byout*, pièce d'habitation.
Bey	Est à la tête du beylicat (province), et sous l'autorité du dey d'Alger.
Beylik	Province administrée par le bey.
Bid'a	Innovation condamnable, hérésie.
Bordj	Fort militaire.
Byout	Voir *Bayt*
Casbah	Citadelle ou forteresse. Par extension, nom donné à la médina ou vieille ville d'Alger sous les Ottomans.
Cheikh	Chef de tribu ou dignitaire religieux.
Dar al-Imara	Siège du pouvoir ou du gouvernement.
Dar al-Soltane	Territoire dépendant directement de l'autorité du souverain d'Alger.
Derb	Ruelle ou impasse.
Dey	À Alger, désigne le souverain à la tête de la Régence d'Alger, vassale du sultan d'Istanbul.
Dinar	Monnaie almohade en or.
Dirham	Monnaie almohade en argent.
Diwan	Conseil, assemblée de gouvernement.
Djizia	Impôt de capitation dû par les non-musulmans.
Djeb	Citerne recueillant les eaux de pluie.
Djebel	Colline ou montagne, partie haute de la médina d'Alger ou Casbah.
Doukkana	Banquette de maçonnerie servant de sièges.
Dwira	Diminutif de *Dar*. Petite maison secondaire attenante à la maison principale.
Émir	Titre honorifique. Prince ou gouverneur détenteur du pouvoir sur une région, mais placé sous l'autorité du calife.
Fahs	Terme désignant la campagne autour d'Alger et abritant les demeures des corsaires.
Fondouk	Établissement destiné à l'hébergement des hommes, bêtes et marchandises entrant ou sortant de la ville.
Ghazl	Marché des filés.
Houmat	Quartier, zone.
Imzad	Instrument de musique à une corde, joué par les femmes en pays touareg.
Kharadj	Impôt foncier frappant les Infidèles.
Kharidjites	Nom donné aux "sortants" de la voie juste par les orthodoxes et qui ont formé de nombreux États ou royaumes dissidents au Maghreb central aux VIIIe et IXe siècles.
Kouloughli	Descendant de père turc et de mère autochtone.

Mahroussa	Bien gardée, fortifiée, invincible.
Makhzen	Ayant fait allégeance.
Madrasa	École coranique et hébergement pour les élèves.
Mhalla	Camp mobile de janissaires de l'armée ottomane chargé de la collecte de l'impôt.
Mihrab	Niche située dans le mur de la *qibla* ou direction de La Mecque vers laquelle se tournent les croyants pour leurs prières.
Minbar	Chaire d'où l'imam adresse son prêche aux fidèles.
Minzah	Lieu de repos couvert situé sur la terrasse.
Mouqarbas	Décorations géométriques en forme de prismes superposés.
Mouqarnas	Stalactites de stuc présentant des alvéoles.
Odjak	Milice des janissaires. Au départ, désigne le chaudron du groupement de base de l'armée ottomane.
Pacha	Titre honorifique porté par les souverains à la tête de la Régence d'Alger.
Qbou	Emplacement formant niche dans le mur du fond face à la porte principale des pièces d'habitation dans les maisons d'Alger et faisant saillie sur les façades extérieures.
Qibla	Direction de La Mecque vers laquelle se tournent les musulmans pour le rituel de la prière.
Qissarya	Lieu du négoce des produits de luxe ou importés.
Raïs	Capitaine de la marine d'Alger ou chef corsaire.
Ribat	Forteresse ou couvent fortifié d'où les moines guerriers partaient pour la guerre sainte.
Sabbat	Passage couvert par des voûtes.
Sammarin	Forgerons.
Sebbaghin	Teinturiers.
Shamma'in	Ciriers ou fabricants de bougies.
Shin	Galerie couverte bordant la cour intérieure et donnant accès aux pièces d'habitation.
Souk	Marché.
Sqifa	Entrée, souvent en chicane, servant de salon d'attente ou de réception.
Stah	Niveau supérieur de la maison, terrasse ouverte.
Taïfa des Raïs	Confrérie des capitaines de la Course.
Tarsana	Chantier naval.
Tboul	Instrument à percussion, sorte de grand tambourin.
Toppanet	Batterie militaire.
Wast al-dar	Patio ou cour centrale intérieure des maisons traditionnelles.
Wata'a	Plaine, partie basse de la médina d'Alger ou Casbah.
Zanqat	Rue.
Zelliges	Carreaux de céramique utilisés à profusion dans la décoration des monuments et demeures d'Alger.

INDEX DES PERSONNAGES HISTORIQUES

Abdelmoumen
Né à Tagra, près de Nédroma vers 1100, sa rencontre à Mellala, au voisinage de Béjaia, avec Ibn Toumert le propulse au rang de calife des Almohades. Il triomphe des Almoravides en prenant leur capitale Marrakech en 1146, étend son empire sur les territoires hammadides en 1152 et zirides en 1160, unifiant ainsi l'ensemble du Maghreb et de l'Espagne sous une seule autorité. Il meurt en 1163 et est inhumé à Tinmel auprès d'Ibn Toumert.

Abderahmane ibn Rostom
Initié très jeune à la doctrine ibadite dont il est un ardent propagandiste en Ifriqiya, il crée, en 761, le royaume kharidjite dissident de Tahert avant d'être élevé, vers 776, à l'imamat par ses fidèles. Il assura la prospérité économique, financière et culturelle de sa ville. Il meurt en 788.

Abou Qorra
Créateur du deuxième royaume kharidjite dans la région de Tlemcen. Allié aux Rostémides de Tahert, il tiendra, en 771, une bonne partie du Maghreb central.

Abou Yazid
Kharidjite, il mène la révolte contre les Fatimides. Il est finalement mis à mort en 335/947.

Ahmed Bey
Dernier des beys de Constantine, dont il fit une ville prospère. Il reprend le flambeau de la résistance contre l'occupation française jusqu'en 1848 où il est fait prisonnier avant de mourir en 1850.

Ali Khodja
Nommé dey en 1817, il transpose le siège du gouvernement de la Jenina à la Citadelle, ou Casbah, d'Alger qu'il aménage aussi en résidence princière.

Al-Nasir
Sixième souverain hammadide, fondateur en 1067 de la ville de Nasiria, future Béjaia.

Arab Ahmed
Ancien raïs, pacha en 1570.

Aroudj Barberousse
Premier des frères Barberousse à devenir souverain d'Alger en 1516, après avoir répondu à la demande des habitants d'Alger de les débarrasser de l'emprise espagnole sur leur ville et assassiné leur dernier roi.

Beni Hilal et Banu Soleym
Tribus bédouines d'origine arabe, envoyées en représailles contre l'Ifriqiya et le Maghreb central au XI[e] siècle par le calife fatimide du Caire.

Bulughin ibn Ziri
Fils de Ziri ben Menad, deuxième souverain ziride, fondateur de la ville d'Alger vers 950. Il s'installe à Mansouriya, la capitale fatimide dont il hérite en laissant sa ville d'Achir à ses cousins hammadides.

Euldj Ali
Dernier beylerbey, compagnon de Hassan, le fils de Khair-Eddine, il est au pouvoir à Alger en 1568. Nommé grand amiral de la flotte turque, il meurt en 1587.

Hassan ibn Numan
Gouverneur de l'Ifriqiya, il met fin à la résistance berbère dans les Aurès en battant la Kahéna.

Hassan Pacha
Fils de Khair-Eddine et d'une mère algérienne, il est au pouvoir à Alger à plusieurs reprises entre 1544 et 1562. Il bénéficie de l'aura de son père auprès de la population d'Alger.

Hussein Dey
Dernier dey d'Alger, il signe, en juillet 1830, l'acte de capitulation de la Régence avec les forces d'occupation françaises.

Ibn Toumert
Né à la fin du XIe siècle à Igliz dans l'Anti-Atlas marocain. Homme de grande piété, il prône une profonde réforme des mœurs. Il prêche en berbère, organise le premier État régulier almohade et s'installe à Tinmel en 1125 pour préparer l'offensive contre les Almoravides. Sa doctrine, le *tawhid* ou unicité de Dieu, donne son nom à ses adeptes ou *al-mouwahidoun*.

Idriss ibn Abd Allah
Fondateur de la dynastie des Idrissides et de la ville de Fès, vers 790. Son royaume s'étend sur les territoires du nord du Maroc jusqu'à Tlemcen. Ses fils et successeurs régneront jusqu'à l'arrivée des Fatimides en 921.

Khair-Eddine Barberousse
Successeur de son frère comme souverain d'al-Djazaïr, il est, en 1518, le fondateur de la Régence d'Alger, vassale du sultan ottoman. Nommé beylerbey, il libère Alger de l'emprise espagnole en 1529, aménage le port par la construction de la jetée et crée les bases du gouvernement qu'il dirige jusqu'en 1535 où il est rappelé en Turquie.

Koceïla
Chef berbère qui mena la lutte de résistance contre les conquérants arabes dans le massif des Aurès. Il s'illustrera en étant à l'origine de la mort du conquérant arabe Okba ben Nafi et de 300 de ses cavaliers à Tehouda en 681. Il meurt en 688.

Kahéna (la)
"La Devineresse", également dénommée Damya ou Dihya, mènera la résistance contre l'invasion arabe du Maghreb central en particulier lors de l'offensive menée en 697 par Hassan ibn Numan, au cours de laquelle elle est tuée.

Mohamed Pacha
Dey de 1718 à 1724, il fait construire le Fort de l'Eau.

Moulay Hassan
Ou Hassan Agha ; nommé pacha en 1541, il fait construire le *bordj* qui porte son nom ou celui de Fort-l'Empereur.

Mourad Raïs
Célèbre chef corsaire, il mène des expéditions lointaines et fructueuses jusqu'en Atlantique nord. Son nom est rattaché à la période du début du XVIIe siècle, où la Course était à son apogée.

Mourad Rais
A famous privateer leader, he led distant and successful expeditions to the North Atlantic. His name is linked to the period at the beginning of the 17th century, when the Course was at its peak.

Mustapha Pacha
Dey en 1798, il fait construire Dar Mustapha Pacha dans la Casbah ainsi que des résidences dans le Fahs. Il meurt assassiné en 1805.

Obeyd Allah
Fatimide syrien, il assure, en 910, la victoire des Fatimides et du chiisme en Ifriqiya et au Maghreb central. Il prend le titre d'al-Mahdi.

Okba ben Nafi
Chef militaire des armées arabes lors de la conquête du Maghreb et fondateur de la ville de Kairouan. Il est tué, en 683, par le chef berbère Koceïla.

Raïs Hamidou
Le plus prestigieux des raïs d'Alger. De 1797 à 1815, il redonne à la Course un regain certain par des prises considérables.

Ramdane Pacha
Nommé pacha pour la deuxième fois en 1582, après avoir été intérimaire en 1574.

Rostémides
Descendants directs d'Ibn Rostom ; ils gouvernent à Tahert pendant un siècle. En 909, chassés de Tahert par les Fatimides, ils se réfugient à Sédrata, leur deuxième capitale, puis fondent la pentapole du M'zab à partir de 1012.

Salim Toumi
Dernier roi d'Alger avant l'arrivée des frères Barberousse et assassiné, en 1516, par l'un d'eux, Aroudj pour prendre sa place.

Sidi Abderrahmane
1383-1471. Saint patron d'Alger, son mausolée est honoré par les habitants d'Alger aujourd' hui encore.

Tarik ibn Zyad
Chef berbère converti à l'islam et qui, à la tête de ses troupes, réalise la conquête de l'Espagne en 711.

Yghomracen ibn Zyan
Fondateur de la dynastie des Zyanides ou Abdalwadides, il régna près de de 50 ans, de 1235 à 1283. Il lutta contre les Hafsides, les Almohades et les Mérinides, dont il subit un terrible siège de huit ans.

Youssef ibn Taschfin
Chef des Almoravides, il est le conquérant du Maghreb extrême et central jusqu'à Alger, des Baléares et de l'Espagne. Lorsqu'il meurt en 1107, il lègue à son fils l'immense empire almoravide.

Ziri ben Menad
Chef sanhadja, allié des Fatimides, fondateur de la ville d'Achir en 935, ses descendants, les Zirides, gouverneront l'Ifriqiya et le Maghreb central au nom des Fatimides jusqu'en 1048.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

AL-IDRISSI, *Kitab nouzhat al-mouchtaq fi khirâq al-afaq*, trad. fr. de Dozy et Goeje, *Description de l'Afrique septentrionale*, Leyde, 1866.

AL-YA'QÛBÎ, *Kitab al-Bouldân*, trad. Wiet, Le Caire, 1937.

BÉKRI, C., *L'Algérie des IIe-IIIe siècles aux VIIIe-IXe siècles. Quelques aspects méconnus du royaume rostémide, l'exemple d'un islam intolérant*, Paris, 2004.

BELLIL, R., *Ksour et Saints du Gourara*, Alger, 2003.

BOUROUIBA, R., *L'art religieux musulman en Algérie*, Alger, 1981.

BOUTERFA, S., *Les manuscrits du Touat*, Alger, 2003.

BROUSSAUD, *Les carreaux de faïence peints dans l'Afrique du Nord,* Paris 1930.

COURANJOU, J., *"Les carreaux de faïence décoratifs des demeures algéroises de l'époque turque. Recherches sur leurs origines", L'Algérianiste 22 et 24*, 1893.

DEVOULX, A., *El-Djazaïr, histoire d'une cité, d'Icosium à Alger*, Alger, 2003.

DOKALI, R., *Les mosquées de la période turque à Alger*, Alger 2003.

EL-AÏCHI, *Voyage dans le sud de l'Algérie*, trad. De Berbrugger, Paris, 1846.

EL-MUQADASSI, *Description de l'Occident musulman au IVe/Xe siècle*, trad. Charles Pellat, Alger, 1950.

GAÏD, M., *"Histoire de Béjaia depuis l'Antiquité jusqu'à 1954"*, Alger, 1976.

GOLVIN, L., *Palais et demeures d'Alger à la période ottomane*, Alger, 2003.

HAËDO, D. (de), *Topographie et Histoire générale d'Alger*, Alger, 2004.

IBN AL-ATHIR, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, trad. et annotation de A. Fagnan, Alger, 1898.

IBN HAWQAL, *Description de l'Afrique*, traduction de Slane, Alger, 1842.

IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, Paris, 1925.

JULIEN, CH.-A., *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, 1994.

KADDACHE, M., *L'Algérie durant la période ottomane*, Alger, 2002.

KLEIN, H., *Les feuillets d'el-Djezair*, Blida, 2003.

LE THIELLEUX, J., *Ouargla, cité saharienne, des origines au début du XXe siècle*, Paris, 1993.

MAMMERI M., *L'ahellil du Gourara*, Alger, 2003

MARÇAIS, G., *Manuel d'art musulman*, Paris, 1926.

MARÇAIS, G., *Tlemcen*, collection "Les villes d'art célèbres", rééd. Blida, 2004.

MISSOUM, S., *Alger à l'époque ottomane*, Aix-en-Provence, Alger, 2003.

RAVÉREAU, A., *Le M'zab, une leçon d'architecture*, Arles, 2003.

SARI, DJ., *Le M'zab, une création ex-nihilo en harmonie avec les principes égalitaires de ses créateurs*, Alger, 2003.

SCHIAPARELLI, C., *Ibn Hamdis, Diwan*, Beyrouth, 1921.

SERRADJ-REMILI, N., *Les carreaux de faïence italiens, espagnols et tunisiens du Palais des Beys de la Citadelle d'Alger : Inventaire et perspectives de conservation* (mémoire), 2001.

SOURDEL, D., *Histoire des Arabes*, Paris, 2002.

AUTEURS

Farida Benouis
Titulaire d'une licence d'histoire de l'Université des lettres d'Alger, a enseigné l'histoire-géoraphie au lycée Descartes à Alger et a été responsable d'édition de livres scolaires. Elle est actuellement secrétaire générale de l'Association pour la sauvegarde et la protection du patrimoine archéologique algérien.

Houria Cherid
Docteur en archéologie islamique. Professeure à l'Institut d'archéologie d'Alger, puis conservatrice au Musée national des antiquités d'Alger dont elle devient directrice en 2006, elle est l'auteure de nombreuses communications lors de colloques scientifiques sur les collections archéologiques de l'Antiquité et de l'histoire musulmane de l'Algérie. Elle fut l'initiatrice d'expositions itinérantes dans les écoles d'Alger. Elle a publié de nombreux articles, en langue arabe, dans la revue *Annales du Musée national des antiquités d'Alger*.

Lakhdar Drias †
Diplôme supérieur d'archéologie de la faculté du Caire, doctorat d'archéologie de l'université d'Alger, thèse d'État en cours. Plusieurs publications sur l'archéologie et la numismatique islamique dans la revue *Annales du Musée national des antiquités d'Alger*. Auteur des ouvrages suivants : *Inscriptions arabes en Algérie* (MNA, Alger), *Corpus des monnaies islamiques dans les musées algériens* (MNA, Alger), *Mohammed Temmam, miniaturiste, peintre et enlumineur* (MNA, Alger), *Les trésors du musée national des antiquités d'Alger* (MNA, Alger). Fut directeur du Musée national des antiquités d'Alger de 1986 à 2006. Décédé en juin 2017.

Amine Semar
Diplômé de l'Université des lettres et sciences humaines d'Alger, journaliste spécialisé dans le domaine des arts et des lettres, chroniqueur, il est également auteur dramatique.

L'ART ISLAMIQUE EN MÉDITERRANÉE

Ce cycle international d'Expositions Musée Sans Frontières permet de découvrir les secrets de l'art islamique, son histoire, ses techniques de construction, son inspiration religieuse.

Portugal
DANS LES TERRES DE LA MAURE ENCHANTÉE. L'art islamique au Portugal.
Huit siècles après la «Reconquête», les villages de l'ancien *Gharb al-Andalus* perpétuent la légende d'une belle princesse mauresque dont l'enchantement était invariablement rompu par un prince chrétien : le souvenir artistique de la présence musulmane au Portugal s'exprime aussi par une subtile symbiose avec les techniques constructives et les programmes décoratifs de l'architecture populaire régionale. L'exposition fournit au visiteur une vision claire de cinq siècles de civilisation islamique (califale, mozarabe, almohade, mudéjare). De Coïmbra aux confins méridionaux de l'Algarve, palais, mosquées christianisées, fortifications et centres urbains témoignent de la splendeur d'un passé glorieux.

Turquie
GENÈSE DE L'ART OTTOMAN. L'héritage des émirs.
Cette exposition privilégie les œuvres et les monuments représentatifs d'une époque majeure de l'Anatolie occidentale, véritable pont culturel et artistique entre les civilisations européennes et asiatiques. Aux XIVe et XVe siècles, la transition vers une société turco-islamique conduit les artistes des émirats turcs à élaborer les prémisses d'une brillante synthèse qui culminera dans un art ottoman extraordinairement productif.

Maroc
LE MAROC ANDALOU. À la découverte d'un art de vivre.
Dès le début du VIIIe siècle, l'islam marocain porte ses regards au-delà des colonnes d'Hercule et s'installe sur la péninsule Ibérique. Les deux rives partagent dès lors leur destin. De l'incessant mouvement d'échanges culturels, humains et commerciaux qui animera ce Maghreb extrême pendant plus de sept siècles naîtra l'un des plus brillants foyers de la civilisation musulmane, et un art authentiquement hispano-maghrébin qui a laissé des traces dans une architecture monumentale flamboyante, mais aussi dans un urbanisme et des traditions d'un raffinement extrême. L'exposition reflète la richesse historique et sociale de la civilisation andalouse du Maroc.

Tunisie
IFRIQIYA. Treize siècles d'art et d'architecture en Tunisie.
Dès le IXe siècle, sans aucune rupture avec les traditions héritées des Berbères, des Carthaginois, des Romains et des Byzantins, Ifriqiya a été en mesure d'assimiler et de réinterpréter les influences de la Mésopotamie —à travers la Syrie et l'Égypte— et de l'Andalousie : une forme unique de syncrétisme abouti dont les témoignages abondent dans l'actuelle Tunisie, de la majesté des résidences beylicales de la capitale à la rigueur architecturale de l'ibadisme jerbien. *Ribat,* mosquées, médinas, zaouïas, *ksour,* et *ghorfas* jalonnent une terre pétrie d'histoire.

Espagne
Andalousie, Aragon, Castille La Manche, Castille et Léon, Extrémadure, Madrid
L'ART MUDÉJAR. L'esthétique musulmane dans l'art chrétien.
L'art des Mudéjars (population musulmane restée en al-Andalus après la Reconquête) tient incontestablement une place singulière parmi toutes les expressions de l'art islamique : il est la manifestation visible d'une réelle cohabitation culturelle, d'une forme de compréhension entre deux civilisations qui, au-delà de leur antagonisme politique et religieux, vécurent une romance artistique féconde. Appliquant des schémas rigoureusement islamiques, les maîtres d'œuvre et artisans mudéjars, célèbres pour leur remarquable savoir-faire dans l'art de construction, ont bâti pour des nouveaux venus chrétiens d'innombrables palais, couvents et églises. Les œuvres sélectionnées, par leur variété et leur abondance, témoignent de l'exubérante vitalité de l'art mudéjar.

Jordanie
LES OMEYYADES. Naissance de l'art islamique.
Après la conquête arabo-musulmane du Moyen-Orient, le siège de la dynastie omeyyade (661-750) fut transféré à Damas où la nouvelle capitale hérita d'une tradition culturelle et artistique remontant au

moins aux périodes araméenne et hellénistique. La culture omeyyade a ainsi bénéficié du déplacement des frontières entre la Perse et la Mésopotamie, et entre les pays du monde méditerranéen : une situation propice à l’émergence d’un langage artistique novateur dans lequel le subtil métissage des influences hellénistiques, romaines, byzantines et persanes produit un ordre architectural et décoratif parfaitement original. À travers la diversité des oeuvres présentées, l’exposition fournit aussi l’occasion d’une intéressante réflexion sur l’iconoclasme.

Égypte
L’ART MAMELOUK. Splendeur et magie des sultans.
Sous la domination mamelouke (1249-1517), l’Égypte devient un opulent centre de passage et de routes commerciales. De grandes richesses arrivent au pays. Le Caire est l’une des villes les plus puissantes du bassin Méditerranéen, l’une des plus sûres et des plus stables. Des érudits du monde entier viennent s’y installer, attirant à leur suite disciples et étudiants. L’architecture et l’art décoratif mamelouks témoignent de la vitalité commerçante, intellectuelle, militaire et religieuse de la période. Caractérisées par une élégante et vigoureuse simplicité, dont la pureté des lignes approche les canons modernes, les œuvres sélectionnées entre le Caire, Rosette, Alexandrie et Foua représentent l’apogée de l’art mamelouk.

Autorité Palestinienne
PÈLERINAGE, SCIENCES ET SOUFISME. L’art islamique en Cisjordanie et à Gaza.
Sous le règne des dynasties ayoubides, mamelouke et ottomane, d’innombrables pèlerins affluent en Palestine de tous les horizons du monde musulman, et ce fort courant de religiosité donne un essor décisif au développement de la pensée soufi à travers les *zawiyas* et les *ribats* qui se multiplient par tout le pays. Accueillant les plus grands érudits, de nombreux centres d’études jouissent d’un prestige considérable et favorisent l’épanouissement d’un art raffiné qui conserve encore aujourd’ hui tout son pouvoir de fascination. Les monuments et l’architecture islamique proposés par l’exposition, reflètent clairement ces dimensions majeures de pèlerinage, de la science et du soufisme.

Italie Sicile
L’ART ARABO-NORMAND. La culture islamique en Sicile médiévale.
Au centre de la Méditerranée, la Sicile est une terre de rencontres où diverses cultures se sont rencontrées et modifiées avant d’atteindre une nouvelle harmonie. Uniques dans le panorama européen, les réalisations architecturales arabo-normandes sont aussi relativement différentes de celles rencontrées dans le monde islamique. L’exposition les présente sous l’angle de leur unicité, et propose des codes d’interprétation permettant de les identifier. Le visiteur attentif n’en apprécie que mieux l’admirable fusion d’éléments issus des sphères culturelles byzantines, arabe et normande en œuvre dans cet art, aussi spécifique que raffiné.

Syrie
THE AYYUBID ERA. Art and Architecture in Medieval Syria.
Ce nouveau guide de voyage MWNF a été conçu peu de temps avant le début du conflit. Par conséquent, tous les textes se réfèrent à la situation antérieure à la guerre ; ils n’en expriment que davantage notre espoir de voir la Syrie, une terre témoin de l’évolution de la civilisation depuis les débuts de l’histoire de l’humanité, redevenir rapidement un lieu de paix, et le fer de lance d’un renouveau véritablement pacifique pour toute la région. Au cours des 12e et 13e siècles, Bilad al-Cham est le fruit d’un programme stratégique de reconstruction urbaine et de réunification parfaitement élaboré. Au milieu d’une période d’instabilité et de fragmentation, l’Atabeg Nour al-Din Zangi sut imposer un leadership visionnaire pour rétablir les villes syriennes dans leur rôle de maintien de l’ordre et de la sécurité. Après sa mort, son plus brillant général, le Kurde Salah al-Din (Saladin), assuma le pouvoir et mena à bien l’unification de l’Egypte et de Cham en une force unique capable de reprendre Jérusalem aux Croisés. L’empire ayyoubide, en plein essor, poursuivit la politique de mécénat. Bien que d’une durée très brève, cette période a marqué la région d’une empreinte durable. Son esthétique architecturale immédiatement reconnaissable – d’une robuste et austère perfection – a survécu jusqu’à aujourd’hui.